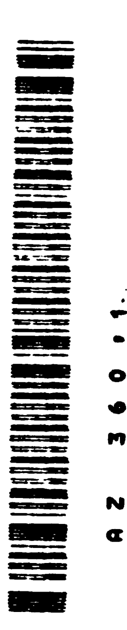


1150





VOYAGE
DANS LA RUSSIE
MÉRIDIONALE.

IMPRIMERIE DE C. J. TROUVÉ,
rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 16.

VOYAGE

DANS

LA RUSSIE

MÉRIDIONALE,

ET

PARTICULIÈREMENT DANS LES PROVINCES

SITUÉES

AU-DELÀ DU CAUCASE,

FAIT DEPUIS 1820 JUSQU'EN 1824;

[Jean-François]

PAR LE CHEVALIER GAMBA,

CONSUL DU ROI A TIFLIS.

Avec quatre Cartes géographiques.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ C. J. TROUVÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N° 16.

1826.



AVANT-PROPOS.

J'ai fait mon premier voyage dans la Russie méridionale en 1817 et 1818; je séjournai alors à Odessa; je visitai Nicolaiew, Kherson, les colonies Allemandes, Mennonites, Tartares et Grecques.

Après avoir passé un mois à Taganrog, que la mort récente d'un illustre potentat, objet de si vifs regrets, a rendu célèbre, je me rendis dans la colonie arménienne de Nackchivan, ou Nakhdchevan; je m'arrêtai quelques jours à Novotcherkask, capitale actuelle des Cosaques du Don, et me détournai pour voir leur ancienne capitale, située sur les bords du Don, véritable Venise au milieu des eaux. Je remontai

ensuite ce fleuve jusqu'à Catchalni, et voulus suivre moi-même cette route de quinze lieues, qui conduit à Dubofka sur le Wolga; route sur laquelle, depuis le 1er mai jusqu'au 1er septembre, plus de quinze mille charriots transportent journellement, moyennant 40 centimes par quintal, non-seulement tous les produits de la Sibérie qui sont destinés pour la mer Noire et la Méditerranée, mais jusqu'aux pièces mêmes des navires qui sont démontés sur le Wolga, et reconstruits sur le Don avec une rapidité qui dépasse toute idée.

Descendant ensuite le Wolga jusqu'à Astrakhan, j'ai passé cinq semaines dans cette capitale d'un ancien royaume Tartare, dont la population comprend presque tous les peuples de l'Europe, presque toutes les nations de l'Asie; où le rit grec, le rit catholique et le rit arménien ont leurs églises, les musulmans chiites et sunnites leurs mosquées; où le grand Lama compte

de nombreux sectateurs, et où Zoroastre a conservé des disciples.

D'Astrakhan, j'ai traversé les déserts de sable qui bordent la mer Caspienne jusqu'à l'embouchure du Terek. Après un court séjour à Kizlar, j'ai suivi le Terek jusqu'à Mozdok, point de départ du chemin qui conduit à Tiflis par le défilé de Dariel. Je passai trois jours à Mozdok avec le général en chef Yermoloff, qui venoit d'être nommé gouverneur-général de la Géorgie et de la province du Caucase. Je lui étois recommandé par feu M. le duc de Richelieu et par M. le comte de Langeron. Il m'accueillit avec beaucoup de bonté. Déjà, d'un coup-d'œil, le général Yermoloff avoit aperçu la situation avantageuse de la Géorgie, sous le rapport du commerce, et c'est d'après ses vives instances que je me déterminai à visiter ces contrées.

Avec la protection bienveillante du général Yermoloff, je voyageai sans danger

sur les frontières de la Kabarda et le long du Kouban, jusqu'à Taman, dont je traversai le détroit pour arriver à Yénikalé. Après avoir ensuite visité Kertch, Théodosie, Simpheropol, et revu Odessa, je vins passer une année à Paris, où je me préparai à repartir pour la Géorgie.

Ce premier voyage étoit rédigé; mais il traitoit de pays sur lesquels on avoit déjà beaucoup écrit, et je me bornai à en donner un extrait dans les *Annales* si justement estimées de MM. Eyriès et Malte-Brun.

De retour en Russie en novembre 1819, après avoir visité les provinces Russes au-delà du Caucase, les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, je me décidai à passer une année à Moscou et à Pétersbourg; depuis, j'ai résidé en Géorgie comme consul du Roi, et ainsi ma position m'a mis à même de réunir sur des contrées si peu connues des notions qui intéressent à la fois les sciences et le commerce.

Appelé en France par le Gouvernement en 1824, j'aurois pu m'occuper de la publication de mon voyage; mais j'ai craint qu'il fût peu digne d'un public éclairé. Pour donner un travail complet sur l'histoire et les antiquités des contrées que j'ai visitées, il m'eût fallu de nombreuses recherches auxquelles je n'avois pas le temps de me livrer: quelques observations locales sur la géologie, sur l'histoire naturelle et la minéralogie, étoient loin de pouvoir satisfaire les savants. S'agissoit-il des idiomes nombreux des peuples de l'Asie, étranger à l'étude des langues orientales, mes erreurs pouvoient être fréquentes. Ces objections, que je me suis faites long-temps, ont cessé le jour où j'ai cru que la publication de mon voyage pouvoit être utile au commerce, et surtout aux manufactures qui ont si grand besoin de débouchés pour leurs produits.

Si j'avois suivi dans mes voyages l'ordre

des dates, j'aurois d'abord donné mon journal de 1820, qui comprend la Géorgie, les bords de la mer Caspienne et Astrakhan; ensuite celui de l'Abazie, de la Mingrelie et de l'Immirette: mais, dans la rédaction de mon premier voyage, j'aurois alors été obligé de renvoyer en note une foule d'observations ultérieures, et des faits qui n'ont eu lieu que trois ans après. J'ai donc cru que, dans l'ordre des volumes, il étoit plus convenable de suivre régulièrement le pays, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne.

J'ai cependant, lorsqu'il s'agissoit des itinéraires, laissé subsister les dates, afin de constater l'exactitude de la description des localités.

INTRODUCTION.

L'Europe occidentale sent vivement le besoin de colonies; ce besoin tient à l'organisation même des sociétés.

Les côtes de la Méditerranée et de la mer Noire ont été couvertes de colonies Égyptiennes, Grecques, Tyriennes et Carthaginoises. Les Cimbres, les Huns, les Vandales et les Goths, refoulés les uns sur les autres, envahirent la Germanie, les Gaules, l'Italie et l'Espagne, guidés d'abord par le besoin de trouver de nouvelles terres et de pourvoir à leur existence, attirés ensuite dans ces contrées par un beau climat, et par les productions variées d'une agriculture qui leur étoit inconnue. Les Gaulois, le peuple le plus guerrier de l'Europe, alloient au loin conquérir des terres, lorsque le sol qui les

avoit vus naître ne suffisoit plus à l'accroissement de leur population. Tantôt ils envahissoient l'Italie, tantôt ils alloient fonder des colonies jusque dans l'Asie mineure.

Plus tard, les croisades absorbèrent cette surabondance de population, dont le poids écrasoit l'Occident. L'Europe leur dut la paix dont elle jouit pendant les premières migrations pour la Palestine, et qui fut par cela même appelée la *paix de Dieu*.

Lorsque ces guerres, à la fois religieuses et conquérantes, se furent ralenties, la découverte de l'Amérique et celle de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, offrirent aux nations maritimes un immense débouché, dont s'empressèrent de profiter ceux qui étoient privés de ressources dans leur patrie, et qui se sentoient assez de courage pour chercher des aventures lointaines. Presque dans le même temps, et jusqu'au traité de Westphalie, les guerres de religion, et celles qui signalèrent le règne de Louis XIV, procurèrent, pen-

dant plus de deux siècles, un écoulement suffisant aux besoins de chaque État.

Enfin, à l'époque des longs et sanglants débats de la révolution et des guerres qui la suivirent, la population de l'Europe et de la France en particulier éprouva sur les champs de bataille une diminution que la gloire rendit moins sensible; mais elle suffit pour que le besoin de colonies cessât momentanément de se faire sentir.

Depuis douze ans, tout est changé en France et dans l'Europe occidentale : des causes diverses en ont prodigieusement accru la population, dont la surabondance deviendroit inquiétante, si l'on négligeoit plus long-temps les moyens de lui procurer un nouvel aliment.

La découverte de la vaccine a épargné à l'Europe la mortalité qu'entraînoit la petite-vérole, dont les ravages étoient évalués au dixième des morts. En France particulièrement, la réduction de notre navigation, l'amélioration dans le sort de la classe indigente, un meilleur régime alimentaire, le perfectionnement de l'art

de guérir, ont été autant de causes qui ont diminué la mortalité; et si le nombre des mariages et des naissances en enfants légitimes (1) a éprouvé une diminution sensible, ce résultat statistique, qui, pour un grand nombre d'individus, tient à la difficulté qu'ils éprouvent de pourvoir à leur existence, est devenu une nouvelle preuve que le besoin de l'émigration est, en France, plus étendu et plus urgent qu'à aucune autre époque de la monarchie : il est d'ailleurs des causes politiques, des considérations particulières qui semblent ajouter, pour ce royaume, à la nécessité de favoriser l'émigration.

« Elle est nécessaire à ceux pour qui, » ne fût-ce que pour un instant, un ciel » nouveau est devenu un besoin; à ceux » pour qui la patrie est devenue inféconde; » aux hommes qui ne peuvent se résoudre » à placer l'espérance là où ils ont éprouvé » le malheur; à cette multitude de ma-

(1) Voyez le Rapport sur l'état de la population en France, lu à l'Académie des Sciences, le 30 janvier dernier.

» lades politiques, à ces caractères inflexi-
» bles qu'aucun raisonnement ne ramène,
» qu'aucun événement ne désenchante;
» à ceux qui se trouvent toujours resserrés
» dans leur propre patrie; aux spécula-
» teurs avides, aux spéculateurs aventu-
» reux; à ces hommes qui brûlent d'atta-
» cher leurs noms à des découvertes, à des
» fondations de villes, à des civilisations;
» à tel pour qui la France constituée est
» encore trop agitée; à tel pour qui elle
» est trop calme; à ceux qui ne peuvent se
» faire à des égaux; à ceux qui ne peu-
» vent se faire à aucune dépendance (1).

Depuis le temps où un homme d'État célèbre signaloit le besoin de colonies avec des couleurs à la fois si exactes et si fortes, la plus grande partie des causes morales et politiques qu'il avoit indiquées ont disparu; mais douze années de paix ont considérablement accru la population de la France, et, dans le reste de l'Europe,

(1) Discours de M. le prince de Talleyrand à l'Institut.

cette progression n'a pas été moins sensible.

Par suite de cet état de choses, l'action du Gouvernement est, en général, devenue plus difficile, l'administration plus compliquée; et comme l'existence d'une grande partie de la population repose aujourd'hui sur le travail et le commerce, toute guerre qui tendroit à les circonscrire ou à les suspendre, présenteroit un danger réel pour la tranquillité intérieure des États.

Cette crainte a, sans aucun doute, contribué à déterminer les efforts, je dirai même les sacrifices faits par les Empires les plus puissants pour maintenir la paix du monde; et elle fait sentir de plus en plus la nécessité d'un équilibre qui mette l'Europe hors des atteintes de l'ambition.

La France, resserrée dans ses anciennes limites, mais conservant le noble sentiment de sa force, n'a cessé depuis dix ans de donner des preuves de sa modération. L'Autriche ne s'est occupée qu'à maintenir par la sagesse de son administration la

tranquillité des peuples divers soumis à son empire. La puissance de la Russie pèse tout entière sur l'Asie et sur la Turquie d'Europe; mais elle ne peut, pour l'Allemagne, et encore moins pour la France, être un objet d'inquiétude, quelle que soit, à cet égard, l'opinion contraire venue d'outre-mer. Aucun de ces trois grands empires ne domine l'Europe; aucun, du moins isolément, n'auroit une force suffisante pour résister à une coalition formée dans un but de défense commune. Si l'équilibre de l'Europe est rompu, c'est que l'Angleterre, en usurpant la domination des mers, s'est mise hors de toute atteinte, et qu'en s'assurant le monopole du commerce, elle a accumulé dans son île la plus grande partie des richesses du monde.

Pour atteindre ce but, cette puissance, aujourd'hui colossale, a été forcée de calculer et de régler sa conduite politique et administrative comme elle calcule ses finances, selon les circonstances et d'après son intérêt particulier, je dirai presque dans le besoin de sa conservation.

Ainsi, elle a fait le commerce des esclaves quand il lui a été avantageux; elle ne l'a frappé d'anathème que lorsque, ayant établi dans l'Inde la culture des denrées coloniales, la traite des nègres ne lui a plus été nécessaire. Elle a été intolérante pour la navigation et pour le commerce étranger, lorsqu'il s'est agi de créer sa marine et son industrie manufacturière : elle est aujourd'hui disposée à renoncer à son acte de navigation, parce qu'elle maîtrise les mers, et qu'elle n'y peut craindre aucune puissance; enfin, elle est prête à ouvrir ses ports aux produits des manufactures des autres peuples, parce que ses fabriques ne redoutent aucune concurrence, et que son esprit public repousse tout ce qui est étranger (1).

(1) Lors de la discussion qui a eu lieu dans la séance du 13 mai dernier, à la Chambre des Pairs, sur la loi des douanes, M. le comte de Saint-Cricq a développé avec l'esprit et la sagacité qui le distinguent, la manière dont le gouvernement Anglais, en paroissant libéral dans son système de douanes, calcule toujours ses droits pour ne nuire à aucune des branches de son industrie manufacturière.

Cette puissance, tantôt signalant à l'Europe la France conquérante, tantôt cherchant à l'effrayer contre la Russie, s'est élevée elle-même d'une manière tout à la fois si rapide et si insensible, qu'on me saura gré, je pense, de présenter à ce sujet quelques aperçus, et de prouver que cet empire si formidable étoit encore, en 1763, dans les limites de l'équilibre de l'Europe.

A cette époque, si glorieuse pour l'Angleterre, si déplorable pour la France qui perdit la Louisiane, après avoir été forcée de céder le Canada et l'Acadie, les charges annuelles, les dépenses ordinaires et extraordinaires de l'Angleterre ne s'élevoient qu'à 14,901,315 livres sterling, faisant 339,937,711 livres tournois (1).

Cependant l'administration de cette contrée présentoit alors tant de difficultés, qu'en quatre années (de 1763 à 1767),

(1) *Mém. sur l'adm. des finances en Angleterre;* ouvrage attribué à M. Grenville; 1 vol. in-4°, 1768, page xlij.

il y eut cinq changements de ministère.

Ainsi trente ans seulement séparent l'administration incertaine et timide de Rockingham, de lord North et de Grenville, quand le passif de l'Angleterre ne s'élevoit pas à 340 millions, et l'administration ferme du célèbre Pitt, lorsque la dépense de cet État dépassoit deux milliards. Il semble que les hommes placent presque toujours la ligne du possible bien en deçà de ses limites, et qu'il faut, pour nous les faire connoître, que la Providence donne à la terre ces génies supérieurs dont le coup-d'œil s'étend au-delà de toutes les vues communes.

Dans la guerre de la révolution, l'Angleterre avoit à lutter contre la France, dont la population énergique étoit tout entière sous les armes. Elle avoit à combattre un gouvernement qui disposoit des richesses de toute la nation. Au milieu de dangers si imminents, Pitt ne voit que le salut de la patrie, et dès-lors les impôts et les emprunts ne sont que des accessoires dans la marche de son gouverne-

ment. Réduit à la nécessité de les élever dans une proportion effrayante pour tout autre que pour lui, avec quelle grandeur de vue et quelle finesse de tact il découvre dans leur excès même des éléments nouveaux d'une grande prospérité! Il exige du peuple des contributions inouïes; mais il multiplie pour lui tous les moyens de s'enrichir, et chaque année le pouvoir d'acquitter les charges publiques, et de remplir les emprunts, augmente avec les charges et les emprunts eux-mêmes.

Le commerce de l'Angleterre étoit circonscrit : il embrasse à présent le monde. Les débouchés de son industrie souffroient de la concurrence étrangère : la mer n'est plus couverte que de ses seuls vaisseaux.

Dans cette guerre terrible, si fertile en grands événements, soit que le génie de Pitt lutte seul contre l'Europe entière, soit qu'il prenne les armées de l'Europe à la solde de son Gouvernement, si quelques circonstances inattendues, des dispositions difficiles à prévoir, occasionnent une interruption dans le travail des

manufactures, et arrêtent l'écoulement de leurs produits, il sait créer des primes, des avances, des encouragements qui servent à soutenir les fabriques jusqu'au moment où ses vastes combinaisons leur aient ouvert de nouveaux débouchés. Impassible, doué d'un courage héroïque, il n'envisage le danger que pour le braver ou l'éviter; les obstacles, que pour les surmonter; les difficultés, que pour les vaincre: n'ayant que des moyens extrêmes pour résister au torrent, il les saisit et les emploie avec une énergie et une puissance dont l'histoire d'aucune contrée n'offre l'exemple.

Si maintenant nous détournons nos regards de l'accroissement de la dette et de la richesse de l'Angleterre pendant une guerre de vingt-cinq ans, pour examiner les progrès de son pouvoir et de son ascendant sur toutes les autres nations, il est impossible de ne pas remarquer la profonde politique de Pitt, qui, en fixant sans cesse l'attention de l'Europe sur l'ambition de la France, réunit successivement et dans

le silence, à l'empire dont le gouvernement lui est confié, la totalité des Antilles, la plus riche partie de l'Asie, les meilleures positions de la Méditerranée et de l'Océan, les contrées de l'Afrique les plus avantageuses pour le commerce et pour l'établissement des colonies. Ses plans et sa doctrine sont, après sa mort, religieusement conservés, et scrupuleusement suivis par ses disciples, les Addington, les Canning, les Castlereagh; et lorsqu'enfin la puissance de la France s'abaisse, qu'elle est replacée dans ses anciennes limites, l'Angleterre conserve ses vastes conquêtes, et les accroît des dépouilles de son éternelle rivale (1).

(1) Je n'ai vu dans Pitt que l'administrateur d'un grand État dans un temps difficile. Il vouloit soustraire l'Angleterre à la domination qui pesoit sur le continent, et qui menaçoit de l'envahir; et cette considération puissante déterminoit souvent des mesures qui lui attiroient l'animadversion de ceux qui n'étant pas chargés du fardeau du gouvernement, ne voyoient que les principes, et les défendoient avec courage.

Saus aucun doute, pendant sa longue administration, quelquefois il parut croire que « la vertu et la

En indiquant en peu de mots de quelle manière l'Angleterre s'est rapidement élevée à un si haut point de puissance financière et territoriale, j'ai fait pressentir que pendant la paix elle ne pouvoit manquer de conserver une grande supériorité sur tous les autres peuples du continent, et de les maîtriser dans leur commerce, dans leur industrie et dans leur navigation.

En effet, depuis dix ans l'Angleterre a suivi ses plans d'agrandissement avec une persévérance et un succès qui la mettent désormais hors de toute ligne, et détruisent seuls tout l'équilibre de l'Europe.

Dans l'Inde, peu satisfaite de ses vastes possessions, elle domine le Nepâl, menace

» probité du souverain étoient différentes de celles » du particulier; qu'il devoit marcher plus librement » et plus au large, à cause du pesant fardeau dont il » étoit chargé (1); » et souvent il a mérité le reproche d'avoir été corrupteur pour s'assurer des votes au Parlement; mais du moins il est resté incorruptible, et a laissé à sa patrie le soin de subvenir aux frais de ses funérailles, tant il est vrai que le désintéressement est inséparable d'une âme véritablement élevée.

(1) Voyez Charon, *de la Sagesse*.

le Thibet, et convoite l'empire des Birmans; par l'envahissement du royaume d'Ava, elle touche à la Chine (1); on la voit enfin occuper pendant trois ans l'île de Kismich, dans le golfe Persique, comme si elle vouloit annoncer d'avance que son intention n'est pas de laisser à la Russie le droit exclusif de disposer un jour de la Perse.

En Afrique, ses projets ne sont pas moins étendus; enfin, en Amérique, si, pour ne pas aliéner les nouveaux Etats qui s'y forment, et dont elle a la première reconnu l'indépendance, elle ne se montre pas conquérante, elle sait du moins s'assurer moralement la domination presque exclusive de cette contrée, en faisant des avances d'argent aux cultivateurs et aux gouvernements (2).

(1) On ne peut avoir oublié qu'en 1758, lord Clive, alors gouverneur général de l'Inde, proposa de faire la conquête de la Chine, ne demandant pour y réussir qu'une armée de quinze mille hommes. La proposition en fut faite alors au Parlement d'Angleterre.

(2) Les désastres éprouvés par le commerce de

Ici, il n'est peut-être pas sans intérêt de présenter quelques observations sur la situation du Nouveau-Monde.

Le Nouveau-Monde, pendant trois siècles dans la dépendance de l'Europe, est aujourd'hui presque tout entier émancipé. Les diverses parties de ce vaste continent, long-temps forcées de suivre les lois et de se diriger dans leur administration d'après les principes et la volonté de leurs métropoles, obligées d'en recevoir les objets nécessaires à leur existence, et de leur vendre même exclusivement leurs produits, se sont affranchies de la domination de leurs anciens souverains, et sont aujourd'hui maîtresses de leurs actions, de leur administration, de leurs alliances, de leur commerce et de leurs lois fiscales.

Cette révolution, dont les États-Unis ont donné le premier exemple, qui a été

l'Angleterre, pour n'avoir pas calculé les difficultés de l'exploitation des mines du Mexique, et s'être exagéré la consommation de l'Amérique méridionale, ne sont qu'un mal passager, qui ne détruit pas mes conjectures.

suivi par Saint-Domingue, et qui vient de s'étendre à l'Amérique presque tout entière, loin d'avoir pour l'Europe quelque inconvénient, seroit, au contraire, pour elle la source d'immenses avantages, si une seule nation, par l'effet de son incalculable richesse et de sa puissance maritime, n'avoit pas, comme je viens de le dire, obtenu dans le Nouveau-Monde, à peine émancipé, une influence et des avantages qui équivalent à l'empire qu'exerçoient l'Espagne et le Portugal sur ces vastes contrées.

Si l'Amérique du nord, parvenue, dans un espace de quarante ans, à un degré de population, de richesse et de puissance qui garantit à jamais son indépendance, ne peut être considérée comme maîtrisée par l'Angleterre, sa force croissante n'en est pas moins un objet d'inquiétude pour l'Europe, d'autant plus que l'animosité qui existoit entre la Grande-Bretagne et ses anciennes colonies peut un jour s'amortir, et même s'éteindre. Déjà il est moins question entre elles de rivalité; déjà on peut

entrevoir toutes les causes, je ne dis pas seulement d'un rapprochement entre ces deux peuples, mais même d'une intimité, d'une union solide, qui aura pour but le monopole de l'Amérique méridionale, et vraisemblablement de toutes les terres baignées par la mer Pacifique et par l'Océan indien. Origine, langue, mœurs, religion, souvenirs de gloire dans le passé, intérêts communs dans le présent, tout peut concourir à former entre les deux peuples cette alliance, dont l'union intime du continent peut seule faire le contre-poids.

En effet, l'Amérique méridionale présentera long-temps aux États-Unis un débouché immense pour les productions de leur agriculture, et à l'Angleterre de grands moyens d'écoulement pour son industrie manufacturière.

Si le gouvernement Anglais n'étoit pas mu par la plus noble philantropie, ne pourroit-on pas dire que l'attention scrupuleuse avec laquelle cette puissance, dans le premier traité avec la république de la Plata, lui a interdit le commerce des Noirs,

atteste assez qu'elle desire dans l'Amérique méridionale des consommateurs dans sa dépendance, et non des producteurs dont la rivalité seroit à craindre pour le monopole des denrées coloniales.

Il seroit donc possible que, quelle que soit l'organisation définitive des nouveaux États qui se forment en Amérique, ils fussent un jour placés sous la double dépendance de l'Angleterre et des États-Unis, et que ces révolutions n'eussent qu'une foible influence sur la prospérité du continent de l'Europe.

Ici se présente une question : l'Europe a-t-elle dans ses mains les moyens de remédier à cet état de choses, de rétablir un équilibre entièrement rompu, de forcer l'Angleterre à ne pas abuser de sa domination maritime, et de mettre fin à des envahissements continuels qui finiroient par ne laisser aux grands États du continent d'autre commerce extérieur que celui qu'il plairoit au gouvernement Anglais de tolérer?

J'avoue que la question est si neuve et

d'une si grande importance, que ce n'est qu'avec une extrême réserve et une excessive circonspection que je me hasarde à présenter mes idées à cet égard.

Deux moyens s'offrent pour contre-balancer la puissance de l'Angleterre (1), et ce mot puissance doit être pris dans l'ac-

(1) Si dans les moyens que j'indique pour soustraire le commerce de l'Europe à la domination de l'Angleterre, je ne fais pas mention du rétablissement des grandes marines en Espagne, dans la Belgique, dans le Danemark, en Suède, sur le golfe de Finlande, sur la mer Noire, et notamment dans nos ports, ce n'est pas assurément que je partage l'opinion de ces nombreux écrivains qui, jugeant toujours les choses sur ce qu'elles sont, et non sur ce qu'elles ont été, et sur ce qu'elles peuvent devenir, ne cessent de proclamer que la France ne sera pas, avant un siècle, en état de lutter contre les flottes de l'Angleterre.

Non, sans doute, elle n'y parviendroit jamais, si nous nous bornions à envisager l'excès du mal, sans chercher à y porter remède. Lorsque Louis XIV voulut créer en peu d'années cette marine qui, sous les Tourville et les Duquesne, battit les flottes réunies de l'Angleterre et de la Hollande, ce monarque proportionna les moyens d'exécution à la grandeur de ses vues. Il ne connoissoit rien d'impossible avec

ception la plus étendue, comprendre argent, crédit, commerce, navigation, population, colonies, forces de terre et de mer.

Le premier consiste, non dans une neutralité armée, mais dans une neutralité pacifique, qui lieroit entre elles les grandes

une volonté ferme, et un peuple comme le sien.

Un siècle après, Louis XVI, qui joignoit à d'éminentes vertus, des vues profondes et un ardent amour pour la gloire de la France, ne partagea point le découragement qu'après la paix de 1763 avoit manifesté le ministre de la marine Berrier, lorsqu'il ne craignit pas de proposer en plein conseil de faire vendre à l'enchère les munitions navales qui restoient dans nos arsenaux, parce que, disoit-il, le rétablissement de nos forces navales étoit impossible. Louis XVI ne s'arrêta pas aux obstacles; il voulut recréer sa marine; et, pendant la guerre d'Amérique, nos flottes armées se montrèrent avec avantage sur toutes les mers, et dominèrent dans celles de l'Inde.

Ce qui s'est fait deux fois, peut être fait encore; mais on n'y parviendra jamais, tant que, par la situation et la nature de notre commerce extérieur, on laissera le personnel de la marine se détruire successivement. Des vaisseaux seroient sans objets, si nous n'avions ni officiers experts, ni matelots pour les monter.

puissances de l'Europe par les intérêts d'un vaste commerce.

Le second seroit de porter la plus grande partie du commerce de l'Europe avec l'Asie sur la mer Noire, et, dans le cas d'une guerre maritime, de se trouver ainsi en situation de rétablir entre ces deux antiques parties du monde les relations de commerce, telles qu'elles existoient avant la découverte de l'Amérique et celle du cap de Bonne-Espérance.

En faveur de l'intérêt que présente cette question, on me pardonnera les explications dans lesquelles je suis forcé d'entrer.

L'Europe doit à l'accord des puissances continentales la paix dont elle jouit depuis dix ans; mais cet accord, qui a pour double but la stabilité des trônes et la tranquillité des États, ne deviendra véritablement solide que le jour où les souverains unis, fixant leur attention sur les grands intérêts du commerce, adopteront les mesures propres à établir entre leurs sujets cette multiplicité de rapports et d'échanges,

source d'une mutuelle affection et d'intérêts communs.

Pour atteindre ce but, il ne s'agiroit que d'organiser sur de sages et larges bases un tarif général de douanes entre les peuples de l'Europe, tarif naturellement subordonné aux modifications qui seroient indiquées par les localités et la situation particulière des États. Toute prohibition seroit exclue d'un pareil tarif, et on ne maintiendroit que les droits jugés indispensables pour ne pas anéantir les industries manufacturières particulières à chaque contrée. Multiplier entre les habitants de l'Europe les échanges, augmenter leurs besoins, leur assurer plus de moyens de les satisfaire, n'est pas nuire à leur bien-être, et encore moins compromettre leur existence.

Afin de donner à de telles mesures tout l'avantage qui pourroit y être attaché, partout comme en France et en Autriche, le transit seroit exempt de droits, et spécialement protégé. Contester les avantages d'une pareille mesure ou s'en effrayer, ce

seroit vouloir établir en principe que la France, par exemple, dans son intérêt même comme puissance, ne pourroit jamais aspirer à reculer ses frontières territoriales et sa ligne de douanes sans courir le risque de perdre son commerce et son industrie.

Or, de nos jours, nous avons vu Buonaparte agrandir le cercle de la France, et y comprendre successivement la Belgique, la rive gauche du Rhin, le Piémont, l'étendre jusqu'à l'Elbe, et placer ses barrières à d'énormes distances, sans que nos manufactures aient souffert par la concurrence de l'active industrie des peuples incorporés; et l'on ne peut disconvenir que, sans les grandes fautes qui marquèrent les derniers pas de l'ambitieux conquérant, il eût été possible que le continent de l'Europe, soumis momentanément à une seule influence, eût adopté le même système, en étendant à l'infini ses échanges, et que les douanes n'eussent eu leur surveillance à exercer que contre l'Angleterre, mesure qui reçut un commencement d'exé-

cution par les décrets de Berlin et de Milan.

Ce qui eût pu, sans inconvénient pour le commerce et l'industrie du continent, être le résultat de nos victoires, ne peut-il pas s'établir d'une manière plus conforme aux vœux de l'humanité, par l'accord libre des souverains, sans que les intérêts de leurs peuples en souffrent? Ainsi se réaliseroit cette grande idée de liberté de commerce, si bien d'accord avec les besoins de l'époque.

Au temps où Turgot et les économistes en parlèrent les premiers, elle pouvoit présenter les plus grands dangers, parce qu'alors notre industrie manufacturière étoit encore dans l'enfance. Aujourd'hui, ses vastes produits ne sont plus en rapport avec la consommation et avec les exportations restreintes, et la liberté de commerce est devenue pour l'Europe, je ne dirai pas nécessaire, mais indispensable. S'il en étoit autrement, elle n'eût pas été proposée par sir Hutchinson. Il n'a pu échapper à un administrateur aussi habile

qu'il ne suffit pas qu'une chose soit noble et grande, mais qu'il faut toujours qu'elle soit faite à temps et à propos.

Au surplus, je n'exclus pas l'Angleterre d'un pareil concours; loin de moi toute idée de rivalité et d'intolérance contre une nation à laquelle les sciences et les arts industriels ont de si grandes obligations! mais si un système de liberté générale de commerce étoit adopté, il seroit nécessaire de bien calculer les dispositions qui pourroient mettre les États du continent en situation de lutter, sans trop de désavantage, contre une nation qui exerce le monopole des denrées coloniales; qui possède dans toutes les parties du monde de si vastes domaines; qui exerce le plus grand ascendant sur tous les gouvernements de l'Europe, en se chargeant de leurs emprunts; dont les manufacturiers, riches en capitaux et en crédit, peuvent, sans inconvénient pour eux, vendre à long terme; chez qui le commerce est l'objet constant de l'attention du Gouvernement, et qui enfin règne sur les mers.

Si les peuples de l'Europe cessoient de s'isoler, si les grands intérêts du commerce déterminoient entre eux plus d'affection, plus d'intimité; si un nouveau système de douanes, d'accord avec les progrès de l'industrie manfacturière, multiplioit les besoins réciproques; si enfin l'Angleterre, admise dans cette association, y trouvoit cette extension de débouchés qu'exige l'état de ses fabriques et de sa navigation, il seroit permis de croire qu'un gouvernement aussi éclairé, qu'une nation aussi avancée dans tout ce qui constitue la haute civilisation, cesseroit d'abuser de sa force maritime, et de tenir le commerce du monde sous son joug. Alors, sans aucun doute, l'Angleterre, adoptant la noble pensée du Dauphin, au moment où l'armée française entroit en Espagne, consentiroit, par un pacte solennel, à reconnoître la liberté des mers, et à admettre sur cet élément ce droit des gens qui, parmi les nations chrétiennes, parmi les peuples civilisés, garantit sur terre les propriétés particulières de toute préhension, au mi-

lieu des guerres les plus sanglantes. Ainsi, ses immenses flottes, au lieu d'être pour l'Europe un moyen d'oppression, ne seroient plus qu'un sûr garant d'une défense légitime, ou d'une juste protection contre la piraterie.

Avec ce pacte, avec cette garantie, nos expéditions pour l'Amérique méridionale, sur laquelle se portent tous les regards, pourroient s'étendre, sans être exposées au danger d'être interrompues le jour où leur extension deviendroit pour la Grande-Bretagne un objet d'inquiétude et de jalousie; et alors, comme en 1744, en 1756, en 1793 et en 1803, on ne seroit plus exposé à l'enlèvement instantané de tous nos bâtiments, sans déclaration de guerre, et à voir notre commerce et nos fabriques tomber aussitôt dans cet état de ruine, de bouleversement et d'inaction qui compromet le bonheur des peuples et le repos des États.

Sans cette garantie, le danger que je signale seroit d'autant plus grand pour la France, qu'elle se trouveroit, au commen-

cement d'une guerre, privée des capitaux et du crédit qui constituent la force principale des gouvernements modernes.

L'Angleterre a toujours su apprécier cette puissance de l'argent qui repose sur le commerce, si long-temps pour nous un objet d'insouciance.

Lorsqu'autrefois, en France, on établissoit la statistique des États, et que l'on comparoit leurs moyens de force, on faisoit mention de la population, du nombre des troupes, de celui des vaisseaux; on parloit de la fertilité des terres, mais il n'étoit jamais question de la richesse relative en argent ou en crédit; on rappeloit avec complaisance la chute de tous les États commerçants : les Phéniciens, les Phocéens n'avoient, disoit-on, laissé aucune trace de leur grandeur éphémère; les richesses de Tyr n'avoient pu défendre cette cité contre les soldats d'Alexandre; on opposoit les victoires de Rome pauvre à la destruction de Carthage, ville de commerce; on citoit l'état de foiblesse où étoient tombées les républiques de Venise

et de Gênes, comme si leurs richesses avoient été la cause de leur ruine. Enfin, on croyoit avoir triomphé de l'Angleterre, en désignant cette nation puissante sous le nom de peuple de marchands et de boutiquiers.

Cependant, si on réunissoit dans le même tableau les nombreux faits historiques qui attestent les revers et les malheurs occasionnés par le seul effet de la privation d'argent, et les succès dus à la puissance de l'or, on opposeroit des arguments sans réplique à ceux qui n'attachent qu'une foible importance à l'industrie et à la navigation.

On leur rappelleroit Carthage, riche par son commerce, mais momentanément hors d'état de payer la solde arriérée de ses soldats mercenaires, livrée dès-lors à une guerre intérieure qui devint la principale cause de sa ruine. C'est ainsi qu'en supposant, pendant trois mois seulement, la solde des cipayes, troupes mercenaires de l'Angleterre, non acquittée par le gouvernement de l'Inde, sa puissance y seroit bientôt détruite.

Mais, prenant nos exemples dans des temps plus rapprochés, je ferai observer que les revers qui déterminèrent la signature de la paix de 1763 furent amenés par la pénurie de nos finances. Le gouvernement Français discrédité par un manque récent de foi envers ses créanciers, n'ayant pu trouver à emprunter, de 1760 à 1763, que 150 millions, pendant que l'Angleterre en réunissoit plus de 600, l'effet réciproque, observe Stuart, dans son *Traité sur l'économie politique*, fut alors comme 1 à 4, et une guerre, commencée avec beaucoup de gloire, se termina d'une manière désastreuse.

Si des malheurs attachés à la privation d'argent, nous passons aux exemples qui prouvent l'influence de la richesse sur la prospérité et la force des Etats, nous en trouverons à Venise au treizième siècle. Les croisés Français, ayant été obligés d'avoir recours aux Vénitiens, et de leur demander des vaisseaux pour se faire transporter à Constantinople, et n'ayant pu leur donner la totalité de la somme stipu-

lée pour le fret, il fut convenu qu'indépendamment du payement des trente-quatre mille marcs d'argent qui étoient restés en arrière, la moitié de toutes les conquêtes seroit accordée à la république, pour lui tenir lieu d'intérêt, et cette clause fut strictement observée, après la prise de Constantinople, par les Français, parmi lesquels figuroient seulement quelques soldats Vénitiens, commandés par leur doge, le vieux et brave Dandolo, dont je ne veux ici ni diminuer le mérite ni ternir la gloire.

C'est sur le commerce et sur les richesses des Pays-Bas que, dans le quinzième siècle, reposoit surtout la puissance des ducs de Bourgogne. C'est à cette époque, observe Robertson, que Jeanne de France, assistant, à Bruges, à un tournoi, et y trouvant réunies un grand nombre de femmes de négocians couvertes de brocards d'or et d'argent, de perles et de diamants, s'écria avec dépit : « Je me croyois » ici seule reine, et j'en trouve plus de » cent. »

Mais, sans multiplier les faits, je rappellerai encore une fois l'Angleterre, se trouvant, pendant les guerres de la révolution, en état de subvenir à la solde de toutes les armées de l'Europe coalisée contre la France, et réunissant dans les lignes de Torres-Vedras la population entière du Portugal, trouvant le moyen de l'y faire vivre dans l'abondance, en transportant sur ses vaisseaux, depuis Londres jusqu'à Lisbonne, non-seulement les vivres nécessaires à la subsistance de cette population et de son armée, mais jusqu'aux fourrages pour les chevaux et les bestiaux réunis sur un même point. Ainsi l'armée de Masséna fut bientôt affamée dans le Portugal, où tout avoit été détruit, et cette conquête, faite avec tant de courage, fut perdue par le seul effet de l'application de richesses inépuisables.

J'ai suffisamment prouvé, je pense, que l'équilibre, que le contre-poids des nations ne consiste pas seulement dans la proportion de leurs forces de terre et de mer, mais qu'il repose aussi sur le plus ou le

moins de capitaux et de crédit. Il est donc à desirer que le gouvernement du Roi accorde une protection spéciale à l'industrie manufacturière, dont les produits sont aujourd'hui la principale richesse des peuples, et surtout au commerce qui seul peut leur assurer les débouchés.

La consommation intérieure est, sans aucun doute, en France plus qu'ailleurs, le premier et le plus important stimulant de l'industrie manufacturière, parce que l'aisance générale y multiplie cette consommation à un point dont aucune autre contrée ne présente d'exemple; mais cette consommation, cet emploi des produits du travail peut être circonscrit ou paralysé par mille circonstances; les guerres extérieures la réduisent; les inquiétudes, les troubles intérieurs ont sur elle une grande influence; et dans les temps si affreux de la révolution, nous avons vu cette consommation diminuée au point que le trésor public fut obligé de prendre à sa charge un grand nombre des malheureux qui n'avoient, pour subsister, que le travail de

leurs bras. D'ailleurs, si cette consommation intérieure multiplie les échanges, et détermine une grande circulation, elle n'augmente pas la masse de l'or et de l'argent : c'est là l'effet du commerce extérieur, qui conséquemment doit être l'objet constant de la sollicitude du gouvernement.

Depuis trente ans, non-seulement le commerce extérieur a fixé toute l'attention du ministère anglais, mais on peut dire que ses guerres et ses négociations n'ont eu d'autre but que d'assurer sa prospérité ; et il en est résulté une accumulation de richesses dont tous les voyageurs ne cessent d'admirer les prodigieux effets sur son agriculture, ses fabriques, ses canaux, ses chantiers, sur tout ce qui dépend de l'administration publique, sur tout ce qui rentre dans les attributions des particuliers.

Persuadée que la consommation faite par les nombreux sujets qui lui sont soumis dans les quatre parties du monde, et ses importations en Europe, sont loin de se trouver en rapport avec les progrès de son

industrie manufacturière, l'Angleterre est continuellement occupée à chercher quelque nouvelle portion du globe où elle puisse leur assurer un écoulement, parce qu'elle sait que cet écoulement multiplie ses richesses, et augmente pour ses fabriques les moyens de maintenir leur activité.

En 1785, Forster avoit traversé la haute Asie depuis Bénarès jusqu'à Asterabad, et procuré à sa patrie les premiers renseignements sur le commerce et les fabriques du Cachemire. Quelques années après, lord Macartney d'abord, lord Amherst ensuite, sont envoyés en Chine, et on ne néglige rien pour donner de l'éclat à ces ambassades, dont le seul but étoit d'augmenter le commerce de l'Angleterre. Le colonel Morier et le colonel Malcolm parcourent la Perse, et y séjournent comme ministres; sir Gore Ouseley y est envoyé en ambassade, et dans ce moment encore l'Angleterre y conserve un chargé d'affaires (1). Dans cet intervalle d'environ trente an-

(1) Depuis environ un an, lord Kinneir est ministre en Perse, et y remplace le chargé d'affaires.

nées, George Bogle et Samuel Turner examinent l'intérieur du Thibet; sir Mount Stuart Elphinston arrive au Candahar, en qualité d'ambassadeur. Enfin, toutes les parties de l'Asie et de l'Afrique, tout le Nouveau-Monde, sont couverts de voyageurs du gouvernement Anglais, ou des sociétés d'encouragement pour les découvertes, et toujours des vues d'agrandissement et de commerce sont le but principal de leur mission : la science n'en est que l'accessoire.

Bien différente de l'Angleterre, la France a presque toujours choisi ses voyageurs parmi les astronomes, les géologues, les botanistes et les antiquaires; elle a mérité la reconnoissance du monde savant, elle a travaillé pour la gloire; mais les intérêts de nos fabriques, de notre commerce ont été oubliés, et les négociants sont restés dans une complète ignorance sur les relations qu'ils pourroient établir dans les régions que l'Angleterre faisoit soigneusement explorer dans des vues moins élevées sans doute, mais peut-être plus utiles.

Là ne se borne pas l'attention du cabinet de Londres : des voyageurs peuvent bien lui donner les premières notions, lui indiquer les ressources d'un pays, mais cela ne suffiroit pas à ses négociants : il faut qu'ils trouvent partout des guides et des correspondants de confiance.

Pour atteindre ce double but, le gouvernement Anglais, non-seulement s'empresse d'établir des légations et des consulats dans toutes les contrées où leur appui et leur influence paroissent utiles, où leur intervention peut être nécessaire; mais il encourage et favorise les établissements de commerce sur tous les points où il prévoit que ses négociants pourront fonder des relations avantageuses.

Dès 1550, l'Angleterre forma des comptoirs à Arkhangel; elle leur assura tous les moyens de succès, et les favorisa si bien, que, depuis cette époque reculée, ils n'ont éprouvé sur ce point aucune concurrence. A peine Pétersbourg est-elle fondée, que les négociants Anglais y forment une factorerie dont les succès n'ont jamais été

interrompus : ils en ont établi à Riga, à Stockholm, à Rotterdam. Depuis 1737 jusqu'en 1745, ils en ont eu dans les ports principaux de la mer Caspienne.

En France, les vins de Bordeaux formoient une des branches importantes du commerce avec l'Angleterre : des maisons anglaises se fixent dans cette ville, et y sont bientôt entourées de crédit et d'estime ; plus loin, ses fabriques réclament les belles laines de l'Espagne, et des négocians Anglais, établis à Bilbao, leur en assurent les meilleures qualités. A Porto, à Lisbonne, à Cadix, dans l'île de Madère, à Malaga, à Carthagène, à Alicante, à Benicarlo, à Barcelonne, des comptoirs anglais achètent et expédient dans leur patrie les vins de ces contrées destinés pour sa consommation. A Gênes, à Livourne, à Naples, on trouve de riches maisons anglaises. Enfin, sur la côte d'Afrique, à Alep, à Smyrne, à Constantinople, à Odessa, à Taganrog, son commerce a des commissionnaires riches et dignes de confiance.

blesse de France s'intéressoit dans de grandes manufactures, dans de grandes associations, dans des expéditions lointaines, aux entreprises intérieures qui offriroient quelque utilité, il est permis de croire à l'heureuse influence que cette innovation ne pourroit manquer d'avoir sur la prospérité de notre commerce, et peut-être sur l'esprit public.

Le commerce et l'industrie, liés à l'intérêt des sujets de toutes les classes, ne pourroient manquer alors de fixer plus fortement l'attention du Gouvernement. Il s'empresseroit de faire parcourir le globe par des hommes habiles pour en juger les productions, s'instruire des moyens de les obtenir de la première main, et reconnoître les articles de consommation ordinaire, et les objets de luxe auxquels notre industrie pourroit pourvoir. Encourageant par des avances toute invention reconnue utile, la France ne seroit plus exposée à voir les inventeurs du métier à fabriquer le papier, de l'application du gaz à l'éclairage, et de tant d'autres découvertes heu-

reuses, forcés de s'expatrier, et d'aller enrichir l'Angleterre, plus soigneuse et plus habile que nous à accueillir et à seconder tout ce qui peut contribuer à améliorer l'état de ses fabriques; enfin, on s'occuperoit spécialement d'obtenir près de tous les gouvernements étrangers les faveurs et les facilités qui auroient été accordées à d'autres nations rivales. Mais déjà l'institution récente du conseil supérieur des manufactures et du commerce prouve que le gouvernement du Roi a fixé son attention sur les deux principaux éléments de la richesse et de la puissance des nations modernes.

En développant les causes qui ont assuré au commerce Anglais une si grande supériorité sur le nôtre, j'ai indiqué un nouveau système de douanes entre toutes les puissances du continent comme la première mesure réclamée par la situation où cette supériorité les a placées.

La seconde mesure qu'il est sage d'adopter, si l'on veut mettre des bornes au monopole et à l'excessive puissance de

l'Angleterre, et placer l'Europe hors de sa dépendance, consisteroit, comme je l'ai dit, à ne faire qu'un même monde de l'Europe et de l'Asie, à les réunir par la mer Noire, c'est-à-dire par une mer fermée.

Alors, dans le cas d'une guerre maritime, presque tous les transports entre l'Asie et l'Europe se feroient par terre ou par les communications fluviales. Les marchandises, ne traversant pas le détroit des Dardanelles, ne seroient pas assujéties aux frais et à tous les inconvénients attachés aux quarantaines; elles n'auroient pas de prime d'assurance à supporter; elles arriveroient à des époques fixes; de sages combinaisons établiroient le prix des transports à un taux modéré en Europe : il est presque insensible en Asie, où l'on ne paye généralement pas les logements, où les bêtes de somme se nourrissent sur des pacages communs; et comme, d'ailleurs, presque toutes les marchandises qui servent aux échanges entre les Asiatiques et les Européens sont d'une grande valeur, comparativement à leur pesanteur ou à leur

volume, il n'est pas douteux qu'en temps de guerre, le commerce, par cette nouvelle route, pourroit soutenir la concurrence avec les expéditions qui se font par la Méditerranée, et, à plus forte raison, avec celles qui exigent le doublement du cap de Bonne-Espérance.

Et si ces nouvelles communications étoient facilitées par le cours du Danube; si les projets de canaux intérieurs pour la France et l'Allemagne recevoient leur exécution, alors les soies écrues du Ghilan et les cotons de l'Arménie, embarqués à l'embouchure du Danube, arriveroient sur les mêmes bateaux, d'abord au Rhin jusqu'à Strasbourg, qui deviendroit un immense entrepôt général; de cette ville, les marchandises seroient distribuées en Hollande, en descendant le Rhin; elles se rendroient dans la Méditerranée par le canal qui doit joindre le Doubs, la Saône et le Rhône; et dans l'Océan, par le canal qu'on a le projet d'établir entre la Marne et le Rhin, en partant de Saint-Dizier. Ainsi cette grande pensée de Louis XIV,

qui détermina la jonction de l'Océan et de la Méditerranée, appliquée à une plus grande échelle, réuniroit, par des communications fluviales, la mer Noire, celle du Nord, la Méditerranée et l'Océan. Alors on opposeroit l'accord de l'Europe et de l'Asie à cette association colossale qui unit le Nouveau-Monde tout entier à l'Angleterre et aux États-Unis; une navigation fluviale et des transports intérieurs, à la domination maritime; les relations libres des peuples du continent, au monopole exercé par l'Angleterre; la culture des denrées coloniales dans l'Asie-Mineure, en Arménie, sur les bords de la mer Noire, à la culture de ces mêmes denrées en Amérique et dans l'Inde; enfin, la civilisation de l'Asie à l'émancipation de l'Amérique.

De si grandes, de si larges mesures sont d'accord avec la situation de l'empire Ottoman. En effet, si cet état parvient à se maintenir, il est permis d'espérer que, pour éloigner tout sujet de troubles intérieurs et de guerres étrangères, le divan s'abstiendra désormais de ces infractions con-

tinuelles aux traités existants, et que, prenant sous sa protection spéciale ces nombreux chrétiens de tout rit, disséminés dans ses états d'Europe, dans ses domaines en Asie, il les mettra à l'abri des avanies, des assassinats, des oppressions de toute nature auxquelles on se livre contre eux avec une scandaleuse impunité. Alors l'affranchissement de la navigation du Danube pourroit devenir en même temps le gage d'une longue paix et la preuve d'un rapprochement sincère avec les puissances du continent.

Mais si les calculs et les efforts de la sagesse humaine ne pouvoient rien contre les causes de destruction qui avancent la chute de cet empire en Europe, qui la précipitent en Asie, il seroit à souhaiter, dans les intérêts de l'humanité comme dans ceux de la politique, qu'on arrêtât d'avance, et dans le calme des passions, les mesures à prendre pour empêcher que les Chrétiens, que le peuple Musulman lui-même, peut-être d'avance résigné, ne fût

écrasé sous les ruines de cet empire, s'il venoit à s'écrouler. Alors cet événement, le plus remarquable des temps modernes, cet événement qui peut être si fécond en grands résultats, loin de devenir une cause de guerre, pourroit assurer pour longtemps la paix du monde, en lui donnant pour base le plus vaste commerce.

Mais la Turquie d'Europe n'est pas la seule contrée qui soit appelée à voir cesser la barbarie qui la couvre; l'Asie occidentale toute entière, depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée, tend également vers l'Europe des mains suppliantes, et lui demande un état de tranquillité et une étincelle de sa civilisation. Ici je parle d'après tous ceux qui ont parcouru cette terre antique, d'après le témoignage unanime des voyageurs (1). Pendant mon séjour en Géorgie, j'ai pu juger de l'empressement avec lequel les Chrétiens et les Musulmans eux-mêmes fuyoient ce sol

(1) Voyez les Voyages du colonel Morier, de lord Kinneir, du major Johnson, et de MM. Amédée Jaubert, Dupré, Fraser, etc.

de désolation dont on me permettra de tracer les limites.

C'est un étrange spectacle que celui de cette antique partie du monde, berceau du genre humain, siége des premiers empires connus, de cette vaste partie du globe, qui a pour limites la Méditerranée, la côte méridionale et orientale de la mer Noire jusqu'à l'embouchure du Kouban, le Caucase, la mer Caspienne, le désert au nord de la Boukharie jusqu'aux sources de l'Indus ou Sind, la rive droite de ce fleuve, jusqu'à son embouchure dans la mer, l'Océan indien, les côtes de cette mer et du golfe Persique jusqu'aux bouches de l'Euphrate, le chemin du désert qui conduit à l'isthme de Suez, et enfin de ce point, la côte orientale de la Méditerranée jusqu'aux Dardanelles.

Ici, la Turquie, long-temps assise sur les ruines de l'empire des Assyriens, des royaumes de Judée, de Syrie, de Bythinie, de Pont et d'Arménie, foulant aux pieds la terre illustrée par Sémiramis, par les Séleucides, par Mithridate, et tant d'autres

grands rois, s'écroule à son tour sous ses pachas indépendants, par l'effet de ses guerres intestines, des désordres de ses finances, et de sa fanatique ignorance.

Là, c'est l'ancien royaume de Perse, qui, après avoir vu disparoître l'empire des Mèdes et des Parthes, et tant de dynasties illustres, voit successivement sa puissance réduite par l'augmentation de ses hordes nomades, par les résultats d'une administration dont les principes et le mode ne sont d'accord ni avec les intérêts du souverain, ni avec ceux du peuple; et, par l'effet de son contact avec les deux seules puissances formidables de l'Asie, l'Angleterre et la Russie; à l'orient de la Perse, le royaume de Caboul, après en avoir été démembré, se voit aujourd'hui dépouillé de ses plus riches provinces vers l'Indus, par les Séiks soumis à Radgy-Sing, et vers l'Océan indien, par les Beloutchis révoltés.

Enfin, toute l'Asie centrale, où se trouvoient placées la Bactriane et la capitale des immenses États de Tamerlan, cette

contrée, d'où sont sortis presque tous les conquérants de l'Inde, divisée en petits kanats, n'a plus qu'une existence précaire, protégée par la modération et la magnanimité de l'empereur de Russie, déjà en possession de la Colchide, de la Géorgie, et des anciennes provinces de la Perse placées sur la gauche de l'Araxe.

L'Europe restera-t-elle toujours indifférente au sort actuel, au sort futur de cette belle partie de l'Asie; et cette terre illustre est-elle irrévocablement condamnée à être le théâtre sanglant des dévastations et de tous les crimes?

Lors donc que le besoin de colonies, le besoin de nouvelles terres se fait sentir dans tout le continent de l'Europe, n'est-il pas plus convenable de chercher, pour les colons de tous les pays, des établissements en Asie, que dans l'Afrique, dont le climat brûlant convient si peu aux Européens, que dans l'Amérique, si stérile en souvenirs, où, pour cultiver des terres, il faut transporter une peuplade entière, et qui d'ailleurs, dans le cas d'une guerre

maritime, est privée de toute communication avec l'Europe.

Or, les établissements en Asie, commandés par la situation forcée où se trouve le continent de l'Europe, peuvent être le résultat de négociations, de conventions, de traités; et, loin de coûter des larmes à l'humanité, ils sont d'accord avec les intérêts des peuples de l'Asie, avec ceux de leurs souverains mêmes (1). Ces établis-

(1) J'avois écrit à Mirza-Massoud, un des ministres et ami du prince héréditaire Abbas-Mirza, pour lui recommander un jeune Français, M. Maugin, fils d'un médecin de Constantinople. Sa réponse, que je copie textuellement, prouve que son gouvernement verroit avec plaisir des établissements européens se former en Perse.

» Tebriz, le 4 chebban 1238.

» *Au noble Consul de Sa Majesté le Roi de France,*
» *à Tiflis.*

» TRÈS-NOBLE AMI,

» M. Annibal Maugin m'a remis votre lettre en
» date du 20 février. Je sens comme vous, Monsieur,
» les immenses avantages que présente un commerce

sements contribueroient à substituer à d'arides déserts des campagnes chargées de riches moissons, à créer chez les peuples de l'Asie de nouveaux besoins, à ouvrir à l'industrie européenne des débouchés presque sans limites, et à réunir pour jamais les peuples de l'Europe et ceux de l'Asie

» actif entre nos grandes nations. L'âme bienfaisante
» de mon illustre maître, le prince impérial, sourit
» au bonheur du peuple; elle aime à voir la joie et la
» prospérité se fixer auprès d'elle. La Perse a été
» grande, enviée : elle peut beaucoup, aidée par un
» prince tel que le nôtre; il desire tout ce qui est
» digne de lui; et ce qui en est digne est ce qui
» assure la félicité de nos peuples. Je suis, Monsieur,
» l'interprète de ses sentiments; puisse la fortune et
» un heureux destin seconder les souhaits des amis!...

» J'ai été très-satisfait de votre recommandé; c'est
» un estimable jeune homme, que nous desirerions
» voir fixer parmi nous. J'aurai toujours desiré pou-
» voir obliger M. Annibal Maugin, surtout ayant
» l'honneur d'être recommandé par vous.

» Croyez, noble ami, aux sentiments distingués
» avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

VOTRE TRÈS-HUMBLE ET TRÈS-OBÉISSANT SERVITEUR,

» *Signé*, MASSOUD. »

par les liens puissants de l'amitié, de l'intérêt et du commerce.

Tels sont les résultats que l'on obtiendroit de ces établissements : ils sont dignes de fixer l'attention des souverains de l'Europe, et méritent leur intervention, parce que, dans cette vaste contrée, toutes les pensées pourroient être fortement occupées, toutes les pertes réparées, les souvenirs pénibles effacés, et les passions haineuses éteintes.

Ici se bornent mes observations sur l'Asie occidentale. Le temps couvre encore d'un voile impénétrable le sort des contrées sur lesquelles j'ai cherché à fixer l'attention publique. Quels que soient à leur égard les décrets de la Providence, on me saura gré peut-être de faire connoître avec quelques détails cette partie de l'Asie où le commerce et les colons ont été appelés par l'ukase du 8-20 octobre 1821, cette contrée où, dans les temps anciens et le moyen-âge, s'opéroit l'échange des produits de l'Europe contre ceux de l'Asie.



MER D'AZOV
Razdori
Petite Enicaïa
Bélotserkovka
Tcherdakli
Potchta
Zakharievskoïé
Mangouche
Marioupol
Ialta
Petrovskaïa
Camp
Médvedskoïé
Enicale
Soultan
Kertsch
PRESQU'ILE DE CRIMÉE
G. de Taman
Panagoria
Taman
Temriouk
Détroit de Taman
Anapa
Soudjouk-kalé
Stavro
Nikalaïa
Gravé par J. M. Darmet.

VOYAGE

DANS

LA RUSSIE

MÉRIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

Description d'Odessa et de son commerce.—Départ de cette ville.—Arrivée à Sébastopol.—Description de ce port.—Navigation le long de la côte de la Circassie et de l'Abazie.—Arrivée à Soukoum-Kalé.

L'EMPEREUR ALEXANDRE venoit, par un ukase en date du 8-20 octobre 1821 (1), de rouvrir aux peuples de la Méditerranée la plus courte et la plus ancienne route du commerce de l'Asie.

Cette mesure, dont déjà il est permis de prévoir les vastes résultats, ayant été adoptée d'après les représentations du général en chef Yermo-

(1) Première note des pièces justificatives.

loff, sur les mémoires et les plans que j'avois soumis aux ministres de S. M. I., l'empereur voulut bien faire transmettre à S. E. M^r. l'amiral Greig, chef des forces navales sur la mer Noire, officier aussi distingué par l'étendue de ses connoissances que par son extrême affabilité, l'ordre d'envoyer à Odessa le premier bâtiment de guerre qui seroit dans le cas de partir de Sébastopol pour la station de Redoute-Kalé, et me donner en même temps l'autorisation de m'y embarquer, ainsi que les personnes qui devoient m'accompagner à Tiflis, où je venois d'être nommé consul de France.

Je partis, en conséquence, de Pétersbourg le 1er mars 1822, et je me rendis par Moscou, Toula, Orel, Koursk, Kharcov, Bakhmout, Taganrog, Kherson, et Nicolaiew, à Odessa.

L'entrée de cette dernière ville est assez belle. Une chaussée en fer à cheval y conduit : on est étonné, en arrivant, de la largeur des rues et de la grandeur des places ornées de belles rangées de peupliers.

Odessa n'étoit, en 1792, qu'un village tartare, qui, ainsi que sa rade, portoit le nom d'Adgibey. L'amiral de Ribas, persuadé de l'insalubrité de Kherson, indiqua à l'impératrice Catherine cette position comme propre à y bâtir une ville,

et son plan fut adopté avec d'autant plus d'empressement qu'il rapprochoit un établissement maritime de la Turquie, et procuroit aux propriétaires de la Volhinie et de la Podolie le grand avantage de n'avoir plus à traverser le Bug, pour arriver à l'entrepôt de leurs blés destinés à être expédiés dans la Méditerranée.

Le sol qui entoure Odessa, si on en excepte les bords de la mer sur la route de Kherson, est d'une extrême fertilité. L'air y est sain. Sa position est à mi-côte et en amphithéâtre; mais son port offrant peu de sûreté aux navires, surtout pendant l'hiver, et la ville manquant de bois et de bonne eau, elle seroit peut-être retombée dans le néant d'où à peine elle étoit sortie, sans la circonstance heureuse qui, en 1803, lui donna pour gouverneur M. le duc de Richelieu, dont l'âme ardente et élevée se pénétra immédiatement de tout ce que le caractère de fondateur de colonie portoit avec lui de grand et de noble.

Il sentit combien il étoit beau de remplacer des déserts par des pays habités, de livrer à la culture des terres que jamais le soc n'avoit sillonnées; enfin, de gouverner un pays qui pouvoit devenir le refuge de tous ceux qui, ruinés par les révolutions, ou victimes de la guerre, avoient

besoin de trouver un asile. Affable, sans rien perdre de sa dignité, simple et économe dans ses dépenses particulières, sa libéralité et sa bienfaisance n'avoient pas de bornes. Une population nombreuse fut attirée, je dirai presque entraînée sous son gouvernement paternel. Son caractère lui avoit mérité la confiance et l'amitié du souverain qui l'avoit accueilli, et il en a fait usage dans l'intérêt de la Russie méridionale. Tout ce qui pouvoit être avantageux pour la population fut sollicité et obtenu. Régularité dans les courriers, tribunal de commerce, établissement de quarantaine, bourse, hôpitaux, gymnase, etc. Dix ans s'étoient à peine écoulés, que la population, le commerce et les revenus de la ville avoient augmenté dans une progression qui égale tout ce que l'Amérique septentrionale offre de plus extraordinaire dans ce genre.

En 1803, on comptoit à Odessa quatre cents maisons et sept à huit mille habitants. Le revenu des eaux-de-vie, concédé à la ville, ne s'élevoit qu'à 47,000 roubles (1); celui de la poste montoit seulement à 11,000 roubles. Enfin, tout le com-

(1) Le rouble habituellement en usage en Russie est le rouble-papier, qui équivaut à 1 franc; on le nomme assignation de banque. Le rouble argent vaut environ 3 roubles 80 copeks en papier, et équivaut à 3 francs 80 centimes.

merce de la mer Noire s'élevoit à peine à 5 millions de roubles.

En 1814, au moment où M. le duc de Richelieu quittoit Odessa, le nombre des maisons s'élevoit à deux mille six cents, et elles avoient augmenté en grandeur et solidité; elles étoient construites avec plus de goût. Alors la population dépassoit trente-cinq mille âmes. Le revenu de la poste montoit à 190,000 roubles; le bail de la ferme de l'eau-de-vie avoit été porté à 280,000 roubles. Les exportations et les importations de la mer Noire dépassoient 45 millions de roubles; le revenu des douanes montoit à près de 2 millions de roubles, et les affaires de banque d'Odessa s'élevoient à 25 millions de roubles (1).

(1) Les soins et les effets de l'administration de M. le duc de Richelieu ne se concentroient pas dans la seule ville d'Odessa. Toutes les parties de son gouvernement, les nations diverses qui en composoient la population, se ressentoient de son active surveillance.

Lorsque la Russie occupa les pays qui bordent la mer Noire et la mer d'Azow, elle ne prit possession que d'un désert; la plus grande partie de la population s'étant retirée de l'autre côté du Caucase et dans les États de la Turquie, il ne resta sur le continent qu'un millier de Nogaïs, et dans la presqu'île de Crimée qu'environ quatre-vingt-cinq mille Tartares, qui y furent retenus par l'amour de la propriété, et, sans doute, du sol qui les avoit vus

A l'administration de M. le duc de Richelieu a succédé celle de M. le général en chef comte de Langeron, son ami. Ce gouverneur ne pouvoit faire oublier son prédécesseur; mais on peut dire qu'il a achevé son ouvrage, et qu'à son exemple, il s'est distingué par son affabilité et son attention continuelle pour tout ce qui pouvoit intéresser les habitants d'Odessa. Sous son administration, les progrès d'Odessa ont répondu à l'impulsion que leur avoit donnée M. de Richelieu, ainsi qu'on en peut juger par l'aperçu du commerce de cette ville en 1816.

naître, amour plus fort que le fanatisme religieux et la haine pour les conquérants.

En 1814, la population de cette contrée, à laquelle on a donné le nom de Nouvelle-Russie, étoit déjà très-considérable; elle se composoit de colonies venues de l'intérieur de la Russie ou de l'étranger; le pays étoit couvert de villes et de villages qui tous, à l'exception de ceux de la Crimée, étoient de création récente (*). La ferme de l'eau-de-vie pour toute la Nouvelle-Russie, à laquelle étoient annexés alors deux districts, qui font aujourd'hui partie du gouvernement de Poltawa, rendoit 220,000 roubles sous le règne de l'empereur Paul. En 1812, le bail montoit à 2,800,000 roubles, et passoit pour ne pas être porté à sa valeur. Les salines de Perecop, de 200,000 roubles, avoient été portées au-delà de 2,000,000.

(*) Voyez l'ouvrage de M. le professeur du Gouroff sur les Tartares nogaïs.

Pendant cette année, les exportations s'élevèrent à 52,716,704 roubles : sur cette somme, la valeur des grains est portée pour...... 49,364,704 roubles.

Les provisions des équipages et le fret de navires montent à.....	3,152,000
Et les autres articles d'exportation s'élèvent seulement à.......	200,000
	52,716,704 roubles.

En 1817, les expéditions ont été encore plus considérables; mais on ne peut se dissimuler qu'une grande partie des exportations a tenu à la demande extraordinaire de grains et de farines faite à la fois par tous les ports de la Méditerranée, lors de la disette qui, dans ces deux années, pesa sur l'Europe occidentale. A cette époque, la culture des grains étoit la seule qui fixoit l'attention des agriculteurs de la Russie méridionale; c'étoit le seul aliment du commerce d'Odessa. Aussi, lorsque presque simultanément les gouvernemens de la France, de l'Espagne et de l'Italie, eurent porté des lois restrictives à l'importation des grains étrangers, Odessa, Théodosie, Taganrog, éprouvèrent une grande interruption dans leur navigation, et les propriétaires de la Russie une diminution sensible dans

leurs revenus. Cet état de souffrance prolongé doit nécessairement amener des changements dans les expéditions des ports de la mer Noire. Il est à présumer que les négociants d'Odessa porteront leurs vues sur la fabrication des farines (1), plus faciles à transporter dans les contrées éloignées, et qui exigent moins d'emplacement dans les bâtiments : ils chercheront de nouveaux débouchés dans des pays avec lesquels, sans les circonstances actuelles, ils n'auroient peut-être jamais eu de rapports. Ils s'accoutumeront à former eux-mêmes, sur divers points de la Méditerranée, des entrepôts de grains pour les années de disette, et profiteront ainsi des augmentations qu'éprouveroit cette marchandise. Leur commerce sera moins facile que lorsqu'il ne se faisoit que par commission; il deviendra plus compliqué, exigera plus de capitaux; mais il sera plus lucratif, il aura un plus grand développement. D'une autre part, l'agriculteur, effrayé de la baisse des grains, sentira la nécessité de varier sa culture. Le revenu de ses terres ne reposera plus sur les seules cé-

(1) Une association vient, dit-on, de se former pour la fabrication des farines. J'avoue qu'il m'eût paru plus sage d'établir les moulins en Pologne même qu'à Odessa, où il n'existe point de chutes d'eau, et où on manque de bois.

réales : il s'occupera de plantations; il multipliera ses bestiaux; ses haras seront plus nombreux; la race de ses moutons s'améliorera; les cuirs, les suifs, les bœufs salés, les laines, les chanvres, la cire, le tabac, deviendront alors des articles importants d'exportation. Les produits variés des terres de la Russie méridionale viendront, sur tous les marchés, en concurrence avec ceux qui sont fournis par les États-Unis; et ainsi, les mesures prohibitives adoptées par tous les états de la Méditerranée, en occasionnant aux propriétaires de la Russie une perte momentanée, auront déterminé une grande amélioration dans l'agriculture et des innovations heureuses pour le commerce. L'essai de M. Anthoine sur le commerce de la mer Noire, et celui de M. Siccard sur Odessa, donnent des renseignements précieux sur les divers produits de la Russie qu'on pourroit exporter de ce port. Il est d'autres branches de commerce dont ils ne pouvoient parler à l'époque où leurs ouvrages ont paru, et je supplée à leur silence.

En 1811, la Russie a réuni à ses états la Bessarabie et la partie de la Moldavie en-deçà du Pruth; mais tant que la quarantaine restera placée sur la rive gauche du Dniester, et qu'on ne pourra traverser ce fleuve sans être assujéti à

la rigueur des mesures sanitaires, cette contrée sera nulle pour Odessa. On ne peut se dissimuler toutefois que la possession de ce pays met le commerce de la Moldavie, et même celui de la Valachie, entre les mains des Russes. Autrefois ces provinces consommoient une immense quantité de draps, de soieries de Lyon, de dorures, de quincailleries, d'épiceries, tous articles que leur envoie encore Constantinople, et qu'Odessa pourroit leur procurer avec plus de facilité et à plus bas prix.

La Moldavie et la Valachie fournissent beaucoup de cire, de cuirs de bœufs et de buffles, des laines, des suifs, des lins, des chanvres, des grains, des viandes salées et fumées, enfin des bois de construction et des mâtures. L'espèce de brebis qui domine dans les troupeaux est la brebis cigaye, à laine longue et fine, qui provient encore, dit-on, d'une race améliorée au temps de Trajan, lorsque cet empereur s'empara de cette contrée connue alors sous le nom de Dacie. C'est de cette espèce qu'étoit composé le troupeau de quinze cents bêtes que le comte de Langeron a fait acheter, en 1817, dans la Bessarabie, et qui a été envoyé aux cosaques de la mer Noire, sur les bords du Kouban.

Il y a dans la Moldavie deux races remar-

quables de chevaux. Celle des montagnes est petite, mais infatigable, et parfaite pour la cavalerie légère. Celle des plaines est de haute taille, et a les formes si belles, que les Turcs disent proverbialement qu'un cheval moldave et un jeune garçon persan sont les deux êtres les plus parfaits qu'ait produits la nature.

Lorsque le Dniester sera débarrassé des bureaux de la quarantaine, et rendu à la navigation, les produits que fournissent les contrées placées sur ses deux rives pourront descendre jusque près d'Odessa (1).

(1) L'importance de cette communication me détermine à entrer à ce sujet dans quelques détails.

C'est à un des hommes les plus courageux, les plus actifs, les plus aventureux de ce siècle, à un homme qui sembloit avoir pris Charles XII pour modèle, au prince de Nassau-Siegen, que l'on doit les premières recherches sur la possibilité de tirer parti de la navigation du Dniester.

En 1789, il descendit ce fleuve, le visita, et le fit sonder dans toute sa longueur, accompagné dans ce voyage par l'abbé Gaspari. En 1803 et 1804, il en fit une nouvelle inspection, et en fit dresser avec beaucoup de soin la carte, qu'on trouve au dépôt de la guerre à Pétersbourg.

Lorsque M. le duc de Richelieu fut nommé gouverneur de la Nouvelle-Russie, son premier soin fut d'encourager un particulier à faire un essai qui pût ajouter le sceau de l'expérience aux observations faites par le prince de Nassau, et ce voyage fut couronné d'un entier succès.

Le bâtiment qui servit à cette expédition avoit cent

Au-delà du Dniester, et sur une ligne parallèle, on trouve le Pruth, frontière actuelle de la Russie et de la Moldavie. Sur les bords de ce

vingt pieds de longueur, sur quarante de largeur, avec mâts et voiles, comme ceux dont on fait usage sur l'Elbe. Parti le 25 avril 1804 du village de Rosovodock à cinq milles ou dix lieues de Lemberg, point où le Dniester commence à être navigable, il arriva le 29 du même mois à Zalestchik, ville du cercle, où il séjourna jusqu'au 10 mai, pour y prendre un chargement en bois de construction et autres marchandises. Il mit deux jours pour arriver à Iwanetz, vis-à-vis la forteresse de Khotin (appartenant alors aux Turcs). Il y prit des passeports, et y compléta sa cargaison. Passant ensuite à Mohiléw, ville considérable, propriété du comte Potoski, où il se fait un assez grand commerce avec la Moldavie, il arriva sans accident à Yampol. On y prend des pilotes à cause des rochers de granit qui se trouvent au-dessous de la ville, et au milieu desquels il n'existe, pour le passage des bateaux, que deux ouvertures étroites. Ici, le courant est très-rapide; il conviendroit d'en élargir les passages, en faisant sauter une partie des rochers. On touche ensuite à Tzekinowka et à Doubosar. Aux environs de ces villes, on trouve des vignes qui passent pour avoir été plantées par les Romains. Sur une longueur de sept à huit lieues, les terres sont tantôt sablonneuses, tantôt pierreuses, et en général d'un foible produit.

Le 31 mai, le bâtiment s'arrêta à Bender, et de là il passa à Slobodzée, d'où le Dniester fait d'immenses détours avant d'arriver à la mer Noire, traversant un pays couvert d'arbres et de broussailles. Sur ce point il s'est formé en ligne droite un canal naturel : déjà il peut servir au flottage. Avec une foible dépense, on le rendroit navi-

fleuve, les Russes ont bien vengé la malheureuse campagne de Pierre-le-Grand, et le traité désastreux qui recula de près d'un siècle les établisse-

gable, et ainsi on éviteroit les sinuosités de la rivière et une grande perte de temps.

Enfin le bâtiment arriva à Mayaka : c'est le lieu d'où on voudroit détourner le Dniester pour en faire arriver l'embouchure par un nouveau lit de dix lieues de longueur dans le Liman, ou lac d'eau salée.

Le pays que traverseroit alors ce fleuve est plat, et ne présenteroit aucune difficulté, comme on a pu en juger par les fouilles que le prince Potemkin a fait faire il y a plus de trente ans, et qui procurèrent la découverte de quelques vases, statues et puits revêtus de marbre.

Si nous déduisons du temps employé par ce navire pour descendre le Dniester, les séjours et retards occasionnés par divers obstacles, nous trouvons que sa navigation n'a employé que quinze jours.

Ce bâtiment repartit d'Odessa le 27 juin, et mit cinquante-neuf jours pour remonter le fleuve.

En 1804, quatre-vingt-quinze navires de plus petites dimensions, avec leurs chargements complets, sont également descendus jusqu'à Mayaka.

Depuis lors, cette navigation a été presque entièrement abandonnée. Il seroit cependant facile à la ville d'Odessa de se procurer par cette voie des bois de chauffage et de construction, et même des charbons de terre, si, comme on me l'a assuré, il en existe des mines abondantes et d'une très-bonne qualité sur les bords du Dniester.

Je ne me suis étendu sur la navigation de ce fleuve que parce qu'elle est liée intimement au commerce du continent de l'Europe avec l'Asie par la mer Noire, et qu'elle

ments formés par la Russie sur la mer Noire (1). Le Pruth prend sa source dans les monts Karpathes, non loin de Lemberg. Après avoir traversé la Moldavie dans toute sa longueur, il vient se jeter dans le Danube, près de Galatz. On trouve dans ses environs beaucoup de marais, et, pendant l'été, cette rivière est guéable sur plusieurs points (2); circonstance qui jusqu'ici a empêché d'établir les bureaux de quarantaine sur ses bords. Il y a lieu de croire qu'avec quelques travaux hydrauliques on réussiroit à

feroit éviter aux marchandises qui arrivent en transit par l'Allemagne, le passage difficile de la Podolie et de la Volhinie, véritable Palestine, où les Juifs se sont emparés de toutes les natures d'industries, et se livrent à leur habituelle rapacité, malgré les lois et le contrôle auxquels ils sont soumis.

(1) Le traité du Pruth fut signé dans la ville de Focksin le 20 juin 1711.

(2) On trouve dans les Mémoires de Manstein un fait qui prouve que le Pruth ne peut servir de frontière, du moment qu'on veut se garantir contre la contagion.

En 1739, les eaux de cette rivière devinrent si basses, que le maréchal de Munich put la traverser à gué avec toute sa cavalerie, et cependant, dans l'endroit où il la passa, elle étoit large de cinquante toises. C'est sur ce point qu'il fit ensuite une tête de pont et un fort qu'il nomma Saint-Jean. On y fit aussi des redoutes de distance en distance, pour pouvoir mieux communiquer avec Chotzin par le Dniester et par le Danube.

l'encaisser et à la rendre navigable; mais de pareilles dépenses ne se feront pas, tant que la Moldavie et la Valachie dépendront de l'empire ottoman.

Ces deux provinces sont habitées par des chrétiens qui suivent le rit grec. La Turquie nomme ses hospodars ou gouverneurs. Le peuple y gémit sous la plus odieuse oppression. L'agriculture y est négligée; le commerce est dans l'inaction; la peste, quoiqu'elle y soit rare, en diminue cependant la population, et les moyens employés pour en préserver les villages servent de prétexte pour les rançonner. Voilà pour ce qui concerne les peuples de ces contrées. A l'égard de la Russie et de l'Autriche, ces deux empires seront sans cesse exposés aux dangers de la peste, et leurs communications commerciales seront foibles, tant que le Danube ne deviendra pas la barrière entre les états chrétiens et musulmans.

Odessa a un commerce assez étendu avec Kherson; elle tire de cette ville des bois de construction et de chauffage : la plus grande partie arrive en trains pendant l'été. A l'instant où ces bois sont tirés de l'eau, on peut les obtenir à un prix modéré; mais en hiver, surtout lorsqu'il est rigoureux, cet article devient très-

cher. La main-d'œuvre est assez élevée à Odessa, et comme les vivres sont à très-bas prix, les ouvriers qui ont de l'économie ne peuvent manquer d'acquérir de l'aisance en peu d'années. Le bois est le chauffage des gens riches. On brûle presque partout dans les poêles de la paille, des roseaux et de la fiente de vache et de mouton séchée, à laquelle on donne le nom de *kisig*. Sans doute que peu à peu on abandonnera ce dernier moyen de chauffer les poêles, qui enlève à la culture le meilleur des engrais. On tire encore de Kherson une assez grande quantité de grains, et beaucoup d'autres produits des riches terres de l'Ukraine.

Le port d'Odessa n'exerce de cabotage qu'avec Kherson et avec Constantinople. Ce dernier donne lieu à un commerce très-étendu, qui est presque tout entier entre les mains des Grecs et des Arméniens (1).

Constantinople tire d'Odessa une grande partie des blés nécessaires à son immense population; elle en tire aussi du beurre, du poisson salé et fumé, et quelques autres marchandises. Elle y envoie, de son côté, du tabac, des pipes,

(1) Depuis l'insurrection des Grecs, le cabotage entre Odessa et Constantinople a perdu toute son importance.

des langues fumées, diverses sortes de confitures, etc.

Odessa, devenu port franc, a vu ses relations avec l'Europe prendre un grand accroissement, et tout annonçoit que bientôt cette ville seroit devenue un des plus riches marchés de la Russie; mais quelques abus, auxquels il étoit sans doute facile de porter remède, ont jeté l'alarme à Pétersbourg; et la franchise d'Odessa, d'abord suspendue, ensuite restreinte, a été changée en un entrepôt réel, assujéti à diverses formalités. Cet événement a arrêté tout d'un coup l'élan donné au commerce d'Odessa; il a eu le grave inconvénient d'inspirer à l'étranger une sorte de défiance; et depuis, on a vu se ralentir ce mouvement d'attraction qui amenoit vers les provinces de la Russie méridionale une population active, industrieuse, et de nombreux capitaux.

La création de la franchise d'Odessa dans toute sa plénitude étoit une conception forte, mais dont le succès exigeoit un temps moral que l'impatience du caractère national n'a pas voulu admettre : elle étoit d'accord avec les vues élevées du chef de cet immense empire, et, en considérant la prospérité qu'elle devoit déterminer, il eût fallu être sourd aux objec-

tions du fisc, aux foibles considérations, aux craintes des petits abus de contrebande inséparables de toute franchise; abus qui, comme me l'écrivoit M. le duc de Richelieu, étoient de bien peu d'importance sur un point isolé, lorsque, surtout comme en Russie, on a sept cents lieues de frontières sèches à garder.

Depuis lors, l'ukase que j'ai déjà cité a ouvert aux négociants d'Odessa une nouvelle branche de commerce d'autant plus importante pour cette ville, que la situation et les priviléges dont elle jouit lui assuroient en même temps l'entrepôt des produits servant d'échange entre l'Europe et l'Asie, et un immense transit dans le cas d'une guerre maritime. Mais à Odessa, plus que partout ailleurs, les négociants s'écartent peu de leur marche ordinaire : toute innovation les inquiète; et, jugeant la nouvelle route sur les résultats malheureux d'expéditions faites en marchandises de rebut, mal choisies et grevées de frais excessifs, ils n'ont pas encore profité de tout l'avantage attaché à la situation de Tiflis.

On évalue à présent la population d'Odessa à près de quarante mille âmes, amalgame de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie. Le quart environ des habitants est né en Russie; le reste se compose de Français, d'Italiens, d'Anglais, d'Au-

trichiens, de Juifs allemands, polonais et caraïtes (1), de Polonais, d'Arméniens, de Bulgares, etc. Les uns sont artisans, les autres s'occupent de commerce.

Indépendamment de cette population stationnaire, tous les ans, depuis le 1er avril jusqu'au 1er novembre, de riches seigneurs russes et polonais se réunissent à Odessa, qui est devenue pour la Russie ce que la Suisse et l'Italie sont pour l'Europe occidentale.

On comptoit alors

Dans l'enceinte du port franc, deux mille trois cent soixante-dix-huit maisons contenant environ....................	28,000 habitans.
Dans le faubourg, hors des limites, neuf cent six maisons contenant.....	12,000
	40,000 habitans.

ainsi répartis :

Les employés du gouvernement, y compris ceux qui sont retirés du service, étoient évalués à..........................	1,732 habitans.
A reporter...	1,732 habitans.

(1) Les Juifs caraïtes descendent de ceux qui sont restés en Perse après la captivité. Ils n'ont aucun rapport avec les autres Juifs pour le caractère, les mœurs et les habitudes. Ils disent, en parlant de Jésus-Christ, qu'ils n'ont point participé à la mort du Juste.

Report d'autre part...	1,732 habitants.
Les négociants, marchands de toute espèce, et citoyens inscrits à la municipalité, à...............	19,858
Les séjournants en vertu de passeports et cartes de sûreté, étoient ordinairement d'environ............	18,000
	39,590 habitants.

Le mouvement d'entrée et de sortie de la ville, pendant cette année, fut de trois cent vingt-huit mille huit cents individus.

A l'égard des colons, les Juifs, en très-grand nombre, occupent les terres placées en deçà de la Codima, rivière qui faisoit autrefois la limite de la Turquie et de la Pologne. Ils ont formé un très-grand nombre de villages, dont le plus considérable comme le plus digne de remarque, est celui de Severinowka, appartenant au comte Severyn Potocky, frère du savant comte Jean Potocky, et, comme lui, homme plein d'esprit et d'instruction. Ce seigneur, depuis vingt ans, consacre presque tout son temps, applique toutes ses pensées à augmenter la population et la prospérité de ses petits États; car on peut presque donner ce nom à une terre de vingt-quatre mille disséatines (soixante mille arpents de France). Il

y a multiplié les plantations; il a tiré parti du terrain, pour embellir l'aspect du pays, et a le premier cultivé la vigne là où, avant lui, jamais le soc n'avoit passé, et où, pendant l'hiver, le thermomètre descend quelquefois jusqu'à 22 °.

Un hameau de quelques maisons est devenu successivement un grand village, un bourg, presque une ville, où l'on trouve déjà réunies une église en pierre pour les Moldaves et les Russes du rit grec, des synagogues, une fontaine et des promenades. Indépendamment de tout ce qui est réclamé par les besoins d'une administration, on y a fondé une banque au compte du seigneur : elle fait, à un intérêt modique, des avances à ceux qui veulent y construire des maisons, se livrer à l'agriculture, ou avoir plus de moyens de s'occuper du commerce. J'ajouterai que le comte Severyn Potocky est sans cesse occupé à introduire sur ses terres toutes les inventions nouvelles dont l'utilité a été confirmée par une suffisante expérience.

La population de Severinowka se compose de Juifs, de Polonais, de Russes, et surtout de Moldaves.

Dans les environs d'Odessa, on trouve une colonie grecque; elle y cultive des terres que le gouvernement russe lui a concédées. Elle a

fourni dans la dernière guerre un bataillon qui s'est toujours distingué.

Un assez grand nombre de Bulgares et de Serviens échappés au gouvernement oppresseur de la Turquie, ont accepté l'asile que leur a offert l'impératrice Catherine. Ils sont laborieux, actifs, intelligents, et les villages qu'ils occupent sont remarquables par l'air d'aisance qui y règne. Les marchands d'Odessa se plaignent de leur avarice, qui les porte à amasser les produits de leurs terres, au lieu de les employer en achats de marchandises pour leur usage; mais cette habitude se perdra sans doute peu à peu : elle s'est naturellement contractée sous un gouvernement arbitraire, et dans un pays où on ne pouvoit sans danger être riche ou passer pour l'être. C'est certainement cette circonstance, plus que l'effet du climat, qui explique l'avarice des Grecs, des Persans, des Indiens, de presque tous les peuples soumis au despotisme absolu ou à des conquérants. Les Bulgares sont les meilleurs ouvriers de ferme qu'on puisse se procurer dans la Russie méridionale.

Les colons du Wurtemberg et de la Souabe, attirés dans les environs d'Odessa, avoient mal réussi dans le principe : ils étoient arrivés dans la mauvaise saison, au moment où on ne les atten-

doit pas; on ne leur avoit préparé ni les logements, ni les approvisionnements qui leur étoient nécessaires. Ces contrariétés sont aujourd'hui oubliées, et les Allemands ont, dans ces derniers temps, vendu leurs grains à des prix si élevés, qu'ils sont à présent dans l'aisance. Nous en retrouverons plus tard un grand nombre en Géorgie, où ils ont été attirés, les uns par leur inconstance, les autres par leur superstition qui les a déterminés, dans la crainte d'un nouveau déluge, à se rapprocher du mont Ararat, sur lequel alors ils espèrent pouvoir se réfugier.

Outre les Bulgares, les Grecs, les Juifs et les Allemands, on trouve dans le territoire d'Odessa un assez grand nombre de propriétés cultivées par des Russes, qui sont des serfs fugitifs, ou qui ont été envoyés du nord de la Russie par leurs seigneurs, devenus propriétaires dans cette contrée.

En 1814, on trouvoit dans les trois gouvernements de Katerinoslav, de Kherson et de la Tauride,

Trente cinq mille Allemands des deux sexes,
Treize mille Bulgares et Moldaves,
Sept mille Juifs,
Quatre mille cinq cents Russes,
Quinze cents Grecs.

Les Allemands, les Bulgares et les Russes ont prospéré depuis lors, et leur nombre a beaucoup augmenté. Une partie des Juifs a abandonné la culture des terres pour se fixer à Odessa, où le commerce les a attirés. Parmi les Grecs, il en est de très-riches; mais la plupart se sont livrés à un commerce de détail très-peu lucratif.

Indépendamment des colonies dont je viens de donner l'aperçu, des Français, des Suisses, des Hollandais possèdent de grands établissements agricoles dans la Russie méridionale.

Parmi ces établissements, on doit distinguer celui de feu M. Rouvier de Marseille, dont les deux filles, mariées à M. le général Potier et à M. Vassal, possèdent trente-cinq mille disséatines, environ quatre-vingt-sept mille arpents de France, et trente-cinq mille mérinos. La langue de terre à laquelle on donne le nom de *Cursus Achillis*, située presque à l'entrée du golfe de Pérécop en Crimée, fait partie de ce domaine.

Après M. Rouvier, on peut citer M. Pictet, de Genève, qui, en même temps que le premier importoit ses mérinos par mer, en faisoit venir un nombreux troupeau par terre depuis Genève jusque sur les bords de l'Ingoulet; ensuite M. Reveillod, qui possède vingt-quatre mille

disséatines (cinquante mille arpens), et vingt mille mérinos, sur la gauche du Boug.

M. Paw, hollandais, possède aussi dans cette contrée un immense domaine, remarquable par les nombreux mérinos qu'il y entretient, et par une fabrique de draps.

Enfin, un allemand, M. Fitsch, y régit depuis environ quinze ans, pour le prince de Wurtemberg, une belle terre à sept lieues d'Odessa.

Tous ces propriétaires, et un grand nombre d'autres qu'il est inutile de nommer, possèdent, outre une grande quantité de mérinos, beaucoup de gros bétail et de chevaux.

Près de ces possesseurs d'immenses domaines, un célèbre pépiniériste des environs de Paris, M. Descemet, est venu diriger à Odessa un terrain d'environ quatre-vingts arpents consacré en entier à l'éducation des arbres. En 1814, sa belle pépinière de Saint-Denis fut détruite, sous le prétexte que cette destruction entroit dans le plan de défense de Paris. Ruiné par cet événement, il accepta l'offre qu'on lui fit de transporter sur les bords de la mer Noire, au milieu des steppes nues de la Russie méridionale, l'industrie qui l'avoit enrichi en France. Appuyé par les gouverneurs généraux, les comtes de Langeron et Woronzoff et le comte Severyn Potocky, ses

succès ont dépassé ses espérances. Déjà ses pépinières procurent aux propriétaires tous les arbres fruitiers et forestiers dont ils ont besoin. Il leur a inspiré le goût des plantations, et cette heureuse innovation aura la plus grande influence sur l'aspect de la contrée, sur sa prospérité agricole, et sur le climat même, en procurant des abris aux terres qui auparavant étoient exposées aux vents froids de la Russie et aux vents humides de la mer.

Je ne puis mieux finir mes observations sur les progrès de l'agriculture de la Nouvelle-Russie, qu'en citant un fait extrait d'une notice que m'a remise M. le duc de Richelieu, et qui est écrite de sa main.

« L'hiver de 1812, de si célèbre et de si désas-
» treuse mémoire, se fit sentir dans la Russie
» méridionale avec une violence et des résultats
» auxquels il étoit difficile de s'attendre.

» A la suite de nombreux méteils (1), qui sur-
» vinrent à de courts intervalles les uns des
» autres, il périt cent deux mille chevaux, deux
» cent cinquante mille bêtes à cornes, et plus
» d'un million de moutons.

(1) Espèce d'ouragans accompagnés de neige qui surviennent fréquemment dans les plaines nues de la Russie méridionale pendant l'hiver.

» Cette perte, qui, dans toute autre contrée, » eût paru immense, fut si peu sensible dans la » Nouvelle-Russie, que le prix de ces animaux » n'éprouva aucune hausse. »

Ici se bornent les détails que j'ai cru devoir donner sur une ville que déjà tant de voyageurs instruits ont suffisamment fait connoître. J'y attendis pendant près d'un mois la frégate qui devoit arriver de Sébastopol. Elle jeta l'ancre dans la rade le 12-24 mai, et nous nous y embarquâmes le 16-28.

Le comte de Langeron, alors gouverneur général de la Russie méridionale, dont les soins, la protection et l'amitié avoient si puissamment contribué à l'agrément et aux succès de mes voyages, voulut me faire ses adieux à bord de la frégate; et M. de Ribaupierre, dont j'avois eu aussi beaucoup à me louer pendant mon séjour à Pétersbourg, desira être de la partie.

Le temps étoit superbe, et le vent favorable pour notre départ. Le capitaine avoit dès le matin voulu s'assurer si l'ancre pouvoit se retirer avec facilité de la glaise épaisse et tenace qui forme le fond de la rade d'Odessa. Son épreuve avoit réussi, et tous les préparatifs étoient faits pour que rien n'empêchât de mettre à la voile aussitôt après notre embarquement; mais cette

visite inattendue força le capitaine de remettre son bâtiment sur un pied de station.

Lorsque le gouverneur général quitta la frégate, le capitaine le fit saluer, selon l'usage, de quelques coups de canon; et son canot n'avoit pas encore touché terre, que déjà tous les préparatifs se faisoient pour appareiller.

Pendant qu'une partie de l'équipage s'occupoit des arrangements du pont, une autre travailloit au cabestan pour lever l'ancre; mais cette fois la glaise de la rade sembloit l'y avoir fixé pour toujours. Un surcroît de travailleurs n'aboutit qu'à rompre le cabestan, et il fallut se résigner à attendre le jour pour pouvoir sortir de cette situation embarrassante.

Le vent heureusement souffloit grand frais, et le capitaine, tirant parti de cette circonstance, se décida à faire déployer toutes ses voiles, disposition qui ne tarda pas à arracher l'ancre, qui en peu d'instants fut relevée au milieu des houras de tout l'équipage.

La frégate sur laquelle nous étions embarqués se nommoit *la Spechnoy* (*l'Agile*). Ce nom lui avoit été donné lorsqu'elle fut mise sur les chantiers de Nikolaiew, par M. le marquis de Traversay, alors chef des forces navales de la mer Noire,

aujourd'hui ministre de la marine en Russie (1). Cet officier l'avoit fait construire sur le gabari d'une frégate de la marine royale de France, avec laquelle, avant la révolution, il avoit fait en treize jours le trajet de Boston à Brest. La coupe du bâtiment, son gréement, sa distribution intérieure, tout fut confectionné sur le modèle de la frégate française, et cependant *la Spechnoy* est reconnue pour être la plus mauvaise marcheuse de la flotte de la mer Noire.

Il est de fait que, malgré les progrès qui ont eu lieu depuis trente ans dans tout ce qui tient aux constructions navales, on n'est pas encore parvenu à connoître, par un calcul mathématique, le plus ou le moins de marche qu'aura tel vaisseau ou frégate en construction, et qu'un bâtiment mauvais marcheur entre les mains d'un capitaine, devient souvent bon voilier entre les mains d'un autre, par le seul effet du moindre changement dans son gréement ou dans son arrimage.

Quoiqu'il en soit de cette observation et de la mauvaise réputation de la frégate, nous fûmes assez bien favorisés par le vent pour que, partis le mardi d'Odessa, à six heures du matin, nous

(1) Cet amiral est mort il y a quelques mois en Russie.

pussions entrer le vendredi, à quatre heures, dans la baie de Sébastopol, où notre relâche se trouvoit forcée pour la construction d'un cabestan neuf.

La baie de Sébastopol est une des plus belles et des plus sûres du monde; elle se compose de plusieurs bras et bassins où l'eau est également profonde. On y radoube des bâtiments, lorsque ce travail est nécessaire; mais on n'y fait aucune construction.

Les chantiers de la marine impériale étoient placés à Nikolaiew, au confluent du Boug et de l'Ingoulet, et à Kherson, sur le Dnieper; mais ce dernier chantier vient d'être supprimé, et tous les travaux ont été concentrés à Nikolaiew.

La flotte impériale russe sur la mer Noire consiste en quinze ou dix-huit vaisseaux de ligne, et en un nombre proportionné de frégates et autres bâtiments légers.

Les bois de construction sont fournis par les immenses forêts placées sur le Dnieper et le Dniester. Les mâtures descendent par le premier de ces fleuves. Les fers et les doublages de cuivre viennent de la Sibérie, et y sont expédiés par le Wolga et le Don sur Taganrog.

Indépendamment de beaucoup de Grecs, on

compte parmi les officiers de la flotte un assez grand nombre d'Anglais, de Ragusais, de Danois et de Suédois. Tous les ans, au printemps, huit ou dix vaisseaux de cette flotte, ordinairement commandée par l'amiral Greig, se promènent sur la mer Noire, comme pour annoncer que le pavillon russe seul y domine.

Sébastopol est bâtie en amphithéâtre. Presque toutes les maisons ont été construites en pierres et en briques par les matelots. Les ruines de l'ancienne Kherson ont servi à ces constructions; et partout, dans les murs, on aperçoit des débris de colonnes, de chapiteaux, et souvent des restes d'inscriptions. La terre qui entoure Sébastopol est généralement assez sèche et aride : l'air y est sain. La baie et les divers bassins ont le malheur d'être infectés de vers, qui attaquent et détruisent promptement les bâtiments qui ne sont pas doublés en cuivre.

L'entrée de ce port est défendue aux navires de commerce.

Pendant notre séjour à Sébastopol, nous fûmes visiter les ruines de l'ancienne Kherson, amas confus de pierres, au milieu desquelles nous n'aperçûmes aucune trace des monuments qui ornoient sûrement cette ville d'origine grecque.

Kherson étoit la capitale de la Chersonèse.

Ce pays étoit autrefois gouverné en république. Les colons qui la composoient venoient d'Héraclée, dans le royaume de Pont. Elle se mit sous la protection de Mithridate-Eupator, lorsqu'il fonda le royaume de Bosphore, à l'extrémité de la Crimée. Elle passa ensuite sous la domination romaine, et devint, sous le Bas-Empire, un lieu d'exil pour ceux qui avoient encouru la disgrâce des empereurs d'Orient.

Le pape Martin I[er], l'empereur Justinien II, et le Rhinomète, détrôné et mutilé par Léonce, y furent successivement envoyés. On sait que le dernier, remonté sur le trône, exerça des cruautés inouïes contre les Chersoniens et les Bosphoriens, témoins mais non coupables de son exil (1).

Le territoire de cette république étoit très-circonscrit ; il s'étendoit le long de la mer jusqu'à Balaclava.

On évalue à quinze mille le nombre des marins de la flotte de Sébastopol, les nombreux commis, et des ouvriers de tous genres qui sont employés au port. La population étrangère à la marine n'excède pas deux mille âmes. Le plus grand nombre sont des Grecs qui s'occupent de commerce.

(1) Voyez le *Voyage en Crimée* de M. de Reuilly.

Leurs femmes sont généralement remarquables par la régularité de leurs traits et leur beauté : aussi beaucoup d'officiers de la marine ont épousé des grecques de Sébastopol.

Nous ne pouvions rester huit jours dans cette ville sans aller voir le village d'Inkerman, l'Ecténos des anciens. Pour s'y rendre, on remonte la baie dans toute sa longueur, laissant à sa droite le port dans lequel les vaisseaux se tiennent, quand ils sont désarmés, et à gauche la baie de la quarantaine, le dépôt de bois appelé *la petite Hollande*, et la boulangerie. L'eau douce n'est ni abondante ni de bonne qualité à Sébastopol : c'est une des plus grandes difficultés des armements. Il seroit facile cependant de s'en procurer de très-bonne, si on faisoit la dépense de quelques aqueducs, ou si même on rétablissoit ceux qui amenoient l'eau à l'ancienne Chersonèse. Outre l'avantage qui en résulteroit pour la santé des équipages, on ne seroit pas exposé à voir la flotte forcée quelquefois, pour faire de l'eau, de rentrer après quelques jours de promenade sur la mer Noire.

En sortant du port, et avant d'arriver au fond de la baie où est situé Inkerman, on entre dans la rivière d'*Ouzen*, qui coule au travers de roseaux et de marais infects, au milieu desquels

on aperçoit une grande quantité de petites tortues grises.

C'est à l'embouchure de la rivière que se trouve le dépôt de pins destinés aux mâtures. Ils sont fixés au fond de l'eau par des caisses de bois remplies de pierres, comme on le pratique dans le port de Toulon.

Ecténos a fait partie de la république de Kherson, et a vraisemblablement terminé son existence dans le même temps.

Les deux côtés de la rivière sont garnis de rochers calcaires très-escarpés, et qui autrefois, dît-on, étoient réunis par un pont immense. J'avoue qu'il me paroît difficile qu'un pareil ouvrage ait jamais existé. Quoi qu'il en soit, dans les montagnes calcaires, on voit un très-grand nombre de grottes et de cavernes qui, à l'époque des guerres dont ce pays a été successivement désolé, ont servi de retraite et de refuge aux victimes de la persécution. Dans les mêmes rochers, nous avons remarqué l'intérieur d'une église d'une haute antiquité : elle a été construite avec beaucoup de soin, et selon toutes les règles de l'architecture. La corniche presque entière et une partie des colonnes subsistent encore. Quelques malheureux pâtres et des familles de Bohémiens habitent ces cavernes, où

jadis vécurent peut-être les principaux habitants de l'antique Chersonèse.

Après avoir visité les ruines d'Ecténos, nous retournâmes à la frégate, et mîmes près de deux heures pour y arriver. Elle étoit restée mouillée à l'entrée du grand port, et appareilla le vendredi 7 juin, nouveau style, à sept heures du matin.

Ce bâtiment étoit commandé par le capitaine Papa Yegoroff, grec de naissance. Il parle bien le français, l'italien et le russe, et son caractère est plein de gaîté. Notre temps, à bord, se passoit assez agréablement : nous parcourions dans sa plus grande longueur, avec une sorte de charme, cette mer célèbre par les plus anciennes expéditions maritimes, cette mer dont les côtes sont couvertes des débris de colonies grecques, et qui fut long-temps un objet d'épouvante pour les navigateurs, par ses fréquentes tempêtes, par le défaut de ports de refuge, et par la cruauté des peuples qui habitoient ses rivages. Elle étoit, jusqu'au moment de la découverte du cap de Bonne-Espérance, le passage le plus fréquenté pour le commerce de l'Asie. Fermée ensuite pendant trois siècles aux pavillons de la chrétienté, et à peine, depuis quarante ans, ouverte à leurs vaisseaux, elle semble destinée à devenir

de nouveau le centre du plus riche commerce du monde.

D'Odessa à Sébastopol, on ne perd jamais la côte de vue, et cette côte est riche de souvenirs.

Dans le lointain, et à peu de distance de l'embouchure du Danube, on trouve cette Tomi célèbre par l'exil d'Ovide, où presque tous les hivers la terre est couverte de neige et les bords de la mer de glaces, observation que je fais parce que, sur le témoignage unique de Thevenot, on s'étoit persuadé que la description de cette contrée par le poëte malheureux manquoit d'exactitude (1).

A l'embouchure du Boug, sur la droite de ce fleuve, on reconnoît les ruines d'Olbia, colonie de Milet, où, depuis quinze ans, des fouilles continuelles ont procuré une immense quantité de médailles inconnues.

Un peu plus loin, dans l'île de Tindra, que des découvertes récentes indiquent comme le

(1) Thevenot y passa un de ces hivers doux comme il en survient quelquefois sur toute cette côte; et, jugeant par exception, il prononça, et le monde savant avec lui, que la tristesse d'Ovide lui avoit fait voir le pays sous de fausses couleurs.

Voyez *les Essais de Hume*.

véritable *Cursus Achillis*, se célébroient les jeux en l'honneur d'Achille.

A l'entrée de la Crimée, Kozlow est cette ancienne Eupatorie, colonie de Mithridate-Eupator.

Nous avons parlé des ruines de Kherson; à deux lieues de cette ville, à l'extrémité de la Chersonèse, près de Balaclava, on aperçoit le monastère de Saint-Georges, habité par quelques moines paisibles, et placé sur ce même promontoire fameux par le temple de Diane, et par la barbarie des peuples qui habitoient cette partie de la Tauride.

Plus loin, Théodosie célèbre sous les Grecs, plus célèbre sous les Génois, lorsque les Tartares lui avoient donné le nom de Caffa; et à vingt lieues de cette ville, à l'extrémité de la presqu'île de Crimée, Panticapée ou Kertch, un des principaux greniers de la Grèce, capitale du royaume de Bosphore, et témoin de la mort du grand Mithridate.

D'Odessa à Sébastopol nous n'avions rencontré que deux alléges se rendant de Kherson à Odessa. De Sébastopol à Soukoum-Kalé, nous ne vîmes que trois navires allant de Taganrog ou de Théodosie dans la Méditerranée : enfin, vers la côte de la Natolie que nous apercevions dis-

tinctement, et où Héraclée, Sinope, Trébizonde n'ont conservé qu'une foible population et les vestiges de leur ancienne grandeur, on ne voyoit nulles traces de navigation, comme si tout ce qui entoure l'empire ottoman étoit frappé du silence de la mort.

Il y a à peine cent cinquante ans que le célèbre voyageur Chardin, forcé de séjourner pendant un mois dans le port de Théodosie ou Caffa, y vit, dans ce court intervalle, entrer près de quatre cents bâtiments; mais à cette époque la Crimée possédoit une immense population. Ses kans étoient puissants, et entretenoient de grandes relations avec Constantinople. Alors la Circassie, toute l'ancienne Colchide, la Géorgie elle-même fournissoient une grande quantité d'esclaves qui alimentoient les milices des mamelouks, ou peuploient le sérail du calife et les harems des grands seigneurs. Enfin, les objets d'échange étoient aussi nombreux qu'importants.

Je pourrois indiquer bien d'autres causes qui ont entretenu l'activité de la navigation de la mer Noire jusqu'au moment où les Tartares ont été expulsés de la Crimée, et où la Russie a étendu ses possessions jusqu'au Pruth; mais je m'écarterois trop de mon sujet.

Depuis 1815 jusqu'en 1819, la navigation de cette mer avoit de nouveau repris une grande activité. En 1818, Odessa avoit vu entrer dans sa rade neuf cents bâtiments marchands, Théodosie plus de quatre cents, et Taganrog un pareil nombre. Les immenses steppes de la Russie méridionale, dont les produits pourroient au besoin suffire pour nourrir l'Europe entière, avoient alors remplacé le vide des récoltes de la France, de l'Italie et de l'Espagne.

Depuis cette époque, si brillante pour ces ports, tout a changé. Une loi prohibitive a été prononcée en France par les Chambres dans l'intérêt de l'agriculture.

Quatre années de riches récoltes en ont justifié la sagesse; deux années de trop grandes sécheresses ou des pluies continuelles eussent pu en prouver l'imprudence; mais je la respecte, et ne la discute pas. Je me borne à observer qu'en même temps qu'elle alloit ruiner momentanément les propriétaires de la Podolie et de l'Ukraine, et qu'elle déterminoit la Russie, par une sorte de représailles, à augmenter les droits sur nos vins, et à prohiber quelques produits de nos manufactures, elle anéantissoit notre navigation sur la mer Noire, en lui enlevant le véritable aliment de son fret, et diminuoit le

nombre de matelots nécessaires à la marine royale. Ainsi, dans le gouvernement d'un grand empire, tout est lié, et souvent une mesure isolée peut nuire à l'ensemble de l'organisation sociale.

Revenant à notre traversée, je dirai que, favorisés par les vents du sud-ouest, nous approchions assez près de la côte de la Circassie et de celle des Abazes pour en admirer les riantes vallées, terminées, sur le premier plan, par des montagnes couvertes de bois de la plus riche végétation, et dans le lointain par les cimes du Caucase couvertes de neiges éternelles.

Parmi ces cimes, on distinguoit l'Elbourous, qui, d'après des observations récentes, a été reconnu plus élevé de cinq cents toises que le Mont-Blanc, et dont le sommet, divisé en deux parties égales et parallèles, a donné lieu à la croyance des Arméniens que l'Arche, dans sa marche incertaine, avoit sillonné cette montagne avant de parvenir au mont Ararat.

J'aurois voulu qu'avant de relâcher à Soukoum-Kalé, il nous eût été possible d'entrer dans la baie de la Pitsunda, et d'y descendre; mais la partie de l'Abazie où elle est placée ne reconnoît pas le souverain nommé par la Russie, et, comme au temps de Strabon, les peu-

ples de ce rivage vivent encore de piraterie et de pillage; il étoit donc impossible de songer à y débarquer.

Le vent qui avoit protégé notre traversée d'Odessa à Sébastopol ne nous fut pas moins favorable pour nous rendre de ce dernier port à la baie de Soukoum-Kalé, où nous mouillâmes le sixième jour après notre départ de Crimée, à environ deux werstes (1) de la forteresse, que nous saluâmes de quelques coups de canon.

La mer, au point de notre ancrage, avoit trente brasses de profondeur.

(1) La werste est de cinq cents sagènes ou toises de six pieds six pouces six lignes.

CHAPITRE II.

Temrouck et Taman.—Cosaques de la mer Noire, autrefois Cosaques Zaporogues.—Leurs mœurs et usages.—Ils cultivent les terres de la droite du Kouban.—Brebis de Silésie et Cigaye.—Blé arnaut.—Anapa, résidence d'un pacha.—Communication présumée entre cette ville et la mer Caspienne.—Son commerce.—Réflexions sur cette enclave.—Soudjouk-Kalé.—Ghelintchik.—Pschad.—Limites de la Circassie et de l'Abazie.

Avant de faire la description de Soukoum-Kalé, de parler de notre séjour dans cette forteresse, et de la suite de notre voyage jusqu'à Redoute-Kalé, je dirai quelques mots sur les divers ports et baies qu'on trouve sur cette côte depuis Anapa jusqu'à Batoum, afin de présenter dans un même tableau les ressources de cette contrée pour le commerce et la navigation, et d'indiquer en même temps les travaux à faire et les améliorations possibles.

N'ayant pu visiter par moi-même cette partie de la côte, j'ai fait du moins tout ce qui a dépendu de moi pour réunir à cet égard les

renseignements les plus exacts, et ne les présenter qu'après avoir vérifié et comparé les récits et les notions que j'ai obtenus des capitaines qui ont fréquenté ces ports, baies ou anses; les rapports des employés russes qui y ont séjourné, et ceux des Arméniens qui en ont suivi le commerce.

Je me suis aidé aussi pour ce travail d'un voyage fait en Circassie en 1818, et publié par M. Thaitbout de Marigny, aujourd'hui vice-consul du roi des Pays-Bas à Théodosie, et surtout de l'ouvrage du consul Peyssonnel sur le commerce de la mer Noire.

Temrouk et Taman faisoient autrefois partie de la Circassie. Ces deux villes sont aujourd'hui occupées par les troupes russes, qui ont construit près de Taman une forteresse, à laquelle ils ont donné le nom de Phanagorie, en souvenir d'une ville grecque ancienne qui existoit sur le même emplacement.

Des débris de statues, de chapiteaux, de fûts de colonnes, des inscriptions en marbre, confondus parmi les pierres brutes qui ont été employées à cette construction, servent de témoignage à la civilisation des anciens habitants de cette antique cité.

Rien ne présente un plus étrange contraste

que le goût des beaux arts si remarquable chez les Grecs, qui, vers le temps de Périclès, vinrent fonder une colonie sur la côte méridionale du détroit de Taman, et la barbarie qui, il y a à peine un demi-siècle, signaloit ces fameux cosaques zaporogues transportés, sous l'impératrice Catherine II, des cataractes du Dniéper sur les bords du Kouban, et désignés aujourd'hui sous le nom de cosaques tchernomorsky ou de la mer Noire.

Leur origine remonte vers l'an 800 ; mais leur première assemblée guerrière ne date que de 948.

Mélange confus d'aventuriers de toutes les nations, pour être admis parmi eux, on n'avoit besoin d'autres titres que d'un courage excessif et d'une obéissance aveugle aux lois féroces qu'ils s'étoient imposées (1).

Si un cosaque en tuoit un autre de dessein prémédité, on le lioit au mort, et on les enterroit ensemble.

Lorsque, fixés depuis long-temps en Ukraine, quelques-uns d'entre eux voulurent sortir du célibat, leurs lois contre le libertinage des femmes furent impitoyables.

(1) Voyez *l'Histoire des Malo-Russes* ou *Petits russiens*.

Si une fille mettoit au monde un enfant, on la condamnoit à être liée par les cheveux à la porte de l'église, et tous ceux qui y entroient lui crachoient à la figure, et lui disoient des injures.

Lorsqu'une femme mariée étoit prise en flagrant délit, elle étoit enterrée vivante jusqu'au cou, et dans cet état on la laissoit mourir de faim.

A côté de ces coutumes et de ces lois barbares, l'hospitalité étoit généralement en usage parmi eux, et un étranger qui voyageoit dans leur contrée étoit assuré d'être partout bien accueilli. Enfin, ils avoient pour les vieillards un respect et une vénération qui rappeloient les mœurs patriarchales.

Les cosaques zaporogues ont été long-temps un objet d'inquiétude pour tous leurs voisins, les Russes, les Polonais, les Moldaves, les Tartares et les Turcs. Ils se mettoient tantôt sous la protection de l'une de ces puissances, tantôt sous la protection de l'autre; mais ils étoient généralement plus disposés en faveur des Russes, qui, comme eux, professoient la religion grecque.

Le sultan Amurat avoit coutume de dire que si tous autres que les Zaporogues tramoient

quelque dessein contre lui, ou lui faisoient la guerre, il n'en dormoit pas moins des deux côtés; mais que si les Zaporogues menaçoient de l'attaquer, il se tenoit constamment éveillé.

Ils n'inspiroient pas moins de craintes au sultan Osman et à ses successeurs.

Aussi dans tous les traités entre l'empire ottoman et les Polonais, le premier article stipuloit pour ces derniers l'obligation de défendre aux cosaques la navigation du Borysthène et du Pont-Euxin.

Le premier devoir d'un Zaporogue étoit de savoir descendre avec son bateau les cataractes du Dniéper; réunis ensuite, les bateaux se serroient les uns contre les autres, passoient tous ensemble au milieu des deux forteresses que les Turcs possédoient à l'embouchure de ce fleuve, et quarante heures leur suffisoient pour aller piller Trébizonde ou Sinope, et faire des prisonniers à la vue de Constantinople.

Le feld-maréchal Razumotski étoit cosaque de l'Ukraine, et fut nommé hethman des cosaques zaporogues.

C'est en lui que finit cette dignité, qui parut à la Russie trop dangereuse, à cause du pouvoir qu'elle donnoit à ceux qui en étoient revêtus.

Placés sur les frontières de la Pologne, leurs

fréquentes révoltes n'avoient pu être entièrement oubliées : soit pour ce motif, soit que leur caractère guerrier parût fait pour offrir à l'impératrice Catherine II une garantie contre les attaques fréquentes des Circassiens, placés sur la gauche du Kouban, ils furent répartis par elle sur la droite de ce fleuve, l'Hypanis des anciens, depuis Aoust-Laban jusqu'à Taman.

Il est juste à présent de reconnoître que, depuis que les cosaques tchernomorsky se sont livrés à la culture des terres fertiles qu'on leur a distribuées, leurs mœurs se sont adoucies, leurs coutumes et leurs lois les plus féroces ont été abolies ou sont tombées en désuétude. Enrichis par l'agriculture, par le commerce et par la pêche, ils se sont occupés à donner à leurs enfants l'instruction qui leur manquoit; et j'ai vu en 1817 un des fils de ces fiers Zaporogues élevé au lycée Richelieu, à Odessa.

Ils ont amené avec eux de l'Ukraine la belle espèce de bœufs qui y est généralement répandue, et qu'on regrette de ne pas voir encore transportée dans les provinces au-delà du Caucase.

La race de leurs brebis est beaucoup meilleure que celle que l'on trouve le long du Don. Cette amélioration est due à Pierre-le-Grand,

dont les soins s'étendoient sur tout ce qui pouvoit contribuer à la prospérité de son empire.

Ce grand homme portoit toujours sur lui des tablettes, et y inscrivoit les idées et les projets dont l'exécution lui paroissoit utile.

Une de ces notes porte :

« Du 23 janvier 1720. Il faut expédier à Roumanoff, dans l'Ukraine, un ordre d'échanger » des bœufs de ce pays contre des brebis de » Silésie, et envoyer des gens pour apprendre à » faire race de brebis et de moutons, ainsi que » la manière de les tondre et d'en préparer la » laine (1). »

Cet ordre fut exécuté, et les brebis de Silésie remplacent aujourd'hui, dans plusieurs gouvernements de la Russie, les espèces communes qui s'y trouvoient autrefois.

La brebis de Silésie et la brebis cigaye sont l'une et l'autre d'une assez grande taille; leur laine est longue et nerveuse. Améliorées par les béliers mérinos, elles procurent à la quatrième génération une laine très-fine, extrêmement soyeuse, mais un peu courte. Cette laine est recherchée par les fabricans anglais. On paie

(1) Voyez les *Histoires de Russie*, par Leclerc et par L'Évêque.

les brebis cigayes et de Silésie 10 à 12 roubles ou francs la pièce.

Les cosaques cultivent dans leurs terres le beau blé dur, connu dans le commerce sous le nom de blé arnaut : c'est le *grano duro* du royaume de Naples (1). En 1817 et 1818, ils en ont expédié des quantités très-considérables pour Taganrog et Théodosie, où on les embarquoit pour l'Europe.

Les blés qu'ils vendoient alors jusqu'à 36 fr. le tchetvert, pesant trois cent trente-trois un tiers, poids de marc, sont aujourd'hui tombés à 7 ou 8 fr. Aussi la culture des blés est-elle généralement diminuée, et elle a été remplacée par l'éducation des troupeaux et le soin des haras. Les chevaux qu'ils y élèvent sont d'assez grande taille, et également propres au charroi et à la monte; malheureusement, le tarif des douanes de la Russie maintient la prohibition la plus sévère contre la sortie des chevaux; et cette mesure, qui pouvoit être sage pendant les longues guerres de la révolution, n'a plus d'autre résultat que de nuire à l'agriculture des magnifiques plaines qui s'étendent depuis Moscou jusqu'au Caucase, et de privér la Russie

(1) Ce grain est le seul propre à faire les pâtes d'Italie.

d'une importation considérable de numéraire que le commerce des chevaux ne pourroit manquer d'y attirer.

Lorsque des cultivateurs intelligents se seront établis dans l'ancienne Colchide, c'est de Taman qu'on pourra importer avec le plus d'avantage les chevaux et les bestiaux de toute espèce dont on aura besoin.

Les cosaques de la mer Noire, devenus cultivateurs sur les bords du Kouban, sont restés des guerriers intrépides et la terreur des montagnards. Ils ont adopté le costume des Circassiens, leurs armes, leurs usages et leur manière de se battre. Leur ancien goût pour les irruptions les portoit à traverser le Kouban, et à aller piller les villages des Circassiens, ce qui, au surplus, n'eût été qu'une sorte de représaille; mais le gouvernement russe s'est interdit toute hostilité envers ces peuples, et se concentre dans une légitime défense. Par suite de ce système, et d'ailleurs pour éviter le danger de la peste, les cosaques, à moins d'un ordre formel, n'ont pas le droit de traverser le Kouban.

Temrouk et Taman sont deux places ouvertes. Ces deux points sont les plus rapprochés, le premier de l'extrémité orientale de la Crimée, le second de Yénikalé. On y trouve quelques

bateaux, dont les uns servent à la pêche de la mer d'Azow, pêche qui est très-productive, et les autres à la traversée du détroit de Taman.

Autrefois il existoit un commerce assez étendu entre Taman et Anapa : il a entièrement cessé, à cause des mesures sanitaires auxquelles sont assujétis les Turcs qui occupent cette dernière forteresse lorsqu'ils veulent traverser le Kouban, et surtout par suite des dispositions réciproquement malveillantes qui existent plus que jamais entre les Russes et les Ottomans.

Anapa est le premier port qui se trouve sur la côte de la Circassie; il est à peu de distance de l'embouchure du Kouban. Les Turcs fondèrent cette ville en 1784, lorsque les Russes eurent occupé Taman, qui, avant cette époque, étoit le marché principal des Circassiens (1).

Anapa est aujourd'hui la résidence d'un pacha. Sa situation et sa possession sont d'autant plus importantes pour les Turcs, qu'elle leur sert de moyen de communication, non-seulement avec les peuples musulmans qui habitent le Caucase, mais vraisemblablement avec les Tartares sunnites de la Buckarie, qui reconnoissent le

(1) Voyez le *Voyage de M. le professeur Klaproth dans le Caucase.*

grand sultan pour leur calife ou chef religieux.

J'avoue que j'aurois desiré pouvoir me procurer des preuves positives sur cette communication éloignée si elle existe, puisqu'elle supposeroit entre Derbent et Kislaer un ou plusieurs points d'embarquement, et même une navigation suivie, ignorée des Russes, pour se rendre au golfe de Mengischlack, en traversant la mer Caspienne.

A défaut de preuves positives, un rapport particulier sur l'expédition de M. de Nigri, d'Orembourg à Bokara, en octobre 1820, nous a donné la certitude que tous les trois ans le kan de Bokara envoyoit trois millions au calife, et en recevoit toujours une ambassade de remercîment.

Or, il est difficile d'indiquer pour ces relations une autre route que celle de l'intérieur du Caucase, parcouru dans toute sa longueur depuis Anapa jusqu'à la mer Caspienne. Le voyage par la Perse et le Kurdistan offriroit beaucoup trop de dangers, surtout lorsqu'il s'agit d'un transport d'une valeur de trois millions.

Si quelque chose pouvoit encore servir à appuyer cette conjecture, c'est qu'un Italien, qui a été au mois de mai 1823 à Anapa avec le bâtiment de M. de l'Écluse, de Bruges, m'a assuré

qu'il y avoit vu arriver plusieurs caravanes de Buckares et de Tartares du Dagheston, qui, sans aucun doute, avoient dû traverser le Caucase sous la protection de leurs amis, ou konacs, depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire.

Le commerce d'Anapa pourroit acquérir quelque importance, si la situation de la Turquie envers la Russie ne causoit pas beaucoup d'inquiétude aux marchands arméniens et turcs de Constantinople, et ne les empêchoit pas d'y former un entrepôt pour les marchandises qui conviennent aux montagnards.

Au mois de juillet 1823, ce marché étoit tellement dépourvu de tous les articles d'Europe, que lorsque le bâtiment expédié, pour essai, par M. de l'Écluse, y parut, le pacha lui-même acheta immédiatement, et à des prix très-élevés, les draps, les toiles, et beaucoup d'autres marchandises de consommation habituelle qui se trouvoient à bord.

La population d'Anapa est d'environ trois mille habitants, dont un tiers turcs, et le reste circassiens, arméniens et grecs : ces derniers sont aujourd'hui en très-petit nombre ; ils sont sévèrement surveillés, et comme captifs. Leurs demeures sont de véritables cabanes.

La forteresse est garnie de plus de quatre-

vingts canons de bronze; mais ses remparts sont si peu de défense, qu'elle seroit hors d'état de résister à une attaque sérieuse.

Son port ou plutôt sa plage est presque ouverte; le fond est sablonneux et peu solide. Les bâtiments d'un foible tirant d'eau sont les seuls qui y puissent entrer, et encore sont-ils exposés à être jetés en mer lorsque le vent de terre souffle avec violence.

Anapa a été prise d'assaut en 1791 par le lieutenant-général Goudowitche : elle fut rendue aux Turcs à la paix.

Cette ville a été prise de nouveau en 1807 par les Russes, qui l'ont conservée jusqu'en 1811. Le marquis de Traversay commandoit la flotte qui força la ville de se rendre. L'armée de terre étoit sous les ordres de feu M. le duc de Richelieu.

Lors de la paix de 1812, elle fut rétrocédée à la Porte, mesure tellement contraire aux intérêts de Sa Majesté Impériale, qu'elle ne peut être excusée de la part du général Kutusoff, le négociateur de la paix, que par le besoin urgent, immédiat, de disposer de l'armée de la Moldavie contre les Français qui s'étoient emparés de Moscou, et peut-être aussi par suite de l'igno-

rance où on étoit de la position et de l'importance de cette place.

Quoi qu'il en soit, on sentit tellement la faute qu'on avoit faite, qu'on donna, dit-on, l'ordre au général qui commandoit cette forteresse de temporiser, et d'éluder cette rétrocession. Mais cet ordre n'arriva pas à temps, ou jamais il ne fut donné, puisque Poti et Anapa furent rendus en même temps aux Turcs; et cependant, par l'abandon de Poti, la Russie se privoit de la navigation du Phase, si utile pour les approvisionnements de ses troupes en Immirette, et pour ses relations de commerce; et par celle d'Anapa, elle plaçoit une enclave éternellement ennemie aux frontières de son empire, au milieu des peuplades du Caucase, dont dès-lors la soumission ne pouvoit que difficilement avoir lieu.

Ici se présente naturellement une réflexion. Par l'accord unanime des gouvernements du continent de l'Europe, et dans cette circonstance, c'est l'Angleterre elle-même qui a pris l'initiative; on a prononcé l'abolition de la traite des Noirs. L'empereur Alexandre, portant plus loin que les autres souverains sa haine contre cet odieux trafic, a consenti à ne plus permettre l'importation dans ses États des denrées coloniales provenant des contrées où la traite seroit

encore permise. Dans cet état de choses, s'il étoit prouvé que le pacha d'Anapa entretient l'état continuel d'hostilité des peuples du Caucase contre les Russes, qu'il leur fournit des armes et des munitions de guerre, qu'il achète les hommes, les femmes, les enfants qui sont le fruit de leurs incursions au-delà du Kouban, est-il une disposition quelconque dans le droit des gens, dans le code des nations civilisées, qui puisse obliger la Russie à tolérer de telles hostilités? Il semble donc que la cession d'Anapa et de Poti aux Russes doit être la première condition d'un rapprochement et d'une paix solide entre l'empereur de Russie et le divan.

M. Klaproth se trompe, je pense, en assurant que les Circassiens vendent rarement leurs enfants, et surtout leurs filles. M. Thaitbout de Marigny, qui a fait, comme négociant, de fréquents voyages à Anapa, dit positivement que les Turcs ont établi dans cette place un marché avec les Circassiens, dont ils reçoivent les filles et les jeunes garçons en échange de quelques marchandises apportées annuellement de Constantinople et de la Natolie (1); et cette circonstance m'a été confirmée par un homme digne de foi

(1) *Voyage en Circassie*, fait en 1818, par M. Thaitbout de Marigny. (1821, page 6.)

qui a été à Anapa pendant l'été de 1823. Je citerai encore, à l'appui de cette assertion, un fait arrivé en 1817, un an avant mon séjour à la quarantaine d'Egorlick, sur le Kouban.

Un Circassien avoit traversé le fleuve dans son cayouque ou bateau avec son père et son jeune frère, âgé de quinze à seize ans; il y vendit clandestinement son père à un arménien pour quelques pouds (1) de sel. Satisfait du marché, il lui proposa de lui vendre aussi son frère. D'accord sur le prix, il s'en approche, le surprend, lui saisit les bras par derrière, les attaché, et, insensible à ses larmes, à ses supplications, il le livre à son avide acheteur, qui, à son tour, le transporte dans l'intérieur de la Russie.

Cette anecdote m'a été racontée par des employés de la quarantaine d'Egorlick, qui assuroient avoir été témoins de cette odieuse vente; et il est permis d'y croire dans une contrée où, dès le plus bas âge, les princes éloignent leurs enfants, et ne les revoient que lorsque leur éducation est achevée.

Cette coutume et les mœurs des Circassiens en général ont quelque ressemblance avec celles

(1) Le poud pèse trente-trois livres un tiers, poids de marc.

des Spartiates qui ont fondé des colonies sur cette côte.

Pour revenir à Anapa, je dirai que le pacha avoit l'intention d'y attirer tout le commerce de la Circassie, et que même, pour y parvenir, on avoit refusé de délivrer à Constantinople des firmans aux bâtiments qui vouloient se rendre à Soudjouk-Kalé, à Pschad et à Ghelintchik. Cependant les Circassiens, qui se souvenoient encore des ravages que la peste de 1812 avoit faits dans leur contrée, ne se décidoient qu'avec peine à se rendre aux sollicitations du pacha, et auroient préféré qu'on eût établi un commerce direct avec leurs ports.

Les marchands russes ne seroient reçus à Anapa qu'avec un sentiment de crainte et de défiance : aussi les relations sont nulles entre cette place et les ports de la Crimée.

M. Thaitbout, dans le voyage qu'il vient de faire, avoit d'abord inspiré quelque inquiétude; mais, du moment qu'il s'est fait connoître pour Français (1), toute défiance s'est dissipée, et il n'a eu qu'à se louer des procédés du pacha turc à son égard.

(1) M. Thaitbout est aujourd'hui vice-consul du roi des Pays-Bas en Crimée.

Anapa peut donc devenir une échelle avantageuse pour les Français qui auroient des établissements sur la côte des Abazes ou de la Mingrelie, soit qu'elle reste entre les mains des Turcs, soit qu'elle fasse un jour partie des possessions de la Russie.

Les marchandises qui conviennent à la consommation de Constantinople sont recherchées par les Turcs qui forment la garnison d'Anapa.

A l'égard de celles qui seroient convenables aux Circassiens, au lieu des notions trop incertaines que je pourrois donner à cet égard, j'ai cru utile de joindre parmi les pièces justificatives l'état des articles d'importation et d'exportation de la Circassie, tel que le donne le consul Peyssonnel dans son *Traité sur le Commerce de la mer Noire*, en 1787 (1).

Les montagnards sont tellement constants dans les procédés de leur agriculture, dans leurs goûts, dans leurs usages, que cet état de marchandises ne peut avoir éprouvé d'autres changements qu'une diminution excessive dans la reproduction et la consommation, suite de la dépopulation des montagnes par la peste de 1812, et de l'inaction dans laquelle le commerce est

(1) Deuxième note des pièces justificatives.

tombé depuis que la Russie s'est emparée de la Crimée et de tous les pays adjacents.

Pendant le séjour de M. de l'Écluse au port d'Anapa, ses employés rencontroient fréquemment dans les rues des Russes esclaves, qui leur témoignoient un vif desir de profiter de son bâtiment pour recouvrer la liberté; mais la surveillance des Turcs ne leur permettoit pas de se rendre à leurs vœux.

A environ trente-deux werstes (huit lieues) d'Anapa, on trouve Soudjouk-Kalé. Elle n'a qu'une baie ouverte, défendue contre les vents du nord par le cap Taouba. Il en ferme l'entrée, que favorisent toujours les courants qui portent avec une rapidité étonnante du midi vers le nord tout le long de la côte.

Le fond de cette baie est vaseux, et les bâtiments y sont en parfaite sûreté pendant huit mois de l'année.

Le commerce de Soudjouk-Kalé est absolument nul, et les habitants, aujourd'hui très-peu nombreux, tirent d'Anapa les articles d'Europe dont ils ont besoin, en échange de cuirs, de buis, de cires, de miels et de quelques esclaves.

Entre Soudjouk-Kalé et Ghelintchik, éloignés entre eux d'environ soixante werstes (quinze

lieues), on trouve une petite anse à laquelle les Turcs donnent le nom de jalandji (ou faux) Ghelintchik. Ghelintchik proprement dit a une baie défendue par deux caps contre les vents du nord et du sud, et qui n'est exposée qu'aux seuls vents du sud-ouest.

Les Turcs avoient autrefois quelques troupes dans cette place : ils les ont retirées, ainsi que de Soudjouk-Kalé, afin de concentrer leurs forces à Anapa. C'est à Ghelintchik qu'un M. de Scassi, génois, plein d'intelligence et d'activité, a formé son principal établissement. C'est à lui qu'est due l'idée primitive de civiliser par le commerce les Circassiens, et successivement les autres peuples du Caucase.

Ce projet, présenté en 1813 à feu M. le duc de Richelieu, ne pouvoit manquer d'être adopté avec une sorte d'enthousiasme par un homme qui, plein de courage, et s'exposant au danger avec un véritable héroïsme, n'étoit pas moins sensible à tous les fléaux inséparables d'un état de guerre. Long-temps gouverneur général de la Russie méridionale, et en hostilité continuelle contre les montagnards, il avoit reconnu parmi eux, malgré un amour déréglé de pillage, des sentiments assez élevés, et il avoit jugé que leurs incursions continuelles tenoient moins à leur

esprit guerrier, et à la facilité qu'ils avoient de se retirer dans des montagnes inaccessibles, et dont eux seuls connoissoient les passages, qu'à la misère excessive qu'ils éprouvoient depuis qu'on les avoit resserrés dans leur territoire, et que, par défaut de commerce extérieur, ils ne trouvoient plus le débouché du produit de leur chasse et de leurs forêts. Il appuya donc, avec tout le crédit attaché à ses vertus éminentes et à la haute estime dont il étoit entouré, les projets de M. de Scassi, et il n'eut pas de peine à les faire adopter à un souverain distingué par sa philantropie.

Lorsque M. le comte de Langeron succéda à M. le duc de Richelieu, il continua à M. de Scassi la protection que lui avoit accordée son prédécesseur. Il obtint l'autorisation de mettre à sa disposition un bâtiment de la couronne pour faire son commerce; on y joignit un don de cent mille pouds de sel. Il reçut des décorations, un avancement rapide dans la carrière des affaires étrangères à laquelle il étoit attaché. Il fut chargé de former à Pschad un établissement pour procurer des bois de construction aux chantiers de Nicolaiew et de Kherson; enfin on lui donna la commission de l'achat et de l'organisation des bâtiments qui devoient composer la flottille de

Kertch, et transporter les approvisionnements nécessaires à la portion de l'armée russe cantonnée dans l'ancienne Colchide. M. de Scassi est aujourd'hui protecteur du commerce de Kertch, l'ancienne Panticapée, en Crimée, port qui, en dernier lieu, a été ouvert aux bâtiments de l'Europe. On y trouve une quarantaine et une douane. Un ukase accorde aux étrangers qui veulent s'y fixer le terrain nécessaire à la construction de leurs maisons; et enfin, par une faveur toute particulière, l'administration des salines placées près de cette ville livre le sel, article de première nécessité sur toute cette côte, au prix d'extraction, du moment qu'il est destiné à la consommation des Circassiens ou des Abazes. J'y ai débarqué en juin 1824. Les relations de commerce de cette ville avec l'Europe, avec Taganrog et avec la côte de la Circassie, n'avoient encore qu'une très-foible importance.

Quoi qu'il en soit, si, comme tout le fait présumer, les intentions de Sa Majesté Impériale sont encore portées vers les mesures pacifiques et de conciliation, rien n'est plus propre à les appuyer que les relations que les Européens fixés sur la côte des Abazes et de la Mingrelie pourront établir avec les Circassiens.

M. Thaitbout assure que les Circassiens se

souviennent encore des Génois; ils les nomment *Dgenoves;* ils disent qu'ils avoient des établissements chez eux, et les considèrent comme leurs frères. Il ajoute qu'ils donnent le même titre aux Français, singularité qu'il ne peut expliquer. Elle sembleroit indiquer qu'au milieu de tous les malheurs attachés aux croisades, des guerriers français auront pu s'embarquer à Nicée ou à Nicomédie, et aller former des établissements sur la côte de la Circassie, apportant parmi eux l'usage, encore existant, des cottes de mailles, des brassarts, des casques, et de ces sabres dont le pommeau forme une croix. Plusieurs de ces lames antiques portent pour légendes *pro Deo, pro aris et focis, Dieu le veult,* et tant d'autres devises qui indiquent évidemment une origine française. On se procure assez facilement ces armes chez les Circassiens, et chez les Souanes leurs voisins.

A environ soixante werstes de Ghelintchik, on trouve la baie de Pschad, à peu de distance de la frontière des Abazes. Depuis que les établissements de M. de Scassi ont été détruits, à la suite d'un mécontentement qu'avoit déterminé l'enlèvement d'une jeune princesse par un de ses employés, il paroît avoir renoncé à cette station, pour concentrer ses relations à Ghe-

lintchik. Sur toute cette côte, M. de Scassi avoit pour konac ou protecteur un prince, Mehmet-Nidar-Oglow, parent d'une princesse circassienne, célèbre par sa beauté et son courage héroïque, et qui est devenue l'épouse d'un général Bukholtz.

La baie de Pschad est sûre pendant neuf mois de l'année; sa profondeur commune est de sept à neuf brasses d'eau; le fond est de vase et de coquillages. Cette place est absolument privée de commerce.

La vallée est située par le 44° degré 22 minutes latitude septentrionale. La rade est formée par deux caps.

Toutes les terres de cette partie de la Circassie sont remarquables par leur fertilité et par la forte végétation des arbres dont elles sont couvertes.

Le climat est tempéré dans les montagnes, chaud dans les plaines, et généralement salubre. Si quelques points de la côte sont malsains, il faut l'attribuer plutôt à l'insouciance des hommes et à leur défaut de prévoyance, qu'à la nature même du pays.

A environ trente werstes de Pschad, et avant d'arriver à la baie de Soubaschi, on trouve les limites de la Circassie et du pays des Abazes,

telles qu'elles sont fixées dans la plupart des cartes.

Je n'ai pu m'assurer si ces limites ont été établies par la politique ou par des invasions, ou si elles séparent naturellement deux peuples qui n'ont aucun rapport pour la langue, les traits et le caractère, et qui ont évidemment une origine différente.

CHAPITRE III.

Soubaschi. — Mamaï. — Ardler. — Défilé de Gagra. — Baie de la Pitzunda. — Ancien monastère. — Superstition des Abazes. — Soukoum-Kalé. — Sa baie. — Son enceinte. — Importance de cette position pour le commerce. — Moyen facile de communication avec Redoute-Kalé. — Observations sur les forteresses d'Asie réclamées par la Porte. — Excursion dans le pays. — Son aspect. — Renseignements sur la famille du prince des Abazes. — Insalubrité du pays facile à détruire. — Mines dans les environs. — Commerce des Abazes. — Leur caractère. — Leur langue comparée à celle des Circassiens et des Géorgiens. — Manière dont se fait le service de la place. — Observation sur la situation de la garnison de Soukoum-Kalé.

La première baie qu'on rencontre sur la côte des Abazes est celle de Soubaschi : elle est assez sûre. Il suffiroit de quelques travaux hydrauliques peu importants pour en faire un bon port de refuge. On trouve ensuite la baie de Mamaï, beaucoup plus ouverte, et qui n'est véritablement qu'une anse. Elle n'est fréquentée que pendant l'été, par les bâtiments qui y viennent charger de beaux bois qu'on obtient encore,

comme au temps où écrivoit Peyssonnel, en échange de sel, et poids pour poids, souvent même avec plus d'avantage. Cette branche de commerce, autrefois assez importante, qui présentoit de beaux bénéfices à ceux qui s'en occupoient, et facilitoit l'affrétement des bâtiments, est entièrement tombée. Je pense qu'il en faut chercher la cause dans l'augmentation sans cesse croissante des commissions et des frais de toute espèce qui, pesant sur un article de si peu de valeur, et déjà grevé d'un fret très-cher, ne laissent plus aucun bénéfice à ceux qui voudroient spéculer sur cette marchandise.

Entre Mamaï et Ardler, la côte n'offre que quelques anses, qui étoient autrefois fréquentées, en été, par des bateaux turcs : ils y venoient chercher des buis et des fourrures.

Ardler n'a qu'une plage défendue par un cap qui l'abrite contre les vents du nord. C'est dans son voisinage qu'est placé le défilé fameux connu sous le nom de Gagra. Il est situé entre la mer et le revers d'une montagne à pic extrêmement élevée, et sépare l'Abazie méridionale de l'Abazie septentrionale et de la Circassie. Si on y plaçoit une forteresse en pierres, il suffiroit d'une garnison de cinq cents hommes pour défendre la partie de l'Abazie attenante à la Mingrelie et

l'ancienne Colchide contre tous les peuples du Caucase. Cette position mérite donc de fixer l'attention du gouvernement de la Russie, et sa prise de possession est au premier rang des mesures que cette puissance doit adopter, si elle veut définitivement pacifier ou soumettre les nations du Caucase qui, depuis dix ans, sont en guerre, ou du moins en état d'hostilité continuelle contre ses frontières.

L'Abazie n'a point de port proprement dit; elle en est dédommagée par les deux vastes baies de la Pitzunda et de Soukoum-Kalé.

La Pitzunda est évidemment la position indiquée par les géographes et les historiens anciens sous le nom du grand Pythus. Du temps des empereurs d'Orient, elle étoit la frontière de l'empire de ce côté de l'Asie (1).

C'étoit alors, comme aujourd'hui, une contrée barbare entourée de déserts qui servoient de lieu d'exil aux illustres Romains tombés en disgrâce. Saint Jean-Chrysostôme, dans le commencement du cinquième siècle, y fut exilé par l'impératrice Eudoxie, sous le règne d'Arcadius; mais son grand âge et les fatigues de la route ne lui per-

(1) Voyez l'*Histoire de la chute de l'Empire romain*, par Gibbon.

mirent pas d'atteindre sa destination. Il mourut dans un des petits ports de la côte de la Natolie, où il avoit relâché.

Le fond de la baie de la Pitzunda est vaseux; mais elle est sûre, et l'ancrage y est excellent. On n'y trouve ni rochers ni écueils; la côte elle-même se compose de terres argileuses, et n'offre conséquemment pas de grands dangers dans le cas d'échouement.

Dans toute cette baie, la mer a depuis trois jusqu'à vingt brasses de profondeur. Les vaisseaux à l'ancre sont abrités par de hautes montagnes contre les vents du nord et du sud, et contre les vents de mer par un promontoire peu élevé. On y voit encore les ruines, ou plutôt les restes presque entiers d'un ancien monastère abandonné depuis long-temps, à la suite d'une invasion de Circassiens.

La baie de la Pitzunda n'est véritablement à découvert que contre les seuls vents du sud-ouest, qui viennent de Trébizonde; mais ces vents sont rarement dangereux.

Il seroit facile d'établir, sans beaucoup de dépense, à la Pitzunda, un magnifique chantier de construction pour les plus gros vaisseaux.

On détermineroit sans peine les Abazes, pauvres, privés d'industrie et de commerce, à

travailler dans les chantiers de construction, et, guidés par des contre-maîtres, on en feroit en peu de temps de bons ouvriers.

Les exploitations des forêts seroient favorisées par les princes du pays, du moment que, par quelques présents, on s'en seroit fait des konacs (ou protecteurs).

Le monastère abandonné dont j'ai fait mention, et qu'on trouve à l'extrémité du promontoire nord, est pour les Abazes musulmans, comme pour les Arméniens de cette contrée, un objet de crainte et de vénération. Par suite de la superstition à laquelle les Abazes, comme tous les barbares, sont naturellement enclins, jusqu'ici les meubles, les ornements d'église et les livres restés dans ce monastère ont été respectés. Nul abaze, nul turc, nul arménien attiré à la Pitzunda pour y échanger des sels contre des buis, dont elle est un des principaux marchés, n'oseroit y porter une main sacrilége.

En 1821, un arménien, que le commerce y avoit amené, ayant enlevé deux feuillets d'un de ces livres, écrits dans un caractère qui lui étoit inconnu, étoit à peine de retour à Soukoum-Kalé, où il demeuroit, qu'il fut attaqué de la fièvre, et il ne manqua pas de l'attribuer au larcin irréligieux dont il s'étoit rendu cou-

pable. Cependant sa fièvre continuoit, et comme elle étoit, sans aucun doute, alimentée par la crainte, elle cessa dès qu'il se fut déterminé à rapporter dans le monastère les deux feuillets enlevés. Cet événement, raconté avec toutes les circonstances et les additions propres à en relever le merveilleux, a contribué à consolider, pour de longues années, cette croyance conservatrice.

A la Pitzunda, on trouve une quinzaine de maisons habitées par autant de familles qui s'occupent d'agriculture, et surtout de la garde de l'antique monastère abandonné. — Les Abazes et les Circassiens y apportent fréquemment, comme offrandes pieuses, une portion de leurs brigandages. L'aisance dans laquelle vivent les habitants de la Pitzunda semble dépendre de l'usufruit, et vraisemblablement de la propriété exclusive des nombreux *ex-voto* des peuples de ces contrées.

La Pitzunda n'est éloignée que d'environ soixante wertes (quinze lieues) de Soukoum-Kalé; entre ces deux points, les navires ne trouvent aucun refuge.

La baie de Soukoum-Kalé est moins bien défendue contre les vents du sud que celle de la Pitzunda; mais rien ne seroit plus facile que

d'y établir un môle, et d'y former une anse, où en toute saison les navires seroient en sûreté.

A la gauche de la forteresse, on trouve encore les restes en pierres d'un ancien canal qui servoit à mettre en sûreté, pendant l'hiver, les petits bâtiments qui appartenoient aux marchands arméniens ou turcs de cette place : elle avoit alors une navigation suivie avec Trébizonde et Constantinople.

Le fond de la baie de Soukoum-Kalé est vaseux comme à la Pitzunda, et l'ancrage y seroit très-bon, si, au lieu d'être plat, le terrain n'étoit pas incliné vers la mer. Il en résulte que, lorsque le vent de terre souffle avec violence, les ancres labourent quelquefois le fond, et les navires peuvent être entraînés vers la pleine mer. Nous en fîmes nous-mêmes l'épreuve.

Nous avions eu une matinée magnifique, et le commandant de la forteresse étoit venu dîner à notre bord. A peine étions-nous à table, qu'il s'éleva un coup de vent de terre si violent, que dans quelques instants les lames montèrent à une hauteur prodigieuse, et que l'une d'elles nous couvrit d'eau.

On fut forcé de fermer aussitôt les sabords et les écoutilles; notre ancre se détacha, et nous fûmes entraînés avec une telle rapidité sur une

goëlette de la marine impériale, arrivée dans la matinée, et qui étoit mouillée un peu au-dessous de nous, que nous l'eussions infailliblement coulée bas, si le vent ne s'étoit pas calmé avec autant de promptitude qu'il s'étoit élevé.

La baie de Soukoum-Kalé est aussi convenable que celle de la Pitzunda pour y placer des chantiers de construction. Il y a à peine six ans que des Grecs y ont construit à très-bon compte un navire de trois cents tonneaux, pour lequel ils avoient fait venir de Taganrog toutes les munitions navales, à l'exception des bois de chêne et des mâtures qu'ils trouvèrent dans le pays.

Cette position convient, au surplus, beaucoup mieux que celle de la Pitzunda, pour servir d'entrepôt de marchandises et de place de commerce. Elle est défendue par une forteresse et une garnison d'environ quatre cents hommes, et n'est qu'à cent wérstes (vingt-cinq lieues) du port de Redoute-Kalé, avec lequel elle pourroit communiquer, soit par mer, soit par une route de terre qu'il seroit extrêmement facile d'établir. Cette route suivroit la côte entre Soukoum-Kalé et l'embouchure de la Khopi.

La dépense la plus importante de cette communication seroit la construction de quelques

ponts en bois sur les nombreuses rivières ou torrents qu'on trouve entre ces deux points; deux ou trois redoutes ou forteresses garantiroient les marchands du danger de toute attaque de la part des Abazes. Ils seroient d'autant plus faciles à contenir, que la première chaîne de montagnes est assez éloignée des bords de la mer, que l'on côtoyeroit sans interruption.

La simple inspection de la côte, depuis Anapa jusqu'à Batoum, suffit pour indiquer Soukoum-Kalé comme la véritable position de la fameuse Dioscurias, qui portoit aussi le nom de Sébastopol.

La baie de Soukoum-Kalé étoit très-sûrement le port de relâche pour tous les vaisseaux qui arrivoient à ce fameux marché où, selon Strabon, les Romains entretenoient cent trente-quatre interprètes. Au surplus, les vestiges de fortifications et de murailles qu'on voit encore à Kelassaour, placée à cinq werstes de Soukoum, servent à confirmer cette opinion.

Les Russes ne possèdent que l'étroite enceinte de Soukoum-Kalé : hors de ses murs, il n'existe aucune sûreté. Lorsque les soldats ont besoin d'aller couper du bois, ils ne marchent que bien armés, de peur d'être enlevés par les Abazes, et cependant ces derniers arrivent tous les jours à

l'avant-poste, souvent en assez grand nombre, armés de fusils, de sabres et de quindjals (1). Ils déposent, avant d'entrer, ces témoignages de leur état d'hostilité, pour les reprendre à leur retour de la forteresse où ils viennent opérer leurs échanges.

La place de Soukoum est de forme carrée, et a été bâtie par les Turcs. Elle a quatre bastions : celui qui fait face à la mer s'est en partie écroulé.

Toutes ces constructions sont en pierres, en briques et en cailloux, liés par un mortier où la terre argileuse domine; aussi n'ont-elles pas la solidité qu'ont en général toutes les forteresses bâties par les Turcs.

La plus grande partie des murailles menace ruine. L'ancien palais du pacha, bâti en bois, étoit vaste et commode; il sera bientôt hors d'état de servir.

Il existoit encore, il y a six ans, cent à cent cinquante maisons ou baraques hors de l'enceinte; elles formoient le bazar, et étoient occupées par des marchands grecs et arméniens; elles ont été détruites par ordre du général en

(1) Le quindjal est une espèce de poignard long d'environ quinze pouces, et large de trois pouces vers le milieu.

chef, parce qu'elles servoient de refuge aux Abazes, facilitoient leurs brigandages et l'enlèvement des soldats russes.

La population de Soukoum, qui, en 1787, étoit de trois mille âmes, est aujourd'hui réduite à une soixantaine d'Arméniens. Ils ont placé leurs boutiques dans l'intérieur de la forteresse, et n'y sont même la plupart que passagers.

Soukoum-Kalé est la principale des forteresses d'Asie, qui donne lieu aux continuelles réclamations de la Porte et de ses alliés. On assure que sa reddition eût eu lieu en même temps que celle d'Anapa et de Poti, si la Turquie avoit elle-même exécuté un article secret du dernier traité, par lequel elle s'étoit engagée à mettre la Russie en possession d'un petit port à l'entrée du détroit, pour lui servir de point de relâche indépendant pour ses bâtiments.

Les autres forteresses d'Asie dont la Porte demande la restitution, sont Anagri, au confluent de l'Ingour, abandonné aujourd'hui par les Russes, et, je pense, Redoute-Kalé, à l'entrée de la Khopi.

On ne peut s'expliquer les motifs de la persévérance avec laquelle le divan réclame de misérables bicoques séparées de ses Etats, points imperceptibles au milieu de l'immensité des

deux empires, qu'en se rappelant que depuis trois siècles la Circassie, la Mingrelie et la Géorgie alimentant les harems de Constantinople, et les corps des mamelouks en Egypte, la Turquie souffre beaucoup de la privation de ces Echelles. Mais la religion, l'honneur, l'humanité n'imposent-ils pas au gouvernement russe l'obligation de ne jamais abandonner des forteresses dont la possession, entre les mains des Turcs, n'auroit d'autre but que de recommencer la traite de ses propres sujets? Il est d'ailleurs un autre motif qui s'opposera toujours au refus de rétrocession, et qui le légitime aux yeux mêmes des publicistes les plus rigoristes.

Les peuples de la Circassie et de l'Abazie se sont, de temps immémorial, livrés à la piraterie et aux brigandages. Leurs pirateries n'ont été suspendues que lorsque la Porte-Ottomane naviguoit seule sur la mer Noire, et que le pavillon de la chrétienté en étoit exclu.

Depuis que les victoires de l'impératrice Catherine lui ont obtenu le passage des Dardanelles, et que cette facilité a été étendue à presque toutes les puissances maritimes, le Pont-Euxin a été parcouru tous les ans par un nombre de bâtiments européens plus ou moins considérable, et dès-lors les Circassiens et les Abazes

ont recommencé leurs incursions maritimes. Elles n'étoient heureusement accompagnées que de très-peu de danger, parce que ces peuples n'ont que des bateaux à rames, et pas un canon. Mais enfin il falloit mettre les navires chrétiens à l'abri d'un coup de main ; et la Russie, aujourd'hui seule puissance armée sur la mer Noire, s'est chargée de la défense commune.

A cet effet, tous les trois mois une frégate et un brick ou goëlette de la marine impériale arrivent à la côte de la Mingrelie, et y restent en station. Pendant les gros temps, ils se mettent à l'ancre dans la baie de Soukoum-Kalé, et quelquefois dans la rade de Redoute-Kalé (1). La rétrocession de ces deux forteresses priveroit

(1) Malgré ces précautions, on sait que lorsque le capitaine Gautier étoit, en 1820, le long de la côte des Abazes, pour en vérifier la position et préparer la belle carte qu'on doit à cet habile officier, il fut menacé d'être attaqué par deux bateaux pirates. — Depuis, en 1823, un allége venant de Trébizonde, monté de cinq Italiens, fut pris et emmené à Pschiat (*). A la suite de ces déprédations, M. l'amiral Greig a ajouté deux bâtiments de guerre àl a station ordinaire; ils louvoyent continuellement le long de la côte, et mettent la navigation marchande hors de tout danger.

(*) L'équipage a été en grande partie racheté des deniers du petit nombre de Français fixés en Géorgie.

la marine russe de tout point de refuge sur ces côtes, et les navires européens de toute protection. On ne peut donc admettre sérieusement que la réclamation au sujet de ces forteresses fasse partie des griefs de la Porte.

Les Circassiens et les Abazes sont sur la même ligne que les Barbaresques. Du moment que la Porte n'est pas en état de s'opposer à leurs brigandages, et qu'elle ne veut pas se charger de leur réparation, elle renonce par cela même à la possession des forteresses uniquement destinées à les contenir.

Pendant notre séjour à Soukoum, nous témoignâmes au commandant le desir de faire une excursion dans le pays, et il voulut bien y consentir, en prenant les mesures nécessaires pour notre sûreté. Notre escorte se composoit de deux cents hommes, dont une partie servoit d'éclaireurs, et s'assuroit si on ne nous avoit pas tendu quelques embûches. Le pays que nous visitâmes étoit admirable pour la fertilité de la terre, pour la végétation des plantes et des arbres, parmi lesquels nous remarquâmes surtout de très-beaux noyers et des figuiers d'une grande élévation. Les vallées et les collines se succédoient alternativement, et on y trouvoit partout des sources d'eaux abondantes, des ruisseaux

limpides, et tous les accidents de terrain qui constituent les plus magnifiques paysages.

Nous avançâmes à environ quatre werstes (une lieue) dans les terres jusqu'à la crête d'une chaîne de montagnes peu élevées, d'où nous aperçûmes un village assez étendu, dont les maisons étoient séparées les unes des autres comme dans la Mingrelie. Ne pouvant sans danger visiter ce village, nous revînmes à Soukoum, après avoir mis cinq heures à notre excursion.

Peu de jours avant notre départ de la forteresse, le capitaine Papayegoroff engagea le jeune prince des Abazes à venir dîner avec nous, et il accepta avec empressement cette invitation, se réjouissant, disoit-il, de se retrouver un instant parmi des Européens; mais au moment de s'embarquer pour se rendre à bord de la frégate, il fut retenu par la nouvelle que deux ou trois mille Circassiens, réunis aux Abazes musulmans, se proposoient de venir attaquer son habitation de Soouksou (eau froide), dont on avoit fait une forteresse entourée de fossés, de palissades et d'un rempart armé de canons et défendu par des soldats russes.

Le jeune souverain qui régnoit alors en Abazie étoit le deuxième descendant d'un pacha turc, né abaze, de la famille Tchetdvasé, une

des plus puissantes et des plus anciennes de cette contrée.

Ce pacha, qui se nommoit Kelich-Bey, étoit gouverneur de Soukoum pour les Turcs : il y reçut un pacha proscrit par la Porte, et se déclara son konac. Dès-lors, lié à lui par l'hospitalité, dont les devoirs sont si sacrés parmi ces peuples, il refusa d'obtempérer à l'ordre de le livrer qui lui fut donné par le divan. Ce gouvernement, trop foible pour l'obtenir par la force, eut recours aux moyens odieux de la trahison : il se forma une conspiration contre le malheureux prince abaze, et il fut assassiné. Il s'étoit fait chrétien peu avant sa mort, et s'étoit mis sous la protection de la Russie. L'opinion générale du pays place à la tête des conjurés un de ses enfants.

Il a laissé six fils. L'aîné, Saphir-Bey, père du prince régnant, s'étoit aussi fait chrétien; il avoit le grade de colonel au service de la Russie, et étoit décoré de l'ordre de Sainte-Anne. Il passoit pour être intérieurement attaché à l'islamisme; mais, comme tous les peuples du Caucase, il ne se faisoit nul scrupule de boire du vin, et s'enivroit même assez fréquemment avec du rhum, présent le plus agréable qu'on pût lui faire.

Les cinq autres princes ses frères sont restés indépendants. Assem-Bey, le troisième, étoit le plus remuant : c'est celui qui, en dernier lieu, a été chassé par les Russes de Kelassaour, sa demeure habituelle.

Saphir-Bey a laissé quatre fils et six princesses.

J'étois à Pétersbourg à la fin de 1821, au moment où on apprit la mort de Saphir-Bey : son fils aîné étoit alors page de Sa Majesté Impériale, et fut étrangement surpris lorsqu'on vint lui annoncer que l'empereur venoit de le reconnoître souverain de l'Abazie, et lorsque le soir il fut placé à table auprès de celui qu'il avoit servi la veille.

Transporté du palais d'Alexandre dans la modeste habitation en bois qu'avoit occupée son père, ne connoissant ni ses peuples ni leur langue, il a vécu pendant deux ans moins en souverain qu'en captif, laissant à sa mère l'administration de ses États.

Mort presque inopinément quatre mois après notre départ de Soukoum, il a eu pour successeur son second frère, qui a continué de vivre à Soouksou, jusqu'au moment où des événements récents l'ont ramené à Soukoum-Kalé.

L'insalubrité de cette forteresse pendant l'automne est occasionnée par la stagnation des eaux

qui, après les orages, descendant du Caucase dans la plaine placée au nord, sont privées de l'écoulement que leur procuroit autrefois le canal servant de port, et qui depuis s'est comblé. La simple inspection de cette plaine suffit pour reconnoître avec quelle facilité on détruiroit cette cause de maladie pour la garnison de Soukoum-Kalé.

A Kherson, long-temps citée pour son insalubrité, il a suffi de contenir le Dniéper dans son lit, pour que la mortalité n'excédât pas la proportion ordinaire des pays les plus salubres. Batavia, le tombeau des Hollandais, à peine entre les mains des Anglais, a vu disparoître tout danger pour l'existence des Européens par le seul effet du desséchement des fossés qui entouroient les jardins des négociants, et par suite de plantations faites avec intelligence. Il ne peut donc rester aucun doute qu'à Soukoum-Kalé, et sur toute la côte, on ne cesse d'être exposé aux fièvres intermittentes le jour où le gouvernement russe se décidera à se livrer aux travaux indiqués pour le desséchement des marais ou terres basses qui environnent les ports : alors on changera en peu de temps la nature de ces belles contrées.

Les terres fertiles de l'Abazie sont propres à

la culture du coton, du tabac et de l'indigo; la garance et la vigne y croissent partout dans l'état sauvage.

On trouve à six werstes de Soukoum une riche mine de plomb, et près du village de Soouksou, il existe une mine d'or, dont on assure que Saphir-Bey cachoit soigneusement le gisement, de peur qu'elle ne déterminât l'occupation entière de cette contrée par les Russes. On croit aussi qu'il y a dans les montagnes, à peu de distance de la forteresse, des mines d'argent.

L'Abazie, susceptible de devenir riche par sa culture et par ses mines, ne renferme que peu de monuments.

A quelques lieues de Soukoum-Kalé, on voit les ruines d'un ancien château et une église bien conservée. Un peu plus loin, au haut d'une montagne, on trouve une autre église très-vénérée des Abazes : elle dépend des possessions de Saphir-Bey. Le serment que font les Abazes près de cet édifice est pour eux sacré et inviolable.

Enfin à peu de distance de Soouksou, il existe une grotte très-étroite à l'entrée, mais qui s'élargit beaucoup ensuite et paroît très-profonde. Un ruisseau d'eau limpide en sort. M. Paul Guibal, mon interprète dans mon second voyage en Russie, dit avoir fait plus d'une werste

dans cette caverne. Elle est entièrement tapissée de petits cailloux placés régulièrement les uns auprès des autres. Il partage la croyance générale qu'elle s'étend jusqu'à l'extrémité d'une montagne très-élevée, à trente werstes de ce point.

On voit aussi entre Soukoum et Soouksou, sur une montagne, une forteresse de forme triangulaire, à laquelle on donne le nom de Phanacopée; elle est très-solidement construite en pierres de taille, et paroît être d'une haute antiquité.

Tous les renseignements que j'ai pu recueillir pendant mon séjour en Abazie et dans l'ancienne Colchide, sont d'accord sur le respect que les montagnards ont conservé pour les croix en pierres et pour les anciennes églises qu'on trouve en grand nombre dans l'Abazie, la Circassie et dans toutes les montagnes du Caucase. Ainsi ces peuples, en adoptant, par l'effet de la force, la religion de Mahomet, dans laquelle le Christ est considéré comme un sage, n'ont pas voulu profaner des temples où leurs pères avoient, pendant plusieurs siècles, célébré le culte chrétien. La conversion des Abazes date de l'année 510, sous Justinien.

Sans vouloir consacrer un chapitre aux usages

et à la superstition de ces peuples, je dirai qu'à Ilori, frontière de l'Abazie et de la Mingrelie, il existe aussi une église de la plus haute antiquité, dans laquelle on voyoit encore il y a quelques années des catapultes, des beliers, et d'autres anciennes machines de guerre antérieures à l'invention de la poudre, et des casques de fer d'une grandeur démesurée. Cette église est l'objet de la vénération des Mingreliens et des Abazes, et ils citent continuellement les miracles qui s'y opèrent.

Les Abazes ont conservé un grand nombre d'usages de leur ancienne religion : ainsi ils observent pendant trois jours la fête de Pâques, et suivent la coutume de manger à cette époque des œufs rouges. Ils célèbrent aussi la fête de la Pentecôte et la fête de Noël, celle-ci, comme nous, le 25 décembre, les deux autres à des époques fixes, étant hors d'état de calculer les épactes. Il faut ajouter que beaucoup de familles sont restées chrétiennes : leurs prêtres sont mingreliens.

Par suite de l'ignorance des Abazes, ils n'ont aucune idée de la valeur des médailles d'or et d'argent qu'ils trouvent en grand nombre dans leur contrée, et ils sont dans l'habitude de les fondre.

Pendant notre séjour à Soukoum-Kalé, nous avons été témoins du commerce borné de ce marché. On y vendoit du sel mêlé de vase pour 3 abazes (1) le poud (6 à 7 francs le quintal). Le paiement s'en faisoit en peaux de martre moins belles que celles du nord de la Russie; elles ne coûtoient que 2 ou 3 roubles-assignation la pièce; les peaux d'ours valoient 4 à 5 roub., les peaux de loup 2 roub., les peaux de chacal 60 copecs (ou centimes); enfin les peaux de chat sauvage se payoient de 20 à 40 copecs la pièce (2).

Les cires valoient 5 à 6 abazes l'ocke (4 francs à 4 francs 80 centimes) les trois livres, poids de Marseille ou de Russie.

Les fourrures sont la seule marchandise de quelqu'importance que le commerce peut se procurer dans cette contrée. Il n'est pas douteux que si on établissoit des chantiers de constructions et un entrepôt de marchandises à Soukoum-Kalé, les relations de commerce avec les montagnards n'augmentassent successivement.

(1) L'abaze est une monnoie d'argent persanne qui a cours dans toutes les provinces russes au-delà du Caucase, et vaut 80 copecs ou centimes.

(2) J'ai réduit en roubles-assignation un paiement qui, à Soukoum-Kalé comme en Mingrelie, a toujours lieu en paras et autres monnaies turques.

Les draps, les soieries, les toiles de coton blanches et peintes, les maroquins, la quincaillerie et les fusils à deux coups seroient, dans le principe, les marchandises dont la vente seroit la plus facile.

Les Abazes font avec le lait de leurs vaches et de leurs buffles des fromages blancs salés. Ils ne connoissent pas la manière de faire le beurre, et il en est de même dans toute la Colchide.

L'art de la construction des bateaux, sur la côte de la Circassie et de l'Abazie, est bien plus avancé que sur la Khopi et le Phase. A Soukoúm-Kalé, nous avons remaqué sur le rivage trois de ces bateaux, auxquels, du temps de Strabon, on donnoit le nom de *cameræ*, et qui alors, comme de nos jours, étoient montés par un grand nombre de pirates. Vingt-quatre rameurs sont placés à l'aise dans ces bateaux; mais comme à présent ils s'éloignent peu de la côte, et ne sortent d'ordinaire que par un beau temps, ils ne font plus usage d'un petit toit incliné pour se mettre à l'abri des vagues dans les tempêtes violentes. C'est sur de semblables barques que les Goths, fixés dans le troisième siècle en Crimée, débarquèrent en Asie.

Ces bateaux, inconnus dans la Mingrelie, et conservés par tradition chez les Circassiens et

les Abazes depuis une époque si reculée, ne fournissent-ils pas une preuve nouvelle de l'origine grecque des peuples qui habitent la côte de la mer Noire, depuis Anapa jusqu'à Ilori?

Les Abazes que nous avons vus à Soukoum-Kalé en assez grand nombre, étoient généralement de petite taille; ils avoient le corps maigre, les jambes et les cuisses grêles et arquées. Presque tous avoient les yeux bleus : leur regard dénotoit plutôt la crainte que la perfidie; leur aspect étoit celui de la misère. Leur teint est assez basané; leur nez est pointu et aquilin, sans être long; leur corps, à peine couvert de haillons, est privé de poils; leur barbe est courte et peu touffue; leurs pieds sont excessivement larges, par suite sans doute de l'habitude de marcher sans souliers ni sandales : quelques-uns seulement avoient autour des pieds un morceau de peau de chacal ou de loup, attaché avec de l'osier, et qui leur tenoit lieu de chaussure.

Le plus grand nombre portoit un éperon au pied gauche, soit que la jambe se trouvât nue, soit qu'elle fût enveloppée d'un morceau de drap ou de toile. Nous étions au mois de juin, la chaleur étoit excessive, et cependant tous portoient le manteau de feutre, couvert de poil de chèvre. C'est le bourca des Géorgiens, la véritable chla-

myde, le manteau de l'ancienne statue de Phocion, qu'on voyoit au *Musæum* à Paris. Ils portoient sur la tête le capuchon qu'ils appellent ghetaph, en géorgien bachelick. Il est en usage parmi tous les matelots de la Méditerranée, et surtout parmi les Grecs de l'Archipel.

Les femmes abazes passent pour être belles, et sont renfermées comme en Turquie.

Les princes portoient le costume circassien. Nous en avons vu plusieurs pendant notre séjour à Soukoum et à Redoute-Kalé : ils étoient d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une forte constitution, de bonne mine, et sembloient être d'une autre origine que les Abazes dont je viens de tracer le portrait.

Ce peuple, au milieu de son ignorance et de sa barbarie, ne manque pas d'intelligence, et seroit susceptible de faire des progrès rapides dans la civilisation. La colère, la vengeance et l'avarice sont ses passions dominantes; elles tiennent en grande partie à l'état continuel de souffrances et de privations dans lequel il vit : n'ayant ni commerce, ni industrie, il manque souvent des choses les plus nécessaires à son existence. Cette situation a dû aigrir son caractère, et avoir une grande influence sur ses mœurs.

Si une administration régulière remplaçoit

pour les Abazes l'état d'anarchie et d'oppression sous lequel ils vivent, si on substituoit à leur inaction une vie occupée, s'ils obtenoient pour récompense de leurs travaux un salaire qui leur donnât quelque aisance, peu d'années suffiroient pour changer entièrement le moral de ce peuple.

A l'appui de cette opinion, je citerai que, lorsque M. Paul Guibal fut envoyé à Soukoum-Kalé pour y surveiller une exploitation de bois, projet qui ne reçut aucune exécution, il trouva un grand nombre d'Abazes qui lui offroient de travailler pour lui moyennant le plus foible salaire.

J'ai déjà dit que le dialecte de ce peuple n'avoit, ainsi que l'a observé M. Klaproth dans son intéressant Voyage, aucun rapport avec celui des Circassiens ses voisins. On en pourra juger par le tableau que j'ai placé à la fin de ce volume, dans lequel j'ai mis en regard quelques mots de ces diverses langues. Les mots abazes m'ont été prononcés par l'interprète du commandant et par un prince du pays.

Avant de terminer mes observations sur Soukoum-Kalé, je dirai que le service de cette place se faisoit comme dans une ville assiégée. L'avant-poste, placé à cent pas de la forteresse,

sur la route d'Ilori, rentroit à la chute du jour, et les portes étoient soigneusement fermées. Alors des chiens d'une petite espèce étoient mis hors des portes, et servoient à la garde des troupeaux et à la surveillance extérieure. Ils précèdent les détachements qui vont couper des bois et faire des fourrages, et les avertissent par leurs cris des embuscades qu'on voudroit leur tendre.

Nous restâmes huit jours à Soukoum-Kalé, où nous eûmes beaucoup à nous louer de l'accúeil et des attentions du commandant de cette forteresse, nommé Fœdor-Alexievitch Michin (1). Cet officier occupoit ce poste depuis deux ans; il y en avoit douze qu'il habitoit les provinces russes au-delà du Caucase. C'est lui qui en 1820 avoit, d'après les ordres du général en chef, évacué la forteresse de Saint-Nicolas, située entre l'embouchure du Phase et Batoum, sur la côte du Gouriel, mesure qui avoit été déterminée par la grande mortalité de la garnison de ce poste, qui d'ailleurs n'étoit d'aucune utilité pour la Russie. Je dois à cet officier et à son interprète une partie de mes renseigne-

(1) Cet officier a été tué dans une sortie contre les Abazes en 1824.

ments sur cette contrée. J'ai aussi, à cet égard, beaucoup d'obligations à M. Paul Guibal, qui avoit demeuré près d'un an à Soukoum-Kalé, et au major Rakotse, commandant actuel de Redoute-Kalé.

CHAPITRE IV.

Arrivée d'un Mingrelien à bord de la frégate. — Départ de Soukoum-Kalé pour Redoute-Kalé.—Vue de Kelassaour. — Ilori. — Anagri. — Arrivée dans la rade de Redoute-Kalé. — Difficulté de l'entrée de la rivière. — Sûreté et profondeur de la Khopi. — Travaux nécessaires pour assainir Redoute-Kalé. — Bâtiments de la quarantaine. — Commerce et navigation en 1823. — Poids et mesures. — L'ancien commerce d'esclaves a cessé. — Souvenirs qui s'attachent au Phase ou Rion. — Améliorations dont la navigation de ce fleuve est susceptible. — Situation actuelle des principaux ports, baies et anses de cette côte. — Quelques mots sur le Gouriel. — Erreurs relevées sur la situation de Bati. — Colonies anciennes. — Description de la Mingrelie. — Détails sur le prince et la princesse de Mingrelie.

La veille de notre départ de Soukoum, nous vîmes arriver à bord, vers la nuit, un malheureux mingrelien enlevé depuis quinze ans par les Abazes, et qui, pendant ce long intervalle, avoit toujours vécu parmi eux. Au moment où il fut pris, on lui perça le talon pour y entretenir une plaie qui le mît hors d'état de fuir, et on le chargea de la garde des cochons, dont ce peuple, quoique musulman, fait sa principale

nourriture. Peu à peu il obtint la confiance de son maître, et l'accompagnoit quelquefois à Soukoum, où il venoit échanger des cires, des miels et quelques fourrures contre des sels et des toiles peintes communes.

Un jour, il avoit échappé à la surveillance des Abazes avec lesquels il étoit venu, et s'étoit caché dans la forteresse; on le découvrit dans sa retraite, et, pour ne pas compromettre l'état de paix dans lequel on vivoit avec ces barbares, on le força d'aller rejoindre son maître. Ce malheureux trouva le moyen de s'excuser de sa courte absence, et, conservant la confiance qu'il avoit obtenue, il nourrissoit le desir de rentrer en Mingrelie. L'arrivée de la frégate russe lui fournissoit une occasion de salut, et il sut en profiter, en intéressant à son sort l'interprète et le commandant.

S'étant soustrait de nouveau à la surveillance de son maître, il resta vingt-quatre heures caché à Soukoum, et fut embarqué à la nuit, couvert d'une capote de soldat. En arrivant à bord du bâtiment, le captif échappé étoit dans l'ivresse de la joie; mais l'expression de sa figure dénotoit encore l'état de frayeur habituelle dans lequel il avoit vécu : il étoit très-maigre et presque nu. Nous ne pûmes qu'avec beaucoup de peine tirer

de lui quelques renseignements sur l'intérieur de l'Abazie : il se borna à nous dire que le pays étoit extrêmement fertile, couvert de bois, entremêlé de vallées et de montagnes. Il nous assura que le peuple, faute de commerce et de débouché pour le produit de ses terres et de sa chasse, étoit d'une excessive pauvreté, que la culture y étoit négligée, et que souvent son maître et lui manquoient des vivres nécessaires pour leur subsistance. On fit à bord une quête pour ce malheureux : les Russes sont généralement bienfaisants; elle fut abondante. On y ajouta des hardes pour le couvrir, en attendant qu'il pût arriver dans son village, où peut-être toute sa famille aura disparu, comme beaucoup d'autres, pendant la peste de 1812.

Partis le mardi 6-18 juin, à quatre heures du matin, de Soukoum-Kalé, nous ne tardâmes pas à apercevoir les ruines de Kelassaour, et bientôt nous nous trouvâmes au cap Cador, situé à dix-huit werstes de Soukoum. Nous mîmes la journée entière et une partie de la nuit à le doubler.

Ici le capitaine me fit observer que la carte des provinces russes au-delà du Causase, gravée à Pétersbourg, est exacte sur l'intérieur de la Mingrelie, mais qu'elle renferme, sur la côte

entre Soukoum et Trébizonde, une erreur d'un demi-degré.

Nous passâmes ensuite devant Ilori. Cette ville et Kelassaour sont placées au bas d'un très-beau coteau, derrière lequel on aperçoit deux chaînes de montagnes, dont la seconde est en partie couverte de neiges : elles sont dominées par la haute cime de l'Elbourous.

Le lendemain de bonne heure nous nous trouvâmes devant Anagri, l'une des colonies de l'antique Héraclée, du royaume de Pont. Ce port est situé à l'embouchure de l'Agis et de l'Ingour, et faisoit autrefois avec Trébizonde et Constantinople un commerce assez considérable, dont la vente des esclaves formoit le principal aliment.

La pêche de l'Ingour, rivière très-poissonneuse, étoit autrefois entre les mains de quelques marchands turcs, et formoit un des revenus principaux des rois de Mingrelie. On pêchoit dans cette rivière beaucoup d'esturgeons, de saumons, de soudags et des harengs d'une petite espèce, mais d'un très-bon goût. On y pêche aussi, et sur toute la côte, depuis Soukoum jusqu'à l'embouchure du Phase, un poisson assez rare et recherché dans la Méditerranée, et connu sous le nom de céphalo. C'est avec ses œufs qu'on

fait la sorte de caviar, auquel on donne le nom de poutargue. Pour le conserver, on l'enduit de cire, et dans cet état il peut être envoyé jusque dans l'Inde.

Depuis que l'insurrection des Grecs et le départ du baron de Strogonoff de Constantinople ont fait craindre au divan une guerre contre la Russie, les marchands et les pêcheurs turcs ont momentanément cessé de venir à Anagri et à Redoute-Kalé, où d'ailleurs on les fatiguoit depuis deux ou trois ans par des mesures de quarantaine, auxquelles ils n'étoient pas accoutumés, et que leur ignorance et leur fatalisme leur faisoient considérer comme une tyrannie (1).

J'ai regretté de n'avoir pu descendre à Anagri. On assure que l'embouchure des deux rivières qui s'y jettent offre un port de refuge commode pour les petits bâtiments de commerce tirant cinq à six pieds d'eau. Anagri a été abandonnée depuis deux ans par les Russes, comme un poste inutile, et cependant les troupes placées sur ce point rassuroient entièrement le commerce contre les incursions que les Abazes pourroient faire sur la droite de la Khopi.

Une heure après avoir passé devant Anagri,

(1) Depuis la fin de 1823 ils ont reparu à Soukoum-Kalé.

la frégate jeta l'ancre à trois werstes de Redoute-Kalé. Le fond de cette rade est bon, et l'eau y est profonde; mais comme elle est ouverte et n'est abritée que par des caps éloignés, elle ne présente pas une sûreté suffisante dans les grandes tempêtes qui ont lieu en hiver.

Après avoir salué la forteresse, le capitaine fit mettre sa grande chaloupe à la mer, et je m'y embarquai avec lui. La nuit précédente, le vent avoit été violent, et la lame étoit encore très-forte. La vitesse des courants, qui du Phase et de la Khopi portent toujours au nord, avoit été augmentée par la quantité d'eau tombée des montagnes, à la suite de nombreux orages survenus depuis quelques jours, et qui, ayant formé de nouveaux bancs à l'embouchure de la Khopi, en rendoient l'entrée très-difficile. Les efforts réunis de douze matelots robustes et l'élite de l'équipage avoient peine à rompre la lame, et peu s'en fallut que nous ne manquassions la passe. L'inquiétude du capitaine se manifestoit par des actes de violence auxquels il n'étoit pas accoutumé, et que déterminoit le danger que nous courions. Enfin un redoublement d'efforts fut couronné du plus heureux succès, et nous ne tardâmes pas à nous trouver dans la Khopi vis-à-vis de l'entrée de la forteresse.

J'y rencontrai le général-major prince Pierre Gorstchakoff, dont j'avois fait la connoissance à mon premier voyage en Géorgie, et qui m'avoit accueilli avec tant de bonté. Gouverneur de l'Immirette, où son caractère à la fois bienveillant et ferme lui a mérité l'estime et l'attachement de ses administrés, chargé de la surveillance de la Mingrelie et de l'Abazie, il venoit à Redoute-Kalé avec un détachement de deux cents hommes réclamé comme secours par le prince des Abazes, pour s'embarquer à bord de la frégate qui nous avoit amenés de Soukoum-Kalé.

J'ai parlé tout à l'heure des difficultés que présentoit l'entrée de la Khopi : lorsque des travaux hydrauliques, indiqués par les localités, seront exécutés avec soin et intelligence, ils la débarrasseront des bancs qui en obstruent l'embouchure, et dirigeront hors de la passe les sables que la rivière charrie à la suite des orages si fréquents dans cette contrée.

La Khopi formera alors le port le plus sûr et le plus commode de la mer Noire pour les bâtiments de commerce, puisqu'elle a, sur une longueur de plus de quatre werstes (une lieue), de quinze à dix-huit pieds de profondeur, et que ses bords sont à pic, de manière que le charge-

ment et le déchargement des navires se font avec la plus grande facilité.

La Khopi parcourt, ainsi que le Phase, la longue plaine de la Mingrelie; mais elle a beaucoup moins de rapidité, ses sources étant placées dans des montagnes peu élevées, comparativement aux hautes chaînes du Caucase, qui fournissent au Phase ses premières eaux.

La distance en ligne directe de la Khopi à la mer est à peine de soixante-dix werstes, et ses sinuosités sont telles, qu'on évalue son cours à plus de cent werstes. Nous l'avons remontée dans un canot jusqu'à l'habitation d'un prince mingrelien, du nom de Djayan, qui n'est qu'à vingt werstes de Redoute, et, dans ce court espace, nous avons compté cinquante-huit bassins bien distincts, qui, rompant continuellement l'effet du courant, contribuent à l'extrême limpidité de ses eaux. La Khopi, près de son embouchure, surtout dans les temps de grandes pluies, s'élève de quatre à cinq pieds, inonde une partie des campagnes, et entraîne avec elle une grande quantité d'arbres et de terre, mais très-peu de pierres, le sol entier de cette riche plaine étant composé d'argile, de bonne terre végétale et de sable.

A environ une werste de l'embouchure de la

Khopi, on trouve une rivière peu large, mais très-profonde, qui s'y jette, et peut servir de bassin. Elle se nomme la Syba : on la traverse sur un bac, pour se rendre au bazar.

L'air est malsain à Redoute-Kalé, surtout à l'automne ; mais cette insalubrité disparoîtroit infailliblement, si on vouloit dessécher les marais dont le bazar est environné, élever les bords de la rivière, pour empêcher les débordements, et, par de grands défrichements, éloigner les pluies qui y tombent en abondance, parce que les nuages, poussés par les vents de mer, sont arrêtés par la masse des forêts qui couvrent la Mingrelie.

Il est, d'ailleurs, hors de doute que le défaut de surveillance de l'administration sur les approvisionnements du marché contribue puissamment à y engendrer des fièvres intermittentes, qui, en général, ne résistent pas au quinquina, et dont on empêcheroit le retour, en suivant un bon régime (1).

Pendant presque tout le mois de juin et une partie de celui de juillet que nous y avons de-

(1) Depuis deux ans on a abattu quelques portions de forêts aux environs de Redoute-Kalé, et déjà les fièvres y sont beaucoup moins fréquentes.

meuré, en attendant le retour du prince Gorstchakoff de l'Abazie, nous n'y avons jamais vu que la plus mauvaise viande de chèvre et de bouc, quelquefois du buffle, et encore en trouve-t-on rarement pendant les deux cents jours dont se composent les carêmes des Russes. Le vin y étoit généralement aigre, le pain presque toujours fait avec de la farine moisie. Comment ne pas être exposé à la fièvre avec une pareille nourriture? Au surplus, il est juste de reconnoître que la Russie vient à peine de prendre possession de cette contrée, et qu'elle s'occupe continuellement des améliorations dont elle est susceptible: ainsi tout porte à croire que, dans peu d'années, les inconvénients que je signale auront disparu: ils ont plus d'influence qu'on ne pense sur l'existence des hommes.

Parmi les travaux à faire, un des plus utiles seroit une chaussée depuis le bazar jusqu'à la forteresse, qui en est éloignée d'une werste, et où se trouve placée l'administration : alors du moins, en tout temps, les marchands y pourroient arriver à pied sec.

Il y a trois ans que la population de Redoute-Kalé consistoit en cent cinquante marchands, qui occupoient une trentaine de maisons. Aujourd'hui on y compte plus de cent maisons,

dont la population dépasse quatre cents habitants. La plupart ont leur famille dans quelques villes et villages de la Mingrelie ou de l'Immirette.

Le bazar est placé sur la gauche du fleuve, sur deux lignes parallèles. Les maisons situées le long de la Khopi ont un grand enclos qui, s'étendant jusqu'au bord de l'eau, permet aux navires d'y décharger leurs cargaisons. Lorsque le commerce de Redoute aura pris plus d'extension, on pourra alors construire un second bazar sur la droite du fleuve.

C'est également sur la gauche de la Kkopi que se trouvent les hôpitaux, les magasins à farine, les corps de caserne et les logements d'officiers.

La garnison consiste en six ou sept cents hommes, infanterie, artillerie et cosaques. Sur la droite de la Khopi, on trouve la quarantaine; elle se compose de trois bâtiments en bois, assez vastes et commodes : ils ont été construits au commencement de 1823. Avant cette époque, le port que l'ukase du 8-20 octobre 1821 a ouvert au commerce, n'avoit pas un seul bâtiment à l'abri des injures du temps, pour recevoir les voyageurs et les marchandises qui étoient dans le cas d'y débarquer.

Le magasin à poudre, celui qui renferme le sel, et quelques autres destinés au service de la couronne, sont également placés sur la droite du fleuve.

Le commerce de Redoute-Kalé est assez animé depuis 1823, et les boutiques sont approvisionnées de toutes les marchandises propres au pays et à la consommation ordinaire : elles s'y vendent souvent plus cher qu'à Tiflis même.

Constantinople envoie du rhum, du sucre en pain, du café et quelques autres articles qui y viennent ou de l'Angleterre ou des ports de la Méditerranée.

Trébizonde y expédie des vins de qualité très-médiocre, des oranges, des citrons, des huiles, et quelquefois des toiles très-grossières, blanches et imprimées. . . . .

Taganrog y adresse des fers, des laines communes, des cordages, des nattes, du poisson salé et fumé, et quelques vins de l'Archipel.

Les chargements du port de Kertch consistent en sels provenant des salines des environs de cette ville, en maroquins et en peaux d'agneaux et de brebis grises et noires frisées, connues sous le nom de peaux d'agneaux d'Astrakan.

Cette espèce de moutons mériteroit d'être importée en France. Ils sont extrêmement nom-

breux dans toute la Crimée. C'est aussi de Kertch que les bâtiments de la flottille importent les farines de seigle destinées à l'approvisionnement des troupes cantonnées dans l'ancienne Colchide (1).

Enfin Odessa y envoie, en concurrence avec Constantinople, du sucre en pain, du rhum, des toiles de coton et toiles peintes, des draps, des soieries, des quincailleries, des vins de Champagne mousseux, des vins de liqueurs, et beaucoup d'autres articles. Un Anglais, M. Marr, commis de la maison Atwood, d'Odessa, est le premier européen qui arriva à Redoute en janvier 1822, et y établit une boutique entièrement approvisionnée de marchandises anglaises : fait que je cite comme une nouvelle preuve de l'empressement que met cette nation industrieuse à profiter de tous les débouchés qui sont ouverts au commerce. A la fin de 1822, un négociant français s'y est aussi établi.

Six mois après, M. de l'Écluse arriva avec

(1) Il n'est pas inutile de faire connoître ici que le gouvernement russe accorde sans difficulté aux voyageurs et aux marchands russes et étrangers le passage gratuit sur ses bâtiments de guerre qui, de la Crimée, se rendent à la côte de la Mingrelie, *et vice versâ*. Il suffit d'en faire la demande à M. l'amiral Greig à Nicolaiev, ou au général en chef Yermoloff, en Géorgie.

le navire, sous pavillon belge, dont j'ai parlé à l'article Anapa. Malheureusement pour lui, il n'a débarqué dans ce port que du sucre en poudre, dont on ne fait aucun usage ni en Russie ni en Géorgie, et quelques futailles de rhum, arrivées dans un moment où cette marchandise étoit extrêmement abondante sur le marché de Tiflis.

En 1823, Redoute-Kalé a reçu quatre-vingt-six bâtiments, la plupart d'un très-foible tirant d'eau, venant de Trébizonde, Constantinople, Odessa, et de quelques autres ports de la mer Noire.

En 1824, le nombre des bâtiments arrivés s'est élevé à cent trente, parmi lesquels un navire venant directement de Marseille.

Les marchands de Redoute-Kalé sont presque tous arméniens ou grecs. Ils sont généralement pauvres, et leur commerce ne consiste que dans l'échange des sels, des fers, et des marchandises européennes qui leur sont consignées, contre les cires, les miels, les tabacs, les cuirs, les bois de noyer et de buis, les cornes de cerfs, les fourrures, le maïs, les noix que les Mingreliens apportent en petites quantités au bazar.

On se sert à Redoute-Kalé des poids, me-

sures et monnaies turcs, la Mingrelie ayant été long-temps dépendante et tributaire de l'empire ottoman. A cette époque, l'article principal du tribut payé aux Musulmans, et le plus honteux pour le souverain de cette contrée, consistoit en un certain nombre de garçons et de jeunes filles remarquables par leur beauté. Le voyageur Chardin prétend que la Mingrelie fournissoit douze mille esclaves par an; mais ce nombre a toujours été tellement au-dessous de ce que comportoit la population de cette ancienne partie de la Colchide, que cet écrivain, si véridique d'ailleurs, a évidemment été induit en erreur sur ce fait.

La Khopi, l'ancien Cyannus, sur les bords de laquelle est placée Redoute-Kalé, n'a aucune célébrité dans l'histoire, et n'est entourée de nul souvenir; mais il n'en est pas de même du Phase, ou Rion, distant seulement de douze werstes (trois lieues) de Redoute-Kalé.

Aussi j'acceptai avec empressement l'offre qui me fut faite par l'ingénieur attaché à la place de Redoute, de l'accompagner au petit fort de Rionskaïa, qu'il avoit construit à treize werstes de l'embouchure du Phase. Nous y arrivâmes en deux heures, après avoir traversé à gué une petite rivière (la Nabada) qui se

jette dans la mer, à quatre werstes du Phase.

J'avoue que je ne pus me défendre d'un sentiment d'émotion à la vue d'un fleuve dont le souvenir est lié aux premières et aux plus célèbres expéditions de la Grèce.

Le temps n'est pas encore éloigné où on se piquoit de scepticisme; où les écrivains les plus anciens, particulièrement Hérodote, le père de l'histoire, étoient regardés comme manquant de véracité. Mais, depuis quarante ans, l'exploration de l'ancien monde par de nombreux voyageurs, par des armées entières, enfin la découverte de monuments, de ruines, de médailles inconnues, ont permis de vérifier et de reconnoître l'exactitude d'un grand nombre de faits long-temps considérés comme fabuleux.

Parmi les événements contestés sur lesquels les savants les plus laborieux de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre, ont fait des recherches ou exercé leur critique, les plus remarquables sont l'expédition de Jason, et celle de Phrixus et Hellé qui l'avoient précédé.

M. Raoul-Rochette, dans l'*Histoire de l'établissement des Colonies grecques*, a réuni une foule de documents qui prouvent la réalité de ces deux événements, de manière à ne laisser aucun doute aux sceptiques les plus sévères.

« On ne doute plus aujourd'hui (dit-il) de la
» réalité et de l'importance de l'expédition de
» Jason, et les fables mêmes qui défigurent
» cette tradition ne paroissent qu'un garant de
» plus de la vérité des événements qu'elles re-
» tracent. »

Ce savant helléniste la considère comme ayant été déterminée par des vues de commerce et de politique, que soutenoit un important appareil de guerre. Avant cette expédition, dit-il, les Grecs avoient cherché à trafiquer dans le Pont et sur le Phase, et le voyage de Phrixus et d'Hellé n'est qu'une tradition dégénérée de leurs premières tentatives.

Au temps de Strabon, tous les monuments qui attestoient cette expédition étoient encore debout dans la Colchide, où même une plaine portoit le nom d'Argo, de celui d'Argus, un des fils de Phrixus. On lui attribuoit, dans le pays des Mosches, qui comprenoit les Colches, les Ibères et les Arméniens, la construction du temple de Leucothée et la fondation d'une ville de la Géorgie, nommée Ideessa.

Déjà, avant cette époque, les Pélasges avoient fondé des colonies dans le fond du Pont-Euxin.

L'expédition des Argonautes, dit encore M. Raoul-Rochette, fut surtout entreprise pour

purger la mer des pirates qui en rendoient le commerce impraticable, et ce fut ce motif qui en fit pour les Grecs une guerre sacrée, une véritable croisade. Il les détermina à rendre une loi pour autoriser la construction d'un navire qui dépassoit de beaucoup la grandeur permise jusqu'alors pour les bateaux ordinaires. Tous les peuples de la Grèce voulurent prendre part à cette guerre; et cette première ligue servit, quarante ans plus tard, d'exemple pour cette fameuse coalition qui amena la destruction de Troie.

Le desir de s'emparer des trésors de la Colchide entroit pour beaucoup dans cette expédition. Strabon, Pline, Arrien parlent de ses riches mines d'or et d'argent. Les observations de Reynegg, du comte Pouschkin, la tradition du pays, et enfin une carte manuscrite envoyée en 1737 par le roi Salomon à l'impératrice de Russie, sembleroient ne devoir laisser aucun doute sur l'existence de ces mines : cependant elle est aujourd'hui contestée, et, dans tous les cas, leur gisement est inconnu.

Aux environs de Sinope, sur toute la côte de la Propontide et de l'Hellespont, à Lemnos, dans l'Ibérie, dans l'Arménie, dans le pays des Mèdes, des villes, des temples, des monuments de toute

espèce portoient le nom de Jason. S'il n'en reste plus de traces, c'est que Parménion, pour plaire à Alexandre qui craignoit que sa gloire ne fût éclipsée par celle du chef des Argonautes, en ordonna la destruction, ainsi que celle du culte de Jason, qui avoit subsisté long-temps parmi les Barbares (1). Tacite et Trogue Pompée assurent que Jason fit un deuxième voyage dans la Colchide, et que, dans cette circonstance, il assigna et distribua les terres conquises aux peuples qui l'avoient suivi, et qu'il fonda des colonies sur le Phase et dans l'intérieur, afin de protéger dans un pays barbare les relations de commerce des Grecs avec les peuples de l'Asie.

Sinope passe pour avoir été fondée par les Argonautes. Dioscurias devoit son origine aux cochers de Castor et Pollux, connus sous le nom de Dioscures; et, de nos jours, un cap sur la côte de la Natolie, indiqué par M. de Beauchamp, porte encore le nom de Jason. Enfin, les Albaniens des bords de la mer Caspienne, les Ibériens et un grand nombre d'habitants de l'Arménie prétendoient descendre des Grecs, qui avoient suivi ce héros, et peut-être les traits réguliers

(1) Voyez l'*Histoire critique des Colonies Grecques*, par M. Raoul-Rochette.

de ces peuples sont-ils des preuves vivantes de cette noble origine, et bien autrement sûres que les inscriptions et les monuments qui nous manquent (1). Au surplus, qu'on croie ou non à un événement célèbre, sur lequel le savant M. Raoul-Rochette a accumulé tant de preuves; qu'on n'ajoute aucune foi à l'existence de cette colonie d'Égyptiens qui, au temps de Sésostris, porta, dit-on, à l'embouchure du Phase l'art de cultiver le lin et d'en tisser des toiles, on n'en restera pas moins étonné qu'un pays entouré de tant de célébrité, un pays qu'on supposoit renfermer des mines d'or, un pays long-temps soumis au grand Mithridate, et qui, pendant plusieurs siècles, a fait partie de l'empire romain, qui a été un des passages les plus fréquentés, comme le plus court pour se rendre en Perse, que cette

(1) Dans le *Poëme des Argonautes* d'Appolonius de Rhodes, traduit par M. Caussin, il est dit, en parlant de l'arrivée de Jason dans le Phase : « En entrant dans le » fleuve, les eaux écumantes, à cause de la barre, cédoient » aux coups de la rame; à gauche, le Caucase et la ville » d'Æa; à droite, une forêt consacrée à Mars; le navire » avance dans un marais couvert de joncs. » Enfin, il y parle des platanes qu'il y voit, etc.

Si on vouloit aujourd'hui décrire le pays, on ne pourroit le faire avec plus d'exactitude. Seulement, on ne voit aucunes traces, ni de la ville d'Æa, ni de celle de Phasis, qui en étoit proche.

contrée, dis-je, ait toujours été la moins connue et la plus barbare de l'Asie.

Son territoire fertile, propre à toutes les cultures pratiquées en Europe, à toutes celles de l'Asie, est encore couvert de forêts, comme la Germánie au temps de Tacite. Le Phase, la Khopi, l'Ingour traversent toute la Mingrelie, et vont se jeter dans la mer, sans que les habitants aient jamais su tirer parti de ces fleuves pour la navigation. Enfin, la Providence s'est plu à faire naître dans toute l'ancienne Colchide les plus belles femmes connues, et elles n'ont jamais été pour les peuples de cette contrée qu'un objet de trafic ou de tribut.

Le commerce, depuis plusieurs siècles, a fui une terre où il auroit pu être favorisé par les plus riches et les plus nombreuses productions.

En présentant le tableau des ressources de l'ancienne Colchide et de sa longue misère, je n'ai pas oublié que son sort étoit celui de toutes les contrées où l'on suit la religion de Mahomet, de tous les pays chrétiens soumis long-temps aux Musulmans. Ses princes ou rois, toujours tributaires des Turcs, ont cherché dans leur pauvreté même un moyen de mettre des bornes aux contributions qu'on exigeoit d'eux, et les forêts sont devenues leur refuge contre l'oppression.

la Russie méridionale et de la Natolie, il y aura alors une navigation suivie qui contribuera puissamment à la prospérité réciproque de ces diverses contrées.

Depuis deux ans le gouverneur de l'Immirette a donné des ordres pour pratiquer un chemin de halage, tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche du Phase. Ce travail est très-avancé. Lorsque le commerce prendra une grande extension dans ces contrées, il deviendra nécessaire d'établir une levée à l'un des côtés du Phase, et de préférence sur la droite du fleuve, afin que le halage ne soit jamais interrompu. Ainsi, on mettra le pays à l'abri des inondations qui surviennent après les orages. C'est alors que les eaux détachent des morceaux de rochers, des masses de cailloux et des arbres de toute espèce, qui, parvenus à la mer, sont entraînés par le courant, qui porte toujours au nord. Ils couvrent la grève de leurs débris, et indiquent aux minéralogistes une partie des richesses que recèlent les montagnes où le Phase prend sa source.

Nous nous trouvions dans la rade de Soukoum-Kalé au moment d'un orage; le capitaine de la frégate nous dit en riant que le lendemain il feroit sûrement sa provision de bois; et, en effet, il arriva du côté de la Khopi et du Phase

une si énorme quantité de bois de chêne, de hêtre, de noyer et de châtaignier, qu'il en put rassembler au-delà de ses besoins.

Rien de plus varié que les pierres et les cailloux dont le rivage est couvert sur une assez grande profondeur. Ceux que l'on trouve près de la forteresse de Redoute-Kalé proviennent en grande partie du Phase.

Parmi les porphyres, nous distinguâmes le beau rouge oriental, un bleu tacheté de jaune, un autre tacheté de rouge et de blanc, et quelques autres belles espèces. Dans les granits, on trouve du rose foncé, du rose pâle, du gris, du noir et du bleu; le mica n'y est que foiblement entremêlé. Nous y vîmes du basalte noirâtre de la plus grande beauté. Parmi les albâtres, il y en avoit de blancs et de jaunes plus ou moins foncés. J'y ai ramassé du marbre statuaire aussi blanc que celui de Carrare, un autre marbre blanc presque transparent, du rouge foncé, du rouge clair et du rouge tacheté de vert; enfin, des morceaux de mine de cuivre, de fer, de plomb, de charbon végétal, et du jaspe très-beau.

Lorsque nous nous trouvions à Redoute-Kalé au mois de mai 1824, nous aperçûmes sur la côte, à la gauche de la Khopi, sur une longueur de plus d'une lieue, une traînée de naphte noir

très-épais, que la mer avoit jeté sur ses bords. Le lendemain, nous fîmes la même observation à la droite de la Khopi, jusqu'à une demi-lieue de Redoute. Cette substance ne pouvant provenir des puits si abondants de naphte qu'on trouve près de Bakou, sur la mer Caspienne, et dont je parlerai ailleurs, puisqu'elle supposeroit alors une communication souterraine à deux cents lieues de distance, provenoit sans doute des sources qu'on trouve près de Taman et de Yéni Kalé, c'est-à-dire sur les deux côtés du détroit (1).

A environ une werste sur la gauche du Phase, on trouve le Gouriel, gouverné par un prince soumis à la Russie, ou du moins son tributaire. Son pays est remarquable par la fertilité des terres et la beauté de la végétation; mais il est, comme la Mingrelie et l'Immirette, entièrement couvert de forêts, au milieu desquelles on rencontre de magnifiques pâturages et quelques portions de terres cultivées. Presque toutes les habitations sont placées sur des plateaux d'où on domine sur le pays, et où on jouit d'un air plus salubre que dans les plaines.

(1) A notre premier voyage à Redoute-Kalé, en juin 1822, nous restâmes près d'un mois dans cette forteresse, et nous ne vîmes aucune trace de naphte.

J'ai déjà dit que la forteresse de Saint-Nicolas, sur la côte du Gouriel, avoit été abandonnée depuis 1820 par les Russes : ils occupent deux autres positions dans cette principauté, afin de la garantir contre les incursions des Turcs d'Akhaltzikhe.

Le souverain du Gouriel est très-disposé à adopter les usages et les coutumes des Européens. Il admire et desire les produits de leur industrie, et, sans aucun doute, il est un de ceux qui favorisera le plus leurs relations de commerce. Il a même déjà donné quelques terres et des familles d'esclaves à un Anglais, M. Marr, qui y est établi avec sa femme (née Espagnole), et qui devoit essayer d'y cultiver l'indigo.

Qu'on me permette, au milieu de mon aride description, de citer sur ce prince une anecdote récente, qui rappelle celle dont Chardin fait mention. De son temps, un ambassadeur de Mingrelie étoit arrivé à Constantinople avec une suite de deux cents esclaves qu'il vendoit à mesure de ses besoins; en sorte que, quand il partit, il ne lui restoit que trois ou quatre domestiques. Malgré la gravité de son caractère, il avoit conservé les goûts et les manières des peuples sauvages et des enfants : un jour, ayant acheté une petite trompette, il en joua, en

marchant, depuis le bazar jusqu'à sa demeure.

Le prince de Gouriel, dont les goûts paroissent se rapprocher de ceux de l'ambassadeur Mingrelien, a été tellement émerveillé d'une représentation que lui ont donnée, le printemps dernier, des sauteurs allemands, qu'il leur a fait concession de quelques arpents de terre et de cinq familles d'esclaves, à condition que, trois fois par semaine, ils viendroient faire leurs sauts devant sa cour, et qu'ils enseigneroient à quelques-uns de ses esclaves à danser sur la corde.

Le peuple du Gouriel parle la même langue, a les mêmes usages et les mêmes mœurs que celui qui habite la Mingrelie. Ces mœurs, sans être très-sévères, ne sont pas, à beaucoup près, aussi dissolues qu'au temps de Chardin, et le caractère de ce peuple s'est beaucoup amélioré.

On cultive dans le Gouriel la vigne, le maïs, le millet, le tabac, un peu de coton, et on y recueillie aussi un peu de soie. Les cotons et les soies servent à la consommation du pays, et ne sont pas assez abondants pour être comptés parmi les marchandises d'exportation.

On y récolte également une grande quantité de cire et de miel. Ce dernier est de deux sortes: l'un comparable aux meilleurs miels de l'Italie;

l'autre enivrant, qualité qu'on attribue aux fleurs du rhododendron, dont les abeilles se nourrissent dans les parties élevées où cet arbrisseau est abondant.

Xénophon, dans sa retraite des dix mille, lorsqu'il traversoit le pays qui avoisine la Colchide, fait mention de ce même miel enivrant.

Avant de clore ce chapitre, j'opposerai à cette longue description celle que Strabon nous a laissée sur cette contrée.

Ce célèbre géographe dit qu'en partant de Corocondama, aujourd'hui Taman, la navigation se dirige au levant, et qu'au bout de cent quatre-vingts stades, on trouve le port et la cité Sindique, que Danville croit reconnoître dans Soudjouk-Kalé.

Jusqu'ici cette description est conforme à la direction de la côte, et il ne peut y avoir aucune erreur.

Il ajoute ensuite : Quatre cents stades plus loin, on trouve le port de Bati, que le voyageur Chardin, et, d'après lui peut-être, le traducteur de Strabon, ont considéré comme étant le port de Batoum, situé à cent quinze werstes d'Akhaltzikhe. Un simple examen de la côte auroit suffi pour ne pas entraîner dans une pareille erreur deux hommes aussi instruits.

En effet, Strabon, continuant de Bati sa description, indique d'abord le Grand-Pytus (la Pitzunda), puis Dioscurias, et enfin l'embouchure du Phase. Or, puisque le port de Batoum ne se rencontre sur la côte qu'après avoir passé ce fleuve, et qu'il est situé sur sa gauche, il n'auroit jamais dû être confondu avec le Bati de Strabon, indiqué entre Soudjouk et le Grand-Pytus, dont Batoum, en ligne droite, est éloigné de plus de deux degrés. L'erreur est d'autant plus remarquable, que Strabon dit que Bati est placée vis-à-vis Sinope, comme le Crimotonpon (ou tête de bélier) l'est vis-à-vis du cap Carampis, sur la côte de la Natolie, position qui ne convient qu'à un des petits ports entre Mamaï et le défilé de Gagra.

Si je me suis livré à cette digression, c'est que cette confusion de lieux rendoit inintelligible la description de Strabon.

A l'égard des peuples qui habitent la côte que je viens de décrire, ce géographe place d'abord les Achæi, qu'il considère comme une colonie amenée par Jason, sans doute dans son second voyage. Il parle ensuite des Zigi ou Zichi, qu'il croit originaires du pays des Pelasges, et suppose qu'ils ont pu être associés à l'expédition des Argonautes, ou y être venus antérieurement.

Ils occupoient la côte de la Circassie, dont les habitants ne se connoissent aujourd'hui que sous le nom d'Adighi. Plus loin, on trouvoit les Tindarides et les Hénioques, qu'il croyoit une colonie lacédémonienne amenée par Amphystus et Becas, cochers des Dioscures. Enfin, sur toutes les côtes de la mer Noire, on trouvoit des colonies Grecques.

Les Grecs, privés d'industrie manufacturière, et occupant une terre sur plusieurs points stérile et resserrée, étoient forcés, tous les ans, de se débarrasser d'une jeunesse dénuée de ressources, agitée, turbulente, avide de gloire et de richesses, et qui dès-lors étoit obligée d'aller chercher des terres dans quelques parties non habitées de l'Asie, ou dont la population étoit foible, proportionnellement à son territoire.

Une pareille émigration, à laquelle on donnoit le nom de *ver sacrum* (le printemps sacré) n'étoit entachée d'aucun sentiment d'usurpation et d'injustice. On sentoit, dans ces temps anciens, que le premier devoir des gouvernements étoit de pourvoir à l'existence du peuple, et toute invasion qui n'avoit qu'un tel but étoit considérée comme légitime.

Aussi, dans toutes les parties de la Grèce, les hommes les plus recommandables, les plus dis-

tingués par leur courage, par leurs talents et leurs vertus, s'empressoient de se mettre à la tête d'une jeunesse pleine d'ardeur, de la conduire et de la diriger. Parmi les fondateurs des villes de l'Italie, d'origine Grecque, on trouve quelques-uns des héros célébrés par Homère.

Les colons étoient-ils plus foibles que le peuple chez lequel ils descendoient, quelquefois on les forçoit de se rembarquer; le plus souvent on les adjoignoit à la population existante, on leur distribuoit des terres incultes, et ils ne formoient bientôt qu'une même nation; les colons étoient-ils plus forts, plus belliqueux, plus nombreux que le peuple attaqué, souvent ils lui imposoient leurs lois, la forme de leur gouvernement, et quelquefois lui faisoient adopter leurs mœurs et leurs usages. C'est là ce qui explique les mots étrangers dont presque toutes les langues fourmillent, et ils donnent souvent les moyens de reconnoître l'origine des colonies, et quel a été, sur tel ou tel point du globe, le peuple civilisant ou le peuple civilisé (1).

Ainsi, dans la langue des Abazes, pauvres,

(1) Tous les établissements que les Européens ont formés dans l'Inde pendant le seizième et le dix-septième siècles se sont fondés presque de la même manière que les colonies Grecques dans les temps anciens.

dans un état d'abjection, et vivant de brigandage, on ne trouve ni le mot honneur, ni aucun de ceux qui expriment les sensations et les passions des âmes élevées et grandes. Mais si jamais une nation européenne se chargeoit du noble emploi de civiliser ce peuple, et venoit y porter les arts et l'industrie, dans quelques siècles la simple inspection des mots qui exprimeroient des objets d'arts ou des sentiments élevés, serviroit à indiquer la nation à laquelle seroit dû un tel bienfait.

Pour donner plus de force à cette observation, je citerai un exemple curieux et récent qui n'a peut-être pas été assez remarqué par ceux qui ont étudié la langue russe, qui, comme la langue anglaise, prend souvent dans les idiomes étrangers les mots qui lui manquent pour exprimer des choses nouvelles pour elle. Dans la langue russe, tous les mots de marine et de commerce sont hollandais, parce que c'est en Hollande que Pierre-le-Grand a appris l'art de la construction et de la navigation, et que c'est avec cette nation industrieuse qu'il a établi ses premières relations de commerce. Les noms d'animaux de basse-cour et d'instruments aratoires sont allemands : des cultivateurs de la Courlande, de la Livonie et de l'intérieur de l'Allemagne,

ayant les premiers donné des leçons d'agriculture à ce peuple long-temps nomade, et ayant introduit sur ses terres les animaux qui faisoient une partie de leurs richesses agricoles. Les mots qui indiquent les objets de mode, les choses de goût, ou qui tiennent aux beaux-arts, sont d'origine française ou italienne, ces deux nations ayant fourni à la Russie ses peintres, ses sculpteurs, ses architectes, ses instituteurs, ses maîtres de danse, de musique, d'escrime, et un grand nombre d'ouvriers de toute espèce. Enfin, les mots qui tiennent à la religion, au culte, au costume des prêtres, aux ornements d'église, et jusqu'à l'alphabet, prouvent évidemment que c'est aux Grecs du Bas-Empire que les Russes ont dû leur religion et leur instruction primitive.

Ici finit ma notice sur la côte, depuis Anapa jusqu'à Batoum. Avant de donner le journal de mes excursions dans l'ancienne Colchide, je dirai quelques mots sur la division actuelle de la Mingrelie.

La Mingrelie se divise en trois provinces.

La première est la Mingrelie proprement dite, à laquelle on donne aussi le nom d'Odeschi. Elle a pour limites, au couchant, la mer Noire; au midi, la principauté du Gouriel; au

levant, l'Immirette, enfin, l'Ingour, au nord. A l'exception de quelques plateaux disséminés et d'une chaîne de montagnes peu élevées, du côté du monastère de Khopi, tout ce pays est généralement plat, et le sol, composé de débris de végétaux, est d'une fertilité à laquelle il est peu de contrées comparables. Cette partie de la Mingrelie, occupée sur plusieurs points par des postes russes, et garantie par des rivières profondes contre les incursions des peuples voisins, offre une entière sûreté aux habitants.

La seconde province est celle de Lesgune. Elle est placée sur la gauche de la Tskeniskal, et commence un peu au-dessus de Khoni, en s'étendant jusqu'au sommet du Caucase, et de la partie des montagnes occupées par les Souanes. Elle a pour limites, à l'orient, le canton de Radscha, un des quatre districts de l'Immirette. Le pays de Lesgune est entièrement montagneux, et l'air y est très-salubre.

La troisième province de la Mingrelie s'étend au nord jusqu'au cap Cador, et a pour limites la rivière de ce nom, le Corax des anciens, et au levant les Tchibelli, montagnes assez élevées. Cette province porte aussi le nom de Tmourakane et celui d'Abkazie. Elle fait partie des états

de Dadian; mais on peut dire qu'elle n'est soumise à aucune puissance. On n'y trouve que peu de terres cultivées et nulle population : c'est un véritable désert, qui tient lieu de défense et sert de barrière entre les Abazes et les Mingreliens.

Ainsi autrefois une immense steppe inculte séparoit les frontières de la Russie et de la Pologne des pays occupés par les Tartares. De vastes provinces dépeuplées forment encore aujourd'hui une première défense entre les états de l'Autriche et les états Ottomans. Enfin, dans toutes les provinces russes, au-delà du Caucase, on trouve des déserts aux frontières des états Turcs, Persans, Lesghis et Abazes.

On doit donc peu s'étonner si le pays qui sépare le cap Cadòr de l'Ingour est absolument privé d'habitants, et si des terres propres à toutes les productions de l'Europe, à toutes celles des tropiques, sont sans rapport et sans valeur. J'avois connu à Soukoum-Kalé et à Tiflis un prince de l'Abkazie qui est à présent commandant d'Anagris. Je lui demandai un jour quel prix il exigeoit pour quatre werstes carrées de terrain le long du fleuve. Il me répondit en riant : Si vous voulez vous y fixer, vous pouvez vous-même tracer les limites d'un domaine, et je ne vous

en demande ni prix d'achat, ni aucune rétribution.

Si la partie basse de la province de Tmourakane est privée d'habitants, le canton des montagnes renferme une population assez nombreuse, puisqu'on suppose qu'il contient près de huit cents familles.

Les montagnards se font remarquer par leur caractère courageux et vindicatif. Il y a cinq ans environ qu'un de leurs princes s'étoit absenté pour faire un voyage en Turquie. A son retour, il apprend qu'une princesse, avec laquelle il étoit fiancé, s'étoit mariée avec un autre. Se livrant alors à toute sa fureur, il se rend d'abord chez le père de celle qui l'avoit abandonné, et le poignarde. Il défigure ensuite la princesse elle-même, en lui coupant le nez et les oreilles, et, peu satisfait de cette vengeance, il assassine successivement le prêtre qui avoit consacré le mariage, et l'un des témoins qui y avoit assisté. Il rentre alors dans ses montagnes, et continue à y vivre tranquille, sans avoir été depuis lors inquiété en aucune manière.

Le père Archange Lamberti, qui, en 1672, habitoit le couvent de Sipias, près d'Anagri, nous apprend que le Dadian qui régnoit alors étoit le cinquième roi de sa race. Le chef étoit

un éristave, ou gouverneur pour les rois de Géorgie; il s'étoit révolté contre son souverain, et s'étoit déclaré indépendant. Il portoit alors le titre de chesilpe ou roi, Dadian étant le nom de sa famille. Ainsi, on peut présumer que le prince qui règne actuellement sous la protection de la Russie, et qui se nomme Levan-George, est au moins le douzième souverain de cette race, en comptant dans cette contrée, si sujette aux révolutions, la durée d'un règne à vingt ans.

Ce prince est de moyenne taille et d'une constitution délicate; sa physionomie est douce et agréable. La princesse sa femme est sœur du prince Saratelle, un des plus riches seigneurs de l'Immirette. Elle donne, par sa grandeur et sa force, l'idée des anciennes Amazones. Elle ne manque pas de grâce, et sa figure est belle.

Pendant mon séjour à Kotaïs, j'ai fait la connoissance du prince Dadian, qui étoit venu passer quelques jours avec le prince Gortschakoff. Ses manières étoient polies et très-affables.

Le cortége de la princesse de Mingrelie, qui y arriva quelques mois après, se composoit de dix à douze femmes attachées à son service. Elles étoient à cheval comme la princesse, et

suivies de trente à quarante princes ou nobles, également à cheval. Enfin, elle étoit accompagnée d'un pareil nombre de Mingreliens, hommes de service, et qui ont l'habitude de suivre à pied leurs seigneurs dans leurs voyages, quelle que soit l'allure de leurs chevaux, et même de traverser les rivières à gué, ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture.

Les femmes portoient presque toutes un manteau de drap écarlate, et, sur la tête, un chapeau rond en feutre de même couleur, relevé des deux côtés par des ganses, bordé de galons et garni d'ornements et de monnoies d'or ou d'argent. Ces manteaux et ces chapeaux ne servent qu'en voyage, et passent d'une génération à l'autre. La housse qui servoit à couvrir le cheval de la princesse Dadian étoit de brocard d'or et pendoit jusqu'à terre. Dans sa marche, un seigneur Mingrelien, à pied, tenoit son cheval par la bride.

En contraste de ce luxe oriental, les nobles qui précédoient la princesse ayant acheté à Kotaïs de l'esturgeon salé pour leur approvisionnement, en portoient un faisceau suspendu à chaque côté de leur cheval, et les esclaves, tout déguenillés, marchoient pieds-nus. Un pope ou prêtre, à cheval, faisoit partie de la suite de la

princesse; elle avoit aussi avec elle ses deux fils et leur gouverneur.

Parmi les piétons, on remarquoit deux secrétaires portant, comme les Grecs à l'époque de la prise de Constantinople par les Latins, un long encrier de cuivre à la ceinture. Ils le nomment calamara.

Le prince Dadian habite encore le château de Zougdidi, visité par Chardin; il y tient une cour très-nombreuse. Il change fréquemment d'habitation pendant l'été, tantôt pour se livrer aux plaisirs de la chasse, tantôt pour éviter les grandes chaleurs.

Je ne pense pas que le revenu de Dadian s'élève à plus de 12,500 roubles d'argent (environ 50,000 fr.), indépendamment des produits en nature qui servent à la consommation de sa maison; et cependant de quels immenses revenus ses seuls domaines ne seroient-ils pas susceptibles?

CHAPITRE V.

Départ de Redoute-Kalé.—Terres de Dadian et du prince Djayan.—Khorga.—Rencontre d'un jeune Mingrelien. —Monastère de Khopi.—Mauvais chemins.—Maire du village de Khopi.—Son hospitalité.—Sakharbet.—Siva. —Difficulté de son passage.—Tchaour.—Ancien château.—Abacha.

Après avoir passé un mois à Redoute-Kalé, nous en partîmes le dimanche 7-19 juin.

En sortant de la forteresse pour se rendre à la poste de Khorga, on traverse la Syba, et on cotoie la Khopi, laissant sur sa gauche l'hôpital et les autres bâtiments de la couronne. On parcourt ensuite le bazar dans toute sa longueur, et on entre dans des forêts, dont on recule successivement les bornes par des défrichements qu'exige l'agrandissement de Redoute-Kalé, et qui contribuent en même temps à rendre l'air beaucoup plus salubre.

Toutes les forêts qui environnent Redoute-

Kalé, et qui bordent la gauche de la Khopi, appartiennent à Dadian, prince souverain de la Mingrelie; celles de la droite, au prince Djayan, parent de Dadian, qui, lui ayant fait des avances en argent, a conservé sur ces biens une sorte d'hypothèque. Au surplus, ces forêts sont si nombreuses, et ont encore si peu de valeur à leurs yeux, que jamais ces deux princes n'ont songé à tracer les limites de leurs propriétés respectives.

Elles se prolongent depuis Redoute-Kalé jusqu'à la poste d'Abacha, qui en est éloignée de quatre-vingts werstes; elles sont interrompues, de distance en distance, par des pâturages et par quelques parties de terres consacrées à la culture du millet, du maïs et du tabac.

On compte seulement vingt-trois werstes de Redoute-Kalé à Khorga; mais la distance est au moins de vingt-huit werstes. Le chemin cotoie presque toujours la Khopi, ou s'en éloigne peu. A environ quinze werstes de Redoute-Kalé, nous trouvâmes déjà les premières maisons du village de Khorga, qui, séparées les unes des autres par des portions de bois et des terres cultivées, se prolongent jusqu'à la poste, sur une longueur de près de sept werstes.

Toutes les maisons sont bâties en bois et cou-

vertes de paille de maïs ou de roseaux : elles ont deux portes, l'une vis-à-vis de l'autre. Elles n'ont ni fenêtres ni cheminées; le foyer est placé au milieu de la chambre : la fumée sort par le toit toujours mal lié, ou par les portes.

Au milieu de ces demeures enfumées, les tapis Tartares et Persans étoient assez communs; et cet objet de luxe contrastoit avec l'absence de tout autre meuble, si on en excepte des bancs étroits qui tiennent lieu de table à manger.

Un grand nombre de ces maisons étoient placées sur des plateaux élevés, où l'air est meilleur que dans les terres basses; quelques-unes étoient cachées dans le plus épais des bois.

L'aune est l'espèce dominante dans les forêts de cette partie de la Mingrelie, et sa végétation y est très-remarquable, comme celle de tous les arbres qui croissent dans cette terre grasse, humide et fertile. Nous y avons observé quelques mûriers, des châtaigniers, un petit nombre de hêtres, de charmes et de chênes; quelques figuiers avoient plus de quatre pieds de tour. On y trouve aussi des pruniers, des poiriers de plusieurs espèces, des abricotiers, des pêchers, des cognassiers, des néfliers, des noyers et des frênes très-gros. Mais notre attention se fixa

particulièrement sur des tilleuls de vingt à vingt-cinq pieds de circonférence, qui nous rappelèrent ceux qu'on trouve encore devant beaucoup d'églises de village en France, et dont la plantation remonte au temps de Sully, ce protecteur si zélé de notre agriculture.

Je ne dois pas oublier un magnifique cerisier, arbre dont la végétation est si lente, et qui, portant quinze pieds de tour à cinq pieds de terre, s'il n'étoit pas contemporain de ceux dont Lucullus, lors de son expédition dans le royaume de Pont, enrichit les vergers de l'Italie, attestoit du moins, par son état sauvage et sa haute antiquité, que cette espèce est indigène dans ces contrées.

Partout la Khopi, au milieu de ses nombreuses sinuosités, présentoit des bassins magnifiques et d'admirables points de vue. A plus de vingt werstes de son embouchure, ce fleuve est encore très-profond, et navigable pour les gros bâtiments. On n'y aperçoit cependant que quelques cayouques chargées de briques et de tuiles qu'on fabrique près du monastère de Khopi, pour le service de la couronne. On y rencontre aussi quelques trains de bois de charpente et de chauffage. L'argile dont les briques sont formées est de bonne qualité, mais elles

sont mal faites et mal pétries. Elles ont huit pouces de longueur sur sept pouces dix lignes de largeur, et seulement un pouce quatre lignes d'épaisseur : c'est la forme de toutes les briques de l'Asie, de celles qui ont servi à la construction des plus anciens monuments dont les ruines nous restent.

Dans les forêts que nous parcourions pour nous rendre à Khorga, des ceps de vigne d'une grosseur démesurée entouroient les plus grands arbres, et s'étendoient jusqu'à leur cime. Le houblon et une espèce de lierre dont la feuille est excessivement large, se faisoient remarquer au milieu des nombreuses lianes qui enlaçoient les arbres, et qui, s'étendant d'une plante à l'autre, rendoient ces forêts presque impénétrables.

Nous avions, à quelques werstes de Redoute-Kalé, rencontré un jeune Mingrelien de dix à douze ans, qui avoit suivi constamment notre voiture jusqu'à la porte de Khorga, où nous arrivâmes à midi, et où nous nous arrêtâmes pendant deux heures, pour laisser rafraîchir nos chevaux; je lui donnai alors quelques paras, et le fis déjeûner.

Lorsque nous nous remîmes en route, il continua à nous suivre. Mon interprète lui ayant

demandé où il alloit, il lui répondit qu'il se rendoit au monastère de Khopi, habité par sept ou huit moines qui y vivent dans l'aisance; qu'il étoit frère d'un pope (prêtre) qui demeuroit dans le même monastère; mais que, son père étant mort, il ne tenoit plus au pays, et que, si je voulois l'emmener avec moi, il me serviroit avec fidélité. Il ajouta qu'il savoit écrire le géorgien; que, dans son pays, il ne sortiroit jamais de son ignorance, et qu'il desiroit voyager pour acquérir de l'instruction. Il étoit difficile de voir une figure plus régulière et plus intelligente que celle de cet enfant; et ce qui nous surprit davantage, étoit son air d'aisance au milieu des gestes expressifs qui indiquoient une entière soumission.

Je lui fis répondre que, quand il me conviendroit de l'emmener, je ne pouvois le faire sans le consentement de son frère, qu'il n'avoit pas le droit d'abandonner; et j'ajoutai que, plus tard, lorsque j'aurois obtenu sur son compte des renseignements favorables, je pourrois le faire demander à sa famille. Il nous quitta alors, en me témoignant le plus vif regret de mon refus.

Je ne cite ce fait que parce qu'il prouve avec quelle facilité, dans toutes ces contrées où la vente des esclaves avoit lieu de temps immémo-

rial, les enfants se séparoient de leur famille et de leur patrie. Dès leur plus jeune âge, on entretenoit les garçons de la gloire et des richesses qui les attendoient à Constantinople et en Egypte, où, avec les Circassiens et les Géorgiens, ils formoient, comme je l'ai déjà dit, la milice des mamelouks. Les jeunes filles, à leur tour, entendoient sans cesse parler des plaisirs et du bonheur qu'elles ne pouvoient manquer de trouver dans les harems où elles seroient placées.

Il étoit deux heures lorsque nous partîmes de la poste de Khorga pour nous rendre à celle de Sakharbet, qui en est à vingt werstes (cinq lieues). Le relai ne compte cependant que pour dix-sept; et comme nous étions dans les plus longs jours de l'année, nous nous attendions à arriver bien avant la nuit.

Pendant les sept premières werstes, et jusqu'à la hauteur du monastère de Khopi, nous trouvâmes un chemin passable. Sur ce point, deux routes se présentoient : l'ancienne, sur la droite; la nouvelle, sur la gauche. Ici les cosaques qui nous escortoient s'arrêtèrent, et dissertèrent long-temps avec nos postillons. Ils convenoient, les uns et les autres, que les deux chemins offroient des obstacles presque insurmontables au passage d'une voiture, d'autant

que, depuis six heures, la pluie tomboit par torrent, et dégradoit de plus en plus les chemins. La vieille route étoit montagneuse, disoient-ils; la nouvelle étoit plus courte, mais elle étoit à peine défrichée, et ils craignoient qu'elle ne fût pas praticable : cependant, pour notre malheur, ils donnèrent la préférence à cette route qui avoit été faite avec une grande précipitation et peu de soin.

Dans les parties basses, où la boue étoit d'ordinaire la plus épaisse, on avoit placé des rondins plus ou moins gros; mais comme on ne les avoit pas réunis et fixés, à tout moment ils présentoient à nos chevaux hors d'haleine des obstacles difficiles à vaincre. En vain, pour nous aider à sortir de ce mauvais pas, nos cosaques avoient-ils successivement mis en réquisition, d'une manière un peu brutale, tous les Mingreliens qui passoient sur la route : les efforts de trente d'entre eux, réunis à ceux des chevaux et des cosaques eux-mêmes, n'obtenoient aucun succès. Enfin, après deux heures de tentatives inutiles, il fallut se résoudre à enlever tous les rondins qui couvroient la route, à les jeter de côté, et à passer au travers de la boue. Mais ici il survint une autre difficulté : les Mingreliens qui pouvoient se soustraire à la surveillance des

cosaques s'enfuyoient dans les bois, et je craignois que bientôt nous ne nous trouvassions privés de leur secours. Heureusement quelques roubles d'argent distribués à trois Mingreliens que les cosaques avoient maltraités, et la promesse d'une abaze (1) à chacun de ceux qui aideroient notre voiture jusqu'au premier village, opérèrent un effet merveilleux, et, à neuf heures du soir, nous arrivâmes chez le maire de Khopi, qui s'empressa de nous offrir l'hospitalité.

Le noble Mingrelien qui remplissoit les fonctions de chef de village était remarquable par sa haute stature et par sa force. Il portoit la barbe et des moustaches courtes. Ses traits étoient réguliers; mais, au milieu de l'expression de bienveillance qu'il nous manifestoit, il avoit plutôt l'air d'un seigneur féodal, sans cesse en guerre avec ses voisins, que d'un cultivateur paisible.

Sa maison, toute bâtie en bois, étoit tenue avec propreté. Elle n'avoit qu'une seule chambre, selon l'usage presque général du pays; elle étoit assez grande, et les deux lits de camp qui y étoient placés étoient couverts de tapis et de coussins. D'énormes troncs de chênes réunis sur le foyer, qui occupoit le centre de la chambre,

(1) 80 copecks ou centimes.

étoient allumés depuis long-temps, et nous rappeloient les larges cheminées de nos pères, les immenses souches qu'ils y brûloient, et leur manière de se chauffer. Elle nous parut d'autant plus commode, que nous avions tous grand besoin de nous sécher, après avoir été exposés à une pluie de six heures consécutives.

Georgighia étoit le nom de notre hôte. Il nous présenta sa femme. Elle étoit grande, svelte et très-belle. Quoiqu'elle eût déjà une fille de douze ans, elle n'en avoit elle-même qu'à peine vingt-six, l'usage, dans toute la Mingrelie, étant de marier les jeunes filles dès l'âge de douze ans; leur nubilité se déclare souvent avant ce terme. Elle nous salua de la manière la plus affable, et pendant tout le temps que nous restâmes parmi eux, elle conserva un air d'aisance qui nous étonna beaucoup.

Après leur avoir offert le thé, nous nous disposions à faire usage de nos provisions; mais notre interprète nous annonça qu'on nous avoit préparé à souper. Effectivement on ne tarda pas à placer devant nous un long banc sur lequel les domestiques, en assez grand nombre, vinrent à la suite les uns des autres ranger les mets qui nous étoient destinés. Ils consistoient en trois énormes morceaux de pâte de millet chaude, à

laquelle ils donnent le nom de gomi, et que l'on détachoit avec une truelle de bois de la chaudière de fer qui le contenoit. On plaça ensuite sur les bancs deux poulets rôtis, une grande gamelle de bois très-grossièrement travaillée, contenant des morceaux de chair de bouc, dont la sauce n'étoit que de l'eau froide, et enfin un fromage blanc fait avec du lait de chèvre. De grandes galettes de farine de maïs tenoient lieu d'assiettes et de pain.

Un esclave servoit d'échanson, et remplissoit nos verres à mesure qu'ils étoient vides. Quant à notre hôte et à ses commensaux, ils buvoient les uns dans une corne de touri, et les autres dans une espèce de vase de bois creusé et garni d'argent, auquel ils donnent le nom de coula.

Toute la famille et les amis de la maison s'étoient assis à table avec nous, mais sur des bancs séparés. La chambre en étoit remplie, et les portes étoient obstruées par une foule de curieux.

Le vin rouge que notre hôte nous fit boire ne manquoit pas de force; il étoit de bonne qualité, et n'avoit aucun rapport avec les vins qu'on vendoit au bazar de Redoute-Kalé.

Le repas achevé, comme nous n'avions pas voulu occuper seuls la chambre, le maître de la

maison et sa femme couchèrent sur un des lits de camp, et nous fîmes étendre nos matelas sur l'autre.

Sa maison est placée sur un tertre garni de beaux arbres. A l'extrémité de ce tertre, se trouve une église construite en bois, avec beaucoup de soin, et qui n'étoit pas encore achevée. Les côtés de ce bâtiment sont formés avec des planches de chêne d'environ deux pouces d'épaisseur, bien polies, et rassemblées par un encadrement. Autour de cette église, on a conservé quelques frênes, des tilleuls et des ormes remarquables par leur grosseur.

Le maire de Khopi est propriétaire de trois cents disséatines (sept cent cinquante arpents) de forêts. Nous y reconnûmes l'espèce de bois que les Russes appellent crasnoya-dereva (bois rouge), et les Mingreliens outchelia. C'est une sorte d'if qui devient, dans cette contrée, d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires. Il est très-droit, et son écorce se détache comme celle du platane; sa couleur et ses veines lui donnent beaucoup de rapports avec l'acajou : il a, comme ce dernier, le défaut d'être un peu cassant. Il pourroit être utile pour l'ébénisterie, car il a le grain serré, et prend le plus beau poli. S'il étoit commun dans les forêts de la Mingrelie, ce

dont je n'ai pu m'assurer, comme il est, ainsi que le tek de l'Inde, inaltérable dans l'eau, il pourroit, je pense, être propre à la construction navale; et s'il devenoit un objet d'exportation, il nous mettroit dans le cas d'avoir des vaisseaux d'une durée bien plus longue que ceux qui sont construits avec les chênes de la plupart de nos forêts.

Pour reconnoître les bons offices du chef du village, nous lui offrîmes deux rasoirs, et une serpette pour tailler ses vignes. Encouragée par ces petits présents, sa femme nous demanda des ciseaux, un dé à coudre, des aiguilles, et, par-dessus toutes choses, elle attacha un très-grand prix à deux petites cuillères de métal qui faisoient partie de notre ménage de route; fantaisie que je m'empressai de satisfaire, et qui me prouva que, si ce peuple mange encore avec les doigts, s'il ne connoît pas l'usage des mouchoirs, s'il est étranger à tout ce qui est devenu de première nécessité dans les pays civilisés, rien ne seroit plus facile que de lui créer des besoins, en lui inspirant le goût des produits de nos manufactures, et de l'amener successivement à l'amour du travail et à des mœurs plus douces.

Ayant témoigné à mon hôte mon étonnement de ce qu'il ne tiroit aucun parti des frênes, des ormes, des bois rouges et des noyers, dont

ses forêts étoient remplies, il me répondit, avec l'expression du plus profond regret, qu'il savoit parfaitement que partout ailleurs on sauroit mettre à profit ces arbres, mais que ses compatriotes étoient des ignorants, et ne savoient où trouver des débouchés aux productions de leur pays.

Avant de partir, il nous présenta sa fille : elle étoit extrêmement jolie. Son costume et celui de sa mère consistoient en une robe d'indienne rayée rouge et jaune, sur laquelle elles en portoient une seconde ouverte, de toile de coton bleu; celle de la jeune fille étoit ornée de ganses et de petits boutons d'argent. Leur tête étoit couverte d'un bandeau et d'un voile.

L'air de ce canton élevé est très-sain. Les fièvres intermittentes y sont extrêmement rares; et, s'il faut en croire notre hôte, on y compte plusieurs centenaires. Mais j'avoue que j'ai peu de confiance dans leurs calculs, lorsqu'ils concernent l'âge des vieillards, aucun acte public ne constatant les naissances et les décès.

La curiosité étoit chez notre hôte la passion dominante. Semblable aux insulaires de la mer du Sud, à l'instant où nous étions prêts à partir, nous le trouvâmes dans notre britchka, visitant toutes les poches, examinant tout ce qui y étoit

renfermé, et sollicitant de notre générosité quelques-uns des petits objets à notre usage. A notre départ, il monta à cheval, accompagné de quelques Mingreliens à pied, ne voulant, disoit-il, nous quitter qu'après que nous aurions traversé deux mauvais ponts que nous ne tardâmes pas à rencontrer. Il nous donna alors l'assurance que toutes les difficultés étoient passées, et cependant elles avoient à peine commencé.

De Khopi jusqu'à la poste de Sakharbet, on ne compte que huit werstes; nous mîmes près de huit heures à les parcourir, moins peut-être à cause de l'état des chemins que par suite du temps affreux que nous eûmes pendant ce voyage.

Dans cette contrée, les nuages, poussés par les vents de mer, sont arrêtés par les forêts, s'y accumulent, et y occasionnent des orages qui durent, non comme en Europe, quelques heures; mais souvent deux jours de suite, presque sans interruption.

Depuis trente-six heures, ces pluies abondantes ne cessoient de tomber; et comme les eaux, descendues des montagnes avec rapidité, avoient emporté plusieurs des petits ponts qu'on trouve sur cette route, nous fûmes obligés d'attendre qu'on eût pu les rétablir. Cette répa-

ration fut faite par vingt-cinq Mingreliens, qui, au milieu de la pluie, travaillèrent continuellement sans se plaindre, nous prouvant ainsi qu'ils sont capables de docilité et de zèle, et que ce peuple sortiroit aisément de son état de misère et de paresse, si son travail étoit payé et encouragé. Les gratifications que j'avois accordées la veille à ceux qui m'avoient accompagné jusqu'au village de Khopi, étoient déjà connues de tous les habitants du canton, et avoient eu, pour les nouveaux secours dont j'avois besoin, beaucoup plus d'influence que toutes les réquisitions possibles.

Les forêts que nous parcourions étoient, de distance en distance, séparées par de beaux pâturages, par des vignobles et des champs de maïs, de millet et de tabac.

Cette dernière plante réussit admirablement en Mingrelie, et sa qualité équivaudroit aux premières sortes de la Virginie, si les habitants en entendoient la culture et en connoissoient la préparation aussi bien que les Américains.

Les oliviers sauvages qu'on rencontre dans toutes les forêts de la Mingrelie, indiquent assez les succès que ne pourroit manquer d'obtenir la culture de cet arbre précieux, dont les plants pourroient se tirer de Trébizonde. Cette cul-

ture enrichiroit d'autant plus les colons, que les longs carêmes des Russes occasionnent une grande consommation d'huile. On voyoit aussi dans ces forêts un assez grand nombre de noisetiers et de châtaigniers; si ces arbres étoient plus multipliés, leur produit, recherché dans toute la Russie, pourroit augmenter les articles d'expédition de Redoute-Kalé, et remplacer dans les ports de la mer Noire ces mêmes fruits qui y arrivent de la Natolie.

Sakharbet, où nous nous arrêtâmes, est un village composé d'environ deux cents maisons dispersées, et presque toutes bâties sur des plateaux assez élevés.

Le poste des cosaques est placé dans une vallée qui borde et domine la Siva. De l'autre côté de cette rivière, on aperçoit de très-beaux pâturages entourés et entremêlés d'arbres. Ils servent de pacage aux bestiaux et aux nombreux porcs que possèdent les paysans du village de Sakharbet. Pour y aller, ces animaux, excités par les cris de leurs gardiens, traversoient à la nage la Siva, malgré la rapidité de son courant.

Dans toute cette contrée, les chevaux, les vaches et les porcs sont d'une petite espèce. Le porc de la Mingrelie a le poil long, noir et rude

du sanglier; sa chair passe pour légère et nourrissante, et, sur ce point, l'opinion du pays est encore conforme à ce qu'en a dit Chardin.

Il étoit impossible de traverser la rivière dans ce moment et nous fûmes obligés d'attendre pendant deux jours la baisse des eaux. Heureusement, le jeune officier de cosaques qui commandoit ce poste fut plein d'attentions pour nous; il nous procura les approvisionnements dont nous avions besoin, et ne nous laissa partir que lorsqu'il eut la certitude que la rivière étoit guéable, et encore voulut-il nous accompagner jusqu'à la poste suivante, celle d'Abacha.

L'air que l'on respire sur le plateau de Sakharbet est extrêmement sain, et nous remarquâmes avec plaisir qu'il ne s'y trouvoit pas un seul soldat malade. En général, la situation des postes de cosaques n'a pas été aussi bien choisie.

Le mercredi 22 juin, nous partîmes à deux heures après midi de Sakharbet. L'officier avoit eu soin de réunir vingt Mingreliens pour nous aider dans notre route, et nous ne tardâmes pas à reconnoître la nécessité d'un tel secours.

Après avoir parcouru un très-beau pâturage, garni de beaucoup d'arbres, sur la droite de la

Siva, nous entrâmes de nouveau dans les forêts qui continuent pendant plus d'une heure de marche sans autre interruption que des défrichements partiels; et, après avoir traversé ensuite un pays montagneux et inégal, nous atteignîmes ce qu'on appelle le gué de la Siva.

Sur ce point, le terrain étoit au moins à trente pieds au-dessus du niveau de l'eau, et le chemin pour y descendre avoit à peine huit pieds de largeur : il étoit d'ailleurs dégradé par les pluies, et absolument à pic. Sur la gauche il y avoit une montagne; sur la droite, une fondrière de plus de quarante pieds de profondeur. Il fallut donc dételer les chevaux, et descendre pas à pas la voiture, que soutenoient sur le côté et par derrière nos Mingreliens et les cosaques d'escorte. Au moyen de ces précautions, nous parvînmes sans accident au bord de la Siva, qui se jette avec un grand fracas dans la fondrière. En tombant, elle se divise en deux bras séparés par un îlot, sur lequel on voit les ruines d'un vieux bâtiment carré, ayant douze pieds sur toutes ses faces, et entouré d'arbustes. Du milieu de ce bâtiment sortoit un frêne, dont la grosseur prouvoit l'antiquité de cette ruine : elle a dû faire partie d'un moulin.

Malgré la rapidité du courant et la profondeur de l'eau, nous traversâmes heureusement la rivière.

Entre la Siva et la Techaour, sur un espace d'environ six werstes, on rencontre une belle forêt, dans laquelle les ormes, les noyers et les chênes sont assez nombreux; mais l'aune y est partout l'arbre le plus commun, et forme la presque totalité des taillis. Cet arbre semble s'être emparé de la Mingrelie entière.

La Techaour, qui se jette dans le Phase, n'est pas aussi rapide que la Siva. Cependant, son passage présentoit quelque danger, à cause de l'élévation de ses eaux qui dans ce moment étoient débordées.

Avant de continuer mon itinéraire, je ferai observer que les difficultés dont je viens de faire le tableau, tenoient à la circonstance des orages prolongés dont j'ai parlé. Ces obstacles, quand on le voudra, seront levés avec peu de dépense, rien n'étant plus facile que de placer des ponts de bois sur la Siva et sur la Techaour, d'élargir les passages trop étroits, de couper à fleur de terre les tronçons qu'on a laissés dans les défrichements, et enfin de construire plus solidement cette quantité de petits ponts, qui ne consistoient tous qu'en

poutres et en planches posées les unes près des autres (1).

Après le passage de la Techaour, nous continuâmes de traverser des forêts, au milieu desquelles nous remarquions des défrichements assez importants, dont une partie étoit consacrée au pacage des bestiaux, et l'autre à la culture du maïs, du millet, de l'orge et du tabac.

Sur notre gauche, nous découvrions une chaîne de montagnes ornées d'une belle verdure, et, dans un grand éloignement, les sommets du Caucase couverts de neiges.

Sur une de ces montagnes isolées, et à une distance d'environ quatre werstes de notre route, s'élève un vieux château ou monastère; car, dans ces contrées, lorsqu'elles étoient

(1) Depuis trois ans cette route a été beaucoup améliorée. Je sais même qu'en 1823, des pipes de rhum expédiées d'Odessa à une maison anglaise établie à Tiflis, ont pu être chargées à Redoute-Kalé sur des voitures tartares qui retournoient à Bakou, d'où elles étoient arrivées avec un chargement de caviar, provenant des pêches de la mer Caspienne. Ce caviar avoit été expédié par des marchands arméniens pour les îles de la Grèce et pour l'Italie, où la consommation en est considérable.

Je cite ce fait avec d'autant plus de plaisir, qu'il est, dans les temps modernes, le premier exemple d'une relation de commerce directe entre la mer Noire et la mer Caspienne.

exposées aux incursions des Barbares, la construction des couvents et celle des forteresses étoient les mêmes. Ce bâtiment est bien conservé, d'une forme carrée et à quatre campanilles, au milieu desquelles domine une tour assez élevée. L'édifice est construit en pierres de taille d'une grande dimension, placées par assises. Elles nous parurent liées seulement avec de l'argile. La position en devoit être très-forte. Cette construction est vraisemblablement Génoise. Elle servoit sans doute à protéger les caravanes de cette nation guerrière et commerçante, lorsque, maîtresse de Théodosie, elle avoit établi d'immenses relations avec l'intérieur de l'Asie par la Mingrelie et la Géorgie.

Partis tard du poste de Sakharbet, nous ne pouvions arriver que très-avant dans la nuit à celui d'Abacha. Nous nous décidâmes donc à aller demander l'hospitalité à un seigneur Mingrelien, dont l'habitation étoit dans le voisinage.

Dans cette contrée, si peu fréquentée, l'arrivée d'une voiture et de huit à dix cavaliers cause toujours une première impression de frayeur; et il est juste de convenir que la manière un peu étrange dont nous avions pris possession de la propriété du seigneur, étoit faite pour la déterminer. La porte en bois qui en formoit l'entrée

étoit trop étroite et trop basse pour le passage du britchka, et nos cosaques, sans hésiter, firent dans la haie une immense trouée par où nous passâmes à notre aise. Aussi fallut-il que mon interprète, suivi d'un cosaque, allât chercher dans la maison même du prince ceux de ses gens qui nous avoient aperçus, et qui s'y étoient réfugiés. Remis de leur frayeur, ils se décidèrent d'assez bonne grâce à nous offrir, pour y passer la nuit, une maison de bois destinée aux étrangers, et qu'ils nomment occhos. Elle étoit placée à l'entrée de l'immense enclos qui servoit de cour et de pâturage. Le seigneur se trouvoit alors absent; il étoit allé faire sa cour à son souverain Dadian, dont la demeure n'est qu'à vingt werstes de distance de la sienne.

La maison principale du seigneur Mingrelien et tous les bâtiments accessoires étoient placés dans une très-belle prairie garnie d'arbres des plus fortes dimensions, et que traversoit une petite rivière d'eau courante et limpide.

Nous étions à peine descendus de voiture, que le fils du prince vint avec son gouverneur nous faire visite. Cet enfant, à peine âgé de douze ans et d'une figure très-agréable, avoit les manières douces et prévenantes, et nous engagea avec beaucoup d'instance à disposer libre-

ment de la maison de son père. Nous étions à l'époque d'un des carêmes de l'Église Grecque, et ce motif seul l'empêcha de prendre part au repas qu'il nous avoit fait préparer.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous nous remîmes en route, et continuâmes de cotoyer les montagnes qui s'élevoient sur notre gauche, et de traverser de belles forêts. Sur une étendue de cinquante pas carrés, nous comptâmes plus de cent cinquante arbres des plus fortes dimensions.

Vers neuf heures, nous arrivâmes au poste des cosaques d'Abacha, après avoir passé à gué une rivière qui porte ce nom.

CHAPITRE VI.

Départ d'Abacha.—Aspect du pays depuis ce poste jusqu'à la Tskeniskal. — Passage de cette rivière. — Marane. — Cause de l'insalubrité de cette position.—La Goubitskale, rivière et poste de cosaques. — Arrivée à Kotaïs. — Description de cette ville.

Nous reconnûmes dans le chef du poste d'Abacha un officier de cosaques que, le dimanche précédent, nous avions rencontré, lorsqu'au milieu de l'affreuse pluie d'orage que nous essuyâmes près du monastère de Khopi, nous avions à surmonter toutes les difficultés de la route. Il étoit alors dans un état d'ivresse qui avoit redoublé son zèle à nous servir, et ne l'avoit pas rendu plus éclairé sur les moyens de nous tirer d'embarras. A notre arrivée, il étoit d'un très-grand sang-froid, et n'avoit rien perdu de son caractère d'obligeance. Il voulut absolument nous accompagner pendant une partie de la route d'Abacha à Marane, et ne nous quitta

que lorsque nous fûmes sortis des chemins difficiles.

En partant du poste, le pays continue d'être couvert de forêts; mais elles sont beaucoup plus entremêlées de pâturages et de terres cultivées. Nous remarquions d'ailleurs avec plaisir d'assez vastes portions de bois en défrichement, indice certain d'une augmentation de population et de culture, et d'une amélioration dans le sort de ces peuples.

Au milieu des arbres fruitiers, la plupart entourés de ceps de vigne, qu'on rencontre dans toutes ces forêts, les pêchers et les figuiers étoient les plus nombreux. Les grenadiers se faisoient aussi remarquer par leurs magnifiques fleurs ponceau, alors dans tout leur éclat. Les myrtes y étoient également très-communs.

A quelques werstes d'Abacha, on découvre successivement deux couvents construits en bois. Leurs enclos sont plantés d'une grande quantité de mûriers noirs. Ces arbres sont de la plus grande beauté.

Dans ce canton où, pour obtenir de belles récoltes, il suffit d'effleurer la terre, on laboure avec deux bœufs. La charrue se compose d'une seule pièce de bois recourbée et non ferrée.

Entre Abacha et Marane, les mûriers sont

très-nombreux. Mais l'éducation des vers-à-soie, et surtout l'art de filer la soie, y sont encore dans l'enfance.

Les propriétaires de ce canton possèdent de grands troupeaux de vaches, de chèvres et de cochons. L'humidité du pays s'oppose à l'entretien et à la propagation des moutons.

Nous mîmes six heures pour parcourir les vingt-sept werstes que l'on compte entre Abacha et Marane. Sept ou huit werstes avant d'arriver dans ce dernier village, on trouve la Tskeniskal : c'est l'Hippus ou fleuve Cheval des Grecs, nom qu'on lui avoit donné à cause de sa rapidité. Sa largeur est presque égale à celle du Phase. Il n'y a aucune navigation sur cette rivière au-dessus de Marane, son cours étant coupé d'îlots et d'écueils formés par la quantité énorme de pierres, de cailloux et d'arbres, qui, après les orages, sont entraînés du haut des montagnes du Caucase, et se réunissent sur l'un ou l'autre point.

La Tskeniskal charrioit, dit-on, jusque dans le Phase des paillettes, et même quelquefois des morceaux d'or. C'est un fait auquel aujourd'hui on ajoute peu de foi. Cependant, à en croire les habitants de cette contrée, il n'y a pas quarante ans encore que la récolte de ces paillettes étoit un

objet de trafic pour les riverains de la Tskeniskal, et une branche des revenus des rois de Mingrelie.

Après avoir assez long-temps cotoyé la droite de la Tskeniskal, nous arrivâmes vis-à-vis Marane. Comme il ne s'y trouvoit ni bac ni ponton, on avoit placé sur deux cayouques un plancher, qui se composoit de six pièces de bois posées les unes auprès des autres, et qui n'étoient pas même réunies par une traverse. C'est sur ce foible appui que l'on plaça notre britska, et que trois soldats le conduisirent sur la gauche du fleuve, en courant vingt fois le risque de l'y voir renversé. Quant à nous, nous traversâmes la Tskeniskal dans un cayouque, et arrivâmes sans malencontre, le 10-22 juin, à Marane, dont le commandant nous offrit l'hospitalité.

Cet officier est polonais. Il a épousé une Française remarquable par sa petite taille, par son air d'intelligence et sa vivacité. Je les avois connus l'un et l'autre à Kotaïs, à mon premier voyage, en août 1820.

A cette époque, j'étois venu jusqu'à Marane, et j'avois passé seulement vingt-quatre heures chez le prince Abkazoff, Géorgien, colonel d'un régiment de chasseurs. Sa figure hâve, celles de ses officiers et de ses soldats, annonçoient évi-

demment que ce village méritoit à juste titre la réputation d'être un des plus malsains de l'Immirette. Dans la soirée, le prince me proposa une promenade dans la belle prairie qui se prolonge depuis la maison occupée par le commandant jusqu'à la Tskeniskal. En la parcourant, je fus frappé des émanations des fleurs odoriférantes dont ce pâturage étoit couvert. Elles vicioient l'air vital, et il étoit impossible que cette circonstance n'eût pas la plus grande influence sur les fièvres putrides, malignes et intermittentes, qui régnoient à cette époque, et qui, tous les ans, emportoient plus d'un tiers de la garnison. Je me rappelai alors ce que les voyageurs en Afrique nous racontent sur le danger du trajet de Saint-Louis à Galam, par le Sénégal, au moment où les arbres gigantesques qui bordent le fleuve sont en fleurs.

Aussi, lorsqu'à mon retour à Tiflis, le général en chef Yermoloff m'eut engagé à lui communiquer les observations que j'avois pu faire dans mon voyage, je ne manquai pas de fixer son attention sur l'insalubrité de Maranne, et de lui en indiquer les causes. Depuis ce moment il a fait vérifier mes observations, et aujourd'hui le régiment des chasseurs placé dans une situation élevée, non loin d'Abacha, n'est plus

exposé aux maladies fréquentes, qui l'atteignoient dans son ancien cantonnement.

Nous restâmes deux jours à Marane pour nous y reposer. Nos bagages, qui avoient remonté le Phase, y étoient arrivés la veille.

De Marane à Kotaïs on compte quarante-deux werstes. Le pays qu'on parcourt pendant les vingt premières, jusqu'au poste de la Goubitskale, cesse d'être uniquement couvert de forêts. Un mélange heureux de pâturages, de champs de coton, de maïs et de vignes, au milieu desquels on a conservé une grande quantité de beaux arbres, donne à ce canton l'aspect d'un jardin anglais.

Le coton qu'on y cultive n'est pas assez abondant pour devenir un objet d'exportation. Il est filé dans le pays. On en fait des toiles communes; elles sont en grande partie teintes en rouge avec la garance sauvage qu'on y recueille. Ce coton est très-blanc, assez soyeux, mais à courte soie : c'est le coton annuel et herbacé.

La poste de Goubitskale, occupée par des cosaques (1), est placée dans une situation

(1) Toutes les postes dans les provinces russes au-delà du Caucase sont occupées par des cosaques du Don; ils y restent trois ans. Ce service leur compte comme service de guerre.

basse, humide et malsaine; elle est entre deux rivières : l'une n'est, pour ainsi dire, qu'un ruisseau; l'autre est la Goubitskale, que tantôt on passe à gué avec la plus grande facilité, et qui quelquefois devient un torrent large, profond et tellement rapide, que trois jours après notre passage nos bagages ne purent la traverser. Ceux qui les accompagnoient furent obligés de bivouaquer avec leurs chariots pendant trente-six heures, en attendant l'écoulement des eaux.

Après avoir passé la Goubitskale, et laissé sur sa droite un monastère d'hommes, on entre dans une forêt dont le terrain est pierreux et de la plus mauvaise qualité : aussi le taillis y est-il foible et clair-semé, la futaie basse et de mauvaise venue.

Avant d'arriver à Kotaïs, à environ six werstes de cette ville, on trouve sur la gauche un couvent de femmes. Lorsqu'elles aperçoivent des voitures, assez rares dans cette contrée, elles ont recours aux aumônes des voyageurs, indices certains que ce monastère n'a pas été richement doté par ses fondateurs.

En sortant de la forêt, et lorsqu'on n'est plus qu'à quatre werstes de Kotaïs, on découvre cette ville dans tout son ensemble. Pour se rendre dans la ville basse, où est placée la maison du

gouverneur, prince Gortschakoff, qui nous avoit offert l'hospitalité, on est obligé de suivre pendant près d'une demi-werste une chaussée extrêmement escarpée. Elle est appuyée contre une montagne assez élevée, et domine le Phase à plus de soixante pieds de hauteur. Ce chemin, trop étroit pour que deux voitures y puissent passer à la fois, étoit dans un tel état de dégradation, qu'on étoit exposé à chaque instant au danger d'être renversé dans le fleuve (1). . . . .

Avant d'arriver au pont qui sépare l'ancienne ville de la nouvelle, on est forcé de prendre les plus grandes précautions pour ne pas être entraîné, tant la descente est rapide. Le passage même du pont n'est pas exempt de dangers. Les culées sont en pierres, et m'ont paru d'un travail très-ancien; mais l'arche du milieu ayant été emportée dans une crue d'eau, le plancher qu'on y a substitué est placé sur des poutres, et si peu solide, qu'il est à craindre qu'il ne s'écroule un jour sous le poids de quelque voiture.

Le prince Gortschakoff avoit le projet de remplacer ce pont par un autre qui devoit être

(1) En 1823, ce chemin a été entièrement rétabli, et ne présente plus aucun obstacle aux voitures.

construit dans la ville basse : on éviteroit ainsi le chemin dangereux dont je viens de parler.

En arrivant à l'habitation du prince, nous le trouvâmes de retour de la veille avec son aide-de-camp. Au lieu de venir d'Abacha à Marane, il avoit, de ce premier poste, traversé la Tskeniskal à peu de distance de la ville de Khoni, et ainsi il avoit épargné vingt werstes de chemin. En prenant cette route, les voyageurs de Redoute-Kalé peuvent éviter la position insalubre de Marane, et arriver plus promptement à Tiflis.

Kotaïs ou Cotatis, capitale de l'Immirette, et autrefois de toute la Colchide, est une ville de la plus haute antiquité. Le géographe d'Anville, si justement estimé pour ses savantes recherches et son exactitude, la considère comme la patrie de Médée. En admettant ce fait, sa fondation seroit pélasgienne, et antérieure de plus de douze cents ans à la naissance de Jésus-Christ, et de cinq cents à la fondation de Rome.

Il ne reste plus aucun vestige des premières constructions de cette ancienne ville. Peut-être ont-elles été couvertes par des constructions postérieures. C'est ainsi qu'à Murviédro, la célèbre Sagunte, on reconnoît évidemment, près des restes du temple de Diane, et sur le

même emplacement, le travail des Saguntins, celui des Romains, et enfin celui des Maures.

L'ancienne ville de Kotaïs étoit placée sur une montagne assez élevée et presque à pic à la droite du Phase. La ville actuelle est dans la plaine, sur la gauche du fleuve, et mieux située que la première pour le commerce. La position de l'autre étoit plus convenable comme ville de guerre, et pour la salubrité de l'air qu'on y respire. On y voit les restes d'une très-belle église construite en pierres. Le style de son architecture, et ses ornements extérieurs, sculptés avec beaucoup de soin, et représentant des animaux, des candelabres et des dessins bizarres, annoncent l'époque où les arts, à Constantinople, avoient déjà perdu le caractère de pureté qui long-temps avoit distingué les monuments grecs. Tous les ans, les Immirétiens du voisinage enlèvent quelques fûts de colonnes, quelques pans de murs dont ils se servent pour former des enclos, et dans quelques années à peine restera-t-il des traces d'un édifice qui rappeloit en même temps la piété des premiers rois chrétiens de cette contrée, et l'état des arts sous Justinien.

Autour de ces ruines, sont placés les bâtiments en bois qui composent l'archevêché : quelques

maisons sont occupées par des prêtres attachés à son église, et par des cultivateurs. Il s'y trouve aussi un magasin à poudre. Dans le voisinage, il existe des sources d'une eau excellente.

De cet emplacement, on jouit d'une vue magnifique qui, vers l'orient, s'étend beaucoup au-delà du monastère de Gaelaeth, et, vers le midi, jusqu'aux montagnes d'Akhaltzikhe. Les murs de l'ancienne ville sont encore en assez bon état, et se font remarquer par leur épaisseur et leur solidité. Dans la ville moderne, avant l'arrivée du prince Gortschakoff, les rues étoient généralement tortueuses, et les maisons placées pour ainsi dire au hasard, sans aucun alignement. La plupart sont construites en clayonnages, entremêlés d'argile blanchi extérieurement avec de la chaux. Les habitations de quelques seigneurs et des riches marchands sont en bois. Les rues, les places sont garnies d'arbres, parmi lesquels les cognassiers, les figuiers et les noyers sont les plus nombreux. Au milieu de son irrégularité, l'aspect de Kotaïs a quelque chose de champêtre et de pittoresque qui plaît, et que relèvent d'ailleurs la beauté de la campagne qui environne cette ville, et ce mélange de vallées et de forêts encadrées de trois côtés par de hautes montagnes, dont le sommet, pendant la

plus grande partie de l'année, est couvert de neige.

Le bazar est assez vaste; toutes les boutiques sont en bois, et placées sur deux lignes parallèles. Les marchandises qu'on y trouve viennent de Constantinople, de Tiflis et d'Akhaltzikhe; elles servent à la consommation de la garnison et des habitants : ceux-ci n'achètent jamais que par échange contre des fourrures, des soies, des cotons, des cires, des miels, et autres productions de leurs terres qu'ils apportent régulièrement au bazar les mercredis et vendredis.

Kotaïs est susceptible de devenir une des villes les plus importantes des provinces russes au-delà du Caucase. Ses agrandissements, depuis quelques années, sont très-remarquables : ils sont dus en grande partie au zèle et aux soins particuliers du prince Gortschakoff. Il a fait construire des corps de caserne, des hôpitaux et les autres bâtiments nécessaires à la garnison. Beaucoup d'officiers ont fait bâtir aussi des maisons en bois, particulièrement sur la belle prairie que cotoie le Rion, et qui sert de place d'armes. Dans les jardins qui sont attenants à presque toutes ces maisons, on remarque beaucoup de saules pleureurs et de peupliers d'Italie. On doit aussi au prince Gortschakoff un très-beau jardin

planté avec goût, et dont le public a la jouissance. Les dimanches et les jours de fêtes, les musiciens de la garnison y jouent des airs nationaux et Lesghis.

La population de Kotaïs est encore peu nombreuse : les Juifs, au nombre d'environ huit cents, en composent presque la moitié; ils remplissent un quartier particulier; le reste de la population consiste en Immirétiens et en Arméniens. Les Juifs s'occupent exclusivement de la vente des productions de la terre. Les Arméniens et les Immirétiens sont presque tous marchands, et tiennent par eux-mêmes, ou par leurs commis, les boutiques du bazar.

La garnison de Kotaïs est assez nombreuse. Tous les établissements militaires et administratifs, pour l'Immirette, la Mingrelie et le Gouriel, y sont réunis. Il est peu de villes où on puisse vivre à meilleur compte qu'à Kotaïs. Le blé y vaut ordinairement 12 à 15 francs le tchetvert (trois cent trente-trois livres un tiers, poids de marc); le maïs, 7 ou 8 fr.; la viande, quelques copecs ou centimes la livre. On achète au bazar dix-huit bouteilles de vin pour 80 copecs, et les autres vivres sont dans la même proportion. Les logements seuls y sont rares et chers, parce que l'activité dans la construction des maisons nou-

velles est loin d'être en rapport avec l'augmentation du nombre des habitants.

J'ai décrit Kotaïs telle qu'elle est. Tout porte à croire que dans quelques années cette ville, si bien placée pour le transit des marchandises entre l'Europe et l'Asie, aura plus que doublé en population et en prospérité.

CHAPITRE VII.

Embarquement à Rionskaia sur le Phase.—Renseignements sur l'organisation des transports entre la Khopi et le Phase.—Forme des bateaux.—Petit Poty.—Tcheladidi. Importance de cette position.—Terna.—Calitza.—Pêche sur le Phase.—Salikari.—Codaru.—Catila.—Goubhani Yekali.—Entrée dans la Tskeniskal.—Observations générales.

La célébrité du Phase, et surtout l'utilité de ce fleuve pour les communications entre Redoute-Kalé et Tiflis, me déterminent à placer ici le journal de deux Français arrivés avec moi à Redoute-Kalé, et qui l'ont remonté avec mes bagages jusqu'à Marane.

La forteresse de Rionskaia, où on s'embarque pour remonter le Phase, a une garnison d'environ deux cents hommes. Sur ce point, le fleuve forme un magnifique bassin, dont les bords sont couverts d'arbres de la plus belle futaie.

J'ai parlé ailleurs de l'abatage considérable que le prince Gortschakoff a fait faire autour de Rionskaia. Il a déjà contribué à rendre ce

lieu plus salubre. J'ai aussi fait mention des obstacles que la possession de Poty entre les mains des Turcs apportoit à la navigation du Phase, le pacha qui y commande ne permettant plus aux bâtiments d'entrer dans le fleuve, pendant que, de son côté, le prince Gortschakoff, pour ne point exposer le pays à la contagion, a défendu toute communication entre les Mingreliens et la garnison de Poty. Par suite de cet état de choses, les productions de la Mingrelie et de l'Immirette qui descendent le Phase, sont aujourd'hui débarquées à Rionskaia, d'où on les transporte par terre à Redoute-Kalé, pour les expédier ensuite dans les divers ports de la mer Noire. Heureusement ce trajet n'est que de douze werstes, et le chemin est uni et commode.

Si la navigation du Phase est nulle dans ce moment, sous le rapport d'une communication directe avec la mer Noire, elle n'est pas moins très-importante pour les transports intérieurs.

La couronne se sert de cette navigation pour faire arriver à Marane, et distribuer de ce point dans toute l'Immirette les farines de seigle qui lui sont apportées par les bâtiments de la flottille de Kertch, pour l'approvisionnement des troupes cantonnées dans le Gouriel et dans la Mingrelie.

Ces farines, qui déjà ont contracté une grande humidité dans les hangars mal construits et privés d'étuves, qui se trouvent à Redoute-Kalé, sont transportées à Rionskaia sur des chariots appartenants à la couronne.

Pour monter ce service, on a fourni au commandant de Redoute-Kalé un certain nombre de voitures et quatre-vingts paires de bœufs. On lui renouvelle tous les ans la huitième partie des animaux : on lui abandonne, pour les nourrir, les terres situées autour de la forteresse et entre Redoute-Kalé et Rionskaia; enfin, des soldats sont attachés à cet établissement comme conducteurs et gardiens. Au moyen de ces arrangements, le commandant est tenu d'effectuer sans délai et dans toutes les saisons de l'année tous les transports qui ont lieu entre les deux fleuves pour le compte du gouvernement.

Le principal établissement rural pour l'entretien de ces bœufs a été sagement placé dans une prairie, à l'entrée des bois et près de la Nabada. Cette petite rivière prend sa source dans les marais qui bordent la Siva. Elle n'a qu'un cours de quelques werstes, et se jette dans la mer Noire, à une lieue environ de l'embouchure du Phase.

La couronne paie pour le transport par eau, depuis Rionskaia jusqu'à Marane, 1 rouble 60 copecs assignations (1 franc 60 centimes) par tchetvert de farine, pesant trois cent trente-trois livres un tiers, poids de marc. Ce prix doit être avantageux aux Mingreliens qui ont entrepris ce transport, puisqu'ils ont proposé de l'exécuter au même taux pour le commerce.

Leurs bateaux ou cayouques sont de deux espèces. Les uns sont longs, étroits, d'une seule pièce, comme les pirogues des Sauvages. Les autres sont beaucoup plus grands, et portent jusqu'à dix tonneaux de marchandises. Ils se composent de trois à quatre planches peu épaisses et très-mal liées ensemble. Ces bateaux ne sont enduits ni de brai ni de goudron; ils sont calfatés avec si peu de soin et si peu profonds, que les farines y courent sans cesse le risque d'être avariées ou de contracter de l'humidité. D'ailleurs, les sacs sont à peine couverts par de mauvaises toiles, qui ne peuvent les garantir longtemps contre les pluies d'orage.

Des belandres, telles que celles qui sont en usage sur les canaux de la Flandre, seroient très-convenables pour la navigation du Phase et celle de la Khopi, et même pour le cabotage de la mer Noire. On doit s'attendre à cette utile in-

novation, et à toutes les améliorations que réclament ces pays nouveaux, séparés de l'Europe pendant tant de siècles, si, comme tout porte à le croire, les étrangers industrieux que l'ukase du 8-20 octobre 1821 attirera en Géorgie, continuent à y jouir d'une protection éclairée et pleine de bienveillance.

Les deux Français dont je vais décrire le voyage, avoient reçu l'hospitalité à Rionskaia chez l'officier qui commandoit la forteresse.

Le jour du départ (4-16 juin 1822), vers quatre heures du matin, on s'occupa à placer leurs bagages sur cinq bateaux qu'on avoit mis en réquisition. Les deux plus grands pouvoient porter chacun douze milliers, et avoient cinq hommes d'équipage; les autres n'en avoient que deux. J'avois aussi obtenu le passage pour un médecin né dans l'île de Corse, qui ne savoit que l'italien et quelques mots de turc. Cet homme avoit exercé son art dans divers cantons de l'Italie, et ensuite dans l'Asie-Mineure. Soupçonné par les Turcs d'être Grec, il avoit eu beaucoup de peine à échapper à leurs persécutions, et étoit arrivé à Redoute-Kalé peu avant nous, dans l'intention d'aller chercher fortune sur les bords du Cyrus. Il avoit avec lui sa femme et deux enfants, et pour domestique et inter-

prête un marin Ragusais, qui avoit été long-temps au service de l'Angleterre. La sobriété du médecin Corse contrastoit avec l'état d'ivresse continuel du marin. Pendant que celui-ci se livroit à son intempérance, l'autre, doué d'une piété fervente, jeûnoit trois fois par semaine : le vendredi et le samedi, pour ajouter à l'abstinence prescrite par l'Église; le mercredi, en l'honneur de saint Antoine-de-Padoue, son patron. Dans le bateau où étoit le médecin, se trouvoit aussi un pauvre Géorgien, menacé de devenir aveugle, et un Grec malade, dont il avoit entrepris la guérison à forfait.

Les préparatifs du départ durèrent jusqu'à huit heures. Ils partirent alors de Rionskaia en remontant le fleuve, et s'arrêtèrent un instant à six werstes de la forteresse, au petit Poty. Ce village, qui se compose de vingt ou trente maisons, présente un emplacement très-convenable pour y former un port d'embarquement. Les bords de la rivière, dans cet endroit, sont assez élevés et à l'abri des inondations. L'air y est sain.

Ce village conviendroit beaucoup mieux au commerce que Rionskaia. Il seroit facile d'y établir un bon chemin de communication avec Redoute-Kalé : il faudroit seulement alors dessé-

cher un marais de peu d'étendue, qu'on trouve entre les deux villages. Quelques fossés suffiroient pour ce travail; ils conduiroient dans le Phase ou dans la Siva les eaux actuellement stagnantes.

Sur toute cette partie du fleuve, on rencontre un grand nombre d'îles couvertes de bois : elles ne sont pas habitées. Les voyageurs, pendant ce premier trajet, n'aperçurent aucune trace des villes antiques citées par Strabon; mais en supposant même qu'elles aient été construites en briques, on ne peut, après deux mille ans, s'attendre à en retrouver les restes sous ce climat humide, comme sous le ciel sec et conservateur de la Perse.

Les mariniers, dans cette première journée, se servirent autant qu'il leur fut possible du chemin de halage pratiqué le long du fleuve, et cependant les difficultés pour le remonter étoient telles, qu'à peine firent-ils une werste à l'heure. Les orages qui duroient depuis plusieurs jours avoient donné au Phase une rapidité qu'il n'a pas dans les temps ordinaires.

Peu avant d'arriver à Tcheladidi, tout à coup un des bateaux se remplit d'eau, et le danger eût été extrême, si on n'avoit pas eu la faculté de le tirer tout de suite à terre. On ne tarda pas à

s'assurer que la voie d'eau qui s'étoit manifestée avoit été occasionnée par le petit chien du médecin Corse, qui avoit arraché en silence l'herbe et le coton avec lesquels le cayouque étoit grossièrement calfaté.

Tcheladidi (1), distant de douze werstes de Rionskaia, est un village de plus de deux cents maisons, dont cent quatre-vingts sont placées sur la gauche du Phase, et une vingtaine sur la droite : les habitants ont la réputation d'être laborieux et intelligents.

Ce sont eux qui ont entrepris les transports de la couronne, et auxquels appartiennent le plus grand nombre des bateaux qui naviguent sur le Phase. Ils s'occupent aussi de la pêche, qui, sur ce point et sur plusieurs autres le long du Phase, est généralement affermée pour le compte de Dadian : ils cultivent le maïs, le millet, la vigne et le tabac; ils sont dépendants d'un prince Dadian, proche parent du prince régnant. Il a été nommé par le gouvernement

(1) C'est près de ce village qu'on a creusé un canal qui aboutit dans la Siya, et qui établit une communication fluviale entre le Phase et la Khopi. Ce travail, dont les résultats seront si avantageux pour le commerce et pour le débouché des productions de l'ancienne Colchide, fait le plus grand honneur au prince Gortschakoff, qui, le premier, en a conçu l'idée.

russe inspecteur de toute cette partie de la Mingrelie, et passe pour un homme estimable et très-honnête.

Si des Européens fondoient des établissements agricoles dans la Mingrelie, où vouloient monter sur le Phase une navigation avec des bateaux pontés, ils trouveroient facilement des ouvriers dans ce village. Et il en seroit de même si jamais on s'occupoit de la pêche sur le vaste et beau lac Baleastone, situé entre le Gouriel, la Mingrelie et le territoire attenant à la forteresse de Poty. Ce lac passe pour être très-poissonneux.

Les habitants de Tcheladidi se livrent à la chasse pendant l'hiver, et font avec les Arméniens de la Géorgie un commerce assez important en fourrures. Les martres se vendent 5 à 6 abazes (3 ou 4 francs); les peaux d'ours, le même prix; les renards jaunes, 2 ou 3 abazes; la peau de chacal, 1 abaze : on ne fait aucun cas des peaux de lièvres; il seroit facile de s'en procurer une grande quantité et à bas prix. Ces pelleteries ne valent pas, à beaucoup près, celles du Nord.

On a placé au village de Tcheladidi un poste de trois cent cinquante hommes. Il est commandé par un officier Polonais. Ce poste garantit le pays contre les incursions des turcs du pacha-

lick d'Akhaltzikhe et de la forteresse de Poty. Il y a à peine trois ans qu'ils venoient encore fréquemment enlever pendant la nuit des habitants de ce canton.

Partis de Tcheladidi à six heures et demie du matin, les cayouques continuèrent à remonter le Phase, cotoyant tantôt la droite et tantôt la gauche du fleuve. Les mariniers, pour avancer, s'aidoient des branches d'arbres qui bordoient les deux rives, et ils traînoient les bateaux quand le halage étoit praticable.

Vers onze heures, ils s'arrêtèrent quelques instants à un village Mingrelien bâti sur la droite du fleuve, auquel on donne le nom de Terna : ses habitants sont catholiques. Cette particularité étoit assez remarquable dans cette contrée, où la religion grecque est généralement suivie, pour qu'on prît des renseignements sur l'origine de cette peuplade, et pour qu'on s'assurât si ses traits, son caractère, ses usages ne donneroient à cet égard aucun éclaircissement.

De Terna ils continuèrent leur route pendant sept heures, pour faire environ neuf werstes, et débarquer à Calitza, qui est sur la droite du Phase ou Rion. Avant d'y arriver, on voit deux villages assez considérables, l'un sur la droite, l'autre sur la gauche du fleuve.

Depuis la veille, les eaux étoient baissées de trois pieds, et le courant étoit moins rapide. Malgré ce décroissement, le fleuve avoit conservé assez de profondeur. Seulement, de distance en distance, on rencontroit quelques écueils.

Sur ce point les immenses forêts, qui garnissent les bords du Phase depuis sa source jusqu'à son embouchure, présentoient des parties assez considérables de bois défrichés. Les plantations de mûriers étoient multipliées sur ces terres en culture. La soie qu'on y récolte se consomme dans le pays.

A Calitza, la pêche est assez abondante; elle procure de très-beaux esturgeons, des saumons et des sterlets. Une partie de ce poisson est séchée et fumée, le reste est vendu frais pour la consommation des seigneurs de la Mingrelie et du Gouriel.

Le lendemain, les voyageurs partirent de Calitza à huit heures du matin; ils remarquèrent à une werste de distance, sur la gauche du fleuve, un monastère d'hommes : il est composé de plusieurs corps-de-logis en bois. Ces bâtiments sont en assez mauvais état. En face de ce monastère, on rencontre un banc de sable qui traverse le Phase dans presque toute sa largeur; il est formé par le défaut de courant, cette

partie du fleuve étant très-sinueuse. Tout le terrain de ce canton, sur une longueur de plusieurs werstes, est sablonneux.

Après avoir fait sept werstes, ils s'arrêtèrent pendant une heure au village de Terasson, sur la gauche du fleuve, d'où ils continuèrent leur route jusqu'au village de Sahikari, situé du côté de la Mingrelie. Ses habitants paroissent plus laborieux, et ont plus d'aisance que ceux des autres villages que les voyageurs avoient visités. Ils joignent à la culture du maïs et du millet celle du lin et du chanvre. Il seroit bien étrange que la culture du lin se fût conservée par tradition sur ce point de la Mingrelie, depuis l'époque où les Égyptiens vinrent y fonder une colonie, et y apporter avec cette plante, inconnue alors à ses peuples, l'art de la filer et d'en tisser des toiles. Leurs maisons étoient construites avec beaucoup de soin. Les bâtiments nécessaires à une exploitation étoient réunis dans des enclos séparés, comme si ces propriétés dépendoient de différents seigneurs. On remarquoit dans ces enclos un grand nombre de grenadiers en fleurs.

Nos voyageurs trouvoient avec facilité et à très-bas prix, dans tous ces villages, des poules, des œufs, du riz et de la farine de maïs. Les habitants étoient généralement obligeants, et les

femmes ne fuyoient pas à l'aspect des voyageurs, comme dans quelques autres cantons de la Mingrelie. De temps en temps on leur proposoit, sous main, de leur vendre pour le prix modique de 100 à 120 roubles d'argent (400 à 480 fr.) quelques jeunes filles, qui étoient souvent remarquables par leur beauté.

Près du village de Salikari, le pays qui borde la droite du Phase est assez plat, pendant que la côte attenante au Gouriel est élevée.

Le dimanche 7-19, ils quittèrent Salikari à quatre heures du matin, et arrivèrent à onze heures à Codaru, qui en est éloigné de dix werstes. Le Phase est ici assez rapide.

Codaru se compose d'environ soixante maisons placées sur la droite du fleuve. Sa position est élevée et très-saine. Sous ce double rapport, elle mérite de fixer l'attention du commerce. Vis-à-vis de Codaru, le Phase est partagé en deux bras par une île de près de trois werstes de tour. On y trouve une baie commode, où les bateaux qui naviguent sur le fleuve sont en sûreté contre le courant. Le prince Gortschakoff a fait construire sur cette île, en 1821, un bâtiment ponté d'environ quarante tonneaux. Cette construction fait plus d'honneur au zèle qu'au talent de l'officier de marine qui s'en est chargé.

On y bâtit aussi, dans ce moment, une caserne.

Il seroit facile d'établir sur cette île un très-beau chantier de construction pour la navigation du Phase. La coupe du terrain, sur ce point, présente, depuis la surface jusqu'à cinq pieds de profondeur, une couche de terre grasse mêlée de sable, et au-dessous, une excellente terre à potier, d'un beau grain de couleur grise.

Quelques marchands de Codaru trafiquent avec les Turcs : on y trouve aussi des teinturiers, qui font grand usage de la garance de Guendje, aujourd'hui Élisabeth-Pol; ils se servent aussi d'indigo. Les toiles de coton teintes, dans ces fabriques, jouissent de quelque réputation pour l'éclat et la solidité des couleurs.

Partis de Codaru à midi, pour se rendre à Catila, qui en est distant de huit werstes, ils y arrivèrent à six heures du soir pour y passer la nuit.

Les habitants de ce village, placés sur la droite du fleuve, s'empressèrent d'offrir leurs maisons aux voyageurs, qui, pour quelques paras (1), obtenoient les provisions dont ils avoient besoin. Ils trouvoient rarement des moutons à acheter,

(1) La piastre turque se divise en 40 paras, qui, depuis que la piastre est tombée progressivement de 2 fr. 50 cent. à 9 sous, équivalent aujourd'hui aux centimes.

mais ils se procuroient facilement une chèvre ou un jeune bouc pour 3 ou 4 abazes (2 francs 80 centimes à 3 francs 60 centimes).

Dans tout ce canton, les sangliers, les cerfs et les chevreuils étoient assez communs, et la quantité de faisans qu'ils apercevoient sembloit justifier l'opinion qui attribue aux Argonautes, à leur retour de la Colchide, l'importation de cet oiseau en Europe.

Les princes Mingreliens sont encore dans l'usage de faire la chasse aux faisans avec des faucons. A cet effet, chaque seigneur a deux ou trois esclaves, dont les seules fonctions consistent à apprivoiser ces oiseaux, et à les accoutumer à revenir sur le poing.

La pluie qui nous avoit accablés le dimanche, pendant notre voyage par terre, de Redouté-Kalé à Marane, n'avoit pas épargné nos voyageurs, et elle continua pour eux comme pour nous pendant toute la matinée du lundi; circonstance qui prouve suffisamment que, dans la Mingrelie, les pluies sont rarement locales, et qu'elles embrassent ordinairement la totalité de cette contrée plate, couverte de bois et entourée de hautes montagnes.

Nos voyageurs partirent de Catila à sept heures et demie du matin, passèrent vers neuf heures

devant un village assez considérable, dont les maisons étoient disséminées sur les deux côtés du fleuve, et plus loin, sur la gauche, devant un autre village nommé Didia.

Les bords du Phase, du côté de la Mingrelie, continuent à être moins élevés que ceux du Gouriel.

Le sapin étoit assez commun dans les hautes forêts de la gauche du Phase. La terre végétale a presque partout de deux à trois pieds de profondeur; elle est fréquemment placée sur une couche de sable assez épaisse.

Vers midi, on s'arrêta au village de Goubhani, sur la gauche du Phase, et on en repartit à une heure.

Un peu en remontant, on trouve une île de plus de deux werstes de longueur. Les bois y sont clair-semés; et une partie du terrain, extrêmement fertile, est cultivée par des Mingreliens qui y ont leurs habitations.

Du même côté, le terrain s'élève graduellement jusqu'à la chaîne des montagnes qui séparent l'Immirette et la Mingrelie du pachalick d'Akhaltzikhe, et qui se prolongent dans l'Arménie et la Natolie, entre Trébizonde et Erzeroum. Cette partie de la Mingrelie, attenante au Gouriel, est beaucoup plus salubre que celle qui

est située sur la droite du fleuve. A l'extrémité de cette chaîne de montagnes, le Phase fait un coude vers le nord.

Après l'avoir passé, nos voyageurs s'arrêtèrent à Yekali. Une culture soignée distingue les terres de ce village, dont la population s'élève à près de deux cents habitants. Elles étoient encloses par des palissades, et on y remarquoit quelques moutons, les premiers que nos voyageurs apercevoient depuis leur départ de Rionskaia. La présence de ces animaux prouve que déjà, dans cette partie de la Mingrelie, le terrain est plus sec et plus élevé. Dans tous les villages qui bordent le Phase, les bestiaux sont généralement d'une petite espèce. On n'est pas dans l'usage d'y couper les taureaux, parce qu'on croit que cette opération leur causeroit la mort.

On compte dix werstes du village de Yekali à l'embouchure de la Tskeniskal, en suivant les sinuosités du Phase. Il y auroit à peine six werstes par terre en ligne directe.

A quatre heures du matin, nos voyageurs se mirent de nouveau en route. Ils cotoyèrent les montagnes du Gouriel; et, après être entrés dans un passage étroit, rempli de bancs de sable, ils ne tardèrent pas d'arriver à l'embouchure de la Tskeniskal.

Cette rivière a deux embouchures, séparées par une île couverte de bois : on trouve sur ses bords un grand nombre d'habitations.

Nos voyageurs, entrés vers midi dans la Tskeniskal, la remontèrent avec d'autant plus de difficultés, que son cours resserré, à deux werstes de son embouchure, par de hautes montagnes, acquiert une grande rapidité. Après deux heures de marche, ils observèrent une petite île garnie de bois; et à six heures, ils débarquèrent devant Marane. Ici se termine le journal des deux voyageurs, auquel j'ai cru devoir ajouter quelques observations.

Le Phase, dans tout son cours, depuis Rionskaia jusqu'à Marane, a une profondeur plus ou moins grande, mais qui, même à l'époque des basses eaux, n'est jamais moindre de quatre à cinq pieds. Cette remarque ne reçoit d'exception que sur le banc dont j'ai fait mention, et qui règne dans toute la largeur du fleuve, à peu près à moitié chemin de Redoute-Kalé à Marane.

Il seroit, je pense, facile d'enlever ce banc, et quelques travaux hydrauliques peu dispendieux en empêcheroient le rétablissement.

La Tskeniskal, vers son embouchure, n'a guère que trois pieds de profondeur, et son cours est partout obstrué par des îlots et des

écueils. Heureusement, sa navigation ne peut avoir une grande importance pour le commerce de la Mingrelie.

Les bords du Phase sont sablonneux vers la côte du Gouriel, et vaseux vers celle de la Mingrelie, pays plat et humide.

Les bâtiments qui se rendent ordinairement en cinq ou six jours de Rionskaia à Marane, n'en emploient que deux pour descendre ce fleuve.

A l'appui du journal des deux Français, je dirai qu'ayant descendu le Phase depuis l'embouchure de la Tskeniskal jusqu'à Rionskaia, en avril 1824, je n'ai mis que vingt-deux heures pour faire ce trajet, et que j'ai reconnu l'exactitude du journal que je viens de transcrire.

A cette même époque, le port de débarquement, tant pour les besoins de l'armée russe en Immirette, que pour le commerce, avoit été transporté de Marane, où il étoit précédemment, au confluent de la Tskeniskal et du Phase, sur la gauche de ce premier fleuve.

La position nouvelle est très-commode, le pays magnifique, l'air beaucoup plus salubre qu'à Marane; et on évite ainsi l'inutile navigation de la Tskeniskal : d'ailleurs, de ce poste à Kotaïs, la route par terre est très-facile, et n'est

que de cinq à six werstes plus longue que celle de Marane. Ainsi, peu à peu les améliorations s'opèrent dans cette contrée.

J'ajouterai que, près du confluent des deux fleuves, un prince Immirétien a tracé lui-même un jardin dans le genre anglais. Il est remarquable par le goût qui a présidé à sa distribution, et devient une nouvelle preuve de la facilité avec laquelle ce peuple, à peine en contact avec les Européens, s'accoutumeroit à leurs arts et à leurs usages.

CHAPITRE VIII.

Départ de Kotaïs.—Arrivée à Koni.—Description du pays qui l'environne. —Tchichachi. — Bonne réception chez trois princes Immirétiens.—Passage du Phase.—Psuani. —Justice prompte.—Village de Toachnesy.—La Souhori.—Saposniawo.—Forêt de ce nom.—Herity.—Habitation du prince Tchitchevasy.—Bain d'eaux sulfureuses. —Duableby, aux frontières d'Akhaltzikhe.—Souani.—Belle position.—Traversée du Phase.—Retour à Kotaïs.

PENDANT mon séjour à Kotaïs, le prince Gortschakoff me proposa d'aller visiter le district de Vacca, où la couronne possède de vastes domaines. J'acceptai avec empressement son offre, et je partis à cheval de Kotaïs, le vendredi 28 juin-10 juillet 1822, vers onze heures du matin. J'étois accompagné, dans cette tournée, par mon frère, le fidèle compagnon de mes voyages, par un Français attaché à mon consulat, par un interprète, enfin par M. Sonin, capitaine de génie : trois cosaques à cheval et deux chevaux qui portoient nos bagages, composoient le reste de notre caravane.

Nous décidâmes que, le premier jour, nous irions coucher à Koni, capitale du district de Vacca, afin d'y prendre un capitaine de chasseurs, en garnison à Abacha, lequel occupoit la place de chef du district, et devoit nous guider dans cette tournée. Pour se rendre à Koni, on passe d'abord à la poste de Goubitskale, dont j'ai parlé dans mon voyage de Marane à Kotaïs. Cette poste, occupée par des cosaques, est sur la gauche de la Goubitskale, rivière qui prend sa source dans les montagnes de Radscha, et va se jeter dans le Phase entre Marane et Vartsike. Après l'avoir traversé, nous quittâmes la route qui conduit à Marane, pour nous détourner sur la droite, en remontant vers le nord.

Les forêts que nous parcourions renfermoient un grand nombre de chênes, de frênes et de hêtres, la plupart entrelacés de beaux ceps de vigne, qui montoient, comme en Mingrelie, jusqu'aux cimes les plus élevées, et lioient souvent les arbres entre eux. De grandes portions de ces forêts, depuis quelques années mises en culture, étoient couvertes de riches récoltes en maïs, en millet, en tabac et en coton à courte soie.

Jusqu'ici, pour défricher ces forêts, on a été

dans l'usage de mettre le feu aux arbres, et de laisser au temps le soin d'en achever la destruction : c'est le défrichement des Sauvages ; c'est celui qui est employé dans les parties de l'Amérique septentrionale, trop éloignées des fleuves qui conduisent à la mer, pour y pouvoir transporter les bois de marine ou de charpente, ou dans celles où la main-d'œuvre est trop rare et trop chère pour s'y occuper de la fabrication des potasses.

Nous étions au milieu de juillet, et cependant la verdure de tout le pays entre la poste de Goubitskale et Koni avoit la fraîcheur et l'éclat de celle du printemps. C'étoit le résultat des six semaines de pluies presque continuelles que nous avions éprouvées.

Le vendredi est le jour du marché à Koni comme à Kotaïs et dans toute l'Immirette et la Mingrelie ; c'est la veille du sabbat des Juifs, dont les usages et les coutumes se retrouvent dans toute l'Asie ; observation que Chardin a faite avant moi, et dont il avoit réuni de nombreux exemples dans un ouvrage qui paroît avoir été perdu. M. le colonel Morrier a cherché à remplir cette lacune dans son deuxième voyage en Perse.

En approchant de Koni, nous rencontrions

un assez grand nombre de paysans qui ramenoient, 'en marchandises ou en bestiaux, le produit de la cire, du miel, du coton et du maïs qu'ils avoient été ce jour-là vendre au marché. Bien différents de ce que je les avois vus trois ans auparavant, au moment où une partie du pays s'étoit mise en insurrection, leurs humbles salutations étoient accompagnées d'un regard affectueux, et d'une expression de bienveillance qui nous confirmoient les heureux changements qui se sont opérés dans le caractère des habitants de cette contrée. Ils commencent à s'apercevoir que leur repos et leur sûreté datent du jour où ils ont fait partie des États soumis à l'empereur Alexandre (1).

A moitié chemin de Goubitskale à Koni, nous nous reposâmes près d'un monastère d'hommes à l'ombre d'un de ces superbes tilleuls de vingt-cinq pieds de tour, dont les demeures des habitants de l'ancienne Colchide sont fréquemment environnées.

Koni, où nous arrivâmes trois heures après notre départ de la poste de Goubitskale, et qui

(1) Avant l'occupation de la Colchide par la Russie, cette contrée étoit soumise aux vexations continuelles de la Porte et aux invasions des Abazes.

en est éloigné de vingt werstes, se compose d'environ deux cent cinquante maisons éparses. On y trouve un petit bazar assez mal approvisionné, où les cultivateurs déposent les productions de leurs terres qu'ils n'ont pu vendre les jours de marché. Ce bazar est placé à l'entrée d'une superbe prairie, où se tient le marché, et qui est ornée d'une grande quantité de poiriers, de cognassiers, de platanes et de noyers, tous remarquables par leur grosseur.

Le chef du district demeure à l'extrémité de la prairie. Devant sa maison, on voit une vingtaine d'arbres magnifiques réunis en massifs, et sous lesquels, au moment de notre arrivée, il rendoit la justice. C'étoit l'usage en France dans le moyen âge, lorsque les seigneurs, en allant visiter leurs terres, se faisoient suivre par leur secrétaire, et signoient du pommeau de leur épée les jugements qu'ils rendoient sur-le-champ et sans appel. Il est vraisemblable qu'alors l'obligation, pour celui qui étoit soupçonné d'avoir tort, de prouver son droit par l'épreuve du fer chaud ou de l'eau bouillante, devoit singulièrement réduire le nombre des procès; et il est vraisemblable aussi qu'en Immirette, les plaideurs n'étoient pas très-multipliés, lorsque les rois condamnoient à la perte d'un bras, d'une

jambe ou d'un œil, le plaideur qui avoit tort, et souvent celui qui avoit raison.

Lorsque le chef du district eut terminé son audience, il nous accompagna à une église de construction gothique; elle est placée à l'extrémité de la prairie opposée au bazar, et a fait autrefois partie d'un monastère. Sa fondation remonte, je pense, au douzième ou au treizième siècle. Parmi les ornements sculptés, nous reconnûmes les rosaces et la figure des mêmes animaux que nous avions remarqués sur le portail de l'ancienne cathédrale de Kotaïs. Ce temple est bâti en gros cailloux disposés par assises, et liés par du ciment et de l'argile, au travers desquels perçoient quelques figuiers séculaires, témoins vivants de l'ancienneté du monument. Cette église est entourée de murs épais et élevés, garnis de créneaux et de meurtrières, et assez forts pour mettre les religieux et les habitants qui se retiroient dans cette enceinte, à l'abri des dangers qui accompagnoient les incursions des Mingreliens et des Abazes.

Koni se trouvant sur la route directe qui conduisoit de Kotaïs à Anagri et à Dioscurias, il est vraisemblable que ce monastère faisoit partie des forteresses qui ont été construites pour la sûreté des caravanes et du commerce.

Après avoir examiné ces ruines, nous allâmes visiter quelques maisons de cultivateurs Immirétiens. Toutes étoient bâties sur le modèle de celles dont j'ai donné la description dans mon voyage de Redoute-Kalé à Kotaïs, Elles n'avoient qu'une chambre très-vaste, quelquefois précédée d'une antichambre ou d'un vestibule, ayant deux portes l'une vis-à-vis de l'autre, et au lieu de fenêtres, des ouvertures de quatre à cinq pouces carrés.

Au milieu du foyer, on avoit placé d'immenses marmites en fer, contenant, les unes, de la farine de maïs (koukourous), les autres, de cette farine de millet, à laquelle on donne le nom de gomi.

Toutes les femmes fuyoient à notre aspect; mais, par un sentiment naturel de curiosité et de coquetterie, elles ne négligeoient rien pour nous voir et même pour être vues.

Une seule, âgée de plus de cinquante ans, partageant le caractère processif de ses compatriotes, poursuivit pendant près d'une werste le malheureux chef du district, employant tantôt les sollicitations, tantôt les larmes, et se laissant enfin aller à la colère et aux invectives, pour obtenir une justice qui, disoit-elle, lui étoit refusée.

Après avoir admiré la richesse du sol et la beauté du pays, nous revînmes chez le chef du district, qui nous avoit offert l'hospitalité pour la nuit. Cet officier Russe est marié avec une Immirétienne qui lui sert d'interprète.

Le lendemain, à six heures du matin, nous nous remîmes en route. Deux princes Immirétiens, dont l'un, le prince Tchitchevasy, est chargé de l'inspection du district de Koni, deux greffiers, le chef du district, trois cosaques de sa dépendance, et quatre chevaux de bât chargés de provisions, grossirent alors notre caravane, qui s'achemina vers le Phase, que nous devions traverser entre l'embouchure de la Goubitskale et celle de la Tskeniskal.

Le pays que nous parcourûmes d'abord est généralement plat et garni de belles parties de bois entremêlées de prairies et de terres cultivées.

Au taain dont alloient nos chevaux, de petite taille, nous faisions six werstes, ou une lieue et demie à l'heure. Après deux heures de marche, nous nous arrêtâmes à Tchichachi : c'est un village assez peuplé et dans une très-belle position; il fait partie des vastes propriétés de trois princes Immirétiens très-attachés à la Russie; ils ont des grades dans l'armée : l'un d'eux a le rang de major, et a reçu de Sa Majesté Impériale un

sabre à poignée d'or, en récompense des preuves de courage et de fidélité qu'il a données pendant la révolte de 1820.

Le prince-major nous fit très-bien les honneurs de son manoir; il donna l'ordre d'étendre des tapis et des coussins dans la belle prairie où sont placés sa maison d'habitation et les bâtiments qui servent au logement de ses esclaves. Nous déjeûnâmes sous d'énormes noyers, dont le feuillage épais nous mettoit entièrement à l'abri des rayons du soleil.

Les Russes ont introduit dans cette contrée l'usage du thé; cette boisson fait aujourd'hui partie du luxe des seigneurs Immirétiens, et, par suite, il leur fait vivement desirer de belles porcelaines, des théyères d'argent, des cuillères de vermeil.

Il n'y avoit pas un quart-d'heure que nous étions assis, lorsque nous vîmes arriver un des frères du major, quelques princes du voisinage et un grand nombre de nobles et de commensaux de leurs maisons.

L'usage des tables n'a pas encore pénétré en Immirette; on y supplée par des bancs étroits, sur lesquels on place les mets destinés aux convives. On se sert généralement de galettes de maïs comme assiettes, et, depuis quelque temps,

d'une poterie commune qui se fabrique dans le pays.

Le dîner fut servi par un grand nombre de serfs, qui se suivoient processionnellement. L'un apportoit des soupes entremêlées de viandes et d'œufs; l'autre, des ragoûts de mouton; venoient ensuite des fricassées de poulets, des œufs durs, des écrevisses, du poisson, des volailles rôties, des galettes, une grande chaudière remplie de gomi; enfin, quatre énormes brocs de cuivre remplis de vin étoient apportés par autant d'esclaves.

Chaque serviteur avoit son département. Celui-ci, avec une truelle d'argent, prenoit d'énormes portions de gomi, ou pâte de millet, qu'il plaçoit devant chacun des convives; deux autres découpoient les viandes; les échansons, tenant chacun un de ces énormes brocs, remplissoient continuellement les verres et les vases de diverses formes dont on se servoit pour boire; quelques-uns enfin surveilloient le service en général.

Nous étions placés à un banc; le chef du district et l'ingénieur à un autre; les princes et les nobles en occupoient un grand nombre; les commensaux de la maison et les esclaves étoient debout.

Pendant le dîner, les convives présentoient continuellement à ceux qui entouroient les bancs, quelques morceaux de viande, de la pâte de gomi et des galettes : ces distributions étoient considérées comme une marque de bienveillance particulière. On jetoit les morceaux à ceux qui étoient éloignés, et ils les saisissoient avec beaucoup d'adresse.

Vers la fin du repas, on nous apporta plusieurs de ces grosses queues de l'espèce de moutons nommée chamtouck; elles sont coupées par petites tranches, saupoudrées de sel et de poivre, embrochées et mises sur des charbons ardents : c'est le tcheslik des Tartares.

Cette espèce de mouton est généralement assez petite en Immirette, où l'on n'en trouve que dans les lieux secs et élevés. On en amène à Tiflis, des bords du Terek, une grande quantité tous les ans. On paie alors ces moutons un rouble d'argent (4 francs); de Tiflis on les distribue dans toutes les provinces Russes au-delà du Caucase.

Dans mes voyages le long du Volga, j'ai trouvé de ces moutons chamtouck d'une taille démesurée, et qui, sous un poil long et rude, avoient, pendant l'hiver, une laine courte et soyeuse, dont on pourroit tirer parti dans nos manufactures

de draps. Cette espèce devroit être importée en France, non-seulement sous le rapport de la laine, mais encore pour nos boucheries; elle est d'ailleurs accoutumée à la température rigoureuse de la Russie, et s'acclimateroit facilement dans toutes les provinces de France.

Lorsque nous fûmes sortis de table, on ramassa tous les débris du festin, qu'on replaça sur les mêmes bancs, après les avoir rangés à quelque distance des arbres sous lesquels nous nous étions assis. Alors ceux qui n'avoient été que les spectateurs de notre repas, se mirent à table. Les habitants, dont les haillons ou la presque nudité annonçoit un état d'abjection, ou une excessive pauvreté, continuèrent à rester debout, et reçurent, de la générosité des convives de la seconde table, quelques morceaux de viande et de la pâte de gomi.

L'usage de comprendre dans les grands repas la population entière d'un village, est général dans toute l'ancienne Colchide; il date d'une haute antiquité.

Nous eussions voulu remonter à cheval après le dîner; mais les Russes ont l'habitude, surtout lorsqu'ils se trouvent dans les pays chauds, de faire deux ou trois heures de sieste. Par suite de ce retard, il étoit près de cinq heures quand

nous arrivâmes au Phase, éloigné de douze werstes du village où nous nous étions arrêtés.

L'endroit où nous devions traverser ce fleuve est à peu près à égale distance de l'embouchure de la Goubitskale et de celle de la Tskeniskal. Là, comme à Rionskaia, ses bords des deux côtés étoient couverts de magnifiques bois. Avant d'y arriver, nous avions traversé pendant près d'une werste un terrain sablonneux, plat et souvent inondé, où l'aune, le peuplier et le saule étoient les arbres les plus communs. Des cailloux, des morceaux de marbre, de granit et de porphyre, entremêlés et souvent accumulés au milieu des sables, indiquoient que le Phase, dans ses débordements, s'étendoit souvent à une werste de ses rivages actuels.

Pour traverser ce fleuve, qui sur ce point avoit environ cent cinquante pas de largeur, il fallut nous servir des frêles cayouques dont j'ai déjà fait mention à l'occasion de Rionskaia. Celui dans lequel nous nous embarquâmes étoit monté par trois hommes qui, au moyen d'avirons ayant la forme d'une palette, dirigeoient ce bateau avec beaucoup d'adresse, tantôt coupant la rapidité du courant, tantôt lui présentant le côté, et s'en servant comme de moteur pour

parvenir en quelques instants au côté opposé. Le Phase avoit à peine six pieds de profondeur au milieu de son lit. Le plus grand nombre de nos chevaux, accoutumés à traverser les fleuves et les rivières de cette contrée, s'y jetoient sans hésiter, se laissoient entraîner par le courant, et parvenoient bientôt du côté opposé, souvent à une assez grande distance du lieu de leur départ : les cosaques, montés sur deux cayouques, conduisoient par la bride les chevaux peu aguerris ou nageant avec peine ; l'un d'eux se fût infailliblement noyé, si la traversée eût été plus longue.

Les bateaux s'arrêtèrent faute d'eau à quinze pieds du rivage, où nos Immirétiens nous portèrent sur leurs épaules : un rouble d'argent (4 francs) donné pour leurs soins leur parut une fortune, et ils nous en témoignèrent vivement leur reconnoissance.

Lorsque toute notre caravane eut traversé le fleuve, nous nous reposâmes pendant quelques instants dans une belle prairie, dont le propriétaire nous offrit des rafraîchissements. Nous remontâmes ensuite à cheval, et après avoir traversé d'épaisses forêts, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un magnifique pâturage planté de noyers, de grenadiers, de

figuiers, et de quelques chênes entrelacés de ceps de vignes. Cette demeure fait partie du village de Psuani, dont les habitations sont éloignées les unes des autres. Au milieu du pâturage, se trouvoient une église et une jolie maison en bois occupée par un prêtre qui s'empressa de nous l'offrir.

Cependant le prince de Tchitchevasy, à l'instant même de notre arrivée, avoit donné au maire les ordres nécessaires pour qu'on nous préparât à souper. Dans tous les villages de l'ancienne Colchide, dont les habitants étoient forcés de traiter les souverains et les seigneurs lorsqu'ils venoient les visiter, on étoit dans l'usage de répartir les frais de ces repas obligés entre les divers cultivateurs, qui à leur tour avoient le droit d'en venir manger les débris. Il s'ensuivoit que ces repas se faisoient sans ordre, et que presque toujours les mêmes mets étoient excessivement multipliés. Au souper qu'on nous donna, le nombre des poulets rôtis et bouillis s'élevoit à plus de vingt.

Le lendemain dimanche 30 juin (12 juillet), dès cinq heures du matin, nous reprîmes notre route, traversant plusieurs fois la Souhori, qui prend sa source dans les montagnes attenant au pachalick d'Akhaltzikhe, et se jette dans le Phase

un peu au-dessus du point où nous avions traversé ce fleuve.

Nous avancions dans des sentiers étroits et bordés d'arbres touffus; notre marche étoit difficile, et nous étions obligés de nous coucher sur nos chevaux, pour éviter d'avoir le visage déchiré par les longues branches de ces arbres, qui de temps immémorial ont été respectés par la hache. C'est dans ce moment que nous entendîmes les cris de deux hommes qui paroissoient se battre entre eux. Le prince Tchitchevasy s'élança vers le lieu d'où partoit le bruit, et aperçut deux Immirétiens aux prises.

Avant de s'occuper de la cause de leur différend, il commença par appliquer à chacun d'eux quelques coups de plete (1), et leur dit ensuite qu'il étoit prêt à entendre leurs plaintes. L'objet de la querelle étoit peu important : il s'agissoit d'une vache entrée dans un champ de maïs, et qui, ayant fait quelques dégâts, étoit retenue par le propriétaire du champ, pour sûreté de l'indemnité qu'il réclamoit.

La valeur de l'amende fut tout de suite fixée, la restitution de la vache ordonnée, et les deux

(1) Espèce de fouet court qui se termine par un morceau de cuir mince et rond.

combattants s'en retournèrent chez eux satisfaits et réconciliés, pendant que nous continuâmes notre route.

Nous mîmes deux heures un quart pour faire les treize werstes qui séparoient le village de Psuani de celui de Toachnesy, où nous dînâmes dans une belle prairie dont le terrain étoit assez élevé, et qui faisoit partie de la propriété d'un noble Immirétien (1).

Sa maison étoit construite avec beaucoup de soin; elle étoit remarquable par son extrême propreté. Un vestibule précédoit la grande chambre qui servoit de logement, et une galerie ouverte l'entouroit entièrement. Dans la même prairie, enclose par des haies, se trouvoient placés les bâtiments servant à loger ses esclaves et à renfermer les productions de sa terre. Des massifs de très-beaux arbres servoient de lieu de repos et en même temps de salle à manger pendant les beaux jours.

Le noble chez qui nous nous arrêtâmes, et

(1) Les nobles Immirétiens, soustraits au despotisme des princes desquels ils dépendoient, et ayant conservé sur leurs esclaves une autorité, mitigée seulement sous le rapport du droit de frapper, sont ceux qui ont le plus gagné à la réunion de leur pays aux États de Sa Majesté Impériale.

que sa qualité plaçoit bien au-dessous du prince Tchitchevasy, ne négligea rien pour nous bien traiter, et nous ne pûmes assez nous louer de ses prévoyantes attentions; il ajouta au dîner ordinaire du pays de très-bonnes truites et des écrevisses, dont abondent les ruisseaux rapides de cette partie de l'Immirette. Lorsque nous partîmes, il se joignit à notre caravane, avec son frère, un de ses greffiers et deux de ses esclaves, munis de leurs éperviers, et il ne nous quitta que lorsqu'à notre retour nous repassâmes le Phase.

Comme il ne nous restoit que douze werstes à faire pour arriver au village de Saposniawo, à peu de distance de la forêt du même nom, que nous nous proposions de visiter, nous laissâmes passer la grande chaleur, et nous ne nous mîmes en route que vers cinq heures du soir : notre caravane, grossie du noble Immirétien et de sa suite, étoit devenue extrêmement nombreuse.

Nous traversâmes plusieurs fois à gué la Souhori et un ruisseau qui s'y jette, dont on ne put me dire le nom. La rapidité de leur cours, la multiplicité de leurs chutes, dans cette contrée montagneuse, les rendent très-propres l'une et l'autre pour y placer des usines.

Nous marchions dans des sentiers excessive-

ment étroits, souvent bordés de précipices, et remplis de pierres calcaires. Bientôt le chemin devint plus difficile : pour le rendre praticable, on avoit, de distance en distance, coupé des marches dans le rocher; et comme quelques-unes avoient plus de dix pouces de hauteur, nos chevaux étoient à chaque moment en danger de tomber.

Si on réfléchit que nous voyagions avec le prince-directeur du canton que nous devions visiter, et avec des princes possessionnés qui pouvoient avoir quelque défiance sur l'objet de notre voyage, on s'étonnera peu si involontairement je me suis rappelé alors une anecdote citée par le père Lamberti, dans sa description de la Mingrelie.

Ce bon Théatin raconte que lorsque les envoyés du grand-seigneur arrivoient à l'embouchure du Phase pour percevoir les tributs en argent, en produits agricoles et en jeunes esclaves, que leur payoient les rois de Mingrelie, long-temps tributaires des Turcs, comme ils l'avoient été des rois de Perse et des successeurs de Constantin, ils trouvoient toujours, au moment de leur débarquement, des seigneurs Mingreliens qui, sous le prétexte de leur faire honneur, et de leur servir d'escorte et de guides,

ne manquoient jamais de les conduire par les plus affreux chemins, de leur faire voir les chaumières les plus pauvres et des hommes entièrement déguenillés; et les apitoyant alors sur l'état du pays et l'extrême misère du peuple, ils réussissoient à les contenter avec un foible tribut.

Je dois reconnoître à présent que mes soupçons étoient mal fondés, comme j'ai eu occasion de le vérifier depuis; mais alors je ne pouvois me persuader qu'une forêt de plus de six mille arpents de France, qui occupoit une immense plaine, n'eût pour toute issue que des sentiers étroits, la plupart taillés dans le roc.

Dans cette route, les difficultés augmentoient à mesure que nous avancions : aussi fûmes-nous obligés de descendre de cheval, et de faire plus de quatre werstes à pied, en conduisant nos chevaux par la bride, avant d'arriver au plateau excessivement élevé où se trouve placé Saposniawo.

Ce village se compose d'une trentaine de maisons éparses; elles sont occupées par une population pauvre, qui d'abord fut effrayée à l'aspect de notre nombreuse caravane, et qui s'enfuit en grande partie dans les bois. Cependant peu à peu les habitants se rassurèrent, en voyant avec nous le prince Tchitchevasy et un

assez grand nombre de seigneurs Immirétiens de leur connoissance. Nous ne tardâmes pas à être les meilleurs amis du monde, grâces surtout à l'intervention du bere ou pope, qui s'empressa de venir au devant de nous.

L'usage des anciens rois de Géorgie, d'Immirette et de la Mingrelie, avoit toujours été de promener leur oisiveté chez leurs divers vassaux et tenanciers; ils s'y installoient avec leurs chevaux et leur nombreuse suite; ils mangeoient et buvoient aux dépens de leurs hôtes, et ne les quittoient que lorsque leurs jarres ne contenoient plus de vin, que leurs greniers étoient vides, que leurs poules et leurs chèvres étoient mangées.

Depuis que les Russes possèdent l'Immirette, cet usage, comme je l'ai déjà fait observer, est presque entièrement aboli; mais le souvenir en étoit encore trop récent pour qu'une compagnie aussi nombreuse que la nôtre ne dût pas effrayer les habitants de Saposniawo. Dès qu'ils surent qu'on ne leur demandoit l'hospitalité que pour un seul jour, ils en remplirent tous les devoirs avec le plus grand empressement.

La distribution des approvisionnements nécessaires pour tant de personnes fut dans un instant répartie par le pope entre tous les habi-

tants, et une heure s'étoit à peine écoulée, que nous vîmes arriver une multitude de mets. Le repas eût été bon, si les Immirétiens n'avoient pas, comme c'est leur usage, mêlé dans tous les plats une espèce de mélisse sauvage qui leur donne un goût détestable.

On nous servit au dessert des gaufres d'un miel auquel on donne le nom de miel de pierre, parce que les abeilles placent leurs essaims dans les rochers. Il n'existe pas de miel d'une meilleure qualité. L'éducation des abeilles est l'occupation principale des habitants de ce village. Dans un seul jardin, nous comptâmes soixante troncs d'arbres servant de ruches. L'ancienne Colchide, couverte de forêts, est une des contrées où les essaims se sont le plus multipliés. On suppose que la récolte et la vente de la cire en Immirette dépasse deux cent mille ockes, environ six cent mille livres, qui se vendent par petites parties aux marchés de Kotaïs, de Koni et de quelques autres villages. Des marchands Arméniens rassemblent la cire, la mettent en gros pains, et l'expédient ensuite à Constantinople par Redoute-Kalé, ou la vendent à des marchands d'Akhaltzikhe. On peut évaluer le prix de la cire, dans le pays, de 5 à 6 abazes (4 fr. à 4 fr. 80 c.) l'ocke de trois livres deux onces

de Russie, prix très-élevé, mais sur lequel les marchands Arméniens font encore des profits, parce qu'au lieu de payer la cire en argent, ils l'obtiennent en échange de marchandises, sur lesquelles ils s'assurent d'abord un gros bénéfice.

Les habitants de Saposniawo ont planté des vignes dans les portions de leurs immenses forêts qu'ils ont défrichées, et comme elles croissent au milieu des rochers et dans un terrain crayeux, les vins qui en proviennent sont généralement d'une bonne qualité. S'ils savoient les faire, les soutirer, leur donner toutes les façons qui contribuent à la perfection des vins de France, et si surtout ils leur faisoient subir une fermentation convenable, ces vins pourroient supporter sans danger le trajet de la mer, et devenir un article important d'exportation pour les ports Russes de la mer Noire.

Pendant l'insurrection de 1820, les habitants de cette contrée frontière de la Turquie, excités peut-être par les Turcs, ont pris part aux troubles, et c'est dans leur voisinage que les premières hostilités ont eu lieu; ils fournissent, avec quelques villages environnants, des hommes armés pour la surveillance de la frontière.

Nous devions partir le lendemain à quatre heures du matin, pour nous rendre à la forêt de Saposniawo; mais, bien que nous nous trouvassions déjà sur un plateau extrêmement élevé, il nous restoit encore quatre werstes à parcourir presqu'en ligne perpendiculaire avant de parvenir à la forêt même.

On mit plus de deux heures pour y arriver à pied, tant la route étoit difficile. La montagne sur ce point est composée de quartz et de marbre blanc très-pur. Parvenus à la forêt, on trouve une maison en bois qui sert de corps-de-garde. Un poste de quarante Immirétiens y est établi.

Dans ce canton élevé et salubre, les chênes sont assez rares. Les hêtres, les châtaigniers, les tilleuls, les ormes et les frênes sont les arbres les plus communs. Le laurier ordinaire se trouve dans toutes les hautes montagnes de l'Immirette, et le laurier-rose n'est pas moins abondant le long des ruisseaux.

On remarque aussi dans cette forêt beaucoup d'arbres fruitiers, tous sauvages, et une espèce d'orme qu'on nomme, en géorgien, *tella*, et dont les feuilles sont extrêmement larges. Ce canton, qui jamais n'a été visité, mériteroit d'être parcouru par quelques botanistes; ce qui

aujourd'hui seroit facile, et ne présenteroit aucune espèce d'obstacles ni de dangers.

De retour au village, on nous servit un dîner au moins aussi abondant que le souper de la veille. Le repas achevé, les officiers Russes civils et militaires voulurent faire la sieste, et nous nous décidâmes, mon frère et moi, à faire à pied les douze werstes qui nous séparoient du village de Sevalepy, où la caravane devoit s'arrêter pour y passer la nuit. C'étoit une véritable promenade, d'autant que nous n'avions qu'à descendre, et que le pays étoit magnifique. Le frère du seigneur du village de Psuani se chargea de nous accompagner, et de nous servir de guide. Nous avions aussi avec nous un piéton du village, auquel s'étoit joint un cosaque. Le sentier par où nous descendions étoit un peu plus large et meilleur que celui que nous avions suivi la veille.

Nous traversâmes trois fois sur des planches longues et étroites le ruisseau rapide dont j'ai déjà parlé, et nous arrivâmes, après quatre heures de marche, à notre destination. A deux werstes du village, on aperçoit sur la gauche un vieux château en pierres blanches, situé sur un pic presque inabordable; il est de niveau avec le village où nous avions passé la nuit, et

il est conséquemment dominé par la chaîne de hautes montagnes, sur lesquelles se trouve la forêt de Saposniawo. Ce château a servi de refuge à des rebelles pendant la dernière insurrection.

Peu après notre arrivée à Sevalepy, nous ne tardâmes pas à être rejoints par nos compagnons de voyage. Le seigneur du village nous donna l'hospitalité.

Le lendemain, nous partîmes à sept heures du matin, avec l'intention d'aller dîner au village d'Herity, éloigné d'environ douze werstes. C'est une des propriétés et l'habitation principale du prince Tchitchevasy. Le pays que nous parcourûmes pour y arriver étoit véritablement digne d'admiration. Les forêts y sont peu touffues et entremêlées de pâturages et de vignes cultivées. Les habitants sont dans l'usage de les enclore, et ils leur donnent alors le nom de jardin. Ces propriétés sont tellement chères dans toute l'ancienne Colchide et dans la Géorgie, qu'on est étonné qu'il ne s'en forme pas davantage. A moitié chemin, nous nous arrêtâmes à un très-riche village, dont l'aspect me rappeloit les plus beaux bourgs de la Flandre, entre Bruxelles et Gand.

Un des frères du prince commandant le dis-

trict y demeuroit, et il s'empressa de se réunir à notre caravane avec un prince de ses amis, et un assez grand nombre de nobles et d'esclaves, les uns à pied, les autres à cheval.

Nous nous arrêtâmes un instant sur la place du village, où l'on nous présenta d'assez bon vin, que nous bûmes sans descendre de cheval. Un Arménien y occupe une boutique où il vend de l'eau-de-vie pour le compte du fermier de la couronne, quelques produits des manufactures de la Russie, et des marchandises venues de Constantinople, qui conviennent à la consommation des habitants.

Vers les dix heures, nous entrâmes dans l'enclos du prince Tchitchevasy. Cet enclos est dans une position élevée, et garni de noyers d'une grosseur démesurée. On étoit prévenu de notre arrivée, et on nous avoit préparé un repas splendide. Le nombre des convives étoit de quatre-vingts au moins.

L'habitation du prince paroissoit vaste et commode; elle étoit placée au fond de la prairie, autour de laquelle il y avoit un grand nombre de maisons particulières. Les tapis, les bancs, les coussins étoient posés sous un groupe de beaux arbres, à portée du bâtiment destiné aux étrangers.

A peine étions-nous assis, que nous vîmes arriver le père du prince : c'est un vieillard respectable. Selon la coutume de ses ancêtres et d'un grand nombre de ses compatriotes, ses cheveux, sa barbe et ses moustaches étoient teints en roux presque rouge (1). Cette couleur est tellement à la mode parmi eux, qu'on voit de très-jolis enfans dont les cheveux, presque toujours bruns ou noirs, ont été défigurés par une couleur rousse extrêmement marquée. On vend dans les bazars la poudre d'une plante nommée henna, qui sert à cet usage, et à teindre les ongles des mains, des pieds, et souvent la plante des pieds mêmes. Il est vraisemblable que cette coutume leur vient des Persans, chez qui elle est générale. Par suite de cette passion pour la couleur rousse, on rencontre fréquemment des chevaux gris et blancs, dont la crinière et la queue sont teintes en cette couleur.

Peu après que nous nous fûmes mis à table, deux des esclaves du prince, qui se tenoient debout, chantèrent du ton le plus plaintif une chanson improvisée qui avoit rapport aux choses

(1) L'usage de teindre les cheveux en roux n'est pratiqué ordinairement que par les enfants et les hommes âgés.

les plus insignifiantes, au milieu desquelles il y avoit toujours quelques compliments pour nous.

Le repas fut long et abondant, et, par suite des instances réitérées de nos hôtes, nous fûmes obligés de boire beaucoup plus que de coutume d'un vin fort et capiteux. Au dessert, le bon vieillard, après avoir séparé ses moustaches et vidé son verre à ma santé, vint m'embrasser; il le fit ensuite remplir, et me le présenta; j'allai à mon tour embrasser son fils, et lui offrir mon verre, qui, en un instant, fut rempli et vidé, et passa ainsi de main en main à tous les convives, en suivant, à cet égard, l'ordre supposé de leur rang et de leur âge. Cette manière de boire n'est en usage que lorsqu'on veut faire honneur à un convive. On croit aussi lui donner une preuve d'affection toute particulière, en lui présentant un morceau de queue de mouton, après l'avoir trempé dans la sauce.

Le repas ayant duré fort long-temps, et le repos habituel s'étant prolongé jusqu'à quatre heures, il en étoit cinq lorsque nous remontâmes à cheval.

J'étois d'autant plus contrarié de ce retard, que nous nous étions proposé d'aller visiter un bain d'eau sulfureuse situé dans les montagnes, à douze werstes de la demeure du prince.

D'après ses ordres et ceux du chef du district, on nous y avoit préparé des balagans ou cabanes en feuillages pour nous y reposer quelques heures, notre intention étant de revenir chez le prince pour y passer la nuit.

Le chemin qui conduit au bain étoit presque aussi difficile et aussi dangereux que celui que nous avions parcouru la surveille pour nous rendre au village de Saposniawo. Mêmes rochers, mêmes escarpements, même torrent impétueux, dont il falloit continuellement traverser les sinuosités. Aussi fûmes-nous assez fréquemment obligés de descendre de cheval, et de faire à pied des portions de route assez considérables. Malgré ces difficultés, en moins de deux heures, nous parvînmes au bain, dont l'aspect a quelque chose d'antique et d'imposant. Sa forme a extérieurement beaucoup de ressemblance avec le tombeau de Virgile au Mont-Pausilippe. L'ancienne entrée est aujourd'hui fermée, et l'on y pénètre par une brèche. Il est construit en gros cailloux disposés par assises, et liés avec un ciment très-dur. Sur ces cailloux sont placés plusieurs rangs de briques, ou plutôt de tuiles d'un pouce d'épaisseur sur vingt pouces carrés.

La grosseur des figuiers et des lauriers qui

sortent de ces ruines, atteste la haute antiquité de cette construction. Je ne sais s'il convient d'en attribuer la fondation aux Grecs, aux Romains ou aux Génois; mais il est certain qu'elle diffère absolument de celle qui est en usage chez les habitants modernes de la Colchide, dont presque tous les bâtiments sont en bois.

Les eaux sulfureuses de la source principale ont une chaleur d'environ 20 degrés. Elle est placée à dix ou douze pieds au-dessus d'une petite rivière. Presque au niveau de cette rivière, on trouve une seconde source, dont les eaux m'ont paru avoir le même degré de chaleur.

Les habitants ne font pas usage de ces eaux, et cependant elles ont conservé quelque réputation. Il seroit à souhaiter que le gouvernement Russe y formât un établissement. On y pourroit envoyer les malades auxquels les eaux sulfureuses sont prescrites; elles leur éviteroient la traversée pénible du Caucase, à laquelle ils sont assujétis pour se rendre aux eaux des environs de Géorgievsk, capitale du gouvernement du Caucase. L'air est extrêmement pur dans ce canton élevé de l'Immirette; et les soldats convalescents de la fièvre s'y rétabliroient promptement.

En arrivant au bain, nous étions plus de

cinquante personnes. On avoit construit un assez bon nombre de balagans d'une forme agréable; mais ils étoient peu solides, et surtout trop mal couverts de feuillages, pour pouvoir nous mettre à l'abri de l'orage dont nous étions menacés. De tous côtés on avoit allumé de grands feux pour nous éclairer pendant le souper, et nous garantir de l'humidité. Ils servoient aussi à éloigner les loups, et surtout les chacals, si nombreux dans les forêts qui nous environnoient, et dont les cris plaintifs se faisoient vivement entendre.

Le chef du district, sans que nous nous en fussions doutés, avoit eu, dans la visite aux eaux sulfureuses, l'intention de chercher la guérison d'une plaie qui depuis dix ans n'avoit pu se fermer; il étoit depuis trois heures au bain, sans que nous eussions pu le déterminer à en sortir; et ne pouvant plus nous rendre à Herity au milieu de l'obscurité qui régnoit, nous nous décidâmes à passer la nuit dans les balagans qui nous étoient destinés, espérant que nous pourrions y éviter les atteintes de l'orage qui avoit commencé à éclater.

Deux heures de pluie consécutive n'avoient que foiblement pénétré au travers des feuillages dont nous avions fait surcharger les toits des balagans; mais bientôt l'eau tomba par torrens, et

nous en fûmes les uns et les autres tellement inondés que, quel que fût le désagrément d'un voyage de nuit au milieu des éclairs, du tonnerre et d'un véritable déluge, il fallut nous résoudre à nous mettre en route à pied, pour atteindre, s'il étoit possible, le haut d'une montagne qu'on nous disoit n'être qu'à deux werstes du bain, et où nous devions trouver un village.

Nous partîmes donc à minuit; la vallée où nous nous trouvions, et que nous dûmes suivre dans toute sa longueur, étoit entremêlée de mares d'eau, et couverte d'arbres abattus, de buissons, de troncs d'arbres coupés à dix-huit pouces de la surface de la terre, et au travers desquels il falloit marcher; nous devions ensuite gravir une montagne à pic, dont on ne pouvoit atteindre le sommet que par un sentier étroit et glissant. Aussi, fatigué encore de l'excursion de la veille, je fus effrayé à la vue de toutes les difficultés qui nous restoient à surmonter.

Des feux placés de distance en distance étoient continuellement éteints par la violence de la pluie : heureusement des milliers de mouches phosphoriques et la multiplicité des éclairs rompoient de temps en temps l'obscurité dont nous étions environnés. En vain deux Immirétiens

tenant à la main des tisons allumés et croisés l'un sur l'autre, cherchoient-ils à éclairer un peu notre marche; à chaque moment la foible lueur de ces tisons étoit prête à disparoître, et il falloit nous arrêter continuellement pour qu'on pût les ranimer et nous guider dans un sentier étroit dont on ne pouvoit s'écarter d'un seul pas sans tomber dans un précipice.

Affoibli par un malaise que je ressentois depuis quelques jours, je n'hésitai pas à faire usage de la bonne volonté d'un seigneur Immirétien qui me proposa obligeamment son aide. Jamais je n'ai vu de ressemblance plus frappante que celle de ce prince avec le portrait de François Ier; c'est un genre de figure assez commun parmi les nobles Immirétiens. Ses larges épaules sembloient taillées sur celles de l'Hercule Commode. Je m'attachai avec force à son bourka, et avec ce secours je parvins, après deux heures de marche pénible, au haut de la montagne où nous devions trouver un refuge.

Là, nous entrâmes dans une mauvaise cabane où on brûloit d'énormes troncs d'arbres; nous y attendîmes, en nous séchant, l'arrivée du jour et la fin de la pluie. Elle cessa vers sept heures, et nous nous remîmes immédiatement en route pour gagner une habitation plus commode,

située à six werstes du plateau où nous étions montés. Pour y parvenir, nous descendîmes d'abord le sentier que nous avions suivi la veille avec tant de difficultés, et nous traversâmes trois fois, non sans beaucoup de peines, un ruisseau qui étoit extrêmement grossi par les pluies, et sur lequel se trouvoient placées, au lieu de ponts, des planches très-étroites et glissantes.

La maison où nous nous rendions, celle que nous venions de quitter, et le bain d'eaux sulfureuses font partie du village de Duableby, aux frontières du pachalick d'Akhaltzikhe, dont le voisinage contribue peut-être à éloigner du bain les malades, qui, sans une forte escorte, s'y trouveroient peu en sûreté.

Presque toutes les maisons de ce village sont placées sur des masses de rochers, dont toute cette partie de l'Immirette est couverte. On entroit dans celle où nous nous arrêtâmes pour dîner, par une échelle qu'on retiroit le soir. Cette maison étoit garnie de meurtrières, seuls jours qu'on y eût pratiqués; l'intérieur étoit tapissé de fusils, de sabres, de pistolets et de quindjals suspendus à des bois de cerfs, ces animaux étant très-nombreux dans les forêts de ce canton. La construction de ces maisons, et les armes dont elles sont garnies, indiquent assez que les habi-

tants de ce village étoient accoutumés à se défendre contre les vagabonds Turcs, qui faisoient de temps en temps des incursions sur leurs terres, et venoient enlever leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux. Vraisemblablement ils usoient quelquefois de représailles, et comme ils étoient presque toujours dans un état d'hostilité, ils n'ont généralement pas l'air de bonté et de soumission des habitants d'un grand nombre de villages que nous avions parcourus. Depuis que l'Immirette est soumise à l'empereur Alexandre, les incursions des riverains du pachalick d'Akhaltzikhe ont presque entièrement cessé. Sous le roi Salomon, ils entroient fréquemment et en grand nombre sur ses terres, enlevoient ses sujets et refusoient de les rendre, sous le vain prétexte qu'on ne connoissoit pas les coupables.

Dans toute cette partie de l'Immirette, les peupliers d'Italie et les tilleuls étoient les arbres les plus communs; on y voyoit aussi beaucoup de figuiers et de lauriers.

Nous partîmes vers les deux heures de Duableby, et nous ne tardâmes pas à nous retrouver au bain d'où nous avions fui la veille, et où l'orage n'avoit laissé aucune trace des frêles balagans qu'on nous avoit construits.

Nous mîmes deux heures pour faire les douze werstes qui séparent ce village de celui de Souani, où nous nous proposions de passer la nuit. On descend presque sans interruption entre ces deux points, traversant continuellement les sinuosités de la rivière. Les montagnes sont généralement composées de masses énormes de quartz et de marbres blancs. Dans une ancienne carte manuscrite de l'Immirette, que j'ai jointe à mon voyage, ces montagnes sont indiquées comme contenant des mines d'argent : cependant je n'ai pu obtenir aucuns renseignements, ni sur leur ancienne exploitation, ni même sur leur gisement. La maison du noble Immirétien auquel appartient le village de Souani est placée sur un des plus beaux plateaux que nous ayons rencontré dans toute cette première excursion. De là, on découvre vers l'occident tout le Gouriel couvert de bois et entremêlé de riches vallées, et au-delà, la mer Noire, ainsi que les hautes montagnes qui séparent Trébizonde d'Erzeroum, le Phase et ses nombreuses sinuosités jusqu'à son embouchure dans la mer; vers le nord, toute la Mingrelie, les montagnes de l'Abazie, et dans le lointain, la grande chaîne du Caucase et ses cimes élevées couvertes de neige; enfin, dans la même direction, mais plus

à l'orient, on aperçoit Kotaïs, le beau monastère de Gaelaeth, et le camp d'un bataillon du régiment de Mingrelie, placé près des ruines de l'antique Schorapana.

On ne pourroit choisir une position plus admirable et plus salubre pour un grand établissement agricole, et cependant la maison où nous passâmes la nuit ne paroissoit pas habituellement occupée. En l'absence du propriétaire, nous fûmes très-bien traités par les habitants du village de Souani. Nous en repartîmes de bonne heure le lendemain, jeudi 16 juillet, dans l'intention d'aller le même jour coucher à Kotaïs.

Depuis la maison que nous venions de quitter jusqu'aux bords du Phase, on descend presque sans interruption pendant huit werstes. Ainsi, on peut juger combien le canton où sont placées les eaux sulfureuses dont j'ai donné la description, est élevé au-dessus de la mer. Tout ce pays est couvert de forêts, parmi lesquelles nous remarquâmes fréquemment des portions de bois très-considérables, auxquelles on avoit mis le feu pour en opérer le défrichement.

Arrivé sur les bords du Phase avec le nombreux cortége des princes, des nobles et des serfs Immirétiens qui successivement avoient

grossi notre caravane, nous fîmes avec eux le repas d'adieux, et nos remercîments furent d'autant plus sincères, que, pendant toute cette excursion, leurs soins, leurs égards et leur obligeance ne s'étoient pas démentis un seul instant.

A l'aspect de la tranquillité du pays que nous venions de parcourir, de l'aménité des habitants, de la sûreté dont nous avions joui, il nous étoit difficile de reconnoître la Colchide, telle qu'elle a été décrite par Chardin en 1672. Alors ce voyageur célèbre, dépouillé en Mingrelie d'une partie de sa riche pacotille, ne parvint qu'avec la plus grande peine, et avec l'aide si courageux des Capucins de Tiflis et de Gori, à sauver ses richesses de la rapacité des rois de la Mingrelie, de l'Immirette et de la Géorgie, et des violences des Turcs d'Akhaltzikhe qui dictoient en maîtres leurs volontés aux deux souverains de l'ancienne Colchide.

Après nous être séparés de nos compagnons de voyage, nous traversâmes le Phase à environ six werstes au-dessus de la Goubitskale. Les cayouques dans lesquels nous nous embarquâmes faisoient eau de toutes parts; mais bientôt ils furent vidés, calfatés avec de l'herbe, et en quelques instants deux bateliers nous pas-

sèrent sur la droite du fleuve, que nos cosaques et nos chevaux traversèrent à gué.

Remontés à cheval, nous parcourûmes pendant huit werstes des forêts assez touffues; et, après avoir traversé une rivière peu large, mais assez profonde, nous arrivâmes au village de Spotchunty, où nous nous proposions de dîner.

Le district de Vacca que nous venions de parcourir, se compose d'une plaine extrêmement fertile, depuis Koni jusqu'au Phase, et d'une partie montagneuse, celle que nous avons parcourue en dernier lieu. Celle-ci est très-salubre; dans l'autre, on est souvent exposé aux fièvres intermittentes.

En l'absence du seigneur de Spotchunty, son frère s'empressa de remplir envers nous les devoirs de l'hospitalité. Nous remarquâmes avec plaisir sur la table des couteaux, des fourchettes et des gobelets d'argent, indices de nouveaux usages et de nouveaux besoins. Les exemples donnés par quelques princes s'étendront dans peu d'années à toute la contrée.

Après nous être reposés pendant quelques heures, nous prîmes congé du chef du district de Vacca, et nous partîmes avec l'ingénieur Sonin et nos cosaques pour Kotaïs, distant de dix-huit werstes du village de Spotchunty.

Le pays que nous parcourûmes est situé entre la droite du Phase et la gauche de la Goubitskale; les arbres y sont isolés, et non en massifs. Des prairies couvertes de bestiaux, des champs de maïs et de tabac nous donnoient l'idée d'une population assez grande, et d'une culture plus généralement répandue que dans les autres cantons que nous avions visités.

CHAPITRE IX.

Départ de Kotaïs.—Kwaktchezivi.—Passage de la Quirila. — Vartsike. — La Gheniskale. — Bagdad. — Village de Dimi. — Optcha. — Retour à la Quirila. — Simonetti. — Passage de la Tchelabory et de la Quirila.—Schorapana. —Description du pays. — Village de Gogni. — Mines de fer. — Sadzivi. — Description du monastère de Gaelaeth. —Retour à Kotaïs.

Après nous être reposés pendant quelques jours, nous repartîmes le lundi 10-22 juillet, pour visiter le district de Kotaïs et celui de Schorapana. Nous étions accompagnés par le major Martin Vasilitch, qui, depuis dix-huit ans, commande la ville et le district de Kotaïs. Cet officier, quoique gentilhomme, a commencé sa carrière militaire, comme soldat, sous le règne de l'impératrice Catherine. Pendant la route, il nous amusoit souvent par le récit de ses campagnes, et ne cessoit de s'apitoyer sur les changements survenus depuis quarante ans dans la constitution physique et morale des Russes.

« Dans ma jeunesse, nous disoit-il, j'ai reçu » plusieurs fois, sans pousser un seul cri, deux » cents coups de bâton, et cependant je pouvois » les éviter en me déclarant noble; mais je vou- » lois me sauver l'ennui de la prison. Aujour- » d'hui, quand on en donne cinquante à un » soldat, il crie comme si on l'écorchoit. » On conçoit facilement qu'avec un tel mépris pour la douleur, le major, pendant toute notre tournée, n'a eu d'autre lit que la terre, et qu'il est bien loin de connoître dans son intérieur le luxe de l'Europe civilisée (1).

Au lieu de l'ingénieur M. Sonin, nous avions avec nous le baron Fritz, Livonien, capitaine des ponts et chaussées. C'est un homme infatigable, plein d'activité et de zèle, et auquel on doit l'amélioration et la déviation de la belle route qu'on trouve à présent entre Kotaïs et Surham. L'interprète Immirétien du major, deux nobles et quatre cosaques complétoient notre nouvelle caravane.

(1) C'est au major Vasilitch que le gouvernement Russe a confié l'éducation du prince de Mingrelie actuellement régnant, et, depuis cette époque, il est resté entre le gouverneur et l'élève une affection qui les honore tous deux. Le vieux major est aujourd'hui retiré du service, et a accepté l'hospitalité qui lui a été offerte par le prince Dadian.

En sortant de la maison du commandant, placée dans la plaine qui borde la rive gauche du Phase, nous nous dirigeâmes vers le sud pour gagner la Quirila, que nous devions traverser avant d'arriver à Vartsike, distant de quatorze werstes de Kotaïs.

On monte d'abord une colline pierreuse, où les arbres sont extrêmement rabougris; et, après une marche de deux werstes, on parvient à une plaine assez élevée, d'où l'on domine la belle vallée que borde le Phase jusqu'à son confluent avec la Quirila. De ce point, jusqu'au village de Kwaktchezivi, à sept werstes de Kotaïs, on peut arriver par deux chemins. L'un cotoie le fleuve, l'autre s'en écarte, et traverse plusieurs fois la Crasnoya-Recha, ou *rivière rouge*, qui souvent n'est qu'un ruisseau ayant à peine dix-huit pouces de profondeur au milieu de son lit, et quelquefois devient une rivière couvrant de ses eaux, à une grande distance, les terres qui la bordent.

Pour arriver à Kwaktchezivi, nous prîmes la route de l'intérieur des terres, en traversant des forêts où les chênes et les hêtres dominent. Sur la droite de la Crasnoya-Recha, il y a quelques portions de terres défrichées : les unes ont été laissées en pâturages, les autres sont cultivées

en maïs. Au-delà, et sur la gauche de la rivière, on voit une forêt très-vaste, dont la possession est un objet de contestation entre la couronne et le monastère de Gaelaeth. A mesure que nous nous éloignions de la ville, les chênes et les hêtres se faisoient remarquer par leur grosseur et leur élévation.

À six werstes de Kotaïs, on trouve le village de Kwaktchezivi. Nous y descendîmes de cheval pour visiter un enclos appartenant à la couronne. Il contenoit environ vingt disséatines (cinquante arpents), dont quarante-cinq en pâturages, le reste en vignes sauvages, qui entouroient des aunes de trente pieds de hauteur, dépouillés de leurs branches, et s'élevoient jusqu'à leur sommet.

On conçoit sans peine la difficulté de la vendange dans un pareil vignoble. Cependant, on en demandoit un prix excessif, comparativement à celui des forêts qui, dans cette contrée privée d'industrie, n'acquièrent de valeur que par le défrichement.

Le village de Kwaktchezivi se compose d'une trentaine de maisons éparses. Le maire, dont la famille est nombreuse, n'ayant pu nous offrir son habitation, nous logea dans le vestibule de l'église. Ce bâtiment est construit en bois, et

placé au milieu d'une belle prairie. Une planche suspendue à un arbre, près de la porte de l'église, sert, au moyen d'un marteau de bois, avec lequel on la frappe, à réunir les fidèles.

Nous dînâmes à Kwaktchezivi. On nous apporta du poisson pêché dans la Crasnoya. Il étoit d'une espèce qui nous étoit inconnue, extrêmement gras et d'un bon goût.

En partant de ce village, nous traversâmes une belle forêt située entre la Crasnoya-Recha, la Quirila et le Phase. On y trouve de beaux chênes, des hêtres, quelques ormes et des frênes; les buis y sont aussi abondants. La terre de ce canton est généralement argileuse et de bonne qualité; seulement, en approchant des rivières qui l'entourent, elle devient sablonneuse. Dans cette forêt, et surtout dans celle d'Adjamet, dont j'aurai occasion de parler, il y a une immense quantité de sangliers, de chevreuils, et surtout de cerfs, dont quelques marchands Arméniens ramassent les bois. Deux Anglais, fixés depuis deux ans en Géorgie, ont expédié de Redoute-Kalé plus de trois mille ockes, environ neuf mille livres de cette marchandise, pour l'Angleterre, où, dans les ateliers de coutellerie, on en fait un grand usage.

Après avoir quitté la forêt de Kwaktchezivi,

nous arrivâmes aux bords de la Quirila, au point où nous nous proposions de passer le fleuve. Nous avions à notre gauche l'embouchure de la Crasnoya-Recha; à notre droite, et à trois cents pas de distance, le confluent du Phase et de la Quirila, et vis-à-vis, l'embouchure de la Gheniskale, rivière qui prend sa source dans les hautes montagnes du pachalick d'Akhaltzikhe, entoure la forteresse de Bagdad, et vient se jeter dans la Quirila. Les eaux bleuâtres, claires et extrêmement saines de la Gheniskale se distinguoient long-temps, et sembloient ne se mêler qu'avec peine aux eaux de la Quirila, chargées de parties calcaires et métalliques, et connues par leur mauvaise qualité.

Nous traversâmes le fleuve sans beaucoup de difficulté, malgré sa grande rapidité, et nous débarquâmes à peu de distance de Vartsike. Nos chevaux passèrent sur un plancher placé sur deux cayouques.

Vartsike, qui n'est aujourd'hui qu'un village, avoit, il y a quinze ans, un château fortifié, qui, pendant l'été, étoit habité par les rois de l'Immirette ; ils y venoient jouir du plaisir de la chasse dans la vaste forêt d'Adjamet qui y est attenante. Les fortifications, le château et ses nombreuses dépendances ont été détruits par

les Russes; une chapelle en pierres a seule été conservée. Il ne reste des jardins que quelques figuiers, des cognassiers, et diverses variétés de pins.

Tout le pays qui environne Vartsike est vraiment magnifique. La vallée, qui commence au pied d'un plateau assez élevé, sur lequel le château étoit construit, a plus de trois werstes de largeur. Elle est située entre la Quirila, la Gheniskale et une autre petite rivière qui se jette dans le Phase, vers l'occident. Des noyers, des mûriers et un grand nombre d'arbres forestiers, entourés de ceps de vigne, ont été conservés, lors des défrichements de cette partie de terres, isolément ou en massifs, et forment un ensemble qu'on peut comparer aux plus beaux parcs connus.

A deux werstes de la Quirila, et sur les bords de la Gheniskale, sont placées le plus grand nombre des maisons du village. Les champs cultivés près des habitations sont remarquables par la richesse et l'abondance des récoltes de maïs, de tabac et de coton. Le vin qu'on retire des vignes sauvages qui enlacent tous les arbres de cette vallée, est de bonne qualité.

Cette partie de l'Immirette est garantie des vents de mer par les épaisses forêts qui l'en

séparent, et de ceux du midi par les montagnes d'Akhaltzikhe. Elle forme une espèce de bassin où l'on ressent rarement les rigueurs de l'hiver : aussi conviendroit-elle beaucoup pour la culture de l'olivier; la profondeur de sa riche terre végétale semble y assurer aussi le succès des plantations d'indigo.

Un bras détourné de la Gheniskale, et qu'on a dirigé vers la Quirila, sert à faire marcher un moulin à blé.

Au pied de l'ancien plateau dont j'ai parlé, à peu de distance de Vartsike, on a placé un poste de cosaques assez nombreux. Nous y passâmes la nuit.

Sur la droite de la Gheniskale se trouve la forêt d'Adjamet, qui contient environ vingt-quatre mille arpents de France. Elle est tout entière en futaies de chênes, de hêtres, d'ormes, de frênes et d'autres arbres forestiers. La terre y est fertile et profonde. Les bords de la forêt, que côtoient la Gheniskale et la Quirila, sont assez élevés pour qu'elle soit à l'abri de leurs inondations. Cette forêt est pendant l'hiver le refuge des faisans et des perdrix d'espèces variées, qui émigrent alors des districts de Radscha et de Schorapana, où le climat est plus rigoureux.

La partie de cette forêt que borde la Ghenis-kale étoit autrefois couverte de maisons et de riches récoltes; mais les incursions continuelles des Turcs ont déterminé les habitants à se retirer sur la droite de la Quirila. A l'appui de cette observation, je dirai que, dans une inspection récente de la forêt d'Adjamet, on a reconnu non-seulement un grand nombre d'arbres fruitiers séculaires qui ont été greffés dans le principe, mais des allées entières de cognassiers, alignés avec tant d'ordre qu'il est impossible de méconnoître la main de l'homme.

Nous partîmes le lendemain de bonne heure du poste des cosaques pour Bagdad, qui en est à quinze werstes. On traverse, pour s'y rendre, la belle vallée dont j'ai fait la description, et on entre ensuite dans une forêt qui se prolonge jusqu'à la forteresse.

Bagdad étoit autrefois une petite ville dépendante de la Turquie. Son fort étoit occupé par une garnison de cent janissaires. Elle avoit alors un commerce assez étendu, et servoit de marché et d'entrepôt pour les Turcs du pachalick d'Akhaltzikhe et pour les habitants de l'Immirette. Depuis qu'elle fait partie des possessions Russes, on n'y voit plus ni bazar ni marchand. L'établissement d'une quarantaine au-delà de la

Gheniskale, du côté opposé à celui où est construite la forteresse, a seul suffi pour éloigner les Musûlmans et pour anéantir ces relations.

Aujourd'hui, le village se compose seulement d'une trentaine de maisons habitées par des cultivateurs. L'une d'elles est occupée par un Grec, associé dans la ferme des eaux-de-vie pour la consommation des troupes en Immirette. Il y a établi deux alambics. Cette fabrique est alimentée par les vins de ce canton : ils ont beaucoup de force, sont très-abondants et s'obtiennent à très-bon compte. La garnison de Bagdad se compose d'une centaine d'hommes. Nous fûmes bien accueillis par les officiers qui la commandoient. Après nous avoir donné à déjeûner, ils nous accompagnèrent jusqu'au fort, enclos entouré de terre et de pierres placées les unes sur les autres, sans autre liaison qu'un peu d'argile, et sur lesquelles on a mis deux pierriers. Ce fort est situé aux bords de la Gheniskale et au pied des montagnes qui séparent l'Immirette du pachalick d'Akhaltzikhe.

Le mauvais état de cette forteresse et de presque toutes celles qui sont placées sur les frontières des Turcs et des Persans, prouve que le gouvernement Russe a le sentiment de la supé-

16.

riorité de sa puissance sur ces deux nations qui, il faut en convenir, sont, à l'égard de cet empire, ce que sont les peuples de l'Inde à l'égard de l'Angleterre.

Vers dix heures nous partîmes de Bagdad, dans l'intention de nous arrêter pour dîner chez le prince Rostan Schwestze, major au service de Russie, et frère de ceux chez qui, dans notre première excursion, nous passâmes quelques heures peu après notre départ de Koni. Pour se rendre de Bagdad à Dimi ou Dimni, on traverse d'abord la Gheniskale à environ deux werstes de distance du fort. On gravit ensuite pendant une demi-heure des montagnes assez escarpées, et garnies de noyers et de figuiers : le premier de ces arbres est extrêmement commun dans toute l'ancienne Colchide, où on en voit de très-fortes dimensions. La qualité de son bois est remarquable par sa belle couleur et ses nuances variées; on en fait des expéditions assez considérables pour Taganrog, Odessa, et même pour Constantinople, où il est connu sous le nom de noyer de Mingrelie. On pourroit, en introduisant dans le pays l'usage des presses qui y sont encore inconnues, fabriquer avec les noix une très-grande quantité d'huile, et en former un objet important d'exportation. A l'égard du figuier,

on s'occupe peu de sa culture, et son fruit est rarement récolté.

Parvenus au sommet d'une chaîne de montagnes peu élevées, nous entrâmes bientôt dans le magnifique enclos du prince Rostan Schwetze, qui avoit été prévenu de notre arrivée. Il nous avoit fait préparer un très-bon dîner, et nous reçut de la manière la plus aimable. Il eut l'attention de faire ouvrir deux jarres de vieux vin : nous le trouvâmes très-bon; il a beaucoup de rapport avec les vins rouges de Champagne.

Le prince Rostan est seigneur du village de Dimi, limitrophe des terres d'Adjamet. On y compte environ quarante maisons, et une population de deux cents habitants qui lui appartiennent. Ce domaine et ceux qu'il possède dans les environs de Koni sont encore en communauté avec ses deux frères.

Le nom de Dimni rappelle une forteresse construite trois siècles avant la naissance de Jésus-Christ, par P'harnavaz, le premier roi de Géorgie, de la race de Schinak'harthli. Il n'existe plus aucune trace de cette antique construction (1).

(1) Voyez les *Mémoires de M. de Saint-Martin sur l'Arménie*, tome 2, page 198.

En partant de Dimi nous cotoyâmes la forêt d'Adjamet, pendant environ six werstes, pour nous rendre au village d'Optcha, où nous nous proposions de coucher, et où nous arrivâmes en une heure. Le chemin qui y conduit est tracé dans des montagnes assez difficiles et escarpées.

Optcha est la propriété d'un prince Immirétien. Son habitation est placée dans une situation élevée, d'où on jouit d'une très-belle vue. Les bâtiments occupés par les esclaves attachés à l'exploitation avoient été construits avec soin. A chacune de ces maisons étoit joint extérieurement un jardin. On n'y cultive, comme dans toute l'Immirette, d'autres plantes potagères que les choux, les ognons, les concombres et le persil, dont la racine est l'aliment principal du peuple pendant ses longs carêmes. Aussi est-ce avec un véritable plaisir que j'ai distribué aux propriétaires de la Colchide les graines de légumes de toute espèce que j'avois apportées. Peut-être leur utile culture laissera-t-elle parmi eux un foible souvenir de mon passage.

Le propriétaire d'Optcha a substitué aux vignes sauvages qu'on trouve généralement dans toute l'ancienne Colchide, une vigne cultivée, que l'on coupe à quatre pieds de hauteur; elle est soutenue par des échalas et entourée de haies

vives. Ses ceps étoient chargés de fruits; mais la saison, cette année, ayant été très-pluvieuse, le raisin, à la mi-juillet, étoit beaucoup moins avancé qu'il ne l'est en France à cette époque de l'année, même dans nos provinces septentrionales.

Nous eûmes à Optcha plus particulièrement l'occasion de remarquer que, depuis que la vente des esclaves aux Turcs a été défendue, le pouvoir des seigneurs sur leurs esclaves a cessé d'être accompagné des formes odieuses qui lui ont mérité les réclamations des philantropes : il n'est plus que l'autorité d'un chef de famille sur ses enfants, sur les membres de sa tribu. Sauf quelques différences dans l'habillement et les ustensiles de chasse dont les seigneurs ornent leurs vêtements, dans l'ordre qu'ils suivent en voyage et dans leurs repas, les princes, les nobles, les esclaves sont presque tous confondus; ils vivent ensemble dans une grande intimité, et le service des serfs envers leurs maîtres paroît tout entier de zèle, de dévouement et d'affection : aussi la familiarité entre eux est extrême.

Après avoir passé la nuit à Optcha, où nous fûmes très-bien traités par les habitants, nous nous mîmes en route pour nous rendre à la Quirila qui en est éloignée d'environ dix werstes. Une heure et demie nous suffirent pour y

arriver, en traversant une partie de la forêt d'Adjamet, et descendant presque continuellement par une pente douce.

Nous passâmes la Quirila près du village de Nousoula, où on trouve de bonnes pierres meulières et de la pierre à aiguiser. De la rive droite de la Quirila à Simonetti, on compte quinze werstes, que nous fîmes en deux heures et demie. Le pays que nous parcourûmes est couvert de forêts plus ou moins touffues : le terrain est d'abord plat, et devient ensuite montagneux, jusqu'au moment où on arrive à l'enclos du noble Kildia, lieutenant au service de Russie, maire et l'un des principaux propriétaires du village. Il venoit de faire bâtir pour son habitation une maison qui s'écartoit, pour la forme et les distributions intérieures, de toutes celles que nous avions vues jusqu'alors. La chambre principale étoit précédée d'un vestibule étroit qui communiquoit à deux chambres à coucher placées de chaque côté. Autour du bâtiment, régnoit une galerie couverte, de huit pieds de largeur, et soutenue par des colonnes ; enfin, on y voyoit des fenêtres avec des carreaux de vitres, et on y avoit construit des cheminées en briques. Du reste, cette maison étoit tout en bois.

Dans l'Immirette, où les arbres sont presque sans valeur, cette construction est la plus convenable; elle exige beaucoup moins d'industrie, de peine et d'intelligence, qu'il n'en faudroit pour bâtir en briques et en pierres. Tous les propriétaires de la Colchide ont des esclaves habitués à la construction de ces maisons, et pour quelques-uns elle est un objet de commerce. Ces maisons ne sont liées que par des chevilles de bois; on les démonte aisément, et on les transporte alors souvent à de grandes distances. Dans le village de Vartsike, on nous a proposé une maison neuve, n'ayant, il est vrai, qu'une seule chambre de trente pieds de longueur sur vingt de largeur, pour la modique somme de 100 roubles d'argent (400 fr.).

Les meubles de la maison du maire de Simonetti consistoient en lits de camp couverts de tapis tartares et de coussins, et en quelques bancs. Le dîner qu'il nous donna étoit somptueux pour le pays, et se distinguoit surtout par la multiplicité des plats. Les vins étoient très-bons, et servis avec profusion. La longueur des dîners des Immirétiens contraste avec la brièveté de ceux des Russes, que je considère comme le peuple le moins difficile de l'Europe pour sa nourriture et son coucher.

Le nombre des esclaves des deux sexes qui servoient dans l'intérieur de la maison, ou qui habitoient les bâtiments disséminés autour de son enclos, étoit très-considérable. Les femmes s'occupoient à filer de la soie, et à en tisser des étoffes; d'autres filoient du coton; quelques-unes pétrissoient des poires et des prunes sauvages, pour en faire une espèce de confiture aigre, en forme de galette. On laisse sécher ces confitures au soleil, et on les conserve pour l'hiver. On en fait usage dans les ragoûts, les Immirétiens aimant tout ce qui est acide.

Nous partîmes de Simonetti vers trois heures. Le maire, un interprète et trois nobles du voisinage, tous à cheval, se réunirent à notre caravane : quelques esclaves la suivoient à pied. Nous reprîmes la route que nous avions parcourue le matin, jusqu'au grand chemin de Kotaïs à Tiflis, et nous nous détournâmes ensuite sur la gauche, pour nous rendre à Schorapana.

Toute la contrée que j'ai décrite dans ma première excursion et dans celle-ci, jusqu'au passage de la Quirila, étoit, comme on a pu en juger, presque tout entière couverte de forêts, au milieu desquelles on apercevoit, de distance en distance, des prairies, des champs de maïs et de millet, et quelques plantations de coton.

Ici le pays change entièrement de nature. Les arbres ne sont plus que l'accessoire du paysage, et, sauf quelques portions de forêts dans la partie élevée du territoire de Simonetti que nous laissions sur notre gauche, tout ce canton, jusqu'au poste de cosaques établi sur les bords de la Quirila, est ou cultivé ou en magnifiques pâturages.

A neuf werstes de Simonetti, on trouve la Tchelabory, rivière ordinairement peu large et profonde, mais qui, après les orages, présente quelquefois aux voyageurs, et pendant plusieurs jours, un obstacle insurmontable.

L'administration Russe n'a encore fait construire aucun pont sur les rivières assez nombreuses qu'on rencontre entre Kotaïs et Tiflis. Jusqu'ici, on est obligé de les passer à gué; mais, comme on peut avec facilité et avec peu de frais exécuter de pareils travaux, tout fait présumer que le gouvernement, dont l'attention se porte sur tout ce qui est utile au pays, ne tardera pas à s'en occuper.

Rien de plus riant et de plus pittoresque qu'une position à mi-côte qu'on trouve à six werstes de Simonetti, avant d'arriver à la poste de la Tchelabory. Elle domine la Quirila, et sera extrêmement convenable pour la construction d'une au-

berge ou d'un caravanserai, lorsque le commerce aura pris l'extension dont il est susceptible; cette position doit d'ailleurs être salubre, à cause de son élévation, et c'est la première considération à laquelle doivent s'attacher les Européens qui voudroient former des établissements dans cette contrée. Au surplus, les Immirétiens, encore barbares, sont capables de donner, sur le choix des localités convenables, des leçons aux peuples civilisés. Il semble que leur intelligence, à cet égard, leur ait été transmise par les colons Grecs, si soigneux dans le choix de l'emplacement de leurs villes, et qui en ont fondé un si grand nombre sur les côtes de la mer Noire.

S'ils labourent la plaine, ils habitent toujours des plateaux élevés, et à portée de quelques sources. A cette précaution pour se garantir de la fièvre, ils en ajoutent beaucoup d'autres : ils ont, matin et soir, du feu dans leurs maisons; ce moyen est un des plus assurés pour purifier l'air, et absorber les vapeurs de la terre. Leur nourriture consiste en pâte de gomi ou millet, et en galettes de maïs. Ils consomment peu de viande et beaucoup d'acides. Ils font un grand usage de vin; enfin, leurs vêtements, et surtout leurs manteaux de feutre de poil de chèvre, les ga-

rantissent contre les transitions trop subites du chaud au froid. Ce régime les rend peu accessibles aux fièvres intermittentes, et a contribué à conserver à ce peuple la beauté et la force qui l'ont fait citer comme le modèle de l'espèce humaine.

Le poste des cosaques à Tchelabory, loin d'être placé sur un de ces plateaux conservateurs de la santé, occupe la partie basse de cette plaine. Aussi presque tous les soldats ont-ils la fièvre pendant l'été et à l'automne; et, comme dans leur convalescence ils sont incapables de ménagements, que leur régime alimentaire est peu approprié à ce qu'exigeroit leur rétablissement, on calcule que le cinquième environ des cosaques de ce poste et de beaucoup d'autres, dont la situation a été aussi mal choisie, meurt dans les trois années de service auxquelles ils sont astreints.

Les bords de la Tchelabory, au point où se trouve le gué, renferme une grande quantité de pyrites ferrugineuses et cuivreuses; il est vraisemblable qu'elles détériorent la qualité de l'eau de cette rivière, et cette circonstance peut contribuer aux maladies qui affectent les soldats de ce poste.

Après avoir traversé la Tchelabory, nous par-

courûmes une plaine de quinze werstes qui sépare cette poste de celle qu'on trouve au bord de la Quirila.

Toute cette contrée est garnie d'arbres; mais la plus grande partie en est cultivée en maïs et millet. Les riches récoltes de cette belle plaine de l'Immirette, qui s'étend presque sans interruption depuis la Goubitskale jusqu'au poste de cosaques de la Quirila, ont le grand avantage de n'être jamais exposées à être ravagées par les sauterelles, fléau qui détruit presque tous les ans les espérances des cultivateurs de la Géorgie et de la Crimée.

Pour se rendre à Schorapana, où nous nous proposions d'aller coucher, on passe la Quirila sur un bac dans les hautes eaux, et à gué lorsqu'elles sont basses, ce qui cependant n'est jamais sans danger, à cause de la rapidité du courant. Du côté opposé à la poste, sur la gauche du fleuve, les bords sont excessivement escarpés, comme déja nous l'avons remarqué à Adjamet, tandis que les terres de la droite sont absolument plates.

Après avoir traversé un bois presque tout en en taillis, nous ne tardâmes pas à nous trouver au pied du plateau élevé sur lequel sont placées les casernes de Schorapana. Deux cents hommes

environ du régiment de Mingrelie y sont logés. Nous fûmes parfaitement accueillis par le capitaine qui commandoit le détachement; il occupoit une maison en bois vaste et commode.

A deux cents pas de cette position, dont la vue s'étend sur la belle plaine de la Quirila, se trouvent les ruines de l'antique Schorapana, mentionnée par Strabon. La circonvallation de cette ville est tracée d'une manière si précise par des débris de murailles en pierres et en briques plates et presque carrées, qu'il seroit très-facile d'en lever le plan; elle forme un parallélogramme situé au confluent de la Dziroula et de la Quirila.

Dans les *Mémoires historiques sur l'Arménie*, par M. de Saint-Martin, la fondation de Schorapana est attribuée à P'harnavaz, premier roi de Géorgie, de la race de Schinak'harthli, celui dont j'ai parlé à l'occasion de Dimi. Elle remonte au temps de l'invasion d'Alexandre en Asie. Tout porte à croire que sa destruction, dont la tradition et l'histoire ne laissent, je pense, aucune trace, date d'une époque très-reculée. Cette destruction a dû être entière, selon l'usage des armées de ces rois de Perse, nés pour le malheur de leurs sujets et de leurs voisins, et auxquels la basse flatterie avoit accordé

le titre de grands rois. Ainsi, vraisemblablement, des infortunés habitants de cette antique cité, les uns auront péri sous le fer ennemi, les autres auront été emmenés captifs dans quelques cantons éloignés de la Perse, où la beauté des traits de leurs descendants pourra un jour devenir pour un observateur attentif une indication de leur origine.

Cette Schorapana, aujourd'hui entièrement déserte, a été, dans les temps reculés, un des marchés principaux du commerce de l'Asie. Les marchandises de l'Europe y arrivoient sur des navires, pendant que celles de l'Asie y parvenoient à dos de bœuf ou de cheval. La ville s'étendoit probablement alors au-delà de l'enceinte indiquée par les ruines existantes. S'il m'étoit permis de hasarder une opinion à ce sujet, je dirois que ces ruines sont celles de la forteresse, et que la ville marchande, où s'arrêtoient les caravanes, étoit bâtie en bois, construction dont il n'a pu rester aucune trace.

D'après la carte manuscrite du roi Salomon, en 1737 les bateaux Turcs remontoient encore la Quirila jusqu'à Schorapana. De nos jours, la navigation ne s'étend plus au-delà de l'embouchure de la Tskeniskal.

N'ayant pas trouvé à Schorapana l'officier de

génie avec lequel nous devions visiter les parties montagneuses de ce district, nous en partîmes le jeudi 13-25 pour retourner dans le district de Kotaïs.

Après avoir traversé de nouveau la Quirila, et suivi pendant près d'une heure la route de Kotaïs, nous prîmes sur la droite pour gagner les montagnes; mais comme il eût fallu faire un grand détour avant de parvenir au village où nous nous proposions de coucher, un des nobles Immirétiens qui étoit avec nous n'hésita pas à rompre une haie morte qui entouroit un champ de maïs, et nous le traversâmes avec une douzaine de chevaux. A l'extrémité du champ, il fallut de nouveau rompre la haie pour en sortir; et, après avoir gravi pendant trois quarts-d'heure des montagnes assez élevées, nous arrivâmes chez un riche propriétaire, dont l'enclos renfermoit un grand nombre de bâtiments nécessaires à l'exploitation de ses terres.

L'Immirétien qui nous donnoit l'hospitalité étoit d'un embonpoint remarquable; ses traits avoient l'expression de la gaîté; son appétit étoit excessif. Le verre dont il se servoit étoit de buis et de la forme d'un énorme calice. Il ne contenoit pas moins d'une pinte et demie de vin, et il le vidoit toujours tout d'un trait. En Immirette

comme en Europe, les hommes riches trouvent des complaisants. Notre hôte avoit choisi pour le sien un noble peu aisé, et qui se prêtoit de la meilleure grâce du monde aux plaisanteries dont il étoit l'objet. Condamné par son ami à vider le verre rempli à comble, il faisoit, avant de s'y déterminer, toutes les résistances, les lazzis et les grimaces dont les meilleurs mimes Italiens eussent été capables.

La vie de plaisirs de ces deux Immirétiens, que leur gaîté fait inviter à toutes les fêtes, n'a eu nulle influence sur leur courage; et lorsqu'en 1820 il y eut des troubles en Immirette, ils se sont signalés par leur bravoure et leur fidélité pour l'empereur Alexandre; ce qui leur a valu des grades dans l'armée Russe et d'autres récompenses.

Si nous avions cédé aux instances de notre hôte, notre souper se seroit prolongé pendant toute la nuit; mais nous avions besoin de repos, et comme nous nous proposions de repartir le lendemain à quatre heures du matin, nous nous retirâmes de bonne heure.

De la position élevée où nous nous trouvions, on découvre toute la plaine qui, depuis la Tchelabory, s'étend jusqu'aux hautes montagnes situées entre l'Immirette et la Kartalinie. On

nous fit apercevoir, à une distance de six à sept werstes, deux tertres presque de niveau avec celui sur lequel nous étions placés. Le fils du czar Salomon y avoit eu autrefois des habitations et des métairies. On nous proposa de les aller voir, et j'y consentis d'autant plus volontiers, que j'espérois y trouver quelques ruines qui eussent mérité notre attention. Pour y parvenir, on traverse un grand nombre de prairies, entremêlées de terres cultivées et couvertes de riches récoltes. Les défrichements ont beaucoup augmenté dans ce canton depuis quelques années, et tout y annonce un accroissement de population et d'aisance.

Arrivé à l'un des tertres, j'avoue que j'éprouvai un sentiment pénible : non-seulement la maison du czar et tous les bâtiments qui avoient servi à la culture de ses terres étoient détruits, mais les magnifiques tilleuls et les noyers qui embellissoient ses pâturages n'avoient pas échappé à l'arrêt de proscription dont on avoit frappé son héritage, à la suite d'un complot dans lequel il avoit trempé. Une chapelle en pierres étoit le seul témoin qui attestoit que, douze ou quinze ans auparavant, ce lieu étoit couvert d'habitations.

La vue de ces ruines, qui n'avoient rien de

remarquable, m'avoit peu disposé à aller voir le second tertre, et nous nous décidâmes à continuer notre voyage dans les montagnes, pour examiner des mines de fer dont on nous avoit parlé, et qu'on assuroit être riches et abondantes.

Après deux heures de marche au travers de sentiers étroits et escarpés, nous mîmes pied à terre chez deux propriétaires Immirétiens que nous avions rencontrés la surveille entre Simonetti et la poste de Tchelabory, et qui nous avoient engagés à nous arrêter chez eux à notre passage.

Nos deux hôtes nous traitèrent parfaitement bien. Comme nous allions nous mettre à table, nous reçûmes la visite du vieux prince Abacheff: sa famille est une des plus illustres de l'Immirette et alliée à celle des anciens rois de cette contrée. Sa barbe et ses cheveux gris étoient entièrement teints en roux. Il parut très-satisfait de faire la connoissance de quelques Français; il n'en avoit jamais vu avant notre excursion dans la Colchide. Malgré sa haute naissance et sa fortune, son fils, âgé de dix-huit ans, est depuis quatre ans simple sous-officier dans le régiment d'infanterie de Mingrelie, dont le prince Beboutoff est colonel. Ce jeune homme y est très-estimé

pour les preuves de courage qu'il a données dans la dernière campagne contre les Abazes et pour sa bonne conduite.

Depuis quatre ou cinq ans l'esprit guerrier et l'amour de la gloire se sont réveillés chez les Géorgiens, et les Immirétiens eux-mêmes paroissent avoir reçu cette impulsion. Aujourd'hui presque tous les princes et les nobles cherchent à faire admettre leurs fils dans l'école des cadets et dans le corps des pages à Pétersbourg, afin de les faire entrer ensuite comme officiers dans les régiments Russes.

Vers deux heures nous prîmes congé du vieux prince et de nos hôtes, pour nous rendre chez un propriétaire, dont l'habitation se trouve dans les hautes montagnes qui séparent le canton de Schorapana de celui de Radscha.

A peine avions-nous quitté les deux princes Immirétiens, et fait quatre werstes dans une très-belle vallée couverte de chênes et de hêtres de fortes dimensions, qu'un seigneur dont nous traversions les domaines vint au-devant de nous avec beaucoup d'empressement, et ne nous laissa continuer notre route que lorsque nous eûmes consenti à mettre pied à terre, pour goûter de son vin et manger quelques fruits. Ils étoient d'un goût très-acide : la nature a tout fait pour

ce beau pays; les hommes rien encore. Dans toutes les forêts de l'Immirette et de la Mingrelie, on trouve dans leur état sauvage tous les arbres fruitiers aujourd'hui connus en Europe, et un grand nombre d'autres qui, améliorés par la culture, donneroient des variétés à l'infini et beaucoup d'espèces nouvelles.

Lorsque nous fûmes prêts à partir, ce seigneur et quelques autres nobles montèrent à cheval, et, se joignant à notre caravane, ils nous accompagnèrent pendant environ cinq werstes, jusqu'au pied des montagnes où nous devions ne pas tarder à trouver l'habitation dans laquelle nous nous proposions de passer la nuit. Le malheur voulut que notre guide s'égarât au milieu des nombreux sentiers étroits et escarpés par où nous passions : bientôt il s'aperçut de son erreur. Retourner sur nos pas étoit difficile, presque impossible, et comme le sentier que nous avions choisi étoit frayé, nous nous décidâmes à le suivre, malgré les difficultés qu'il offroit, et auxquelles venoit se joindre la chute d'un torrent tombant en cascades, et que nous étions quelquefois forcés de traverser.

Enfin, après deux heures de fatigues, de dangers et de pénibles efforts, après avoir été souvent obligés de descendre de nos chevaux, et

de les conduire par la bride, pour leur faire franchir des marches de dix à douze pouces de hauteur, taillées dans le roc et sur les bords d'un précipice, nous arrivâmes à la demeure très-modeste d'un pauvre paysan noble du village de Gogni.

Il est difficile de décrire l'étonnement et l'effroi que produisit sur cette famille la visite inattendue de vingt personnes, presque toutes à cheval. Cependant le bon vieillard chez qui nous étions descendus, ne fut pas long-temps à se remettre de sa frayeur, et il s'occupa immédiatement de répartir entre les propriétaires du village les frais de notre souper. Sa famille, qui se composoit de vingt-deux personnes, dont presque tous les enfants étoient nus ou déguenillés, eut, en moins d'une demi-heure, déménagé la maison qui nous étoit destinée, et le mobilier fut transporté avec beaucoup de confusion dans une autre maison de bois plus petite, qui se trouvoit à peu de distance de la première. La demeure, les meubles, les vêtements, tout annonçoit une excessive misère, et cependant, à ce domaine étoient attachés quelques esclaves.

Le déménagement achevé, la maison fut, en peu d'instants, nettoyée, et un bon feu placé dans le centre de la chambre ne tarda pas à dis-

siper le mauvais air, résultat d'une telle population accumulée dans un si petit espace.

Si les fertiles terres de la Mingrelie et de l'Immirette qui bordent le Phase sont encore presque toutes incultes; si les coteaux des environs de Kotaïs, à si peu de distance du point où ce fleuve est navigable, ne sont pas encore couverts de vignes; si enfin les productions de ces contrées font à peine partie des exportations du port de Redoute-Kalé, on doit peu s'étonner qu'au sommet des montagnes, où jamais un Européen n'a pénétré, là où on ne peut parvenir par aucune route frayée, la culture se borne à ce qu'exigent les besoins des habitants, et que la pauvreté y soit extrême, et pour long-temps encore sans remède. Aussi, pour la première fois, me hasardai-je à offrir quelques roubles d'argent au noble Immirétien qui nous avoit accueillis, et il ne crut pas devoir refuser ce foible souvenir de notre passage sur ses terres.

En nous couchant, nous étions menacés d'un violent orage. S'il eût éclaté dans ces montagnes, l'eau seroit descendue de tous côtés par torrent, et nous eussions été exposés à nous voir, pendant quatre à cinq jours, dans l'impossibilité de nous en retourner à Kotaïs. Heureusement, en nous levant le lendemain, nous trouvâmes le

ciel serein, et nous nous mîmes en route le 15-27 juillet pour aller voir des mines de fer dont on m'avoit parlé.

J'étois d'autant plus disposé à cette excursion, que, malgré tout ce que les historiens et les voyageurs ont raconté des riches mines de l'ancienne Colchide, non-seulement, comme je l'ai déjà fait remarquer, il n'y existe, dans ce moment, aucune mine exploitée, mais même aucune dont le gisement soit bien reconnu.

Toutes les recherches qui ont eu lieu jusqu'ici pour les découvrir ont été frappées de malheur. Reynegs est décédé avant d'avoir publié son voyage. Rédigé, depuis sa mort, sur des matériaux informes, par un éditeur qui ne connoissoit pas le pays, cet ouvrage est tellement obscur, qu'on ne reconnoît même pas la plupart des positions qu'il indique. Le comte Poutzkin, homme plein d'instruction et de zèle, a été atteint par la mort au milieu de ses recherches. La précieuse collection qu'il avoit déjà réunie, ses nombreuses notes et ses mémoires passent pour avoir été en grande partie dispersés. Enfin, en 1821, un ingénieur, envoyé exprès, a été attaqué de la fièvre, au milieu de ses excursions, dans le canton de Schorapana, est reparti pour Tiflis avant d'avoir découvert rien de bien im-

portant. Il s'est borné à visiter une mine de charbon végétal, près du monastère de Gaelaeth, mine depuis long-temps connue, et à examiner les pyrites de cuivre si communes dans ce canton.

Nous cheminâmes pendant près de trois heures, tantôt dans des portions de forêts, quelquefois dans de belles prairies, et, en avançant toujours vers les montagnes, nous nous trouvâmes enfin dans une vaste plaine aride et sablonneuse, où on voyoit une grande quantité de trous remplis d'eau, d'où on avoit retiré le minerai de fer dont on nous avoit parlé.

La mine n'est ni en roches, ni en rognons, ni en galets; c'est simplement une ocre jaune, un sable ferrugineux lié par une espèce de gluten qui le rend friable. Peut-être couvre-t-il une mine plus riche. De là nous nous dirigeâmes vers un village dont les habitants s'occupent à extraire le minerai, à le fondre et à l'affiner pour en faire ensuite des instruments d'agriculture et des couteaux qui sont d'une très-bonne trempe.

Arrivés au village, nous descendîmes chez un forgeron pour examiner son travail. C'est absolument l'art dans l'enfance : il retiroit environ douze livres de fer affiné d'un quintal de sable.

Mais en évaluant approximativement ce qui doit nécessairement se perdre par suite de la grossièreté des procédés, il est vraisemblable que, si cette mine étoit travaillée avec plus de connoissance pratique, on pourroit retirer au moins vingt livres de fer du quintal de sable. Nous achetâmes quelques couteaux fabriqués sous nos yeux; on nous les fit payer une abaze la pièce (80 cent.) : après nous être reposés quelques heures dans la cour du forgeron, sous l'ombrage d'un magnifique tilleul, nous nous remîmes en route, dans l'intention d'aller coucher au village de Sadzivi, à six werstes de l'ancienne abbaye de Gaelaeth et à quinze werstes de Kotaïs.

Nous avions monté pendant plusieurs heures, avant d'arriver au village occupé par les forgerons, et il nous fallut monter encore l'espace d'une heure au milieu des bois, avant de parvenir au sommet excessivement élevé, où nous devions trouver le revers de ces montagnes. De là nous découvrîmes un pays immense et un horizon s'étendant jusqu'à la chaîne qui sépare le Gouriel du pachalick d'Akhaltzikhe. Nous mîmes deux heures pour en descendre, allant d'un pas à faire six werstes à l'heure; et, après avoir traversé un très-beau pays bien cultivé, nous arrivâmes à l'habitation des trois

princes Ahichat-Chvili, dont la famille est une des plus anciennes de l'Immirette.

Ici, pour la seconde fois, nous trouvions non-seulement une partie des objets d'un usage habituel en Europe, mais même quelques-uns réclamés par le luxe. L'aîné des princes avoit, comme otage, fait un séjour d'un an à Saint-Pétersbourg, et sa table étoit ornée de couverts, d'huiliers, de plateaux d'argent, de gobelets de vermeil, de porcelaines et de cristaux, qu'il avoit apportés de son voyage. A son retour, son intention étoit d'introduire dans sa maison les usages des peuples civilisés, et d'en faire adopter l'habillement à sa famille. Mais pour une pareille innovation dans un ménage tenu par trois frères mariés et vivant en communauté, une volonté ne suffisoit pas, et il ne tarda pas à renoncer à l'idée qu'il avoit conçue.

Les princes Ahichat-Chvili sont parents d'un prince Immirétien, qui, témoin de leur luxe si nouveau pour cette contrée, a donné ordre de lui acheter en France des candelabres en bronze doré, des plateaux, des couverts d'argent, des gobelets en vermeil et des porcelaines de prix.

Après avoir pris le thé et nous être reposés, le fils de l'un des princes qui a épousé une sœur de Dadian, nous proposa une promenade le long

d'un ruisseau rapide qui coule à cent pas de la maison, afin de nous faire voir, disoit-il, une mine de cuivre : nous n'y trouvâmes qu'un banc de pyrites cuivreuses extrêmement friables. Leur décomposition donne un goût de cuivre à l'eau, et la rend malsaine et même dangereuse. Il fit fouiller aussi devant nous, sur plusieurs points, le terrain environnant qui se composoit de masses pyriteuses. A quatre pas de la rivière, on trouve une source d'eau excellente; elle est assez abondante pour suffire à tous les besoins de la maison.

Vers les sept heures, on nous fit servir un très-beau souper, un peu accommodé à l'européenne. Les convives étoient nombreux, et il fallut poliment nous soumettre à une foule de santés et à toutes les cérémonies de présentation de morceaux choisis, et autres en usage chez les princes Immirétiens, et dont j'ai suffisamment parlé en d'autres occasions. Le souper finit vers neuf heures, et on nous donna pour coucher une chambre vaste et commode.

Le lendemain matin, nous priâmes l'aîné de nos hôtes de nous présenter aux princesses : l'une étoit la mère et l'autre la femme du jeune prince avec lequel nous avions fait la veille notre promenade. Elles étoient toutes les deux

belles, et richement habillées en satin et en brocards d'or et d'argent; elles avoient la tête, le cou et les bras couverts de bijoux enrichis de quelques diamants et rubis, et surtout d'une très-grande quantité de perles fort grosses, mais généralement informes et très-jaunes, les peuples de l'Asie s'attachant beaucoup moins à la perfection des perles et des pierres précieuses qu'à leur surface. Les princesses nous saluèrent avec beaucoup de grâce. Nous leur baisâmes la main, et elles nous embrassèrent, selon l'usage des femmes Russes et des peuples orientaux qui suivent la religion chrétienne. La curiosité avoit attiré aux fenêtres et aux portes un grand nombre de femmes attachées au service de la maison, et qui presque toutes étoient jolies.

Aux lambris de l'appartement se trouvoient accrochés ces chapeaux de drap écarlate qui ne servent qu'aux voyages, et que je suis disposé à croire d'origine génoise.

Par l'intermédiaire de notre interprète, notre conversation avec les princesses se porta sur ce qui pouvoit les intéresser davantage, sur les riches étoffes de France, les bijoux de toute espèce, les porcelaines, les pièces d'argenterie que le commerce nouveau qui alloit s'établir ne pouvoit manquer d'introduire dans le pays. Elles

nous engagèrent vivement à venir former une colonie dans la Colchide, en nous témoignant le desir de voir des Français se marier et s'établir parmi eux.

Les terres du domaine qui appartient aux princes sont d'une grande fertilité : une partie sert au paçage des bestiaux, l'autre à l'entretien d'un haras assez nombreux.

Après avoir pris congé des princesses, nous repartîmes pour Kotaïs, le 16-28 juillet. On compte, depuis l'habitation des princes Ahi-chat-Chvili jusqu'à cette ville, quinze werstes, en ligne directe. Toute la contrée que nous parcourûmes avant d'atteindre la route de Kotaïs à Tiflis, est entrecoupée de vignes, de prairies et de champs de maïs, ornés de beaux arbres.

Au passage de la Crasnoya-Recha, nous nous séparâmes du maire de Simonetti et des autres nobles et propriétaires Immirétiens qui nous avoient accompagnés.

A deux lieues de Kotaïs se trouve le monastère de Gaelaeth. Pour s'y rendre, on traverse des montagnes couvertes de forêts. Le chemin n'est praticable que pour les hommes et les chevaux. Le monastère est situé sur le penchant d'une montagne couverte d'arbres. Au pied de

laquelle se trouvent un grand nombre de maisons et de jardins; on monte au couvent par un chemin escarpé, en laissant de côté une source de très-bonne eau.

Le monastère est composé d'une petite église consacrée à saint Grégoire. On lui donne huit cents ans d'antiquité. L'intérieur en est sombre et assez bien orné; son architecture est simple, et ne manque ni de goût ni de pureté. Auprès de cette église, on en trouve une autre moins ancienne, mais beaucoup plus grande, et bâtie avec plus de solidité en pierres de granit : elle est très-élevée et a deux portes latérales, indépendamment de l'entrée principale. Dans le chœur, on voit trois grandes figures en mosaïque : celle du milieu représente la sainte Vierge avec l'enfant Jésus : elle est entourée de deux anges. Cette mosaïque, dans laquelle les couleurs rouges et bleues dominent, est placée sur un fond doré. Elle a sans doute été apportée de Constantinople dans les derniers temps du Bas-Empire, le travail étant moins remarquable par le fini de l'exécution que par son étendue et la grandeur des figures.

Les deux églises sont construites au milieu d'une immense cour, autour de laquelle on a bâti de petites maisons, qui sont aujourd'hui en

assez mauvais état. Elles servent d'habitation à des moines Immirétiens qui suivent le rit grec; elles sont adossées contre un mur passablement épais, garni de créneaux et de meurtrières.

Sur la droite de l'église se trouve un bâtiment en pierres; il sert de demeure à l'archevêque, qui est en même temps supérieur du couvent. On y arrive par un porche dont les côtés servoient autrefois de chapelles. Contre le mur est appuyé un battant de porte de fer, de sept pieds de largeur, sur quatorze de hauteur: il se compose de vingt barres de fer placées perpendiculairement, et traversées par sept autres barres, contre lesquelles sont appliquées des feuilles de tôle assez minces. Cette porte a tous les caractères d'une haute antiquité. Auprès de ce battant, il en existoit autrefois un second, qui, réuni à l'autre, servoit à fermer les porches, dont la largeur est de quatorze pieds. Le battant qui manque a été enlevé par les Turcs dans une de leurs incursions en Immirette. On aperçoit sur la tôle quelques restes d'inscriptions. S'il faut ajouter foi à la tradition du pays, ces deux battants sont ceux qui étoient autrefois placés aux portes ou pyles Caspiennes. Ils ont été enlevés comme un trophée par un roi de l'Immirette, du nom de David, qui, ayant

fait une incursion dans le Daghestan, prit d'assaut la ville de Derbent. Le portrait de ce roi est peint à fresque dans l'église, et on voit son tombeau près du porche.

Le couvent de Gaelaeth avoit pour supérieur l'archevêque Ghinatel; il est aujourd'hui retiré en Russie. On assure que les moines possèdent une collection de manuscrits Géorgiens et Arméniens. Ils mériteroient d'être examinés, s'il est vrai qu'un roi de Géorgie, prédécesseur de Thamar, ait envoyé trente jeunes gens dans la Grèce pour y recueillir les meilleurs ouvrages. Il ne seroit pas impossible qu'on retrouvât dans ces manuscrits une partie des historiens anciens dont les écrits ont été perdus.

Le monastère de Gaelaeth a des biens très-considérables, et un grand nombre de serfs ou esclaves.

CHAPITRE X.

Départ de Kotaïs pour Radscha.—Ville de Tchari.—Habitants d'origine Arménienne. — Ghretie.—Belle forêt de sapins.—Secours mutuels.—Kotevi.—Bravoure des habitants de ce canton.—Anecdote sur le prince Gortschakoff. — La Krekoula. — Arrivée au Phase. — Baragone. — Caractère des habitants du canton de Radscha.—Détails sur le touri ou bouquetin du Caucase. — Commerce des fourrures. — Souanes.—Village de Sadmetri.—Forêt de Radscha. — La Redzoula. — Passage du Phase à gué. — Retour à Kotaïs.

Je desirois visiter moi-même le district de Radscha; mais pendant l'année 1823, mes occupations ne m'ayant pas permis de m'éloigner de Tiflis, j'ai dû laisser à mon frère le soin de cette excursion. C'est donc d'après son rapport que j'ai rédigé cette relation.

Mon frère, arrivé à Kotaïs à la fin d'octobre 1823, en partit, pour le canton de Radscha, le 3-15 novembre.

A cette époque de l'année, tous les arbres fo-

restiers avoient de nouvelles feuilles, et les arbres fruitiers étoient couverts, les uns de fleurs, et les autres de fruits. Mon frère avoit avec lui un interprète, et deux seigneurs Immirétiens attachés aux districts de Kotaïs et de Radscha. Deux cosaques leur servoient d'escorte. Ils traversèrent, à trois werstes de Kotaïs, la Crasnoya-Recha, et suivirent pendant environ dix werstes la route de Tiflis. Ils se détournèrent ensuite sur la gauche, et parcoururent pendant plus de trois heures un pays entièrement couvert d'un mauvais taillis et de chênes rabougris, digne produit d'un terrain aride, et dont le fond étoit presque tout entier en blocs de quartz.

Lorsqu'ils furent sortis de la forêt, ils cotoyèrent pendant quelques instants un ruisseau auquel on donne le nom de Sverouli, qu'ils traversèrent, et, après avoir fait une halte dans une prairie appartenant au maire de Simonetti, ils arrivèrent à l'ancienne ville de Tchari, qui n'est plus aujourd'hui qu'un village placé sur un plateau très-élevé.

Le pays entre Simonetti et Tchari est assez montagneux, mais la route est bonne et praticable aux voitures. A en juger par le temps que nos voyageurs mirent à faire ce trajet, on ne peut pas estimer la distance entre Kotaïs et

Tchari à plus de trente-deux werstes (huit lieues).

La campagne qui environne cette ville est très-belle et garnie de beaucoup d'arbres, débris des antiques forêts qui couvroient autrefois toute la Colchide. Les terres sont cultivées en maïs ou en millet; quelques parties sont plantées en vignes; d'autres forment de beaux pâturages.

Les habitants de ce village sont d'origine Arménienne. Tout porte à croire qu'ils auront abandonné leur patrie dans le temps où elle étoit le théâtre de guerres continuelles entre les Perses et les Romains, ou lorsqu'elle a été occupée par les Turcs. Depuis cette époque plus ou moins éloignée, ces habitants se sont tellement confondus avec les Immirétiens, qu'ils n'en diffèrent plus, ni par le langage, ni par l'habillement, ni par les mœurs. Ils ont même quitté le rit Arménien pour adopter le rit Grec, voulant sans doute, par cette condescendance, donner une garantie de leur fidélité au nouveau souverain dans les États duquel ils venoient de se réfugier.

Sous les rois d'Immirette, Tchari a été fréquemment ravagée par les Mingreliens et les Géorgiens; en 1820, elle étoit un des foyers de l'insurrection, et son évêque, qui réunissoit dans ce district le pouvoir civil et ecclésias-

tique, passoit pour en être un des principaux chefs. Aussi, cette ville éprouva-t-elle la vengeance des soldats Russes, qui la brûlèrent. On n'y trouve à présent qu'une centaine de maisons bâties en bois, et un bazar composé de vingt à trente boutiques où on vend un peu de cire, du miel, des cuirs, du sel, des fourrures et des toiles communes.

Peu avant les événements de 1820, l'évêque avoit fait rebâtir l'église. La pierre de taille qu'on y a employée paroît de bonne qualité; mais la construction en a été si mal faite, que déjà cet édifice menace ruine.

L'intérieur de l'église est peu orné d'images, et n'a de remarquable qu'une croix de bois de chêne de huit pieds de hauteur. Cette croix paroît être d'une grande antiquité : elle est toute couverte de plaques de vermeil ciselées et relevées en bosses, représentant quelques sujets de l'Ecriture-Sainte. Entre les ciselures, on a incrusté une grande quantité de diamants, d'émeraudes, de turquoises, de topazes, d'améthystes, de perles et autres pierres précieuses, dont la plupart sont d'une grande dimension.

Près de la croix, sont placées deux espèces de mitres de bois en forme de pain de sucre, d'environ deux pieds de hauteur, surmontées d'une

petite croix plaquée en vermeil, également enrichie de pierres précieuses. Elles ont été enlevées dans une incursion faite par les rois d'Immirette dans le district d'Akhaltzikhe, qui faisoit alors partie des États des rois de Géorgie, et données par eux à l'église de Tchari. Un rideau, qu'on ouvre avec beaucoup de cérémonie, est placé devant ces trois reliques, auxquelles on attribue le don des miracles, et notamment celui de guérir les maladies incurables et de délivrer les possédés du démon.

Pendant que mon frère étoit dans l'église, il vit arriver deux malheureux frénétiques enchaînés, tout déguenillés, et dans un état de contraction véritablement effrayant. En entrant, ils se jetèrent sur la terre, qu'ils baisèrent plusieurs fois, en multipliant les signes de croix; ils se frappèrent ensuite la poitrine, en implorant de ces antiques reliques quelque soulagement à leurs maux. Dans la Colchide, on peut difficilement soupçonner cette ferveur d'avoir été calculée ou d'être absolument feinte, et il est vraisemblable que la confiance dans ces reliques, en calmant l'imagination des malades, détermine quelquefois leur guérison.

Le maire, un des principaux propriétaires du village, donna l'hospitalité aux voyageurs. Ils

passèrent chez lui la nuit, et en partirent le lendemain 4-16 novembre, à sept heures du matin.

Depuis Tchari, on s'avance presque toujours dans les montagnes. En sortant de cette ancienne ville, ils traversèrent de beaux pâturages, des taillis et quelques terres labourées, et s'arrêtèrent à neuf heures dans une belle prairie, après avoir fait environ douze werstes. De là au village de Ghretie, où ils arrivèrent en quatre heures, on compte vingt werstes. Le chemin passe au travers de forêts, de montagnes et de vallées.

Ghretie est un village composé de cent à cent vingt maisons, dont les habitants s'occupent de la culture du maïs, du millet et de l'orge. On y voit aussi beaucoup de vignes plantées. Le vin qui en provient est de bonne qualité.

Le lendemain, vers huit heures, mon frère partit de Ghretie pour se rendre à Kotevi. Depuis Ghretie, les montagnes deviennent plus élevées, les chemins plus rapides, plus escarpés, et, sur quelques points, ils sont presque impraticables. Ils mirent trois heures et demie pour aller de Ghretie au sommet des montagnes, et deux heures et demie pour arriver de ce point à Kotevi.

A deux werstes de Ghretie, commence une

magnifique forêt de sapins des plus énormes dimensions : elle se prolonge jusqu'à trois werstes au-delà de Kotevi. Un très-grand nombre d'arbres avoient été abattus par le vent, ou étoient tombés de vétusté. Les voyageurs en ont mesuré plusieurs qui avoient plus de quatre-vingts pieds de futaie, et quinze à dix-huit pieds de tour. La moitié de cette forêt appartient à ces deux villages, et l'autre à la couronne. Les habitants du district environnant, et même à une assez grande distance, viennent s'y approvisionner de bois, sans payer aucune rétribution.

La difficulté du transport des bois de forte dimension dans des montagnes aussi escarpées, a donné aux habitants l'idée de débiter les sapins dans la forêt même, et de les transporter ensuite en planches et en pièces équarries.

Il existe dans ce canton un usage très-remarquable : lorsqu'un habitant se marie, ou que par accident sa maison est brûlée, tous les habitants du village l'aident à abattre des arbres, à équarrir des bois et à construire sa nouvelle demeure.

Ainsi, long-temps avant que l'Europe civilisée eût conçu le projet d'une compagnie d'assurance mutuelle contre la grêle et l'incendie, les habitants de ce canton de la Colchide avoient

trouvé dans les sentiments d'une affection réciproque une entière garantie contre les malheurs imprévus.

Les habitants de ce village entreprennent aussi la construction et les transports des maisons pour des cantons éloignés. On peut estimer une maison immirétienne, tout en bois et mise en place, depuis 300 jusqu'à 1,000 roubles (300 fr. à 1,000 fr.), selon son plus ou moins de grandeur et de travail intérieur.

On arrive à la ville de Kotevi après avoir traversé un ruisseau auquel on donne le nom de Kotèoury, et qui se jette un peu plus bas dans le Phase.

Cette ville est située dans une vallée entièrement encaissée de montagnes. Elle paroît très-ancienne. Le chef du district de Radscha, qui y réside, est un lieutenant-colonel né dans les environs de Kherson, en petite Russie : il accueillit nos voyageurs avec beaucoup d'affabilité.

Kotevi a une garnison d'environ deux cents hommes; on y trouve les ruines assez considérables d'une forteresse bâtie tout en pierres, et qui étoit une des habitations principales du roi Salomon. Le terrain des environs est crayeux et très-favorable à la vigne. Le vin qui en provient a de la force, et quelque rapport avec nos vins

du Midi; il est, dans le principe, très-foncé, mais, au bout de deux ou trois ans, il se dépouille, et prend alors une couleur rosée. Le chef du district en fit boire aux voyageurs de très-bon, et il eut la complaisance de leur en faire leur provision de route.

Le blé et l'orge sont les seules céréales qu'on cultive dans les environs de cette ville; le climat y seroit trop froid pour le maïs et le millet.

Les habitants de ce canton sont généralement braves : ils avoient pris la plus grande part à l'insurrection de 1820. Ce sont les seuls Immirétiens que le prince Gortschakoff ait fait désarmer. Du fer de leurs sabres et de leurs quindjals, on a fabriqué des cloux et des pentures de portes, qui ont servi à la construction récente des casernes de Kotevi. On les a forcés aussi de déposer une espèce de cor ou porte-voix, auquel on donne le nom de boucki. L'extrémité, qui est large et évasée, est couverte d'une plaque de cuivre trouée. Le son qu'ils en tirent est extrêmement fort. Ils se servoient de cet instrument, de temps immémorial, pour se réunir et avertir des invasions ennemies les habitants des plus hautes montagnes, et ceux qui demeuroient dans les bois les plus touffus. Il est singulier qu'on retrouve le même instrument dans

les montagnes d'Écosse, où, il y a à peine un siècle, il servoit encore aux mêmes usages. J'ai déposé un de ces bouckis à la Bibliothèque du Roi.

C'est près de Kotevi que le prince Gortschakoff, pendant l'insurrection de 1820, courut le risque d'être assassiné par un noble Immirétien du voisinage. Il dut la vie à un Arménien catholique, qui, au moment où on alloit le frapper, renversa l'Immirétien d'un coup de sabre qu'il lui appliqua sur la tête, avec assez de force pour que son adversaire restât trois heures sans connoissance. Le prince fit transporter le noble Immirétien chez lui, et lui fit prodiguer des secours et des soins auxquels il dût bientôt son rétablissement. Touché de ce procédé, ce seigneur se dévoua au service du prince et de la Russie. Il découvrit lui-même les fils de la conspiration, et rendit dans cette circonstance de si éminents services, qu'il a obtenu une pension du Gouvernement.

L'Arménien à qui le prince a tant d'obligation a été également récompensé par un sabre d'honneur, une pension, et une place dans les bureaux de sa chancellerie.

La Koteoury, qui baigne l'enceinte de Kotevi, prend sa source dans un rocher distant de dix

à douze werstes de cette ville, et se jette à quelques werstes plus bas dans un gouffre, pour reparoître plus loin, avant de tomber dans le Phase.

Les Russes cantonnés à Kotevi embellissent successivement cette petite ville par les maisons qu'ils y construisent : ils y ont même fait bâtir un assez beau bain à vapeur. L'air qu'on y respire est très sain : aussi y envoie-t-on tous les recrues destinés à compléter les régiments en garnison dans l'Immirette et la Mingrelie. De Kotevi, on jouit de la vue de l'Elbourous et des plus hautes cimes du Caucase.

Nos voyageurs partirent le lendemain 5-17 pour aller coucher chez un prince Immirétien du village de Baragone, qui en est éloigné de quatorze werstes. A une lieue de Kotevi, ils traversèrent la Krekoula, qui va se jeter plus bas dans le Phase, et ne tardèrent pas à arriver à ce fleuve même. Tout ce canton est montagneux et couvert de rochers.

Ici le Phase, qui n'a pas plus de trente à quarante pas de largeur, est encaissé, et ses bords sont tellement élevés, que le pont de bois qu'on y a établi ressemble au pont du Diable en Suisse. Un peu au-dessous, se trouve une cascade formée par l'accumulation des

blocs de granit tombés dans le fleuve. On en retrouve plusieurs autres en remontant vers la source et en descendant jusqu'à Kotaïs. Ces cascades présenteroient de grandes difficultés pour le flottage des bois en trains, si on vouloit exploiter les forêts de sapins du district de Radscha.

Après avoir traversé le Phase, les voyageurs suivirent ses bords en le remontant, pendant plus de trois quarts-d'heure, dans un chemin étroit, escarpé, taillé dans le roc, et qui étoit d'autant plus effrayant que le Phase se précipitoit à leurs pieds, avec un horrible fracas, sur d'énormes blocs de schiste et de granit.

Sortis de ce mauvais passage, ils arrivèrent à Baragone, après avoir marché pendant près d'une heure dans un pâturage couvert de broussailles. Ce village se compose d'une soixantaine de maisons.

Pendant l'absence du prince qui en est propriétaire, ils reçurent la visite du pope. Il se chargea de servir de guide à mon frère dans une promenade qu'ils firent dans les environs de la forteresse, et il s'empressa de lui donner des renseignements sur le pays.

Les habitants du district de Radscha, dont Baragone fait partie, passent pour être les plus

laborieux et les plus industrieux de tous les Immirétiens. A l'époque de la moisson et de la vendange, leurs filles et leurs femmes rivalisent avec les hommes d'ardeur pour le travail, et ce travail est toujours animé par un chant et des cris qui les excitent les uns les autres. J'ai été témoin de leur émulation, et j'ai eu de la peine à concevoir comment leur corps, et surtout leur poitrine, ne se ressentoient pas d'une double fatigue si long-temps prolongée.

La plupart des cultivateurs savent quelques métiers. Les uns tissent des toiles avec le coton qu'ils achètent dans le district de Vacca, et les teignent d'une manière très-solide avec la garance sauvage qui croît sans culture dans toute l'Immirette; d'autres fabriquent de gros draps, dont ils se procurent la laine par leurs échanges avec le canton de Gori, dans la Kartalinie. Ils vendent ces draps dans les montagnes du Caucase et jusqu'à Tiflis. Pendant l'hiver, ils s'occupent de la chasse des sangliers, des ours, des cerfs, des martres, des renards, et des touris ou bouquetins du Caucase.

Le touri se rencontre fréquemment dans les montagnes élevées qui bordent le canton de Radscha et le séparent du pays des Souanes. Cet animal est un peu moins grand que le cerf; la

grosseur de son cou et l'énormité de ses cornes annoncent une force extraordinaire. Le touri, poursuivi par le chasseur, s'élance de rochers en rochers, et tombe sur ses cornes quelquefois de dix à vingt pieds de hauteur, sans qu'une pareille chute ait pour lui le moindre inconvénient. Un officier Russe, qui a demeuré pendant cinq ans dans une des forteresses qui bordent le Kouban, m'a assuré que le touri n'étoit jamais perdu de vue par un vautour du Caucase, qui trouve sa nourriture dans sa fiente : cet oiseau, dit-on, plane toujours au-dessus de lui, l'avertit par ses cris des dangers auxquels l'expose l'approche des chasseurs, et ne les cesse que lorsqu'il le voit en sûreté : j'avoue que j'ajoute peu de foi à ce récit.

Je desirois procurer au Jardin-du-Roi un individu de cette espèce, qui y est inconnue : je l'avois obtenu de l'amitié du général-major Willaminof, officier aussi distingué par son caractère que par ses talents; mais à l'instant où j'étois prêt à en faire l'expédition, il a péri dans l'incendie des écuries des cosaques à Tiflis, où il vivoit avec leurs chevaux. A défaut d'un animal vivant, j'ai pu du moins remettre au Muséum du Jardin-du-Roi les cornes presque gigantesque du touri mâle.

Les cornes du touri, polies et montées en argent, servent de coupe aux habitants de la Colchide, qui sont généralement grands buveurs.

Le commerce des fourrures pourroit acquérir quelque importance dans le district de Radscha : il suffiroit de l'encourager par des échanges. Les draps, les soieries, les toiles de coton peintes, les porcelaines et beaucoup d'autres marchandises françaises seroient recherchées par ces peuples. Parmi ces fourrures, il en est de très-belles, et qui pourroient rivaliser avec celles de la Sibérie. Ainsi on trouve des renards bleus de la plus grande beauté, des martres zibelines, des loutres, et beaucoup d'autres espèces précieuses. Les ours ne sont pas rares dans ces montagnes; mais ils sont généralement d'une petite taille. Les chats sauvages y sont extrêmement communs, et ne se paient que 10 à 12 paras (environ 20 centimes) la peau. Je pense que le poil de ces animaux pourroit servir à la chapellerie.

Le léopard est rare dans l'Immirette et la Mingrelie; il est beaucoup plus commun dans les parties montagneuses de la Géorgie. Quelquefois le tigre royal, effrayé au moment des grandes chasses des fils du chah de Perse, tra-

verse l'Araxe à la nage, et vient se jeter dans l'une ou l'autre des nombreuses forêts de l'Immirette, ou dans celles de la Géorgie qui avoisinent le Caucase.

Un soldat du régiment des grenadiers de Géorgie, cantonné en 1820 à Moucravane, à trente werstes de Tiflis, sur les bords du Liora ou Yori (le Cambisus des anciens), étoit allé, au mois de mai, à la chasse des gazelles ou gerames; il aperçut un animal derrière une haie, l'ajusta, et eut le bonheur de lui fracasser le front. Il s'approcha ensuite, et fut saisi de frayeur en voyant qu'il venoit de tuer un tigre de la plus grande espèce. J'ai vu cet animal empaillé chez le général-major Villiaminoff.

Le district de Radscha contient une grande quantité de ruines, de forteresses et de tours. On y trouve fréquemment des médailles grecques, sassanides, et quelques-unes en caractères inconnus. Les Russes en réunissent beaucoup; mais malheureusement ces richesses sont renfermées, et, le plus souvent, perdues pour la science.

On trouve dans les montagnes du canton de Radscha des eaux minérales de diverses espèces. Dans la promenade faite par mon frère avec le pope, ils visitèrent une montagne presque

tout entière composée d'une roche verte, mêlée de quartz (1).

Les habitants du pays prétendent que, près d'un village nommé Ourava, éloigné de quinze werstes de Baragone, on trouve une mine d'argent extrêmement riche; ils assuroient qu'elle avoit été exploitée par des Grecs pour le compte du roi Salomon, mais que les ouvriers, n'ayant pas reçu le salaire convenu pour leur travail, l'avoient abandonnée. Ils assuroient encore qu'il y avoit une autre mine d'argent aux environs du village de Tsui; qu'elle avoit été aussi long-temps exploitée, mais qu'on en avoit perdu la trace. Enfin, à les en croire, il y avoit à Svanety, aux frontières du pays des Souanes, une autre mine d'argent encore exploitée.

En rendant compte de l'opinion des Immirétiens de ce canton, je ne me dissimule pas que l'ignorance de ce peuple lui fait souvent apercevoir de riches métaux là où il n'existe que des pyrites, du talc, du mica et d'autres substances brillantes; mais aussi cette même ignorance a dû jusqu'ici l'empêcher de reconnoître les métaux

(1) A mon retour à Paris, j'ai fait voir à M. le professeur de minéralogie Beudan un échantillon de cette roche, et il lui a reconnu une analogie apparente avec la turquoise.

précieux que très-vraisemblablement leurs montagnes recèlent.

On trouve dans le canton de Radscha les plus beaux sites de l'Immirette. L'air y est pur, et le climat extrêmement salubre : aussi y voit-on très-peu de malades, et un assez grand nombre de centenaires.

Si le gouvernement Russe fondoit des hôpitaux dans le canton de Radscha, les soldats s'y rétabliroient en peu de temps des fièvres intermittentes qui les atteignent dans les terres basses des districts de Kotaïs et de Vacca, et auxquelles ils succombent lorsqu'elles sont trop invétérées (1).

Pendant le séjour de mon frère à Baragone, il n'a pu se procurer que très-peu de renseignements sur les Souanes, limitrophes de la partie la plus élevée du canton de Radscha.

Les Souanes évitent toute communication avec leurs voisins. Ils préfèrent renoncer aux

(1) D'après les représentations du général en chef Yermoloff, le gouvernement Russe a envoyé récemment dans ses provinces au-delà du Caucase toutes les femmes des soldats mariés de l'armée de Géorgie. Ainsi, il a formé une sorte de colonie permanente qui s'acclimate et s'accoutume sans peine à des pays où elle cesse d'être isolée, et où elle est ent :rée des objets de son affection.

relations de commerce qu'ils pourroient établir avec eux, surtout pour les fourrures et pour le plomb et le soufre qu'ils extraient de leurs montagnes, plutôt que de s'exposer à appeler sur eux l'attention, et à compromettre leur indépendance. Ils sont aujourd'hui très-misérables, et il est impossible qu'il en soit autrement, puisqu'ils occupent les plus hautes montagnes habitables du Caucase, et que, dans leurs vallées, ils trouvent à peine des terres suffisantes pour la culture des grains nécessaires à leur existence et pour le pacage de leurs bestiaux.

Chez ce peuple sauvage, réduit à une telle pauvreté, qu'il est forcé souvent, pour n'y pas succomber, de vendre ses enfants aux Kabardiens, on ne devroit pas s'attendre à rencontrer les troubles intérieurs déterminés par l'ambition du pouvoir. Cependant, en dernier lieu, la reine des Souanes, dépossédée par son beau-frère, est venue, dit-on, réclamer des secours contre l'usurpateur, et pour engager le gouvernement Russe à seconder sa vengeance : elle a offert la suzeraineté de ses États pour prix de l'appui qu'elle sollicitoit. Mais la Russie n'a nul intérêt à la possession de ces contrées barbares, et elle est restée étrangère aux débats intérieurs du pays des Souanes et au sort de ses peuples.

A l'extrémité du village de Baragone, on voit une forteresse placée sur un rocher qui domine le Phase, et en est baignée. Elle porte le nom de Mindas-Tziké, ou forteresse de Mindas, et est au confluent de la Longonne et du Phase. La première de ces rivières est excessivement rapide, et coule entre deux montagnes sur des débris de rochers.

De ce village, mon frère revint sur ses pas, accompagné du chef du district, laissant cette fois le Phase sur sa gauche, ainsi que le pont qu'il avoit déjà traversé. Une werste plus loin, on entre dans une belle et longue vallée, au milieu de laquelle serpente le Phase. Les arbres y sont assez rares, et plantés isolément. Elle est tout entière cultivée en blé et en orge. Ce canton est presque le seul de l'Immirette où on trouve de belles farines; dans les trois autres districts, la culture du maïs et du millet est la plus généralement en usage.

Les habitants du Radscha, pénétrés de l'idée de leur supériorité en intelligence et en industrie sur les habitants des trois autres cantons, les appelant, avec mépris, *Gomiphages*, leur reprochent d'être réduits à cette chétive nourriture, lorsqu'ils possèdent des terres si riches et si fertiles. Au milieu des champs cultivés en

grains, on aperçoit quelques jardins enclos de haies mortes, et renfermant des vignes.

Le bétail du district de Radscha est plus fort que celui que l'on rencontre dans les campagnes de Kotaïs et de Vacca. Ses chevaux, d'une petite taille, passent pour être les meilleurs de l'Immirette : ce sont les seuls avec lesquels il soit possible de parcourir des sentiers escarpés et étroits, où le moindre faux pas coûteroit la vie au cavalier et au cheval. Ces animaux, accoutumés à ces chemins difficiles, se laissent, dans les descentes, glisser sur le derrière avec beaucoup d'adresse, quelquefois sur une longueur de quinze à vingt pieds, sans jamais perdre leur équilibre. Les beaux pâturages de toute l'Immirette rendent ce pays très-propre à l'engrais des bestiaux et à la formation des haras.

Le village de Sadmetri, où les voyageurs s'arrêtèrent le 6-18 novembre pour y passer la nuit, est, comme tous ceux de ce district, composé de quelques maisons éparses. L'habitation du maire étoit placée dans une position qui dominoit la belle vallée qu'ils venoient de parcourir.

Le lendemain, ils se proposoient de visiter la forêt de Radscha, qu'on disoit renfermer une immense quantité de beaux sapins; mais une

pluie d'orage, tombée sans interruption pendant toute la nuit, avoit ajouté au mauvais état des chemins, et laissoit bien peu d'espérance de pouvoir pénétrer dans l'intérieur de cette forêt, dont la partie supérieure est toujours couverte de neige.

Cependant ils se mirent en route vers sept heures, laissant sur la gauche les ruines d'un vieux château détruit pendant la dernière insurrection. Il est placé sur un rocher, aux bords de la Redzoula. Ce plateau est dominé par un grand nombre de rochers à pic, de formes variées, et dont les cimes se perdent dans les nues.

La Redzoula, dont les bords sont extrêmement escarpés, coule entre deux montagnes; ses eaux rapides, réunies au Phase, entraînent avec elles une immensité de cailloux et de blocs de marbre, de granit et de porphyre.

Nos voyageurs suivirent pendant une heure le cours de la rivière qui partage la forêt de Radscha en deux parties presque égales, et, après avoir marché quelques instants dans une gorge étroite, bordée de rochers, et à laquelle ils ne trouvèrent pas d'issue, ils revinrent sur leurs pas. Le mauvais temps les empêcha de pénétrer au travers de ces sapins d'énormes dimensions, et tellement rapprochés les uns des

autres, qu'ils sembloient, sur quelques p
ne former qu'un massif. L'inspection de
forêt, comme celles du Nouveau-Monde,
gine primitive, ne pourroit manquer d
senter un grand intérêt aux géologues
naturalistes.

Nos voyageurs, arrivés au Phase, a
d'aller chercher le pont sur lequel ils a
passé la veille, traversèrent le fleuve à gu
sans courir de grands dangers, à cause d
vation des eaux et de la rapidité du co
De là jusqu'à Kotevi, on compte envir
werstes. Ils y passèrent la nuit chez le
nant-colonel, qui déjà les avoit accueillis
premier passage.

Le lendemain, 8-20 novembre, ils e
tirent pour aller coucher chez le ma
Ghretie. Le noble Immirétien qui exerc
place, voulant, au souper, leur donner u
de ses talents, comme buveur, s'avisa d
vingt-sept fois de suite, à la santé d'un
nombre de convives, un grand gobelet
faisoit ordinairement usage. A chaque ver
vidoit, il avaloit un petit morceau de p
continua ensuite à boire comme s'il comm
son repas, sans que sa tête se ressentît
d'un tel excès.

Le lendemain, 9-21 novembre, mon frère quitta cette maison de plaisir, pour se rendre à Kotaïs, en reprenant la route qu'il avoit suivie en allant à Radscha (1).

(1) Au milieu de la forêt de Radscha, il existe une petite chapelle construite en pierre et d'une haute antiquité. Elle est dédiée à saint Grégoire, et entourée de la vénération des peuples de la Colchide. Ils y viennent en foule en pélerinage, souvent des cantons les plus éloignés de l'Immirette et de la Mingrelie. Ils sont dans l'usage d'abandonner près de la chapelle les provisions qu'ils n'ont pas consommées au repas qui suit toujours leurs prières.

CHAPITRE XI.

Limites de la Colchide. — Expéditions des Grecs dans cette contrée. — Elle est soumise à Cyrus et à Xerxès. — Aux successeurs d'Alexandre. — A Mithridate Eupator. — Aux Romains. — Polémon, roi de la Colchide. — Zathus reçoit le baptême dans Constantinople. — Gubaze son fils. — Événements de son règne. — Sa mort. — La Colchide fait partie des États des Comnène, souverains de Trébizonde. — Elle devient tributaire des Musulmans. — Silence des historiens à son égard. — État de ce pays dans le dix-septième siècle. — Occupation de l'Immirette par les Russes. — La Mingrelie et le Gouriel reconnoissent la suzeraineté de l'empereur de Russie. — Observations sur les principes de son gouvernement dans cette contrée.

En publiant le journal de mes excursions dans la Mingrelie et dans l'Immirette, j'ai donné une idée des pays que j'ai parcourus; mais des notions éparses et locales sont loin de mettre le lecteur en état de bien connoître cette contrée célèbre, et qui peut devenir une des principales routes du commerce entre l'Europe et l'Asie.

J'ai donc cru utile de joindre à mon voyage un aperçu historique et statistique de la Colchide.

La Colchide me paroît devoir embrasser ce beau bassin qui comprend une partie de l'Abazie, à partir du défilé de Gagra jusqu'au fleuve Cador, l'Immirette, la Mingrelie et le Gouriel. Cette contrée a environ quarante-cinq lieues de longueur moyenne, depuis la mer Noire jusqu'à la crête des montagnes qui la séparent de la Kartalinie, et trente-cinq à quarante lieues de largeur moyenne, depuis le pays des Abazes et celui des Souanes, jusqu'au pachalick d'Akhaltzikhe. Elle a pour limites au nord, à l'orient et au sud, de hautes montagnes, et au couchant la mer. Ces frontières naturelles étoient si faciles à défendre, que les sous-divisions de souveraineté dans l'ancienne Colchide ont dû cesser toutes les fois que, dans cette contrée, il s'est trouvé un chef doué d'un courage, d'une ambition, ou de quelques talents au-dessus de l'ordre ordinaire.

Le bassin entier devoit composer le royaume d'Æetes, plus tard, la Colchide de Mithridate, puis celle des Romains, enfin, un instant celle de Chosroës. Depuis lors, sous cette foule de princes obscurs qui ont régné dans la Colchide, on y a vu à la fois des rois et des princes des

Abazes, du Gouriel, de la Mingrelie et de l'Immirette, et cette dernière division modifiée existe encore de nos jours.

L'invasion de Sésostris en Asie, et l'établissement d'une colonie égyptienne sur les bords du Phase, étant attestés par Hérodote et par quelques autres écrivains postérieurs, sans m'arrêter aux doutes du savant Robertson sur cet événement, j'ai cru en devoir faire mention, comme se liant à l'histoire de la Colchide.

J'ai parlé ailleurs de l'expédition de Phrixus et d'Hellé, et de celle de Jason. Depuis lors, jusqu'à la conquête de cette contrée par Cyrus, un voile impénétrable nous dérobe la liste des rois ou des princes qui régnèrent sur ces peuples. Toutefois, au milieu du silence des historiens, on retrouve les traces de nouvelles colonies Grecques qui se sont confondues successivement avec les indigènes. On voit ensuite figurer ces derniers dans les armées de Cyrus, et lui offrir tous les ans cent jeunes garçons et un pareil nombre de belles filles, comme la production la plus précieuse de leur pays.

Plus tard, ils servent comme auxiliaires dans les troupes de Xerxès. Ils étoient alors armés comme aujourd'hui d'une dague ou quindjal. Le reste de leur armure consistoit en un casque

de bois et un bouclier de cuir qu'on reconnoît encore dans quelques peuplades du Caucase; et leur calotte liée sous le menton, d'un usage général en Immirette et en Mingrelie, rappelle parfaitement cette fronde des Scythes, qui, selon les historiens anciens, leur servoit en même temps d'arme et de coiffure.

Lorsqu'Alexandre eut envahi la Perse, et que les vastes Etats de ce conquérant furent devenus le partage de ses lieutenants, la Colchide entra dans le lot des rois de Syrie. Elle fut ensuite réunie par Mithridate Eupator à son royaume de Pont. Est-ce dans les mines d'or et d'argent qu'on suppose exister dans la Colchide, que ce grand roi avoit pris la matière de cette multitude de statues, de trônes, de lits et de fauteuils d'or massifs, inventoriés par les lieutenants de Pompée, après la bataille qui força le roi de Pont à abandonner l'Asie, pour se retirer dans son royaume du Bosphore?

Après la mort de Mithridate, la Colchide, située au fond de la mer Noire, couverte de forêts, habitée par un peuple à demi-barbare, devint un objet d'insouciance et de mépris pour les Romains, et, au lieu de l'administrer en province, ils préférèrent en faire un royaume, et orner du diadême le front d'un simple rhéteur.

La race de Polémon gouverna la Colchide sous le titre de roi tributaire, depuis le temps de Marc-Antoine, auquel le premier Polémon dut cette haute fortune, jusqu'au règne de Néron (1).

Devenue ensuite colonie Romaine, elle ne tarda pas à être envahie par les Lazes, et depuis Sinope jusqu'aux frontières de la Circassie, tout le pays prit le nom de Lazique. Les Lazes, en s'emparant de cette contrée, s'assurèrent l'appui des rois de Perse. Ils recevoient le sceptre de leurs mains, et les successeurs de Constantin souffrirent cet affront jusqu'au commencement du sixième siècle.

Les Lazes ayant abandonné le culte des Mages pour adopter la religion chrétienne, eurent de nouveau recours aux Romains; et Zathus, roi de la Colchide, sous le règne de Justin, reçut le baptême dans Constantinople, et épousa une femme chrétienne, d'une illustre famille patricienne.

C'est à cette époque, et dans l'intérêt des rois de la Colchide, des Perses et des Romains, qu'on construisit ce mur de soixante milles de longueur, dont on retrouve encore des traces dans

(1) Voyez Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain.*

les environs de Soukoum-Kalé. Il étoit défendu par des habitants de la Colchide, pendant que les rois des Huns s'étoient chargés, moyennant un tribut annuel, de défendre le passage de Dariel (la porte ou pyle Caucasienne), et de mettre ainsi l'Asie à l'abri des invasions des Scythes et des autres peuples nomades qui parcouroient les immenses steppes situées entre le Don et les frontières de la Chine.

Ces mesures, prises pour la sûreté de l'Asie, et qui à peine ont été remarquées par les historiens, contribuèrent sans doute à diriger les invasions des Barbares vers l'Europe : des digues détournent la marche d'un torrent, mais n'en peuvent arrêter le cours. Peut-être cette observation, appliquée au moment présent, feroit-elle supposer qu'il seroit dans les intérêts du continent de l'Europe de favoriser le mouvement d'une grande puissance vers le midi.

Peu à peu les Romains oublièrent ce qu'ils devoient à un allié fidèle, et les Lazes sentirent le poids de leur dépendance. Pour les mieux dominer, les Romains bâtirent sur les bords de la mer la forteresse de Petra, dont on ne connoît pas exactement la position, mais qu'on suppose avoir été placée entre le Phase et le port de Batoum.

Cependant la Colchide étoit livrée à la licence des soldats Romains et à la rapacité de leurs officiers : elle voyoit son commerce changé en un affreux monopole, qui comprenoit jusqu'aux grains nécessaires à la subsistance du peuple, et dès-lors elle cessa de voir des protecteurs dans les empereurs de Constantinople.

Gubaze, leur roi, voulant mettre fin à tant de maux, implora le secours et l'amitié de Chosroës qui régnoit alors en Perse. Ce monarque aperçut tout de suite, dit Gibbon, l'avantage qu'il pourroit retirer de la Colchide; mais, au lieu de se montrer le noble protecteur de ses habitants, il médita un plan de conquête, que Chah-Abbas, le plus habile et le plus puissant de ses successeurs, reprit mille ans après lui. Il consistoit à réunir cette contrée à la Perse, à établir sur le Phase une puissante marine, et à s'assurer ainsi la plus grande partie du commerce de l'Europe avec l'intérieur de l'Asie.

C'est ce vaste plan de commerce formé par Chosroës, rappelé par Huet, par Robertson, par Peyssonnel, par Olivier, par M. Anthoine, qui vient de recevoir son exécution sous l'empereur Alexandre, par l'ukase du 8-20 octobre 1821.

Les Persans, guidés par les envoyés de Gu-

baze au milieu des bois, des hautes montagnes et des précipices qui séparent la Géorgie de l'Immirette, ayant pénétré dans cette dernière contrée, Chosroës reçut la soumission de Gubaze et de ses sujets, et bientôt les Romains, forcés d'abandonner Pétra, renoncèrent à la Colchide. Mais la tyrannie des Persans, jointe à l'intolérance des mages, qui voulurent forcer ce peuple chrétien à l'adoration du feu, ne tarda pas à devenir plus insupportable que celle des Romains, et détermina une haine générale.

C'est alors que Chosroës, à qui les Persans donnent le nom de Nuchivan, ou le Juste, conçut l'odieux projet de faire assassiner le roi des Lazes, de transporter ses sujets dans une terre éloignée, et d'établir sur les bords du Phase une colonie guerrière et affectionnée. Gubaze, instruit à temps, et voulant prévenir la ruine de ses peuples, eut de nouveau recours aux Romains. Pétra fut attaquée et enlevée par eux, après la plus héroïque résistance. Les Persans renouvelèrent alors l'exemple des habitants de Sagunte, en préférant expirer au milieu des flammes plutôt que de souscrire à une capitulation honorable qu'on leur offroit.

La Colchide devint ensuite le théâtre de guerres sanglantes entre les Persans et les Ro-

mains. Gubaze, pour ne pas reconnoître encore une fois l'autorité de Chosroës, se résigna à supporter pendant long-temps les rigueurs d'une vie sauvage dans les montagnes du Caucase, où il s'étoit réfugié, et ne reparut au milieu de son peuple que lorsque le grand roi eut renoncé à la conquête d'un pays éloigné, qu'il ne pouvoit espérer de garder contre les vœux et les efforts de ses courageux habitants.

Gubaze se croyoit tranquille sous la protection des empereurs d'Orient; mais leurs généraux, qui craignoient l'effet de ses plaintes contre leurs vexations, le poignardèrent au milieu d'une conférence.

Lorsqu'il s'agit d'une contrée dont le peuple a été si long-temps soumis à la plus odieuse oppression, il semble que ce soit un devoir de s'arrêter un instant sur la vie d'un bon roi.

Enfin, l'empereur Justinien et Chosroës, parvenus à une extrême vieillesse, desirèrent le repos. La Colchide resta sous la protection des empereurs d'Orient; mais on stipula dans des traités que les deux peuples jouiroient de conditions égales et de la même liberté de commerce. La Colchide a continué ensuite d'être soumise aux empereurs d'Orient, et d'être gouvernée par des rois qui en étoient tributaires.

Après la prise de Constantinople par les Latins, Lascaris, qui se réfugia à Trébizonde, et y établit un royaume, comprit la Colchide dans ses États, et les Comnène, ses successeurs, ajoutoient avec orgueil à la liste de leurs titres celui de roi du Phase. Cette contrée continua de leur être soumise lorsqu'ils eurent chassé les Latins de Constantinople et rétabli l'empire Grec en Orient.

Mahomet II, vers 1460, ayant détruit à son tour l'empire d'Orient, ne tarda pas à faire la conquête de la Colchide, et à forcer ses rois à lui payer tribut.

Depuis cette époque, l'histoire de la Colchide est couverte d'une profonde obscurité. On n'a plus pour se guider, non dans la connoissance des hommes qui ont administré cette contrée, mais dans celle de la nature du gouvernement auquel elle a dû être assujettie, que les conjectures, les faits analogues en Asie, et quelques citations éparses dans les historiens Arméniens et Persans. On peut donc dire, sans crainte de se tromper, qu'elle est restée soumise au despotisme.

Pendant ce long intervalle, on retrouve des rois de Géorgie, de la famille de Bagration, maîtres de l'Immirette. Les souverains de cette

race, qui étoient doués de talents et de courage, régnoient jusqu'à la mer; les rois dégénérés se sont, vers le milieu du seizième siècle, laissé enlever la Mingrelie et le Gouriel par les gouverneurs auxquels ils en avoient confié l'administration.

Le voyageur Chardin nous a transmis les détails des guerres civiles qui, pendant un grand nombre d'années, désolèrent ce malheureux pays. Alors les vainqueurs et les vaincus se livroient successivement à des excès de vengeance et à des cruautés dont l'histoire de la Perse seule offre de fréquents exemples; ces excès n'épargnoient ni l'enfance, ni la vieillesse, ni le sexe, ni la beauté.

Levan Dadian, cité comme un des plus grands rois de la Mingrelie, régnoit vers 1650. Il répudie la fille du prince des Abazes, jeune, belle, spirituelle, et ne la renvoie à son père qu'après lui avoir fait couper le nez, les oreilles et les mains; il enlève ensuite la femme de son oncle, long-temps son tuteur, et à qui il devoit la conservation de sa couronne.

En Immirette, Bacrat, Vactangle, Vomyke, Archyle, dans un espace de peu d'années, se succèdent, sont tour à tour aveuglés ou assassinés, et lorsque l'on voit l'un d'eux, Bacrat, re-

placé sur le trône, poignarder lui-même un de ces rois détrônés, lui faire arracher le cœur, le presser dans ses mains, le déchirer avec un emportement inouï, on est disposé à placer ces usurpateurs parmi les grands criminels, et non à en grossir la liste des rois.

Depuis ce moment jusqu'à l'époque de l'envahissement des Russes, on doit peu regretter que l'histoire ne nous ait transmis ni le nom des souverains de cette malheureuse contrée, ni le récit des crimes et des horreurs qui ont dû s'y commettre.

Il est facile de concevoir que lorsque de telles barbaries avoient lieu entre les princes, les sujets étoient traités comme de vils troupeaux. La mutilation y étoit fréquente : tantôt elle étoit commandée pour empêcher la fuite d'un esclave, tantôt pour la faute la plus légère. Il existe encore à Kotaïs des exemples de cette odieuse cruauté, et, à l'entrée du pont de cette ville, un homme privé de ses deux jambes, et demandant l'aumône, donne l'idée du code pénal en usage dans la Colchide, et de la justice de ses anciens rois.

Le dernier roi de l'Immirette se nommoit Salomon. Suspect aux Russes, il fut conduit à Tiflis. Le dévouement d'un homme fidèle lui

donna le moyen de s'échapper de la prison où il étoit retenu, et il est allé mourir à Trébizonde, où le pacha Turc lui avoit donné refuge.

Le premier acte de l'administration de l'empereur Alexandre, en occupant l'Immirette comme souverain, et en exerçant la suzeraineté sur la Mingrelie et le Gouriel, a été de défendre la vente des esclaves aux Turcs, de mettre un frein aux vexations des princes et des seigneurs, de leur interdire le droit de mutilation et la peine de mort. Ainsi, cette contrée a vu luire pour elle l'aurore d'un état de sûreté et de bonheur, auquel elle n'avoit jamais été accoutumée.

Si on vouloit avoir une idée juste de la solidité relative des possessions des Russes et des Anglais en Asie, il suffiroit de comparer la conduite de ces deux gouvernements dans leurs conquêtes respectives.

La Russie maintient d'ordinaire les lois et les coutumes des peuples qu'elle réunit à son empire; mais comme elle a le sentiment de sa force, elle n'hésite jamais à abroger les coutumes qui portent avec elles l'empreinte de la barbarie.

Dans l'Inde, au contraire, nous voyons les Anglais conserver sans distinction les lois et les usages des peuples; et lorsqu'une nation aussi éclairée, une nation qui se pique de tant de phi-

lantropie, est forcée de tolérer tous les ans l'odieux spectacle de cette foule de veuves que le fanatisme religieux condamne à périr sur des bûchers, son gouvernement, par ce seul fait, prouve d'une manière évidente combien il est pénétré du peu de solidité de ses possessions de l'Inde, et peut-être de la facilité avec laquelle cette contrée pourroit être envahie.

Ici s'arrête le récit des événements dont la Colchide a été le théâtre. Désormais cette contrée, confondue dans l'immense empire de la Russie, et devenue une de ses provinces, ne sera plus du domaine de l'histoire.

CHAPITRE XII.

Administration.—Code de Vagtang.—Tribunal.—Police. — Douane. — Anciens revenus des rois d'Immirette. — Division de cette contrée en districts. — Population. — Caractère et mœurs des habitants.—Amélioration sensible.—Religion.—Cultes divers.

L'ancien gouvernement de l'Immirette étoit presque absolu : ainsi, le plus ou le moins de sévérité dans l'administration tenoit au caractère du souverain.

Depuis que l'empereur Alexandre a joint l'Immirette à ses États, l'administration est confiée à un gouverneur qui réunit à la fois le pouvoir militaire et une partie du pouvoir civil. Ce que j'ai dit du prince Gortschakoff suffit pour prouver que des fonctions si éminentes ne pouvoient être placées en de meilleures mains.

Dans toute l'ancienne Colchide comme dans la Géorgie, il n'existoit autrefois aucunes lois écrites : la tradition en tenoit lieu. Au commen-

cement du siècle dernier, les rois de Mingrelie et d'Immirette ont adopté le code donné à la Géorgie par le roi Vagtang; mais ces dispositions étoient souvent modifiées ou rejetées par la volonté des souverains.

A en juger par quelques articles du code, on croiroit difficilement que sa promulgation date à peine d'un siècle.

Quand on vouloit reconnoître si un homme, accusé de trahison envers le roi, du vol d'une image, ou de quelque autre crime, étoit coupable, on le soumettoit à diverses épreuves dignes des temps les plus barbares.

Quelquefois l'issue d'un combat au sabre entre l'accusateur et l'accusé décidoit si l'accusation étoit ou n'étoit pas fondée. On abandonnoit au vainqueur les armes du vaincu. Les combattants avoient chacun un témoin, qui n'avoit d'autre arme qu'un plet (espèce de fouet). Ils étoient chargés du soin de surveiller les combattants, et d'empêcher le vainqueur de tuer son adversaire quand il étoit renversé. Le cheval du vaincu appartenoit au témoin du vainqueur.

Tantôt on soumettoit l'accusé à l'épreuve de l'eau bouillante; à cet effet, il étoit obligé de plonger son bras dans une chaudière, où l'eau étoit en ébullition, et d'en retirer une croix de

cuivre ou d'argent. Le bras étoit alors enveloppé d'un linge et scellé. Si, au bout de trois jours, la main n'offroit nulle trace de brûlure, l'accusé étoit déclaré innocent; s'il s'y trouvoit une plaie, on le considéroit comme coupable.

Tantôt l'effet de l'application d'un fer rouge sur la main d'un accusé devenoit la preuve de son innocence ou de son crime. Mais comme on permettoit que cette main fût couverte d'un papier, le plus ou le moins d'épaisseur de l'enveloppe donnoit aux juges des moyens faciles pour punir ou absoudre.

Souvent il suffisoit d'un simple serment par l'image de quelque saint pour être justifié, et, lorsqu'on prenoit intérêt à un accusé, on n'exigeoit, pour l'absoudre, que le témoignage en sa faveur de deux ou trois hommes d'une probité reconnue.

Le code pénal des Arméniens faisoit partie des lois de Vagtang (1). En voici quelques dispositions.

Si un Infidèle tuoit un Chrétien volontairement, il étoit puni de mort; s'il le tuoit par ac-

(1) On assure que, sur l'original du code de Vagtang, le roi de Géorgie a écrit de sa main cette phrase remarquable : « J'ai enfin donné à mon peuple un code de lois » écrites; mais ces lois seront rarement suivies en Géorgie,

cident, on lui coupoit le bras droit, et il payoit à la famille du mort une somme d'argent considérable, à titre de dédommagement.

Si un Chrétien en tuoit un autre volontairement, il étoit également condamné à mort; mais il pouvoit racheter sa vie en perdant la main droite, et en payant le prix du sang.

La punition du vol étoit différente, selon la religion du coupable. S'il étoit Musulman, on lui crevoit un œil, on lui coupoit la main, ses biens étoient confisqués au profit du roi; enfin il étoit fait esclave avec sa femme et ses enfants. Le roi se chargeoit de rembourser la valeur du vol.

Un voleur Chrétien étoit fait esclave : ses biens étoient confisqués; mais sa femme et ses enfants conservoient leur liberté.

La loi prononçoit la peine de mort pour la trahison et l'espionnage. On commuoit quelquefois la peine en crevant les yeux du coupable, en confisquant ses biens, et en réduisant sa femme et ses enfants en esclavage.

Si un fils étoit désobéissant envers son père

» où jamais on n'a connu la justice. » Ce code fut donné le 15 février 1723. Peu de temps après, le roi Vagtang, pour se soustraire à une insurrection de ses sujets, fut forcé de se retirer en Russie, où il mourut au bout de peu d'années.

ou sa mère, s'il n'avoit pas pour eux les égards et le respect qu'il leur devoit, il étoit mené devant le prêtre du lieu, qui lui reprochoit sa conduite, lui indiquoit ses devoirs, et l'engageoit à être désormais plus respectueux envers ses parents. Si, malgré cette remontrance, il continuoit à se mal comporter, alors il suffisoit de plaintes nouvelles du père, pour que tous les habitants fussent obligés de se réunir et de tuer à coup de pierres le fils désobéissant. A la suite de cette punition sévère, Vagtang ajoute que la mort d'un tel coupable est destinée à servir d'exemple aux enfants qui, par leur désobéissance envers leurs père et mère, méritent une pareille mort dans ce monde, et d'être condamnés, dans l'autre, au moment du jugement dernier.

L'adultère étoit puni de mort sur les deux coupables. On pouvoit quelquefois racheter sa vie par une forte amende; mais toujours l'homme étoit mutilé d'un bras, et privé de tous moyens de recommencer son crime (1).

Le code de Vagtang est encore en usage, pour

(1) Chardin dit que, de son temps, en Mingrelie, l'homme coupable d'un adultère n'étoit condamné qu'à l'amende d'un cochon, qui se mangeoit ordinairement entre le mari et les deux coupables.

les dispositions du code civil en Géorgie et dans l'ancienne Colchide : cependant les juges ont l'option d'appliquer les lois Russes, lorsqu'elles leur paroissent plus justes et mieux appropriées à l'affaire qui leur est soumise.

Il y a à Kotaïs un tribunal supérieur, à la fois civil et criminel. Il se compose d'un président, de quatre juges et d'un greffier. Le président et deux des juges sont Russes; les deux autres juges sont choisis parmi les princes ou les nobles Immirétiens. Les premiers doivent savoir parfaitement le Géorgien, langue qu'on parle en Immirette; les autres, le Russe.

Le président actuel est un homme de mérite. Il est en même temps directeur de la douane, et, dans cette double fonction, il se fait remarquer par son caractère d'équité.

Les jugements portant des condamnations graves ne sont exécutoires qu'après avoir été soumis à l'approbation du gouverneur de l'Immirette, et, en dèrnier ressort, à celle du général en chef, qui a le droit de ratifier le jugement, de commuer la peine ou de faire grâce.

Pour les délits politiques, ou ceux qui concernent l'armée Russe, les affaires sont soumises à un conseil de guerre. Les peines, pour les Russes jugés coupables, sont les verges ou le

knout. Les criminels du pays sont quelquefois condamnés à la potence (1). Cette peine a été infligée, en 1823, à un Turc de l'Abazie, qui, après avoir enlevé quelques soldats Russes sur les frontières, et avoir été les vendre à Constantinople, eut l'imprudence de venir à Redoute-Kalé, où il fut reconnu par un soldat de la garnison qui avoit été un instant son captif, et lui avoit échappé.

La police est confiée au commandant de Kotaïs. Sa surveillance s'étend sur les habitants du pays et sur ceux qui y arrivent de Redoute-Kalé, de la Géorgie, des montagnes du Caucase, enfin du district d'Akhaltzikhe. L'inspection des quarantaines est aussi dans ses attributions.

L'administration de la douane, pour ne pas multiplier inutilement les bureaux et les employés, est tout entière concentrée à Kotaïs. Les marchandises qui entrent en Immirette par les frontières de terre, acquittent à Kotaïs les droits d'entrée; celles qui arrivent à Redoute-Kalé y restent sous la surveillance de plusieurs employés, jusqu'au moment où elles sont expédiées pour la capitale de l'Immirette. Là, le pro-

(1) L'empereur Alexandre a aboli dans ses États la peine de mort, celle de la mutilation et de la marque.

priétaire est libre d'acquitter les droits à raison de cinq pour cent, selon la teneur de l'ukase du 8-20 octobre 1821, ou bien il peut, sous acquit-à-caution, les expédier à la douane de Tiflis, où s'en fait alors le réglement.

Autrefois, le prince de Mingrelie prélevoit une taxe d'un pour cent sur les marchandises qui entroient dans ses États, et ce revenu étoit d'une foible importance. En 1823, on a fait avec lui une convention pour le rachat de cette imposition, afin que les marchandises étrangères ne payassent véritablement que cinq pour cent.

Les rois d'Immirette percevoient aussi des droits de douane; et, à cet effet, ils avoient un bureau à l'entrée du port de Kotaïs. Ces droits étoient affermés. Le gouvernement Russe en a joui jusqu'au moment où la franchise du commerce a été proclamée dans cette province.

Les revenus des rois de l'Immirette consistoient dans la recette de la douane, dans une imposition sur les teintures et sur quelques autres articles de consommation; elles ne dépassoient pas 20,000 roubles argent (80,000 fr.). Les Russes, depuis qu'ils sont en possession du pays, y ont joint le fermage des eaux-de-vie. Le dernier bail s'élève à 7,200 roubles d'argent (28,200 fr.). Le fermier est obligé de fournir

aux soldats et dans les cabarets l'eau-de-vie au-dessous de 36 copecs d'argent (1 fr. 44. c.) la manerke, faisant trois bouteilles un quart; mais il a le privilége exclusif de la fabrication.

Les rentrées en argent ont toujours été les moins importantes dans des contrées où presque toutes les contributions et les revenus des terres se payoient en nature. C'étoient leurs abondantes productions agricoles qui permettoient aux rois d'Immirette et de Mingrelie d'avoir toujours deux ou trois cents princes, nobles et esclaves dans leurs palais, de s'en faire suivre dans toutes leurs excursions, et de vivre dans une grande abondance chez eux et chez leurs vassaux.

L'Immirette est divisée en quatre cantons ou districts : celui de Kotaïs, de Vacca, de Schorapana et celui de Radscha. Cette contrée a une longueur d'environ cent vingt-huit werstes (trente-deux lieues) depuis la Tskeniskal jusqu'à la cime des montagnes qui la séparent de la Kartalinie. Sa largeur moyenne, à partir du revers du Caucase jusqu'aux frontières d'Akhaltzikhe, peut s'évaluer à cent werstes ou vingt-cinq lieues; ce qui donne à l'Immirette environ huit cents lieues carrées. Sa population est de quatre-vingt mille sept cent quatre-vingt-treize habitants, comme on en jugera par l'état

ci-joint : ainsi on peut calculer sa population moyenne à environ cent habitants par lieue carrée.

État de la population des quatre districts de l'Immirette en 1821.

DISTRICTS.	NOMBRE des Villes et Villages.	NOMBRE des Maisons.	NOMBRE d'Hommes.	NOMBRE de Femmes.	TOTAL.
VACCA.......	55	3,743	13,100	10,219	23,319
KOTAÏS......	109	2,965	9,853	8,173	18,026
SCHORAPAKA..	128	3,124	9,897	7,692	17,589
RADSCHA.....	114	2,967	11,307	9,467	20,774
La ville même de KOTAÏS..		195	581	504	1,085
TOTAUX...	406	12,994	44,738	36,055	80,793

Depuis cette époque, à en juger par les défrichements nombreux qu'on aperçoit dans tous les districts, j'ai lieu de croire que l'augmentation annuelle de la population est assez forte. Cet accroissement est d'ailleurs favorisé par la

situation actuelle de l'empire Ottoman en Asie, qui détermine l'émigration d'un grand nombre de Chrétiens.

La population de l'Immirette se compose des indigènes, d'un grand nombre d'Arméniens et de quelques centaines de familles Juives disséminées dans le pays. Indépendamment de cette population, on peut évaluer à quatre ou cinq mille personnes les troupes et les employés attachés à l'administration Russe.

Les Immirétiens sont généralement grands et forts; ils ont les traits réguliers, et ne forment évidemment qu'une même race avec les Géorgiens et les Mingreliens. Mais les familles ayant été plus ou moins mêlées avec le sang Grec et Arménien, et même avec le sang Juif, il en résulte des différences quelquefois assez remarquables dans leurs traits. Le climat de l'Immirette, pays plus montagneux que la Mingrelie, étant plus salùbre, les habitants sont généralement plus forts, et ont le teint plus coloré.

Les Immirétiens sont grands chasseurs et grands buveurs. J'ai eu l'occasion d'en faire la remarque plus d'une fois dans le cours de mes excursions. Je regrette d'avoir à dire que leur ignorance extrême, non-seulement sous le rapport des sciences et des arts, mais même sous

celui de la morale, en a fait long-temps un peuple corrompu livré à la dissolution et à tous les vices. S'il faut ajouter foi à ce qu'en disent les officiers Russes, il ne faisoit autrefois aucun cas de ses promesses et de ses serments.

L'usage des faux actes, des fausses signatures, des ratures et des mots substitués, a été tellement en usage parmi les Immirétiens, qu'un grand nombre de propriétés particulières étoient incertaines et sujettes à contestation. Pour mettre fin à cet état de choses, le gouvernement Russe a ordonné, dit-on, l'enregistrement au greffe du tribunal de tous les titres de propriété; et, afin d'éviter qu'il se commît dans la suite de nouveaux faux, il en a exigé la transcription entière, trouvant plus court et plus simple de consacrer ainsi toutes les fraudes passées, que de donner lieu à des procès interminables, ou de conserver à la mauvaise foi les moyens de s'exercer.

Parmi les nombreux exemples de cette odieuse conduite des princes de l'ancienne Colchide, on me permettra d'en citer un seul. Salomon, le dernier roi de l'Immirette, avoit fait une concession importante en terres et en esclaves à trois princes, fils d'un seigneur qu'il affectionnoit. Les deux aînés, voulant frustrer le plus jeune

de leurs frères, qui passoit pour le moins intelligent, de la portion qui lui revenoit, raturèrent son nom sur l'acte de donation, et y substituèrent des mots indifférents. Peu après, ils s'occupèrent du partage, et lorsque le frère puîné se présenta pour prendre possession de son tiers, on lui opposa le titre de donation dans lequel son nom ne se trouvoit pas inscrit. Celui-ci, sans s'émouvoir, examine l'acte, le rend, et déclare qu'il n'est pas conforme à l'expédition qu'on lui a délivrée, circonstance que les frères ignoroient. Il leur annonce en même temps que dans quelques jours il montrera son expédition au tribunal. Opposant alors perfidie à perfidie, il rature les noms de ses deux frères, en remplit le vide, et se présente comme seul donataire.

Le tribunal de Kotaïs, chargé de prononcer au milieu de ces turpitudes, ordonna simplement le partage par tiers de la terre et des esclaves. De tels faits donnent une idée exacte de l'état ancien des mœurs et du caractère des habitants de la Colchide.

Il est juste, à présent, de reconnoître les améliorations importantes qu'on remarque dans le caractère de cette nation, depuis que le gouvernement de la Russie a été substitué au ré-

gime barbare auquel elle étoit assujettie; et pour fortifier cette assertion par un fait, je dirai que, depuis vingt ans que cette contrée est administrée par des gouverneurs Russes, on cite à peine deux ou trois exemples d'assassinats.

Parmi le peuple, l'amélioration est plus remarquable encore. Aujourd'hui qu'il est beaucoup moins exposé à se voir dépouillé par ses seigneurs du produit de son travail, qu'il n'est plus assujetti aux réquisitions continuelles du souverain, il commence à devenir laborieux, et a cessé de mériter le plus grand nombre des reproches que lui faisoit le voyageur Chardin. Aussi suis-je convaincu que lorsque le commerce aura fait quelques progrès dans cette contrée, que l'agriculture aura enrichi les propriétaires et les cultivateurs, que l'instruction s'y sera propagée, que les arts et l'industrie de l'Europe s'y seront répandus, ce peuple deviendra aussi digne d'estime qu'il s'est long-temps montré digne de mépris.

Les Immirétiens professent la religion chrétienne suivant le rit Grec. Avant l'occupation des Russes, ils dépendoient de leur propre patriarche, qu'on nommoit Catholicos, et non du patriarche de Constantinople. Aujourd'hui le Synode de Pétersbourg règle ce qui tient à la

hiérarchie sacerdotale, et leurs évêques reçoivent leurs instructions de l'archevêque Russe à Tiflis.

Parmi les Arméniens, les uns suivent le rit de leurs églises, et relèvent de leur patriarche; les autres font partie de la communion catholique, sous la direction des Capucins de Kotaïs. Les religieux de cet ordre se sont établis en Immirette vers 1625: ils y étoient médecins et chirurgiens du roi et des princes, et soignoient gratuitement les pauvres malades. Enfin, les Juifs ont une synagogue à Kotaïs, et y exercent librement leur culte. Les Russes ont leurs popes et leurs églises particulières.

Dans toute l'Asie, les ministres du culte exercent, indépendamment du pouvoir spirituel, une sorte de pouvoir temporel. Les prêtres, les rabbins, les mulas y sont des arbitres, des juges de paix, et leurs décisions sont généralement respectées : c'est à la fois une institution religieuse, politique et bienfaisante. Le choix de pareils juges est volontaire; mais le mépris et la haine des coreligionnaires feroient presque toujours justice de ceux qui ne respecteroient pas leurs décisions.

Les divers cultes sont entretenus par la générosité des fidèles, et elle est bien plus grande

que ne le seroit celle du trésor public, s'il étoit chargé de cette dépense.

L'église catholique, indépendamment du casuel et des dons volontaires, jouit du produit de quelques terres qui lui ont été données par les rois d'Immirette : sept ou huit familles d'esclaves y sont attachées.

Le couvent de Kotaïs a, depuis quatre ans, pour supérieur un père Capucin, ou, comme les appellent les gens du pays, un *padre*, né à Mantoue. C'est un prêtre d'un caractère doux, conciliant, bon médecin, et qui, sous ce double rapport, est véritablement utile et convenable à la place qu'il occupe.

CHAPITRE XIII.

Climat.—Température.—Maladies.—Fleuves et rivières de l'Immirette.—Agriculture.—Industrie.—Commerce.

Climat.—Température.—Maladies.

L'IMMIRETTE, située au 42ᵉ degré de latitude, et garantie contre les vents du nord par les hautes montagnes du Caucase, seroit exposée pendant huit mois de l'année à de fortes chaleurs, si l'air n'y étoit fréquemment rafraîchi par des pluies abondantes. J'ai déjà fait observer que, quand les vents viennent de la mer, les nuages, amoncelés et retenus par les forêts qui couvrent cette contrée, et par les montagnes dont elle est environnée, déterminent des orages qui durent quelquefois plusieurs jours.

Cependant les années sont loin de se ressembler, et on peut être assuré d'avance que, lorsque les vents, constamment à l'est, empêchent les bâtiments venant d'Europe d'entrer dans la mer

de Marmara, il ne pleut pas en Immirette. A ces années d'exception près, on compte généralement cent vingt à cent cinquante jours de pluie par an dans l'ancienne Colchide, tandis qu'en Géorgie, limitrophe de cette contrée, il ne pleut que trente à quarante jours dans l'année. Ainsi l'Immirette est, sous quelques rapports, à l'égard de la Géorgie, ce que la côte de Malabar est à celle de Coromandel.

La fertilité de la terre, favorisée par les pluies et par les rivières qui arrosent l'Immirette, détermine une force de végétation dont on trouve peu d'exemples, même dans les pays les plus renommés pour l'excellence du sol. Malheureusement cette fertilité, loin d'être utile à la foible population de cette contrée, est devenue pour elle une cause d'insalubrité. En effet, les plantes sauvages et vigoureuses qui couvrent la plaine de Kotaïs, n'étant pas récoltées, pourrissent sur la terre, et déterminent de fréquentes maladies, dont les plus ordinaires sont des fièvres intermittentes. On y est aussi quelquefois exposé à des affections cutanées et à des fièvres chaudes et putrides. Ces maladies règnent depuis le 15 juillet jusqu'au 15 octobre. Elles atteignent particulièrement les habitants qui travaillent dans la plaine pendant les grandes chaleurs de

l'été, et les étrangers qui, dans leur régime alimentaire, dans les habitudes de la vie, et dans la situation de leur demeure, négligent de se conformer aux usages du pays.

Les soldats Russes sont plus sujets aux maladies que les autres Européens qui arrivent en Immirette: la mortalité, parmi eux, s'élève quelquefois au sixième et même au cinquième des garnisons. On en doit chercher la cause dans leurs vêtements en toile, si mal appropriés à un pays dont l'atmosphère éprouve de continuelles variations; dans leur insouciance sur leurs logements et leur nourriture; dans leurs longs carêmes; enfin dans les réglements de leurs hôpitaux. Ces réglements peuvent convenir à l'intérieur de la Russie, où le climat contribue à donner du ressort, mais non aux provinces Russes au-delà du Caucase, où un soldat convalescent et affoibli par la chaleur, ne peut se rétablir avec une bouteille de vin par semaine, ce qui est, m'a-t-on assuré, le *maximum* de la ration qu'il est permis à un médecin de prescrire à ses malades.

Ce vice dans le régime des hôpitaux, où les soldats sont cependant généralement bien traités, provient sans doute de ce qu'on n'a pas encore songé à rédiger un réglement parti-

culier pour les hôpitaux de l'armée en Géorgie.

Qu'on me permette ici de citer, comme exemple digne d'être imité par toutes les puissances, la sage prévoyance du gouvernement Anglais, et les soins touchants et généreux qu'il prodigue à ses soldats dans les colonies. Golberry raconte qu'ayant trouvé à Saint-Louis du Sénégal une instruction pour les hôpitaux Anglais, il y remarqua avec admiration que le médecin étoit autorisé à acheter du vin de Bordeaux pour les convalescents, même quand le prix dépasseroit 6 fr. la bouteille. Lorsqu'en 1822, le *cholera-morbus* exerçoit ses ravages au Bengale, dans un hôpital où il y avoit deux cents soldats malades, chacun d'eux avoit un Indou pour le soigner.

L'insalubrité de l'Immirette ne provenant ni de marais ni d'étangs, ni d'aucune autre cause difficile à détruire, tout porte à croire qu'elle cessera lorsque la population aura augmenté dans cette contrée, et que, par suite, la culture y aura pris les développements dont elle est susceptible. Au surplus, parmi les indigènes, habitants de Kotaïs, le nombre des décès n'excède pas la proportion ordinaire des pays les plus salubres de l'Europe. On en pourra juger par le tableau extrait du registre de l'état civil des catholiques,

tenu par le père Célestin, curé de la paroisse. Le nombre des catholiques s'élevoit, en 1823, à quarante-quatre familles, formant environ trois cents personnes, indépendamment de cent marchands Arméniens catholiques d'Akhaltzikhe qui occupoient des boutiques au bazar. Sur ce nombre, on compte en

	Mariages.	Naissances.	Décès.
1820	3	16	7.
1821	»	9	12.
1822	2	9	6.
1823	4	18	4.

Fleuves et Rivières.

Le Phase et la Quirila sont les principales rivières de l'Immirette. La Quirila étoit considérée par les anciens comme le véritable Phase, et arrosoit l'antique Schorapana. Elle étoit navigable jusqu'à cette ville, non-seulement au temps de Strabon, mais même en 1737, comme l'indique la carte manuscrite dont j'ai déjà parlé, et qu'on trouve au dépôt des cartes de la marine, à Paris (1).

(1) Cette carte est écrite en Russe et en Géorgien. J'en ai dû la communication et la traduction à mon ami M. le

La Quirila et le Phase reçoivent dans leur cours plusieurs rivières, notamment la Tchelabory, la Crasnoya-Recha, la Goubitskale, la Tskeniskal, et un grand nombre d'autres. Aucune de ces rivières n'est navigable.

Huet, Robertson et presque tous ceux qui, en parlant du commerce des anciens, ont cherché à indiquer sa véritable route, ont pensé que le Phase et le Cyrus servoient au transport des marchandises qui alloient de la mer Noire à la mer Caspienne, et *vice versâ*, et ils ont paru considérer cette facilité d'une navigation fluviale comme une raison qui a dû déterminer cette direction. Ces savants, si distingués par leurs recherches, n'auroient pas commis cette erreur, s'ils avoient pu juger du peu d'importance de la navigation fluviale dans ces contrées, et de la situation de ces deux rivières. Je puis donner à cet égard quelques éclaircissements, résultat d'une inspection soigneuse des localités.

D'abord, je conviens avec eux que le Phase

colonel Stempfosky, aide-de-camp de feu M. le duc de Richelieu, et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On doit à ce jeune homme quelques opuscules sur les antiquités du Bosphore, et une notice intéressante sur M. le duc de Richelieu, qui avoit pour lui une affection toute particulière, dont il étoit digne sous tous les rapports.

a constamment servi à la navigation, depuis la mer jusqu'à l'embouchure de la Tskeniskal, et vraisemblablement jusqu'à Schorapana, bien qu'aujourd'hui les bateaux soient loin de remonter si haut. En effet, le cours de ce fleuve est facile dans toute cette partie; il n'est obstrué par aucune cascade, par aucun écueil dangereux, et comme il a son embouchure dans la mer, précisément au point où arrivoient les bâtiments dans l'antiquité et dans le moyen âge, cette communication fluviale étoit dans les intérêts du commerce, et elle lui présentoit bien plus de sûreté que le passage à travers les épaisses forêts de la Mingrelie, exposées alors aux incursions des Abazes.

Mais, arrivées à Schorapana, les marchandises avoient à traverser des montagnes difficiles et escarpées pour parvenir à Mtskhetha (1), sur les bords du Cyrus. Le transport par cette voie ne pouvoit se faire qu'à dos de cheval ou de bœufs et en caravanes, pour se défendre contre les attaques auxquelles elles auroient pu être

(1) Dans les temps anciens, c'étoit Mtskhetha, l'ancienne capitale de l'Ibérie, au confluent du Cyrus et d'Aragvi, qui devoit être le lieu d'expédition des marchandises de l'Europe et de l'Asie. Cette ville est à six lieues de Tiflis, capitale actuelle de la Géorgie.

exposées, et s'entr'aider dans les passages difficiles et dans celui des rivières à gué; car je n'ajoute guère foi aux cent vingt ponts dont parle Strabon; je ne sais même pas où ils auroient pu être placés en si grand nombre. Ces marchandises, arrivées à Mtskhetha, y étoient rechargées à dos de cheval et de bœufs, lorsqu'elles étoient destinées pour la Perse ou expédiées pour Bakou : de ce port, elles traversoient la mer Caspienne, débarquoient dans le pays des Turcomans, et, en passant par la Bukarie, pénétroient jusqu'à la Chine. Pour cette double communication, on n'a pu ni dû se servir de la navigation du Cyrus.

En effet, ce fleuve, à cause de la rapidité de son courant et du peu de profondeur de ses eaux, n'est pas navigable à Tiflis; il ne l'est pas même à Mengatchaour, où je l'ai traversé à plus de trois cents werstes de Tiflis, et il doit l'être moins encore lorsque, réuni à l'Araxe, sa rapidité est devenue plus grande.

S'il falloit ajouter de nouvelles preuves pour détruire une erreur partagée par tant d'écrivains qui se sont successivement copiés, je dirois que, dans son cours, depuis Tiflis jusqu'à la mer Caspienne, le Cyrus n'a sur ses bords aucune ville considérable, et on en trouveroit du

moins quelques traces, si ce fleuve avoit jamais servi aux transports exigés par un grand commerce.

C'est sur les bords de la Crome, à six lieues de Tiflis, et non sur le Kour (ou Cyrus), qu'on aperçoit les restes d'une ville ancienne qui doit avoir eu quelque importance. Plus loin, Chamkor, dont la colonne et des arches de pont attestent l'ancienne grandeur, Guendjé, les deux Chamakhie, sont toutes placées loin du cours du Cyrus, et entre ces villes et Bakou, on rencontre partout des caravanserais d'une haute antiquité, preuve irrécusable que les transports se faisoient sur des arabats (voitures tartares) ou à dos de cheval.

D'ailleurs, Bakou a une baie abritée, et son port est le plus rapproché du golfe de Balkan, sur la côte des Turcomans, où se trouvoit l'embouchure de l'Oxus. Bakou a été de tout temps une ville de commerce considérable, tandis que Salian, à l'embouchure de l'Araxe et du Cyrus, située à l'extrémité de la stérile plaine de Mougan, n'a jamais eu aucune importance.

Il y a plus, dans un pays où presque partout les bêtes de somme pâturent librement, et où il n'y a point de frais d'auberge, les transports par terre sont moins coûteux, plus prompts, plus sûrs

que les expéditions par eau, exposées à beaucoup de retards et d'accidents. Cette assertion peut difficilement être combattue, quand on réfléchit que le commerce de l'Asie, dans les temps anciens, ne portoit que sur des marchandises d'une grande valeur, telles que les soies écrues, les aromates, les épiceries, les parfums, les diamants et les perles. De nos jours encore, même en France, le commerce ne se sert jamais de la navigation fluviale pour le transport des marchandises précieuses dans l'intérieur des terres.

Pour donner une idée du peu de connoissances qu'on avoit, il n'y a pas quarante ans, sur le cours des deux fleuves célèbres qui traversent la Colchide et la Géorgie, je citerai textuellement un passage de Gibbon (1).

« Le Phase a sa source dans le Caucase, » chaîne de montagnes la plus élevée et la plus » escarpée de toutes celles de l'Asie : il est d'a» bord si rapide, qu'on a construit plus de cent » vingt ponts pour en rompre l'impétuosité. Il » ne devient paisible et navigable qu'à Schora» pana, à cinq journées du Cyrus, qui vient des » mêmes montagnes, mais qui suit une direc-

(1) *Histoire de la chute et de la décadence de l'Empire Romain*, vol. 10, page 286.

Capel

Rovoudjak
Fort turc

Port
Bixvindi

E

» tion contraire, et qui va se perdre dans la mer
» Caspienne. La proximité de ces deux rivières
» a donné lieu à une route pour les marchan-
» dises précieuses de l'Inde, qu'on suivoit autre-
» fois, ou du moins dont les anciens nous ont
» laissé le plan. Les cargaisons descendoient
» l'Oxus, traversoient la mer Caspienne, remon-
» toient le Cyrus, et le courant du Phase les por-
» toit dans l'Euxin et la Méditerranée, etc. »

Je regrette, lorsqu'il s'agit d'un écrivain aussi justement estimé que l'historien Gibbon, d'être obligé de dire que ce paragraphe renferme plusieurs erreurs.

Le Phase prend sa source dans la plus haute chaîne du Caucase, passe à Kotaïs, et n'a jamais pu être navigable, avant de s'être réuni à la Quirila, à cause des rochers et des cataractes qui en obstruent le cours, et de son excessive rapidité jusqu'à son arrivée dans la plaine de la Colchide.

La Quirila, à laquelle les anciens paroissent avoir donné le nom du Phase, a été effectivement navigable jusqu'à Schorapana; mais de ce point elle remonte au nord, et ne se trouve pas sur la route de la Géorgie. La rivière sur laquelle Strabon suppose qu'il existoit cent vingt ponts, ne peut être que la Dziroula, dont la source se

trouve dans les montagnes qui séparent l'Immirette de la Kartalinie, et dont l'extrême rapidité n'a jamais pu admettre aucune navigation.

Après avoir rétabli ces faits, je releverai une erreur plus grave du savant historien. Il suppose que le Phase et le Cyrus sortent des mêmes montagnes; mais il est aujourd'hui reconnu que le Phase ou Rion prend sa source dans le voisinage de l'Elbourous, tandis que le Kour ou Cyrus prend la sienne dans les montagnes d'Akhaltzikhe, et ainsi elles se trouvent à environ soixante lieues l'une de l'autre.

Je me suis un peu étendu sur la navigation de ces deux fleuves, parce que cette question intéresse également la géographie, l'histoire et le commerce.

Agriculture.

L'agriculture de l'Immirette n'est pas la même dans les quatre districts qui composent ce gouvernement.

Dans le district de Vacca, dont plus de la moitié est en pays plat, et où la terre est d'une très-grande fertilité, on cultive avec succès le coton, le tabac et le mûrier. Le coton herbacé à courte soie est le seul qu'on y récolte : sa qualité est assez fine. Il est vraisemblable que, dans

quelques années, on n'y semera que le coton à longue soie, dont le prix est bien plus élevé sur les marchés de l'Europe. Déjà on en a fait un premier essai avec de la graine envoyée du Bengale par Bender-Boucher. Cette innovation aura peut-être un jour pour cette contrée, pour la Géorgie, et pour la partie de l'Arménie qui borde l'Araxe, l'influence du coton jumelle sur la richesse de l'Egypte.

Le tabac du district de Vacca et celui de la Mingrelie, cultivés, recueillis, et surtout emballés avec plus de soin, pourroient rivaliser avec les meilleurs tabacs de l'Amérique. Le mûrier croît dans plusieurs cantons de ce district; il pourroit cependant y être plus répandu. L'olivier s'y rencontre sauvage; la culture de cet arbre seroit d'autant plus avantageuse au pays, que les huiles trouveroient leur débouché dans toute la Russie méridionale.

Le chêne qui produit la noix de galle, le chêne liége et le pistachier, ne pourroient manquer d'y réussir; et, s'il faut en croire les Anglais qui, en vènant de l'Inde, ont visité l'ancienne Colchide, les terres fertiles et grasses du district de Vacca conviendroient parfaitement à l'indigo. Les habitants de la partie montagneuse de ce canton ne cultivent que la vigne, le maïs,

le millet, l'orge, le seigle et un peu de blé.

Dans le district de Kotaïs, et dans une partie de celui de Schorapana, les vignes sont très-multipliées : elles croissent sauvages dans toutes les forêts, et produisent une grande quantité de vins. Le maïs, le millet et l'orge y sont cultivés. On y trouve quelques haras, mais peu de vaches et de moutons.

Dans le district de Radscha, la culture se porte spécialement sur le froment, le seigle et l'orge : on n'y sème ni maïs ni millet, la température de ce pays n'étant pas assez chaude pour ces céréales. On ne trouve pas d'avoine dans toute l'ancienne Colchide; c'est l'orge qui en tient lieu.

Arts et Industrie.

On peut croire facilement que, dans la Colchide, séparée de l'Europe pendant tant de siècles, l'industrie doit être très-circonscrite, et que, concentrée dans les familles, elle n'a jamais pu former des fabriques ou des manufactures. On est cependant étonné de trouver, dans un pays où les instruments les plus communs ne sont pas même connus, des arts qui tiennent à une société déjà avancée dans la civilisation, et on est disposé à croire alors qu'ils sont dus à

une longue tradition. Ainsi l'on tisse des toiles de lin dans la Mingrelie et dans quelques cantons de l'Immirette; et les habitants de Vacca fabriquent des soieries aussi belles et aussi brillantes que celles qui viennent d'Yezd et de Cachan, villes célèbres de la Perse pour ce genre d'industrie. Enfin, l'art de la teinture y est assez avancé, moins pour la variété des couleurs que pour leur éclat et leur solidité. On sait surtout extraire les plus belles nuances de la garance sauvage.

A côté de ces produits, on voit des roues d'une seule pièce, sans raies ni jantes, et l'usage de la scie n'est encore répandu que dans les parties de l'Immirette voisines des cantonnements des troupes Russes.

Depuis cinq ans, il s'est formé sur les frontières de l'Immirette et de la Mingrelie une manufacture pour le blanchiment de la cire et la fabrication des bougies : on en doit l'établissement à des Grecs venus de Taganrog.

Une réunion de circonstances favoriseroit dans cette contrée la formation des usines et des grands établissements agricoles. On y trouve à très-bon compte des bois des plus belles dimensions et des meilleures qualités; on peut s'y procurer, par Taganrog, des fers au plus bas

prix. Les productions de la terre et les produits du travail industriel trouveroient leurs débouchés dans l'intérieur de l'Asie et dans toute la Russie, sans craindre aucune interruption, dans le cas d'une guerre maritime. On peut louer pour la plus foible rétribution des indigènes d'un caractère doux et susceptibles d'affection et de zèle. Le tchetwert de maïs, pesant trois cent trente-trois livres poids de marc, ne vaut ordinairement que 7 ou 9 francs, et celui de blé 12 ou 15; la viande, 8 ou 10 copecs ou centimes la livre. On obtient pour 10 à 12 francs un cochon pesant cent à cent vingt livres. Enfin la bouteille de vin ordinaire se paie à peine un sou.

Pour compléter le tableau des détails d'économie rurale, je dirai qu'on peut, au printemps et à l'automne, se procurer au marché de Tiflis des chevaux circassiens de quatre à sept ans, depuis 40 jusqu'à 300 francs; qu'une paire de bœufs de la petite espèce, il est vrai, ne vaut que 80 à 90 francs, une paire de buffles 120 à 150 francs.

Si nous ajoutons à ces détails que le pays est entrecoupé de rivières; que le Phase et la Khopi communiquent à la mer, et facilitent le transport des productions pour tous les pays du monde, on sera forcé de convenir que le bassin de l'an-

cienne Colchide est un de ceux où le travail de l'homme industrieux peut le plus facilement trouver sa récompense; il ne demande que deux choses, sûreté et protection, et tout porte à croire que l'une et l'autre continueront à lui être solidement garanties.

A l'appui des détails dans lesquels je viens d'entrer sur la richesse du sol de l'Immirette, je crois devoir citer la descrisption de cette contrée par le docteur Tooke, *Histoire de l'Empire de Russie*, tom. VI, pag. 231.

« Tout le pays est si richement favorisé de la » nature, que ceux qui l'habitent n'ont rien à » desirer; le climat, le sol, tout sert à l'abon- » dance qui y règne, aux jouissances qu'on » peut ambitionner. Les montagnes sont cou- » vertes de chênes, de frênes, de hêtres, de » châtaigniers, de noyers, d'ormes, entourés » de vignes sauvages qui produisent une grande » quantité de raisins. Le coton y vient sans cul- » ture. On y trouve les plus beaux arbres frui- » tiers de l'Europe. Le riz, le froment, le millet, » le chanvre, le lin remplissent les plaines, sans » exiger les sueurs de la culture, et sans craindre » les caprices des saisons. Les vallons fournissent » les plus abondants pâturages; les rivières » donnent une grande quantité de poissons. Les

» prodigalités de la nature semblent ne rien lais-
» ser à desirer aux habitants de cette contrée
» de ce qui peut contribuer à leur bonheur. »

Commerce.

Les marques d'une éternelle vétusté, empreintes sur presque toutes les forêts de la Colchide, annoncent assez que la culture des terres y a toujours été bornée, et que ses productions n'ont jamais été qu'un foible accessoire de son commerce. La vente des esclaves en a toujours été la branche la plus importante et la plus lucrative : elle étoit favorisée par la beauté de leurs traits et de leurs formes. Ces esclaves tenoient lieu de marchandises dans les échanges, et d'argent dans le paiement des tributs. En parlant de cet odieux trafic, l'historien Gibbon dit :
« Lorsque l'humanité gémit du commerce hon-
» teux que les habitants de cette contrée fai-
» soient de leurs femmes, de leurs filles, de
» leurs sœurs, le philosophe observe du moins,
» avec une sorte de consolation, que c'est au
» mélange de ces esclaves avec les peuples de
» l'Asie, et surtout avec ceux de la Turquie
» d'Europe, que ces nations doivent le perfec-
» tionnement de leurs formes. Il seroit difficile

» aujourd'hui de reconnoître dans les habitants » de Stamboul les descendants de ces Huns qui » vinrent, sous Attila, ravager l'Europe, et que » les historiens du temps citent pour leur dif- » formité. »

L'occupation de la Colchide par les Russes a mis fin à la vente des esclaves, et cette mesure, dictée par l'humanité, a eu quelque influence sur la puissance de l'empire ottoman, qui recrutoit ses meilleurs soldats parmi les enfants des chrétiens de la Colchide et de la Géorgie.

Aujourd'hui le commerce de cette contrée comprend seulement quelques productions d'une foible valeur : deux cent mille okes de cire (près de six cent mille livres), une assez grande quantité de miel, des cuirs de bœuf et de buffle, des fourrures, du tabac, des bois de noyer et deux ou trois chargements de maïs pour Trébizonde et Constantinople.

Depuis que l'ukase du 8-20 octobre 1821 a accordé une franchise commerciale aux provinces Russes au-delà du Caucase, ces contrées jouissent d'un commerce de transit et de commission assez important. La première expédition d'Odessa pour le port de Redoute-Kalé a eu lieu en janvier 1822; et la valeur des importations depuis le 1er juillet 1824 jusqu'au 1er juillet 1825,

s'est élevée à près de 3 millions. Des habitants de Kotaïs, de Surhamet de quelques villages de la Mingrelie, se sont associés pour le transport des marchandises à dos de cheval. Dans le principe, on payoit de Redoute à Tiflis 4 à 5 roubles le poud (12 à 15 francs le quintal): le prix en est depuis tombé à moitié. Comme ces transports se paient comptant, cette industrie a versé de l'argent dans le pays, et a été utile à l'agriculture et au commerce.

Dans la Mingrelie et le Gouriel, long-temps tributaires de la Turquie, et même dans l'Immirette, qui étoit dominée par cette puissance, on se sert des poids, mesures et monnaies turcs: cependant, comme le cours des monnaies n'y est pas forcé comme à Constantinople et à Smyrne, la détérioration successive de la piastre ne gêne en rien la vente des marchandises.

Si le commerce d'importation en Mingrelie est devenu assez considérable pour le transit, il est encore bien foible pour la consommation locale. Deux ou trois pièces de brocard d'or ou d'argent, quelques pièces de soieries, des draps, des toiles de coton blanches et peintes, du sucre en pain, de l'huile, du vin de Champagne, des quincailleries, des porcelaines, des cristaux et quelques autres marchandises ont

trouvé dans ces contrées un débit borné, mais assez avantageux. On doit ajouter aux importations quelques chargements de fer et de sel.

Mais le commerce d'un peuple à peine en contact avec l'Europe, privé d'agriculture et d'industrie, ne peut servir de point de comparaison avec le commerce de la Colchide, tel qu'il deviendra lorsque l'Europe y aura porté ses arts, ses connoissances agricoles et des capitaux. Alors, laissant même de côté les relations qui seront la suite d'un immense transit et de rapports continuels avec des marchands arrivant des parties les plus éloignées de l'Europe et de l'Asie, et nous bornant aux effets de la consommation locale, il est impossible de n'y pas trouver déjà les éléments d'un grand commerce. En effet, la population actuelle de l'Immirette, y compris les troupes Russes, peut s'évaluer à.................. 90,000 habitants.

Celle de la Mingrelie peut s'estimer à..................... 40,000

Celle de la principauté de Gouriel à..................... 30,000

TOTAL... 160,000

Mais, indépendamment de ce nombre, Kotaïs

et Redoute-Kalé ont des rapports journaliers avec la population d'Akhaltzikhe, qui s'élève à cent mille âmes, et avec celle de l'Arménie turque et de la Natolie, avec lesquelles les communications sont faciles. On a de fréquentes relations avec les Abazes; on peut les étendre à la côte de la Circassie, y comprendre enfin une partie des nombreuses peuplades du Caucase. Ce n'est donc pas s'écarter de l'exactitude, que d'évaluer au moins à six cent mille âmes la population que des négociants fixés à Kotaïs pourroient alimenter; et cette population, enrichie par l'agriculture et le commerce, réclamera tout ce qui sera nécessaire à ses vêtements, à l'ameublement de ses maisons, tout ce qui est exigé par une culture perfectionnée.

Saint-Domingue, au commencement du siècle dernier, n'étoit habitée que par quelques flibustiers venus de l'île de la Tortue. En 1788, on y comptoit :

27,000 blancs, ...
21,000 mulâtres et nègres libres,
et 405,000 esclaves, ...

453,000 habitants. Cette population donnoit lieu à une importation annuelle de 54 millions de francs en produits du sol, et des manufac-

tures françaises à une exportation de 175 millions de francs, et fournissoit de l'emploi à sept cents navires de près de trois cents tonneaux, terme moyen, et de l'occupation à dix mille matelots (1).

Après un exemple si récent, il est permis de s'attendre un jour à un commerce important dans une contrée où on peut établir les plus riches cultures, et où l'on peut, avec une entière sûreté, entreposer toutes les marchandises d'une consommation habituelle, et celles qui sont réclamées par le luxe de l'Orient.

Dans l'ancienne Colchide, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, des femmes marchant pieds-nus sont couvertes de brocards d'or et d'argent; et dans les chaumières de la Mingrelie, on trouve de riches tapis et des coussins de velours. Il semble que le goût du luxe soit inné chez les Asiatiques, comme l'amour de la liberté l'étoit chez les Germains, au milieu de leurs forêts et de leurs marais.

Après avoir parlé du commerce, je dirai quelques mots sur l'intérêt de la science dans l'établissement de ces nouvelles relations.

Déjà j'ai fait connoître avec quelle facilité on pourroit parcourir le Caucase, et pénétrer dans

(1) Voyez l'ouvrage de Page *sur les Colonies modernes*.

toutes les montagnes qui entourent l'Immirette *. Sans aucun doute, le géologue, le botaniste, le naturaliste trouveroient à y faire de précieuses récoltes : mais là ne se borne pas l'intérêt que le monde savant doit attacher à ces relations.

Dans des contrées où les établissements des Grecs se sont succédé pendant plusieurs siècles, et qui sans cesse ont été envahies, le défrichement même des forêts, qui souvent ont servi de refuge aux hommes et à leurs richesses, doit faire découvrir un grand nombre de vases, de camées du travail le plus précieux, de médailles rares et inconnues. Celles du Bosphore établiront la suite régulière de la succession de ses rois, et celles de la Bactriane permettront peut-être de reconnoître l'époque où les Grecs furent dépossédés de cette brillante conquête, et forcés, en Asie, d'obéir à des maîtres barbares, bien avant que cette nation célèbre éprouvât le même sort en Europe.

Après avoir considéré ces nouvelles relations sous le rapport de l'intérêt du commerce et de

* Dans l'orthographe du mot *Immirette*, je me suis conformé à la manière dont les Orientaux prononcent le nom de cette province; je conviens cependant qu'il eût été plus régulier d'écrire *Imérithie*.

la science, si nous voulons les envisager sous un point de vue plus élevé, calculer l'influence qu'un grand commerce ne peut manquer d'avoir sur les mœurs, sur le caractère et sur l'existence même des nations de l'Asie qui, long-temps soumises au despotisme des Musulmans, ont partagé leur ignorance, alors il seroit permis de s'attendre à voir un jour, par une singulière destinée, la civilisation et les arts ramenés par les Européens dans le pays même qui fut leur berceau, et d'où, il y a six ou sept cents ans, les Croisés les importèrent dans nos contrées alors barbares.

FIN DU PREMIER VOLUME.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

Ukase *adressé au Commandant en chef en Géorgie, le général* Yermoloff, *en date du* 8-20 *octobre* 1821.

A Monsieur le général Yermoloff, Commandant en chef en Géorgie.

Considérant, d'après les notions que vous avez transmises, que l'industrie et le commerce en Géorgie n'ont point encore obtenu l'extension et le mouvement requis, par suite de l'insuffisance des capitaux et des établissements mercantiles, et trouvant que ces parties, si nécessaires pour le bien-être du pays, ne sauroient être organisées avec succès d'après les règles générales, et qu'elles demandent un encouragement spécial, approprié à la situation actuelle de cette contrée, nous avons jugé nécessaire d'établir en leur faveur les dispositions suivantes :

1°. Droits des classes commerçantes.

Tous les commerçants, sujets Russes et étrangers,

lesquels, dans l'espace de dix ans, à dater du 1er juillet 1822, établiront dans ce pays des maisons de commerce, et qui exerceront le trafic en gros, jouiront des droits appartenants aux négociants de première classe, sans rien payer, pendant tout ce temps, des impôts affectés à cette classe. Mais, après l'échéance de ce terme, ceux qui desireront continuer l'exercice de leur commerce, de même que ceux qui voudront l'entreprendre, seront obligés de se soumettre aux réglements généralement établis, en acquittant toutes les charges qui résultent de la jouissance des droits accordés aux diverses classes des négociants.

Il est bien entendu que ceux qui, avant l'échéance du terme sus-mentionné, auront cessé d'exercer le commerce, perdront dès-lors même le droit de la classe qu'ils avoient acquis.

2°. Exemption des impôts personnels et du service.

Pendant ce même terme, tous les commerçants, tant Russes qu'étrangers dans ces contrées, seront exempts du service et des impôts personnels. Leurs maisons et leurs magasins seront libres des quartiers militaires et des contributions, à l'exception toutefois des dépenses municipales, auxquelles ils devront participer, en qualité de propriétaires de maisons.

3°. Acquisition de biens-immeubles.

Il est permis à tous les commerçants, sujets Russes

et étrangers, d'acquérir dans ces contrées des biens-immeubles, et de les vendre, moyennant le paiement des droits prescrits, quand même les commerçants étrangers n'auroient point acquis la qualité de sujets; mais dès qu'ils auront cessé d'exercer le trafic, et qu'ils auront quitté le pays, ils seront obligés de payer les impôts établis pour ce cas par le réglement municipal.

4°. Acquisition de terres.

Le Gouvernement cédera aux commerçants, sujets Russes et étrangers, des portions de terre pour y former les établissements nécessaires, et cela au prix ordinaire d'après lequel les terres se vendent dans cette contrée. Ce prix, ainsi que les conditions de cette vente, seront déterminés avec précision d'après les renseignements que vous aurez à fournir.

5°. Exemption du droit de douane.

Toutes les marchandises apportées en Géorgie des pays étrangers ne seront soumises à aucun autre paiement qu'à celui de cinq pour cent sur les prix déclarés, conformément à ce qu'on prélève sur les marchandises apportées de Perse, en vertu du traité de Gulistan. Mais lors de l'importation de ces marchandises de la Géorgie en Russie, ils paieront les droits d'après le tarif asiatique ou européen, eu égard à l'origine de ces marchandises. A cet effet, vous vous entendrez avec le ministre des finances, pour qu'il soit établi dans des endroits convenables

des barrières et des douanes, d'un côté, sur les routes qui conduisent des pays étrangers en Géorgie, et, de l'autre, sur celles qui vont de la Géorgie en Russie.

6°. Réglements de quarantaine.

Les dispositions prescrites par l'ukase de l'année 1819, d'après lesquelles les marchandises venues des ports de la Méditerranée en ballots et en caisses sous double enveloppe, avec les plombs des consulats de Russie, sont admises à Odessa, et dans les autres ports Russes de la mer Noire, sans être soumises à la purification de la quarantaine, sont également étendues aux ports de la Mingrelie, pourvu que toutes les conditions prescrites par ledit ukase soient exactement remplies.

7°. Mesures de sûreté pour les transports des marchandises sur les routes commerciales.

Afin de garantir la sûreté des transports de marchandises, tant sur la rivière du Phase que sur la route de terre, d'un côté depuis Bakou, et de l'autre depuis Redoute-Kalé et Marana, jusqu'à Tiflis, et *vice versâ*, les convois auront une escorte militaire convenable.

8°. Construction des Caravanserais.

Chacun des commerçants peut construire sur les routes, entre Bakou et la mer Noire, des caravan-

serais, selon l'usage asiatique, d'après le calcul de ses propres avantages. L'autorité locale coopérera à ces établissements, en désignant la forêt pour la coupe du bois, ainsi que les endroits où l'on devra se procurer les autres matériaux nécessaires.

9°. Établissement des Échelles sur les côtes de la mer Noire.

Pour le moment, on désigne à cet effet le port de Redoute-Kalé, situé sur la côte de la mer Noire. Par la suite, l'autorité locale ne manquera pas d'employer tous les moyens pour découvrir et former d'autres lieux d'abord sûrs et commodes.

10°. Étendue et bornes de ces réglements.

Les dispositions ci-dessus énoncées s'étendent à tous les commerçants en général, tant sujets Russes qu'étrangers, qui desireront former dans ces contrées des établissements industriels et mercantiles; mais elles se bornent uniquement et exclusivement à la Géorgie, à l'Immirétie, et aux provinces qui y appartiennent, sans concerner aucunement les gouvernements Russes situés en deçà du Caucase.

11°. Au surplus, quant à l'admission des étrangers, on vous impose le soin particulier de veiller à ce que, sous le prétexte du commerce, il ne puisse point s'introduire dans ces contrées des individus dont les principes sont suspects et d'une mauvaise conduite. C'est pourquoi tous les étrangers qui arrivent en Géorgie devront être munis de passeports délivrés par les

missions de Russie, lesquelles recevront à cet effet des instructions spéciales de la part du ministère des affaires étrangères (1).

Extrait du Réglement des quarantaines russes.

Toutes les marchandises susceptibles de communiquer la peste, provenant des pays où cette maladie règne, ou autres suspects, ou ayant traversé ces pays, seront soumises à une quarantaine de quarante-deux jours, à moins que le propriétaire ne consente à les faire purifier par le moyen de l'acide muriatique, ou en les faisant tremper dans l'eau, et ensuite les faire aérer pendant huit jours.

Les instructions ci-dessus indiquées sont relatives à toutes les marchandises susceptibles, lesquelles sont importées des pays infectés de la peste ou suspects. Elles s'étendent encore à celles qui proviennent d'un pays où aucune maladie contagieuse ne règne, mais qui sont importées en traversant un pays dont la santé publique est suspecte.

Les marchandises venant des pays infectés de la

(1) J'ai cru, pour l'utilité du commerce, devoir réunir à l'ukase du 8-20 octobre 1821 les extraits des réglements de la quarantaine russe, de l'ukase pour le transit, par la Russie, des frontières de Prusse et de l'Autriche sur Odessa, et des réglements pour le commerce de la côte des Abazes.

peste ou suspects, ou qui se trouvent dans le dernier cas ci-dessus énoncé, pourront ne pas être soumises aux termes ni à la purge quarantenaire, quand les colis dans lesquels elles seront contenues et leurs emballages seront confectionnés d'après les conditions suivantes :

1°. Si ces marchandises sont contenues dans des barriques, des caisses, ou des malles goudronnées, et si fortement bouchées ou couvertes, que l'air extérieur n'y puisse nullement pénétrer; ou si les barriques, les caisses et les malles sont entièrement et parfaitement entourées d'une toile cirée, goudronnées, ou enveloppées dans un cuir qui n'ait plus ni poil ni laine, ou enfin telles autres matières semblables.

2°. Si à l'inspection de ces enveloppes, elles ne se trouvent ni gâtées, ni avariées, ni déchirées dans aucune de leurs parties.

3°. Si les barriques, caisses ou malles, sont parfaitement bien cordées et cachetées du cachet du consul Russe résidant au port d'où l'expédition a été faite.

4°. Si le capitaine porteur de ces marchandises présente un pli cacheté du même cachet qui a été apposé aux marchandises, et, de plus, si ce pli contient un *attestat* du consul Russe, portant la note exacte de la qualité et quantité de marchandises qui sont renfermées dans les balles, barriques ou caisses,

et qu'elles ont été chargées dans un pays où la santé publique n'est nullement compromise.

5°. Si, à l'ouverture des colis, la quantité et qualité des marchandises se trouvent entièrement conformes au certificat du consul Russe, alors elles seront délivrées sans faire aucune quarantaine.

S'il se trouve quelque chose dans la quantité et qualité des marchandises qui ne soit pas exactement conforme au certificat du consul, que le cachet soit endommagé, que les colis ou leurs enveloppes soient mal conditionnés, déchirés, ou avariés, de manière à ce qu'on puisse avoir des soupçons qu'ils aient été ouverts en voyage, que quelque objet en ait été soustrait ou ajouté, dans ce cas, ces colis et toutes les marchandises qu'ils contiennent, seront soumis à tenir une entière quarantaine, comme s'ils venoient d'un pays pestiféré (1).

Réglement pour le transit en Russie de la frontière européenne à Odessa.

1°. Tous les commerçants Russes ayant droit de faire le commerce extérieur, et tous les étrangers,

(1) Ce réglement, qui permet aux riches étoffes de France d'être expédiées pour Odessa, sans encourir le désagrément d'être déballées à la quarantaine de cette ville, a été obtenu par M. le duc de Richelieu à l'époque de son voyage à Aix-la-Chapelle.

Routes *près, et expédiées de ces pays*

PRUSSE.

PAR LA UANES ;AVA, Doub ile, 'SCHELDE.	PAR LES DOUANES de VERYBOLFF, AATZVEY, SAHOUSKNI, KHORIOLOFF.
Par la Grigoriop bossar (li rification sont desti- r Bress-Li- it la même s destinées ov jusqu'à et de là à itzk Kovel ation), Rat- towsky.	Suivent la même route que les précédentes jusqu'à Bress-Litowsky, et de là à Grodno. ——— Route d'Odessa à Yousbourg sur le Dniester et par le canal d'Ogiewsky. ——— Par le Dniester jusqu'à Mobilew, et de là, par terre, à Proskouvoff (lieu de vérification) jusqu'à Mocrau, dans le gouvernement de Grodno, d'où, par le canal d'Ogiwsky, le Schare et le Niémen, à Grodno et Jousbourg.

Les lesquelles les transports de marchandises pour le tran

même ceux qui ne sont ni établis en Russie, ni inscrits dans les guildes (1), ont le droit de faire passer en leur propre nom, et sans aucune intervention étrangère quelconque, des marchandises en transit des frontières de Moldavie, d'Autriche, de Prusse à Odessa, ou de cette ville aux susdites frontières; de les déclarer à la douane d'entrée en Russie, de les expédier ou les accompagner jusqu'à l'endroit de leur destination, et de les y déposer ou de les faire exporter, et de revenir librement d'Odessa par ces mêmes frontières, avec ou sans chargement.

Les productions ou marchandises de toute espèce, même celles dont l'importation pour la consommation dans l'intérieur est défendue, excepté toutefois la poudre à canon, pourront être objets de commerce de transit, en observant les prescriptions suivantes :

2°. Les douanes auxquelles les marchandises destinées pour le transit seront admises, sont les douanes de Radziwilov, Oustilong, Brest-Litowsky, Grodno, Doubosar, Mohilew et Odessa.

3°. Les routes que devront suivre les marchandises destinées pour le transit, à la suite du présent réglement.

4°. Toute marchandise apportée à l'une des douanes indiquées plus haut, et déclarée pour le

(1) Guildes ou classes. Les négociants sont divisés en plusieurs guildes, dont la taxe, plus ou moins élevée, établit les droits et les priviléges de ceux qui y sont inscrits.

transit, si elle n'entre pas dans la liste adaptée au présent réglement, paiera 30 copecs, argent blanc, de droit de transit par poud brut, sans distinction de marchandises. Ce droit ne sera perçu qu'une fois sur toute la route tracée pour ce commerce de transit. Outre ce droit, il ne sera exigé des commerçants, pour frais d'expédition aux douanes, que ce que statuent les réglements formellement publics, sans faire de différence entre les indigènes et les étrangers.

5°. Toutes les marchandises apportées pour être expédiées en transit à l'une des douanes désignées ci-dessus, devront être accompagnées d'une déclaration détaillée du contenu de chaque balle, tonneau, caisse, laquelle sera présentée à la douane en même temps que les marchandises, en triple exemplaire, tous trois signés par le propriétaire de la marchandise, où par commissionnaire, qui seront responsables de leur exactitude. Une de ces déclarations restera à la douane d'entrée; l'autre sera envoyée à la douane de sortie, et la troisième, immédiatement par la douane d'entrée au département du commerce extérieur.

6°. Toutes les marchandises qui seront déclarées devoir être exemptes de droit de transit, comme comprises dans la liste citée en l'article quatrième, seront visitées à Odessa, avant d'être expédiées. Celles pour lesquelles, au contraire, on déclarera vouloir payer les droits fixés dans le même paragraphe, ne seront point visitées, excepté:

1°. Dans le cas où la douane de sortie auroit des soupçons fondés que les ballots, caisses ou tonneaux auroient été ouverts pendant la route;

2°. Si le propriétaire de la marchandise, ne voulant pas fournir le dépôt ou la caution dont il sera parlé à l'article 10, demandoit qu'on visitât la marchandise, pour négliger le dépôt des droits fixés par ce même article.

7°. Toutes les marchandises exemptées de droit de transit, ayant été examinées par la douane et trouvées conformes à la déclaration, seront emballées, cordées par le propriétaire, de manière qu'on ne puissse rien soustraire, prendre en route sans qu'on s'en aperçoive; elle y mettra autant de plombs qu'elle le jugera nécessaire, fera mettre des marques et numéros par chaque ballot, tonneau ou caisse, les fera de suite peser, chacun séparément, et fera dresser un billet de passage, dans lequel seront indiqués le numéro et la marque de chaque ballot, tonneau ou caisse, son contenu, son poids, la quantité des plombs qu'elle y aura apposés, et les droits qu'elle aura perçus. Elle remettra ce billet de passage à celui qui accompagnera la marchandise, et en fera faire trois copies, dont l'une sera envoyée à la douane par laquelle les marchandises devront ressortir, ainsi qu'une des déclarations du marchand; l'autre au département du commerce extérieur, et la troisième restera dans les actes.

8°. Pour celles, au contraire, qui devront payer

les droits, la douane s'en rapportera à la déclaration du propriétaire de la marchandise ou de son commissionnaire, quant au contenu de chaque ballot, tonneau ou caisse. C'est d'après cette déclaration qu'elle le marquera sur le billet de passage qu'elle fera dresser, ainsi qu'il a été dit dans le paragraphe précédent. Elle aura seulement un soin particulier d'examiner que les marchandises soient emballées et cordées, de manière à ce qu'il soit impossible de les ouvrir pendant la route, sans gâter les plombs, qu'elle y fera apposer en aussi grand nombre qu'elle le jugera nécessaire; et, après avoir fait peser chaque ballot ou caisse, et perçu les droits de transit d'après le poids qu'elle aura trouvé sur la déclaration du marchand, elle lui donnera un billet de passage, en expédiera une copie à la douane d'Odessa, et en gardera une autre parmi les actes.

9°. Les billets de passage porteront la date du jour où les marchandises auront été expédiées, l'endroit pour lequel elles seront destinées, et le nom de celui qui les accompagnera. Ils ne seront valables pour les transports de Radziwilov, Mohilew et Doubosar à Odessa, *et vice versâ*, que pour l'espace de deux mois. Ceux qui seroient donnés auxdits transports, venant de la frontière de Prusse à Odessa, ou de cette ville à la frontière de Prusse, seront valables pendant l'espace de ces deux mois.

Si, passé ces termes, les marchandises n'arrivoient pas à leur destination, sans qu'on puisse

prouver des causes légitimes de retard, le propriétaire de la marchandise payera une amende de deux roubles d'argent par poud brut, sauf à lui de s'en dédommager sur ceux qui se seroient rendus coupables de ce retard.

10°. En outre du paiement des droits de transit fixés à l'article 4, tout individu qui voudra expédier des marchandises en transit devra fournir une caution, dont le montant sera fixé de la manière suivante :

Pour les marchandises qui, ne payant pas de droit de transit, seront visitées par la douane, on exigera une caution pour le montant des droits qu'elles auroient dû payer, si elles avoient été importées pour la consommation de l'Empire, c'est-à-dire jusqu'à la publication du nouveau tarif, les droits du tarif en vigueur, et en sus, ainsi que pour celles qui, par le tarif général, n'auroient payé aucun droit d'entrée, 4 roubles argent par poud, poids brut.

Quant à celles qui, payant indistinctement le droit de transit de 30 copecs par poud, ne seront pas visitées, il faudra distinguer si l'entrée de ces marchandises est permise ou défendue par le tarif d'importation : dans le premier cas, les conducteurs devront fournir à la douane d'entrée une garantie ou un cautionnement :

1°. Pour le montant auquel les droits d'importation et de consommation, ce qui veut dire les droits

de tarif en vigueur, s'éleveroient d'après la déclaration du conducteur ;

2°. Pour une somme égale à 50 roubles argent par poud brut de la marchandise.

Si, au contraire, l'entrée des marchandises présentées pour le transit est défendue, la caution devra être pour une somme égale à 100 roubles par poud du poids brut.

Les propriétaires qui ne voudroient pas présenter les cautions sus-énoncées, demanderont que leurs marchandises soient visitées par la douane d'entrée, et ne présenteront de caution que pour le montant des droits que leurs marchandises auroient dû payer, si elles avoient été importées pour la consommation de l'Empire, et en sus, ainsi que pour celles qui, par le tarif général, n'auroient payé aucun droit d'entrée, 4 roubles argent par poud du poids brut. Mais si elles se trouvoient du nombre de celles dont l'importation est défendue, elles seront soumises à une caution de 100 roubles argent.

Dans le cas où le propriétaire de marchandises destinées pour le transit n'auroit pas pu y procurer de semblables cautions, il devra déposer à la douane une somme équivalente en argent comptant, dont on lui donnera quittance en forme légale. La caution ou dépôt restera dans les mains de la douane jusqu'à ce que la marchandise, rendue à la destination, parfaitement en règle, ce billet acquitté ait été reproduit.

11°. Comme caution, la douane acceptera ou un acte d'hypothèque sur des biens immeubles situés en Russie, et appartenants à des sujets Russes, ou à des étrangers établis en Russie; ou bien un acte de garantie dans la forme légale et de la part d'un sujet Russe ou d'un négociant étranger établi en Russie et inscrit dans la première guilde.

Le dépôt ne pourra être fait qu'en monnaie de Russie ou étrangère, après avoir été reçu et accepté par la douane; celle-ci, ainsi que le propriétaire, y mettront leur cachet.

12°. Les dépôts, ainsi que les cautions, seront restitués par les douanes qui auront reçu les marchandises à leur entrée, aussitôt que le propriétaire de ces marchandises ou son commissionnaire leur présenteront le billet de passage qui aura accompagné un transport acquitté par la douane par laquelle ce transport sera sorti de l'Empire. Mais ce billet acquitté devra être produit dans le terme au moins de six mois après sa date, pour toutes les marchandises expédiées de la frontière de Prusse à Odessa, ou de cette ville à la frontière de Prusse, ou de quatre mois pour toutes celles qui auront suivi les autres routes de transit.

13°. Si celui qui présentera des marchandises pour le transit demandoit plusieurs billets de passage, afin de pouvoir les partager en différents transports, la douane lui en délivrera autant qu'il présentera de déclarations séparées.

14°. Les transports de marchandises destinées pour le transit devront être vérifiées dans les villes spécialement désignées pour cet effet dans la liste jointe au présent réglement, et les billets de passage visés par les magistrats chargés de cette vérification.

15°. Cette vérification consiste en une révision exacte, mais très-prompte, des plombs appliqués à tous les ballots, et des ballots eux-mêmes. S'ils sont trouvés tels qu'ils auront été indiqués dans le billet de passage, cela sera immédiatement marqué sur le billet, et le transport continuera sa route.

16°. Tout retard dans la vérification de la part des autorités compétentes (si d'ailleurs le transport est dans l'état requis) sera sévèrement puni.

17°. Si, au contraire, lors de la vérification du transport, on prouvoit que l'emballage ou les plombs de quelques colis ont été endommagés, de manière que les marchandises aient pu être soustraites, on en dressera un procès-verbal qui contiendra le fait et les dépositions des conducteurs sur les causes de cet accident. Ce procès-verbal sera joint et mentionné au billet de passage, et le magistrat du lieu munira les colis endommagés de nouveaux cachets ou plombs, et tout le transport continuera sa route jusqu'au lieu de sa destination. Le magistrat enverra, sans délai, par la poste, à la douane d'entrée et à celle de sortie, une copie du procès-verbal joint au billet de passage.

18°. Si, à la vérification des transports, pendant

la route, les voituriers déclarent avoir perdu par accident le billet de voiture, et si les cachets de transit se trouvent intacts, alors l'autorité du lieu est obligée de faire un inventaire de tous les ballots, et de le donner au voiturier. Mais en même temps elle enverra une copie de ce même inventaire à la douane d'où viennent ces marchandises, et l'autre à celle pour laquelle elles sont destinées; et si cette dernière trouve que tout est conforme à la déclaration et à la copie du billet de passage qui lui avoit été communiqué, alors la perte du billet sera constatée accidentelle, et les voituriers affranchis de toute responsabilité; mais s'il se manifestoit qu'on ait changé ou soustrait des marchandises, dans ce cas, on appliquera les dispositions reprises à l'article 22.

19°. Si les voituriers présument qu'il ne seroit pas possible de suivre la route désignée par le Gouvernement pour le transit, ou s'il survenoit quelque accident qui les en empêchât, ils seront obligés d'en prévenir le magistrat de la ville la plus à leur proximité, qui marquera sur le billet de passage quand ils se seront présentés, et quels motifs ils ont déclaré pour prendre une autre route. Ce même fonctionnaire doit alors vérifier si les cachets de transit sont intacts, si la quantité de ballots s'y trouve, d'après le billet de passage. Si les voituriers prennent un autre chemin que celui qui leur est prescrit, sans l'avoir annoncé à la première ville, ou s'ils font un détour pour ne pas la traverser, dès qu'ils seront

saisis et convaincus, alors ils payeront, pour chaque fois qu'ils se seront écartés de vingt-cinq werstes de la route, 25 roubles argent d'amende; et pour chaque fois qu'ils auront négligé de faire viser leur billet de passage dans une des villes indiquées à cet effet, ils payeront 50 roubles argent d'amende, quand même tous les ballots seroient d'ailleurs parfaitement en règle.

20°. Attendu qu'il a plu à Sa Majesté l'empereur d'accorder à Odessa les priviléges de port franc sur la marchandise qui, ayant traversé la Russie, sera apportée à Odessa pour y être exportée par mer, elle sera considérée comme sortie de l'Empire (1) dès qu'elle aura passé l'enceinte du port franc, et été reçue, vérifiée et trouvée en bon ordre par la douane principale de cette ville.

21°. D'après les dispositions de l'article 6, quand un transport de marchandises expédiées en transit arrivera à la douane de sortie, celle-ci s'assurera avant tout si le nombre de ballots, tonneaux ou caisses, les marques ou numéros, le poids, sont exacts, et si tous les plombs sont parfaitement intacts. Si tout est trouvé dans l'ordre requis, la douane l'attestera sur le billet de passage qui aura accompagné le transport, et le remettra à son propriétaire ou à son commis-

(1) Comme le port franc n'est pas encore ouvert, les colis devront être déposés pour le moment, en attendant qu'il le soit, dans les magasins de la douane, et ne seront délivrés qu'au moment de leur expédition effective par mer.

sionnaire, afin que celui-ci puisse le faire parvenir à la douane d'entrée, pour retirer son dépôt ou sa caution.

22°. Si, au contraire, lors de cette vérification, la douane trouve que des plombs ont été endommagés, elle ouvrira tous les ballots, tonneaux ou caisses, dont les plombs ne seroient pas intacts. Si elle reconnoît qu'ils contiennent exactement ce qui avoit été énoncé dans la déclaration, elle n'exigera qu'un rouble argent, par poids brut, du propriétaire de la marchandise, de tous les ballots, tonneaux ou caisses, dont les plombs auroient été endommagés, et lui rendra toutes les marchandises, en lui permettant de les exporter.

Si, lors de la visite, elle prouvoit que les marchandises ne sont pas conformes à la déclaration, non-seulement elle confisquera tous les ballots, tonneaux ou caisses, qui seroient trouvés ne pas contenir ce qui avoit été annoncé; mais encore, pour chaque poud, poids brut, qu'ils peseront, elle exigera une somme de 4 roubles, argent blanc, à titre d'amende, et la totalité de la somme déposée, et pour laquelle on auroit cautionné d'après l'article 10; mais elle visitera les autres ballots, tonneaux ou caisses, dont les plombs ne paroîtront pas endommagés, en ne laissant passer que ceux qui se trouveroient conformes à la déclaration; elle procédera comme ci-dessus pour tous ceux qu'elle découvriroit ne pas contenir ce qui auroit été déclaré.

23°. Si un propriétaire de marchandises destinées pour le transit vouloit, par quelque raison que ce soit, changer leur destination, et les vendre pour la consommation intérieure de l'empire, il ne pourra pas le faire pendant la route; mais il sera obligé d'attendre jusqu'à la ville qui se trouvera le plus à sa portée sur la route de transit, d'y déclarer devant les autorités locales compétentes son intention, et de demander un passeport pour la douane principale la plus rapprochée de Saint-Pétersbourg, d'Odessa ou de Radziwilov. Quant aux marchandises dont l'entrée est prohibée par le tarif de 1816, elles ne sauroient jouir de cet avantage, et doivent indubitablement arriver à leur première destination. Mais cette facilité ne sera pas accordée aux transports dont les défectuosités auroient déjà été observées en route, et ils devront suivre leur première destination.

Ce passeport lui sera accordé; mais l'autorité pardevers laquelle il aura fait cette déclaration en préviendra sans délai et la douane principale à laquelle cette marchandise devra être présentée, et les douanes d'entrée et de sortie.

A son arrivée à la douane générale, les marchandises seront vérifiées, et, s'il n'y a lieu à aucune confiscation ni amende, il payera seulement les droits d'entrée, dont on déduira les frais de transports qu'il aura déjà acquittés, et les cautions ou dépôts lui seront restitués.

24°. Il s'entend que les marchandises étrangères introduites pour la consommation de l'Empire, et, comme telles, ayant payé les droits d'entrée, du moment que le paiement de ces droits sera constaté d'une manière régulière, pourront être exportées par les douanes, marquées numéro 2, sans avoir besoin d'être soumises à aucune des formalités prescrites pour le transit, et sans payer aucun droit de sortie; mais aussi il ne sera rien restitué à ces droits d'importation.

25°. Tous les objets étrangers qui accompagneroient des marchandises destinées pour le transit, seront admis avec des passeports de l'autorité civile du pays d'où ils seront partis, et on procédera avec leurs propriétaires pour assurer leur libre passage et séjour dans l'Empire, conformément aux lois générales sur cet objet.

26°. Si un propriétaire ou conducteur de marchandises mouroit subitement, sans avoir fait de disposition à l'égard de ses transports ou de ses charriots, ou que l'un ou l'autre de ces objets dût être confié à la garde des autorités locales, on vendra à l'enchère publique ceux de ces effets qui ne sauroient se conserver sans se gâter, et dont la garde entraîneroit de grands frais.

Le produit de cette vente, et les autres objets qui auront pu être conservés en nature, seront délivrés sans délai aux héritiers ou fondés de pouvoirs qui se présenteront munis d'un certificat d'où est sorti le

défunt, et n'en sera déduit que les frais qu'auront occasionnés la vente publique et la conservation de ces effets.

Nota. Cet ukase est antérieur à l'ouverture du port franc d'Odessa.

Liste ou Registre des marchandises qui ne sont point soumises au paiement d'un droit de transit, dont on doit rendre à la sortie tous les droits perçus à l'entrée, sans en exiger à la sortie.

Cotonnades.

Bourmettes.

Basmas de l'Inde.

Couvertures de tables.

Toiles de coton peintes de Bukarie.

Rideaux.

Ceintures.

Mousseline de Perse, et autres étoffes de coton de cette contrée.

Nankin de toute sorte.

Coton en laine filé, blanc ou peint.

Soieries.

Soie de Turquie, de la Chine, de la Perse, écrue et filée, en couleur.

Mouchoirs.

Drap d'or de Turquie et de Perse.

Étoffes de demi-soie de diverses sortes.

Marchandises de Laine.

Camelot de l'Arménie.
Poil de chameaux de toute sorte de l'étranger.
Couvertures de chevaux de l'Asie.
Poil de chèvre fin.
Schals.
Tapis.

Marchandises diverses.

Coraux de la Chine.
Thé.
Rhubarbe.
Huile.
Vins de toutes sortes.
Sucre, café.
Marchandises spécifiées dans le tarif général sous le titre d'épiceries.

Fruits secs.

Raisins.
Figues.
Amandes,
Et autres de cette espèce.

Couleurs.

Cochenille.
Indigo.
Garance.
Sandal en bloc et râpé.
Bois divers pour la teinture.
Gomme de Perse et d'Arabie.

Extrait des réglements relatifs au commerce de la Circassie et de l'Abazie, du 10 octobre 1821, d'après l'ukase de Sa Majesté Impériale.

Article 4.

Toutes les marchandises reprises dans le tarif pourront être librement importées ou exportées de ces contrées, à l'exception des espèces d'or, d'argent et de cuivre, des assignations de banque, des armes à feu et blanches, de même que toutes parties de ces mêmes armes non encore confectionnées, en cuivre, fer, ou tout autre métal.

Article 5.

Persuadé de la possibilité de parvenir par le commerce à civiliser les peuples de ces contrées, et à les désaccoutumer de leur brigandage, tous les produits de ces contrées, repris dans le tarif, à l'exception de ceux dont il est fait mention dans l'article précédent, seront admis en exemption de tous droits de douane, tant à la douane de Bougass ou embouchure du Kouban qu'au port de Kertch. Cette exemption est accordée pour dix ans, à compter de l'ouverture du port de Kertch.

Indépendamment de ces avantages, les peuples de la Circassie et de l'Abazie jouissent de la faveur de ne payer le sel de la couronne aux salines des envi-

rons de Kertch, que de 18 à 20 copecs le poud, au lieu de 70 à 80 qui en est le prix général pour tous les autres consommateurs Russes et étrangers (1).

N° 2.

Extrait du traité sur le commerce de la mer Noire, par Peyssonnel.

Commerce d'importation de la Circassie.

Quatre ballots de draps L. S. et Nisms, de piastres de 2 trois quarts à 3 le pic.

Vingt-cinq à trente mille pics de sandals ou taffetas légers de Scio, de 30 à 35 paras le pic.

Deux cents pièces de coutnis de brousse, de 17 à 18 piastres la pièce.

Sept à huit mille pièces de bours de Magnésie, de piastres 2 un quart à 2 et demie la pièce.

Cinquante mille pièces d'indienne grossière de diverses qualités, depuis piastres 1 et demie jusqu'à 3 la pièce.

(1) Cet extrait, en faisant connoître aux négociants les avantages dont jouit le commerce avec la Circassie et la côte des Abazes, devient en même temps une preuve du constant desir de l'empereur Alexandre de parvenir à la pacification des peuples du Caucase.

Cinquante mille pièces de bocassins de diverses couleurs, excepté le noir qu'on ne trouve pas à y débiter, depuis piastres 2 et demie jusqu'à 6 la pièce, suivant la qualité.

Cent cinquante mille pièces de toiles d'Astar de toute espèce, depuis piastres 1 et demie, jusqu'à 2 un quart la pièce.

Mille pièces de dulbents ou mousseline pour les voiles des femmes : il y en a de diverses qualités, et depuis 20 paras jusqu'à 2 piastres le carré.

Sept à huit mille pièces de tchembertskaim-hané, de 18 à 20 paras le carré.

Trois à quatre mille fez ou bonnets de France et de Tunis, les premiers de 50 à 60 paras, et les autres de piastres 1 trois quarts à 2.

Quatre à cinq cents ocques de soies teintes, à 3 paras la dragme, et autant de soies filées, à 4 paras. La première sert pour les broderies des ceintures des culottes, dont on fait une grande quantité; la seconde est employée pour la couture. On y débite aussi environ cent ocques de cordonnet de soie.

Trois à quatre cents balles de coton en laine le plus grossier, qui s'y vend jusqu'à une piastre l'ocque.

Quatre à cinq cents ocques de coton filé, blanc, rouge, bleu et violet, dont la qualité règle le prix : le rouge et le bleu se vendent communément à 2 piastres l'ocque.

Quatre à cinq cents kebès ou couvertures de yam-

boli, depuis 2 jusqu'à 7 piastres, sans peluche et avec peluche, de 3 à 9 piastres.

Deux à trois cents pechtmals-kirkalem de Salonique, de piastres 2 trois quarts à 3 le pic.

Mille à quinze cents pechtmals du Caire, de 20 à 25 paras.

Cinq à six cents hawlis ou serviettes de bain, de 50 à 60 paras.

Trois à quatre cents ceintures de gerbé, blanches et rouges, de 60 à 70 paras la pièce.

Deux à trois mille paquets de fil de couture, de diverses couleurs, de 50 à 60 paras l'ocque.

Quinze à vingt balles de lin gris du Caire, de 20 à 25 paras l'ocque.

Il y a à Taman douze boutiques de teinturiers qui consomment chaque année environ cinq cents ocques d'indigo, et quelque peu de bois de teinture de diverses espèces : l'un et l'autre articles s'y vendent avec un grand avantage. J'en ignore le prix, depuis le rehaussement que la guerre a occasionné.

Trente à quarante fardes de café de Moka, dont le prix ordinaire est de 3 piastres l'ocque, qui monte même jusqu'à 4 dans des temps de disette. Le café de France y réussit bien, et se vend à proportion.

Quatre à cinq cents ocques de poivre, de piastres 2 un quart à 2 et demie l'ocque.

Deux à trois cents ocques de gingembre, dont les gens du pays composent une boisson très-forte avec du miel, de 25 à 30 paras l'ocque.

Quelque peu d'épiceries fines, surtout de noix muscades qui s'y vendent à 3 paras la pièce.

Cinq à six cents ocques d'étain, avec le sel ammoniaque, à 2 et demie piastre l'ocque.

Cent ocques de mercure, à 1 para la dragme, ce qui fait 10 piastres par ocque.

Trois mille quintaux de plomb pour les balles de fusil et pour les filets, de 14 à 15 paras l'ocque.

Deux mille ocques d'acier, de 26 à 28 paras l'ocque.

Deux à trois mille quintaux de fer en barres, de 8 à 10 paras l'ocque.

Cinquante à soixante balles d'encens, à 70 paras l'ocque.

Quatre à cinq cents quintaux de savon de Smyrne, et qui se vend de 20 à 25 paras l'ocque : il se consomme tout dans Taman. Les Circassiens se servent d'un savon qu'ils font eux-mêmes avec de la graisse de mouton.

Cinq à six cents couffes de riz du Caire et de Philipopoli, à 2 piastres le quilot.

Deux à trois cents quintaux de figues sèches de diverses qualités.

Deux à trois cents quintaux de raisins noirs.

Beaucoup de noix et noisettes.

Trois à quatre mille ocques d'olives noires, de 7 à 8 paras l'ocque : on ne porte point d'huile dans ce pays-là, parce qu'on y mange du beurre et de la mantègue, et que l'on y brûle de l'huile de poisson.

Cinq à six cents quintaux de nardenck.

Cinq cents quintaux de pestmès.

Cinq cents quintaux de pestil.

Quatre à cinq mille ocques de tabac de Kirdjali, de 25 à 30 paras l'ocque.

Dix mille ocques de tabac de Russie ouzoum-soba et maria-bache, de 12 à 15 paras l'ocque.

Cent balles de kénas, de 15 à 16 paras l'ocque.

Deux à trois cents ocques de fard blanc et rouge, appelé kirchen : toutes les femmes du pays, les Circassiennes, les Abazes, et celle des nogaïs du Kouban, en font un grand usage; il se vend à 2 paras la dragme, tant le blanc que le rouge.

Mille touras de maroquins de Crimée, rouges et jaunes : les premiers à 60 paras la pièce, les seconds à 50.

Trois mille touras de méchins ou peaux teintes rouges, jaunes et noires; les rouges à 25 paras, et les autres à 20 paras la pièce.

Quatre à cinq mille paires de bottes de Crimée : les rouges à 2 piastres, les jaunes de 40 à 50 paras, les noires à 60.

Cinq mille paires de katirs rouges et noirs : ceux-ci à 25 paras, les autres à 30.

Mille cuirs secs, de 3 à 4 piastres la pièce.

Deux à trois mille bois de selles de chevaux de Bachtcheseraï et de Caffa, de 30 à 40 paras la pièce.

Deux à trois mille paires de tébenguis de Carasou,

de 30 à 40 paras. C'est une pièce de harnois qui couvre les flancs du cheval.

Trois mille paires d'étriers de Bachtcheseraï et d'Ahmeschid, de 20 à 30 paras.

Trois à quatre mille mors de chevaux, de 6 à 10 paras.

Mille canons de fusils de Bachtcheseraï, dont la qualité détermine le prix.

Deux mille arcs de tout prix, depuis 10 piastres de Bécheliks jusqu'à 200.

Quatre mille assortiments de fers à cheval, avec les clous, à 20 paras.

Cinq à six mille couteaux de Crimée, de 15 à 16 paras.

Deux mille paquets d'aiguilles, de 30 à 60 paras le paquet, suivant la qualité.

Mille pelisses de peaux d'agneaux de Crimée, de 8 à 9 piastres.

Mille à quinze cents peaux de tesson pour étuis de fusil, à 40 paras la pièce.

Deux à trois caisses de quincailleries de toute espèce.

Mille couffes de noix de pipes de Constantinople, de cinq à six cents noix la couffe.

Mille à quinze cents peignes de buis ou de corne : ceux-ci à 4 paras, et les autres à 2 paras la pièce.

Une grande quantité de poudre à tirer, de Caffa et de Constantinople : la plus mauvaise se vend 20 paras l'ocque; celle de France, quand on peut y en

porter, vaut jusqu'à 60 paras, et celle d'Angleterre n'a point de prix.

Vingt balles de papier de vingt-quatre, qui se vend en détail jusqu'à 1 aspre la feuille.

Trente à trente-cinq mille faulx d'Allemagne, de 20 à 25 paras.

Deux à trois cents chevaux de Crimée.

Les bois de construction et de bâtisse et le bois à brûler viennent à Taman de Sooudjouk, où il est à très-bon marché.

Commerce d'exportation de la Circassie.

Quatre-vingts à cent mille quintaux de laine, tant de la Circassie que des Nogaïs du Couban qui y sont compris. On la transporte à Taman par charriots, elle passe de là à Caffa et à Constantinople; elle est toute lavée: on lave les moutons avant que de les tondre: le fleuve Couban, qui traverse toute la Circassie, en fournit la facilité; cette laine est d'une assez belle qualité; mais on n'en trouve guère qu'un quart de blanche sur trois quarts de noire. Il n'y a point de pélades; la toison se fait deux fois l'année, au mois de mai et au mois de septembre: la première toison est la plus estimée, parce que la laine est plus longue. Outre la laine qui passe dans l'étranger, le pays en consomme une quantité énorme pour les manufactures de Tchekmen, dont je parlerai ci-après. La laine coûte à Taman environ 3 paras l'ocque.

Cent mille pièces de tchekmen. C'est une étoffe de laine extrêmement grossière (espèce de flanelle ou molleton), fort en usage dans toute la Tartarie, et même en Turquie : on en fait de commande d'extrêmement fine. Le fils d'Abduveli-Aga, grand trésorier de Crimée, en portoit un habit blanc d'une si grande beauté que je le pris pour du drap de France, et j'eus toutes les peines du monde à me détromper, ce qui me fit naître l'idée qu'on pourroit peut-être trouver dans ce pays-là une qualité de laine propre pour la fabrication des draps. Cet article mérite d'être approfondi.

Cinq à six mille tchekmens, espèce d'habits des étoffes dont je viens de parler, et qui en portent le nom : la première qualité se vend de 10 à 11 piastres la pièce; la seconde, de 4 à 5, et la troisième de 60 paras à 2 piastres. Il y en a de blancs, de gris et de noirs. On les vend tout faits : ils passent en Crimée, en Moldavie, en Pologne et dans quelques provinces de Turquie.

Cinquante à soixante mille chalwars ou culottes de tchekmen, de trois qualités différentes, depuis 20 paras jusqu'à 3 piastres.

Deux cent mille manteaux de feutre, avec une longue peluche, appelés *yapendjis* : il y en a de trois qualités, depuis piastres 1 jusqu'à trois; il se trouve une quatrième espèce qui est extrêmement fine; on n'en vend pas ordinairement. Les personnes distinguées en font faire pour leur usage ou pour des pré-

sents. On appelle ces derniers manteaux *andi-yapendjisi :* ils sont extrêmement recherchés; mais il n'en sort de Circassie qu'une très-petite quantité. Les autres yapendjis se débitent en Crimée, en Moldavie, en Valaquie, en Pologne, en Moscovie, et quelque peu en Turquie.

Cinq à six mille beaux cuirs salés, qui pèsent de vingt-cinq à trente ocques : le pays en produit beaucoup plus; mais les Circassiens et les Nogaïs du Couban en consomment une prodigieuse quantité pour les chaussures qu'ils appellent *tcharik :* on les vend à Taman jusqu'à 3 piastres.

Cinq à six quintaux de miel excellent, qui vient à Taman par charriots, et à Atchou par bateaux sur le Couban; il est impossible d'en déterminer le prix, parce qu'on ne le vend sur les lieux qu'en troc, et que c'est l'avantage de l'échange qui en fixe la valeur; on peut l'acheter pur, ou avec la cire, tel qu'il sort de la ruche; il se vend pur à Atchou et à Taman, à raison de 7 paras l'ocque. Les marchands qui l'achètent sur les lieux de la première main font quelquefois des échanges si profitables, qu'un d'eux m'a assuré que, dans un troc, la cire lui étoit revenue à 5 paras l'ocque, et le miel à proportion.

On débite aussi à Taman environ cinq cents quintaux de miel d'Abaza, qui est à très-bon marché, et ne vaut que 4 paras l'ocque; il est d'une très-mauvaise qualité : il cause une ivresse affreuse à ceux qui en mangent, et c'est pour cela qu'on l'appelle *deli-*

bal ou *miel fol*. On en compose une boisson avec le nardenk; on le mêle aussi avec la boisson de millet fermenté, appelée *baza*, pour lui donner plus de force.

Sept à huit mille ocques de cire, dont la plus grande partie vient à Taman, et passe à Caffa et à Constantinople; il en va aussi quelque peu à Atchou; certains marchands vont l'y acheter pour l'avoir à meilleur compte, parce qu'on l'y porte par le fleuve, et avec moins de frais qu'à Taman, où on la voiture par charriots : on la vend à Taman brute, à raison de 20 paras l'ocque, et à 30 paras, nette et bien épurée.

Cinquante mille peaux de martre, appelées *zerdava*, de 40 à 50 paras la pièce; elles passent de Taman à Caffa, où on les prépare pour les envoyer à Constantinople.

Cinq mille peaux de sangsar ou fouine, de 25 à 30 paras la pièce.

Cent mille peaux de tilki ou renard, de 25 à 30 paras.

Cent mille peaux de kourd ou loup, de 50 à 60 paras.

Trois mille peaux d'aïu ou ours, que l'on porte à Bourgaz, d'où elles se répandent en Allemagne et en Pologne; elles sont à très-grand marché à Taman, où on les vend de 45 à 50 paras.

Cinq cent mille peaux de mouton dont le prix est d'un para la pièce.

Toutes ces pelleteries viennent à Taman brutes, et telles qu'on les a tirées de l'animal : c'est au marchand qui les achète à les faire préparer.

Deux cent mille paires de cornes de moutons sauvages, dont on fait en Tartarie des manches et des gaînes de couteaux. On les apporte à Taman de Tcherkez-Kirman, sur le Tanaïs ou Don; elles sont d'une qualité inférieure à celles de la plaine d'Okzakow; elles se vendent à Taman à 2 paras la pièce.

Deux cent mille paires de cornes de bœuf au même prix.

Cent mille grosses de flèches, de trente flèches l'une. La Circassie en fournit les Tartares et les Nogaïs. Il y en a de deux qualités : la première, à laquelle on emploie les plumes d'un oiseau appelé *gudjuguen;* elles coûtent de 3 à 4 piastres la grosse. Il n'y a guère que les Mirzas et les personnes distinguées qui s'en servent. La seconde est faite avec des plumes de corbeau et d'autres oiseaux de proie : elles ne valent que 60 paras la grosse.

Les esclaves sont un des principaux articles du commerce de la Circassie; j'en ai déjà parlé à l'article de Crimée, et je n'entrerai point dans une répétition inutile.

Les chevaux circassiens sont extrêmement estimés; ils sont grands, bien taillés, extrêmement forts, et propres à la course et à la fatigue. Ils ont la tête approchant un peu du bec-de-corbin, et ils ressemblent

assez aux chevaux anglais : on a très-grand soin de perpétuer certaines races; les plus célèbres sont celles de Solouk et de Bekkan. Il ne sort de Circassie que des chevaux hongres; on n'en monte même pas d'autres dans le pays; il n'y a de chevaux entiers que des étalons. Il en vient un très-grand nombre en Crimée, dont on fait grand cas : on les paye encore jusqu'à 200 piastres; mais il y a dans ce pays des chevaux fameux, pour lesquels on a troqué jusqu'à huit esclaves.

La place d'Atchou fournit une prodigieuse quantité de caviar et de poissons secs; le caviar est tout fait avec des œufs d'esturgeon et de suruk; il n'y en a point de Morone; cette qualité vient de Kerche : il sort d'Atchou environ trois mille quintaux de caviar chaque année; on l'embarque dans de grands tonneaux pour Caffa et pour Constantinople : on le vend sur les lieux à 7 paras l'ocque. Les poissons secs sont de quatre espèces : l'esturgeon, que l'on coupe en aiguillettes d'environ un pic de longueur, appelées *tchilim ;* on les sale, on les fait sécher, et on les vend sur les lieux à 5 paras la pièce. Il en passe environ deux mille quintaux par an à Caffa, à Trébizonde et à Constantinople. La seconde qualité est le suruck, que l'on découpe aussi en aiguillettes plus petites : on le vend de la même manière et au même prix, mais en plus grande quantité. La troisième espèce est le sazan ou la carpe; on la fend par le milieu, on la fait sécher sans sel, et on la vend à la pièce, de 10

à 12 au para : on porte ces poissons à Batoum, d'où ils se répandent dans toute la Géorgie turque; ils s'y vendent jusqu'à 2 et 3 paras la pièce. La quatrième qualité est le sila, que l'on prépare de la même manière, et qu'on donne au même prix : il en passe beaucoup en Géorgie, et quelque peu à Constantinople. La pêche de ces deux derniers poissons est quelquefois si abondante, qu'on ne sait qu'en faire, et qu'ils pourrissent sur le rivage. Ce sont les cosaques appelés *Sari-Inad*, sujets du khan, qui font la pêche à Atchou, depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre; elle n'est pas praticable dans les autres mois de l'année, où le fleuve Couban est glacé. Le jour qu'elle commence, le bey donne une grande fête. La pêche des esturgeons se fait au palangres, et d'une autre façon assez singulière : on forme dans le fleuve une enceinte avec des bois de saule, et l'on y pratique une porte-faite de façon, que les poissons qui y sont entrés n'en peuvent plus sortir. La pêche des carpes et du sila se fait aux filets.

Il sort aussi d'Atchou, chaque année, deux à trois mille quintaux d'huile de poisson, dont le prix est de 5 à 6 paras l'ocque; les Nogaïs en mangent, et les Tartares s'en servent pour le luminaire : on peut ajouter encore cent quintaux de colle de poisson, que l'on vend de 10 à 12 paras l'ocque.

La monnoie du grand-seigneur et celle du khan sont les seules qui aient cours à Taman et à Kaplou. Dans l'intérieur de la Circassie, l'argent est peu en

usage, et l'on ne fait pas d'autre commerce que le troc.

Il y a des marchands qui se contentent de vendre leurs effets à Taman, et d'y acheter les retours; d'autres vont commercer à Kaplou, et d'autres enfin s'enfoncent dans les terres, prennent un interprète qui sache bien la langue, et vont traiter directement avec les Circassiens; ils promènent leurs marchandises de village en village dans les différentes tribus. Ils poussent quelquefois leur route plus loin, et, après avoir traversé toute la Circassie, ils vont jusqu'à Astrakan et chez les Kalmouks : ces marchands jouissent véritablement des avantages du commerce, et font d'immenses profits.

Les Nogaïs du Couban viennent ordinairement à Kaplou acheter ce qui leur est nécessaire, et vendre les marchandises de leur crû. Quelques Circassiens font la même chose. Le commerce d'entrée et de sortie de cette horde de Nogaïs est compris dans les détails que j'ai donnés de celui de la Circassie, dont ils font partie.

Les marchandises d'entrée et de sortie vont et viennent de Taman à Kaplou sur des charriots tirés par des chameaux, des chevaux et des bœufs; ceux de chameaux ne vont qu'en hiver; ils portent de six à sept cents ocques, et coûtent 20 piastres de béchelíks de louage; ceux de chevaux portent de cinq à six cents ocques, et coûtent 18 piastres; ceux de bœufs sont de la même portée et du même prix. Pour transporter les marchandises de Kaplou dans l'intérieur

de la Circassie, on se sert de charriots de bœufs et de chevaux; il n'y a point de chameaux: c'est l'éloignement de la tribu dans laquelle on veut aller, qui en détermine le prix.

Une maison française établie à Caffa pourroit poster un commis à Taman, sous la protection du séraskier du Couban, pour lequel il seroit aisé d'obtenir du khan des lettres de recommandation très-fortes, et des ordres qui le mettroient à même de trafiquer en toute sûreté, et de tirer parti du commerce de Circassie, qui est, comme l'on voit, assez important pour la partie de l'exportation.

Commerce d'importation des Abazes.

Les bâtiments qui vont dans l'Abaza chargent ordinairement du sel, qui est la marchandise la plus recherchée dans ce pays-là : ils vont le plus communément acheter le sel en Crimée, aux salines de Gheuslevé et de Kerche, où l'on ne peut charger qu'avec un firman du khan.

Divers bâtiments chargent aussi pour la côte des Abazes du vin, dont ils vont se pourvoir à Sinople, à Tiboli, et dans quelques autres endroits de la côte de Natolie.

Les autres marchandises qui ont le plus de cours chez les Abazes, et dont le reste du chargement doit être composé, sont :

Des maroquins et basanes teints en rouge, jaune et noir, de Constantinople et de Crimée;

Des quincailleries de toute espèce;

Des fusils et des pistolets;

Des poignards appelés kindjals, et d'autres nommés kamas;

Des bocassins;

Des toiles d'Astar;

Des indiennes en toiles peintes;

Des couvertures de yamboli.

La place de Sohoum est la seule où l'on consomme quelque peu de draps, des étoffes de Scio, du savon, et de quelques autres articles qui s'y vendent en très-petite quantité.

Commerce d'exportation des Abazes.

L'article le plus considérable du commerce de sortie des Abazes est le bois de buis : on le vend toujours en troc du sel, poids pour poids, de sorte qu'un chargement de sel donne aujourd'hui un *chargement* de buis. C'est pour cela qu'on doit se procurer, pour faire ces voyages, de gros bâtiments pour pouvoir enlever la plus grande quantité de buis qu'il est possible. Lorsqu'on fait le troc pour le vin, l'échange ne se fait plus au poids; mais on marchande et on tâche de faire le plus avantageux.

Il sort de l'Abaza une quantité prodigieuse de cire que l'on obtient à très-bas prix. Les marchands qui ont fait ce commerce et qui s'y sont enrichis, m'ont assuré de l'avoir acheté plus d'une fois au-dessous de 20 paras l'ocque par l'avantage du troc : cette

cire se vend brute, et, pour la bien épurer, il faut compter sur un déchet d'environ vingt pour cent.

On trouve à se pourvoir de diverses sortes de pelleteries, savoir : le loup-cervier, appelé vachak ; le zerdava ou martre ; le sangsar ou fouine, et les guendjens ou écureuils.

On gagneroit considérablement à faire dans ce pays-là des chargements de lard et de jambons. Les cochons y sont au plus vil prix ; mais il faudroit pour cela pouvoir y mener des gens entendus dans l'art de saler cette chair, et qui la préparassent de façon qu'on pût la transporter en chrétienté.

Le commerce des esclaves est aussi très-avantageux : on les y vend à très-bon compte : ce sont des sujets que les beys prennent les uns sur les autres, dans les guerres qu'ils se font entre eux. Le sang n'y est pas si beau qu'en Circassie, et les esclaves Abazes ne valent ordinairement que la moitié du prix des Circassiens.

N° 3.

VOCABULAIRE DE QUELQUES MOTS

DU DIALECTE ABAZE, CIRCASSIEN ET GÉORGIEN.

MOTS FRANÇAIS.	MOTS ABAZES, tels que je les ai entendu prononcer à Soukoum-Kalé.	MOTS CIRCASSIENS Noutakhaitsis (*), d'après M. Taitbout de Marigny.	MOTS GÉORGIENS.
Amitié.	*Gawhnach.*		*Megobroba.*
Arbre.	*Rzla.*		*Khé.*
Argent.	*Rizna.*		*Vertskhli.*
Assassinat.	*Deppzzi.*		*Mohkla.*
Bœuf.	*Bouzah.*		*Khari.*
Bois.	*Hamttcheh.*		*Checha.*
Barque.	*Mattwreh.*		*Navi.*
Capuchon de laine.	*Ghetapah.*		*Bachloughi.*
Colère.	*Guyanaghi.*		*Djavri.*
Cuivre.	*Nabeuh.*		*Spilendzi.*
Chèvre.	*Tainia.*		*Tkha.*
Cire.	*Hadwa.*	*Chefu.*	*Tsminda santeli.*
Ciel.	*Ajouan.*		*Tsa.*
Cheval.		*Chi.*	*Tskheni.*
Enfant.	*Hadchuwe.*		*Kmartsvili.*
Eau.	*Adreh.*	*Psi.*	*Tskali.*
Fusil.	*Squeh.*		*Topi.*
Fer.	*Hatcha.*		*Rkina.*
Frère.			*Dzma.*
Fils.	*Pah.*	*Saon.*	*Chvili.*
Fille.	*Salpa.*	*Psassi.*	*Cali.*
Figue.	*Mdgir.*		*Ghveli.*
Femme.	*Proreur.*	*Chasse.*	*Dedakatsi.*

(*) Afin d'imiter le mieux possible la prononciation circassienne, je me suis servi de certains signes qu'il est nécessaire d'expliquer. Le *kh* souligné doit s'employer comme le χ grec ou russe. Le *gh* souligné, comme le γ grec ou le *ghlaghol* russe. L'*i* final doit être prononcé foiblement et mouillé, ou comme le *iéri* russe.

MOTS FRANÇAIS.	MOTS ABAZES, tels que je les ai entendu prononcer à Soukoum-Kalé.	MOTS CIRCASSIENS Noutakhaitsis, d'après M. Taitbout de Marigny.	MOTS GÉORGIENS.
Fromage.	*Hatch.*	*Khaïe.*	*Kveli.*
Homme.	*Heuen.*	*Tli.*	*Katsi.*
Jument.	*Tchann.*		*Tchaki.*
Lait.	*Hacheh.*	*Sezeno.*	*Rdzé.*
Mère.	*Haln.*	*Yani.*	*Deda.*
Mari.	*Gatiah.*		*Cmari.*
Maïs.	*Ducreul.*		*Simindiri.*
Millet.	*Abertah.*		*Ghomi.*
Miel.	*Allella.*	*Soou.*	*Tapli.*
Maison.	*Achneuh.*	*Ouna.*	*Sakhli.*
Mort.	*Depzit.*		*Sikvdili.*
Mouton.	*Avaza.*		*Tskhouari.*
Manteau de feutre.	*Oppah.*		*Nabadi.*
Noix.	*Kakan.*	*Déche-Kho.*	*Nigozi.*
Non.	*Mop.*	*Iahaou.*	*Ara.*
Oui.	*Aye.*		*Diakh.*
Poudre à tirer.	*Checheuh.*		*Topistsamali.*
Plomb.	*Abetza.*		*Tkhovia.*
Poignard.	*Chahsna.*	*Kameu.*	*Khandjali.*
Poisson.	*Spetzitz.*		*Tevzi.*
Pipe.	*Tinetzgah.*		*Loula.*
Pain.	*Hadcha.*	*Tchaoukhe.*	*Pouri.*
Père.	*Sabba.*	*Iâti.*	*Mama.*
Poulain.	*Atchissis.*		*Kouitsi.*
Raisin.	*Agh.*		*Kourdzeni.*
Sel.	*Djika.*	*Choghou.*	*Marili.*
Sœur.	*Yabcha.*		*Da.*
Sabre.	*Achau.*	*Kéateu.*	*Khmali.*
Terre.	*Auhus.*	*Tchi.*	*Mitsa.*
Tabac.	*Teteuh.*		*Toutouni.*
Taureau.	*Atzwu.*		*Bougha.*
Viande.	*Quatz.*		*Khortsi.*
Vache.	*Adhuh.*		*Dzrokha.*
Vigne.	*Agadzelah.*		*Venakhi.*
Vin.	*Aheuhen.*	*Souat.*	*Ghvino.*

DESCRIPTION

DE

QUELQUES VILLES ET PORTS

DE LA MER NOIRE.

Pour compléter les renseignements que le commerce pouvoit desirer sur les ports de la mer Noire, j'ai eu recours à l'obligeance de mon collègue, M. Adrien Dupré, consul de France à Salonique. Il a bien voulu me permettre d'extraire d'un voyage inédit, plein de savantes recherches, la description de quelques villes que je n'ai pu visiter moi-même.

M. Dupré, déjà connu par un voyage en Perse, rempli de vues utiles, est fils d'un ancien consul, qui, pendant sa longue résidence à Trébizonde, a su s'y faire aimer et respecter. Il a passé quelques années près de son père, et a été à même de bien connoître les pays qu'il décrit.

Batoum.

Batoum, qui a environ deux mille habitants, parmi lesquels on compte quelques Arméniens, res-

semble plus, par ses maisons éparses çà et là, à un vaste hameau qu'à une petite ville. Elle est située sur le bord de la mer, et n'a qu'une rade ouverte à l'E., au N.-E., au N., et défendue à l'O. par une langue de terre et de sable, courant au nord l'étendue à peu près d'une lieue. Cette rade est profonde, et les bâtiments y sont aussi en sûreté que dans le meilleur port. Ils peuvent lier leur câble à terre à la distance de dix toises. Aucun fort ne la défend ; une seule tour, environnée d'un fossé sans canons, dont la base est en pierres et le reste construit en bois, se trouve à l'entrée du bazar. Ce dernier ne consiste qu'en une cinquantaine de mauvaises boutiques, où l'on n'aperçoit que des objets de peu de valeur. Le pays est fertile en fruits, en blé, et surtout en riz; mais le commerce de cette ville est nul ; les petits navires et les bateaux qui y abordent n'apportent en général que du fer, du sel, du savon, et quelques étoffes à l'usage des habitants. Les chemins difficiles que l'on trouve dans le vallon d'Adjéré, font préférer aux négociants d'Akiska de tirer leurs marchandises des marchés d'Arzroum.

En effet, dans les cinq jours de marche que nous avons faits dans ce vallon, nous n'avons pas rencontré la plus petite caravane. J'aurai occasion de revenir dans un autre chapitre sur ce sujet, et de démontrer combien M. Peyssonnel a été induit en erreur, en indiquant au commerce la route de Batoum à Akiska.

Le commandant de Batoum relève du pacha d'Akiska. Sa maison, défendue par une tour en pierres, est située à un quart de lieue au nord de la ville, sur une hauteur; au-delà coule la rivière de Batoum, l'ancien Bathys, que l'on trouve dans le périple d'Arien.

Akiska.

La province d'Akiska, qui paroît avoir été autrefois le Haut-Khartel, faisoit partie de la Géorgie supérieure, ainsi appelée par les Arméniens à cause de sa position physique. Elle renferme vingt-quatre districts, composés de beaucoup de bourgs et de villages, et s'étend vers l'ouest, d'un côté, à peu de distance d'Arzroum, et de l'autre jusqu'à la mer Noire à l'est, vers Tiflis, jusqu'à une journée et demie de marche, à deux au midi, du côté de Kars; enfin à trois vers l'Immirette. Cette province fut souvent comprise dans celle de Daïkh, située au nord-est de la Haute-Arménie, au nord de la province d'Ararat, à l'ouest de celle de Koukarkh, à l'est du pays de Khadghdigh (le Keldir des Grecs), et de celui des Lazes, et enfin au sud de la partie de la Colchide et de l'Ibérie qui formoit le royaume de Gouriel avant sa conquête par les Russes. Après la destruction du royaume d'Arménie, le pays de Daïkh passa sous la domination des empereurs de Constantinople; mais les princes Mamigoniens qui y avoient une partie de leurs possessions héréditaires, et après

eux les Géorgiens, ne leur en laissèrent jamais la jouissance paisible (1). Ces derniers en restèrent enfin les maîtres jusqu'en 1580, époque à laquelle Menoudjeher, fils de Gazeh, qui en étoit alors souverain, vaincu par les Turcs, fut contraint de se soumettre à leur puissance; ayant embrassé l'islamisme, il prit le nom d'Atta-Bey, et fut élevé à la dignité de pacha d'Akiska.

Les Persans dans la suite s'en étant rendus maîtres, le sultan Murad IV la fit assiéger par Hassan-Pacha, qui la reprit après un siége de vingt-trois jours, et en transmit le gouvernement à ses descendants.

Le pays de Daïkh semble tirer son nom de la puissante nation nomade des Dahi, qui, dès le temps d'Alexandre, étoit répandue dans toutes les contrées au nord, à l'est de la mer Caspienne, et même dans l'intérieur de la Perse (2). Suivant Ammien Marcellin (3), elle avoit aussi des établissements sur les bords de la mer Noire et dans les environs de Trébizonde. Les Dahi paroissent répondre aux *Taochi* des anciens écrivains Grecs.

La ville d'Akiska, comme l'appellent les Turcs, ou d'Alkhalzikhè en Géorgien, c'est-à-dire nouvelle forteresse, est la capitale de la Géorgie turque. Elle

(1) Faust. Byzant., liv. 3, cap. 18, pag. 71.

(2) Strab., lib. 11, pages 508, 511, 515 et pass; Quint. Curt., lib. 4, cap. 12, lib. 5, cap. 3; Arrian, de exped. Alex., lib. 3, cap. 28 et 30.

(3) Lib. 22, cap. 8.

est située sur le penchant d'une colline et dans un vallon, coupé à droite par une rivière qui porte son nom, et, prenant sa source dans les montagnes d'Achik-Bach, mêle ses eaux, comme je l'ai déjà dit, au Cyrus. Sa rive droite est embellie par une infinité de jardins. On y voit encore les débris du palais d'un pacha nommé Suleyman, qui, s'étant révolté contre son souverain, s'y défendit long-temps, et enfin succomba. La ville proprement dite est entourée de fossés, et d'un double rang de murailles crénelées et flanquées de tours carrées et rondes; un fort la domine. Auprès du palais du gouverneur est une belle mosquée.

La population de cette ville peut s'élever à quarante mille âmes. Les Turcs en forment la majeure partie. Les Arméniens, les Géorgiens et les Juifs sont en petit nombre, soit dans la ville, soit dans les villages environnants. Les uns et les autres ont leurs églises et leur synagogue, leurs prêtres et leurs rabbins. On compte à Akiska cinq cents familles catholiques, et autant d'éparses dans les villages d'Yolita, de Zghrati, de Valeh, d'Aral, d'Udeh, d'Abastaman, d'Ardahan, Veli, Ardanudgi, Bara, Artvin, Chertoïs, Akhor-Kelek et Chisabavra. Les catholiques ont à Akiska deux églises desservies par six prêtres, qui officient en langue arménienne. L'un d'eux se fait distinguer par la barbe la plus belle et la plus longue que j'aie vue de ma vie. Il est obligé de la rouler, pour empêcher qu'elle ne traîne à terre. Les Turcs, outrés

qu'un infidèle eût une barbe aussi remarquable, et digne à leurs yeux d'orner la tête d'un disciple seul du prophête, l'auroient forcé à la couper, si le pacha ne s'y fût opposé, fort heureusement pour ce prêtre. On jugera par ce trait du joug oppresseur sous lequel vivent les infortunés raïas en Turquie, puisqu'ils ne peuvent jouir en paix même des dons que la nature leur a départis, et que chaque Turc, s'érigeant en despote à leur égard, se croit en droit de les en priver.

La langue la plus généralement répandue dans cette province est la langue turque; mais on y parle beaucoup le géorgien.

Le commerce d'Akiska est peu considérable, et son bazar n'est pas grand. On y porte quelques marchandises de la Perse, et ses rapports ne sont qu'avec Irewân, Arzroum et Tiflis.

Rizéh.

Rizéh, à soixante-quatre mille turques, ou onze lieues de Trébizonde, situé dans un enfoncement, ne se découvre qu'au détour d'un petit cap, à la pointe duquel sont des brisans à fleur d'eau. Cette ville ne renferme que deux à trois mille habitants au plus, parmi lesquels on compte une trentaine de familles Grecques et dix Arméniennes. Son territoire est assez étendu, et les villages qui en dépendent très-nombreux. Tutchi-Oglou, hadji-memich-aga, et son frère Osman, ont chacun un palais bâti sur

une petite éminence; celui du commandant est dominé par une forteresse délabrée, flanquée de quatre tours rondes. On remarque dans la ville, à quelque distance l'une de l'autre, cinq autres tours carrées. Trois paroissent anciennes; mais je n'y ai trouvé, pas plus que dans la forteresse, aucune inscription qui pût m'indiquer l'époque à laquelle remontoient ces constructions. Tout porte à croire qu'elles datent du temps de Justinien. Arrien, dans son périple de la mer Noire, ne fait mention que de la rivière qui coule près de Rizéh, sous le nom de *Rhizius*, et n'en parle nullement comme d'une ville ni d'un port, puisque, dans la tempête qu'il éprouva sur cette côte, il fut obligé d'aller se réfugier avec sa flotte dans celui d'Athènes.

Quand on lit l'ouvrage de feu M. Peyssonnel, sur le commerce de la mer Noire (1), on ne peut qu'être affligé de voir combien cet estimable agent a été induit en erreur dans les informations qui lui ont été données, et qu'il nous a transmises, même sur la situation de Rizéh, située, selon lui, à trois milles de la mer. Il représente cette ville comme offrant de grands débouchés au commerce maritime et aux objets de notre industrie. Quelles ressources peut présenter la population Turque d'une cité de deux à trois mille habitants, qui n'a de communication qu'avec les villages qui en dépendent? C'est à Trébizonde, la plupart du temps, que les indigènes vien-

(1) Voyez l'article *Rizéh*, tom. 2, pag. 53 et suiv.

nent acheter les objets nécessaires à leur consommation. Les navires que possède le commandant de ce pays reviennent de la Crimée chargés seulement de fer, de blé et de sel. Les principales productions du territoire de Rizéh, qui peuvent lui servir d'objets d'échange, sont le chanvre, le lin, et des oranges d'un goût exquis.

Arzroum.

Sa population s'élève à près de cent mille habitants, dont deux mille cinq cents Arméniens schismatiques, seize cents Arméniens catholiques, quatre cents Grecs, et le reste Turc.

Cette ville est au 39° 56' 36" latitude nord, et au 46° 15' 45" de longitude.

Elle est l'une des plus opulentes de l'Asie par son commerce, et sert de dépôt à toutes les marchandises de l'Inde et de la Perse. Quoique accablée de contributions continuelles de la part de ceux qui la gouvernent, elle offre toujours de grandes ressources aux négociants, par l'abord des caravanes qui y viennent de la Perse, de Bagdad, de Mossoul, de Diarbekir, de Tiflis, de Smyrne, d'Alep, de Constantinople, et d'autres villes plus voisines et moins importantes.

Les caravanes de Perse apportent des shalls de cachemire de Kermân, et d'autres d'une qualité plus commune, des toiles peintes des Indes, de la laine dite chevron, du castor, de la rhubarbe et autres

drogues pour la médecine et la peinture, des toileries, des mouchoirs de soie imprimés, des peaux pour les bonnets des Grecs et des Arméniens, des perles, de la soie écrue, de la garance, du coton, du coton filé rouge.

Celles de Bagdad viennent avec du poivre, du café, d'autres épiceries, de l'étain, mais d'une qualité inférieure, du sel ammoniaque, des bois de teinture, mais ordinaires, et des noix de galle du Kurdistân.

Celles de Diarbekir apportent des maroquins de diverses couleurs, quoique l'on en fabrique aussi à Arzroum; des toiles de coton, des toiles imprimées, du coton filé rouge, des noix de galle.

Celles de Tiflis arrivent en quinze jours avec de la cire, des cuirs de buffle et de bœuf, de la gomme adragant, des laines de chevron.

Celles d'Alep apportent des toiles de coton et de soie avec des fleurs en or, et du savon fabriqué dans cette ville.

Celles de Smyrne et de Constantinople viennent avec nos articles d'Europe, et celles de Trébizonde avec les objets qui y sont apportés de la capitale, ou de la Crimée par mer. J'aurai occasion, dans les chapitres où je traiterai du commerce de la mer Noire, de parler encore plus amplement de celui d'Arzroum, et des divers produits dont cette ville est l'entrepôt.

Les bazars sont vastes, bien fournis, et il y règne toujours une grande activité. Une petite partie est

terminée par une coupole, et le reste est ouvert en terrasses qui facilitent le passage aux piétons. Les marchandises qui arrivent par les caravanes sont déposées dans des khans, ou caravanserails immenses, bâtis en pierre. On en compte vingt de très-grands; d'autres sont moins considérables. On peut y laisser sans aucune crainte les marchandises, moyennant un droit que l'on paye au propriétaire du khan lors de leur expédition. Ces caravanserails renferment plusieurs chambres qui sont louées par les étrangers ou les négocians de la ville.

Les marchands en gros se servent de deux poids. Ils vendent au batman, qui est de six ocques, et au quintal, qui est de cent quatre-vingts (1). On n'emploie que l'ocque pour le détail. Il est bon d'observer que le poids de cette ville est plus fort de trois huitièmes que celui de Constantinople et de Trébizonde. On se sert pour auner de la même mesure que dans la capitale de l'Empire.

Trébizonde.

Sa fondation date de la deuxième année de la huitième Olympiade, sept cent quarante-sept ans avant Jésus-Christ. Cette ville passe pour avoir été une colonie de Synope, qui l'étoit elle-même de Milet.

D'abord ville libre, ensuite dépendante des rois de Pont, soumise à Mithridate, puis à Polémon,

(1) L'ocque est un poids de quatre cents dragmes; cent cinquante-trois dragmes font une livre, poids de marc.

enfin aux souverains de Constantinople, formant, dans le treizième siècle, un empire fondé par Alexis Comnène, aujourd'hui assujéti aux Musulmans, elle ne rappelle plus rien de ses hautes destinées. Sa population peut être évaluée à deux cent cinquante mille habitants, parmi lesquels on compte trois mille Grecs, deux mille Arméniens; le reste est Turc ou Laze. Le pachalick de Trébizonde comprend la province de Djenick et toute la côte, depuis Synope jusqu'à Kemer, au-delà de Rizéh.

J'ai parcouru les contrées ottomanes en plusieurs sens; mais j'ai trouvé peu de Turcs plus éloignés de la civilisation que ceux de Trébizonde.

Parmi les Turcs, on compte de riches particuliers, peu parmi les chrétiens; ils craignent d'ailleurs de paroître riches, enfouissent leur or, et le gardent comme les malheureux sujets du reste de l'Empire.

Trébizonde est par la latitude de 41° 1' 00"; la longitude orientale de Paris, de 37° 24' 37" (1). Son territoire est fertile et d'une qualité excellente. Il produit beaucoup de lin et toutes les plantes céréales; les haricots blancs, les noix et les noisettes y viennent en abondance, et forment une branche du commerce de cette ville avec la Crimée et Constantinople, mais dans une quantité à peine suffisante pour les besoins de la population. L'olivier, la vigne et tous les arbres fruitiers y prospèrent, quoique

(1) Observations du capitaine de vaisseau Gautier.

leur culture soit abandonnée aux seules mains de la nature. Le raisin n'y a point ce degré de douceur qu'il a dans nos climats, et surtout en Perse, et le vin est en général d'un goût peu agréable; ce qui provient de la manière dont on le prépare et des ingrédiens qu'on y met. Les habitants de la campagne emploient les plus mauvais raisins à faire du *nardenk*. Le procédé, dans cette fabrication, consiste à donner un certain degré de cuisson à la liqueur qui découle en pressant le raisin, et à y faire infuser une certaine quantité de cendres. L'exportation de ce nardenk en Crimée, et surtout à Taganrog, où on le convertit en eau-de-vie, est très-considérable. Comme cette liqueur n'est pas fermentée, les Turcs en font aussi usage.

Ce pays abonde en gibier de toute espèce. On y trouve beaucoup de francolins, de perdrix, de bécasses, de lièvres, de sangliers; mais ce n'est qu'en secret et enveloppés dans un sac que les Grecs osent porter en ville ce dernier animal, dans la crainte d'être découverts et punis par les Turcs. La chasse se fait au fusil et au faucon. Les cailles y sont aussi très-abondantes dans l'automne, mais ne font que passer. Elles arrivent sur cette côte en masse de la Crimée au commencement de septembre, et se transportent ensuite dans des climats plus chauds. Elles attendent toujours les vents du nord pour faire ce trajet, qui est fini dans une seule nuit. Arrivant extrêmement fatiguées, elles vont se prendre aisément dans les filets que les chasseurs tendent dans la cam-

pagne; j'en ai même quelquefois saisi avec la main.

Trébizonde n'a point de port, pas même pour les petits bateaux que l'on est forcé de tirer à terre, aussitôt après avoir abordé. La nuit ici n'a point de silence, et l'on entend à chaque instant le bruit des vagues qui viennent se briser sur un rivage bordé de roches et de bas-fonds très-dangereux. Il y existe seulement deux rades : la plus grande, placée à l'ouest 5° sud de la dernière pointe de cette ville, et à l'est par sud du cap Joros, prend son nom du village qui la domine, et que l'on appelle *Poulat-Khiané*, ou camp d'acier, et vulgairement Platana, parce que l'on y fabrique des clous Les bâtiments viennent mouiller, dans l'arrière-saison et pendant l'hiver, au nord du village par quinze, douze et dix brasses dans un fond de vase et d'herbes, et à deux encablures du rivage. Quoique cette rade soit exposée au vent de nord-ouest, et à ceux qui sont intermédiaires entre le nord-ouest et l'est, il n'y a pas d'exemple, au dire des habitants du pays, qu'un seul navire y ait péri. La distance de Platana à Trébizonde est d'environ deux lieues marines. Ce village, à peu près à la même latitude que Trébizonde, est composé de six cents maisons, dont le tiers est le long du rivage, le reste sur la montagne.

La seconde rade est située à l'extrémité de la ville, à l'est, et s'appelle Tchumlekchi (1), parce que c'est

(1) Ce mot est dérivé de *tchumlek*, qui signifie pot de terre.

le quartier où se fabrique la poterie : elle est petite, et ne sert de mouillage aux navires que dans la belle saison. Battue par les vents, depuis le nord-ouest jusqu'à l'est-nord-est, elle est un peu défendue de ceux de l'ouest par une colline, sur laquelle étoit un vaste palais qui n'offre à l'œil aujourd'hui que des ruines. Cette petite péninsule, où se trouvent les ruines nommées *Esky-Seraï*, se porte assez loin pour former une seconde baie à l'ouest avec les restes du môle construit par ordre de l'empereur Adrien, mais qui n'est fréquentée que par les bateaux.

Il existe à deux lieues et demie environ à l'est de Trébizonde une troisième rade, appelé Kovata, plus ouverte que la précédente du côté de l'ouest, mais plus fermée à l'est. Les bâtiments n'y vont mouiller qu'au mois de septembre pour opérer leur chargement de noisettes, parce que la plus grande partie de ce fruit se récolte dans les villages qui environnent cette rade. Ses bas-fonds forcent les navires, ainsi que dans celles de Tchumlekchi, de mouiller à trente toises du rivage par six ou huit brasses d'eau. Le commerce de Trébizonde seroit peu considérable en lui-même, si sa situation et sa proximité d'Arzroum n'alimentoient le cabotage de ce port avec Constantinople et la Crimée, et n'en faisoient un point important. Des toiles de lin, fabriquées dans le pays, des toiles peintes et non peintes de Diarbekir, des boucassins, du cuivre ouvré et

en pain, du nardenk, des noisettes, et surtout du tabac, sont les objets, mais en petite quantité, que l'on exporte pour la Crimée : le commerce de retour que fait cette presqu'île est plus suivi, et tourne tout à l'avantage des Russes. Il consiste en grains, sel, beurre, suif, laines, cuirs de bœufs et fer, dont la consommation est grande dans l'intérieur de la Natolie et de l'Arménie.

Les objets d'exportation de Trébizonde pour Constantinople sont les mêmes que ceux pour la Crimée. Il faut y ajouter d'autres toiles du pays, du bois de buis et du bois jaune que l'on tire du mont Kara-Kaban; les produits des mines d'argent, de plomb et d'orpiment; du café, et d'autres marchandises propres au commerce de la capitale, et qui sont versées à Arzroum par les caravanes de Bagdad, de la Perse, de la Géorgie, et viennent ensuite à Trébizonde pour y être embarquées. Les bâtiments reviennent de Constantinople avec les objets d'industrie nécessaires à la population de ces contrées, avec des articles d'Europe, et surtout beaucoup d'acier, d'étain et de savon.

Chaque année, deux navires partent de Trébizonde pour Bourgaz, échelle de la ville de Selimia, où se tient une foire en été. Ils y portent des toiles peintes de Diarbekir, des toiles de coton, du cuivre, des peaux de lièvres, et en reviennent avec des draps à longs poils, dont les habitants font les manteaux que l'on appelle *aba*.

Les marchandises sont déposées à Trébizonde dans des caravanserails en pierre. On en compte onze : tous ont des chambres où logent les négociants étrangers. Le besestein est placé au milieu de la ville : il est vaste et carré, avec deux fenêtres de chaque côté. Cet édifice a vraisemblablement été construit par les Génois, et leur servoit peut-être de magasin à poudre.

Les négociants de Trébizonde ont presque tous des associés à Arzroum et à Constantinople qui servent d'intermédiaires, en expédiant les marchandises qu'ils reçoivent, au commerce réciproque de ces deux dernières villes. Quoique Arzroum soit le principal lieu des échanges, il se fait aussi à Trébizonde beaucoup de ventes et d'achats. On évite ainsi les frais de transport à Arzroum, qui sont de 40 à 45 piastres les trente batmans (1). Les négociants turcs se contentent en général d'un léger bénéfice, et s'ils achètent à terme pour trois ou quatre mois, ils sont exacts à remplir leurs engagements. La principale branche du commerce de Trébizonde et la plus lucrative seroit, sans contredit, le cuivre d'Argana-Maden (2). On le porte à Trébizonde non purifié. Sept fours sont destinés à cette opération.

(1) J'ai déjà dit ailleurs que le batman est composé de six ocques, l'ocque de quatre cents dragmes ; cent cinquante-trois dragmes font une livre, poids de marc.

(2) Je suis entré dans de grands détails sur cette mine dans mon *Voyage en Perse*, tome 1er, page 60.

Le négociant qui en a le porte à un de ces fours, et s'il surveille lui-même l'opération, il n'aura qu'nn déchet de quinze pour cent. D'après un compte exact que j'ai dressé (1), six mille batmans de ce métal, déduction faite du prix d'achat, des frais de transport à Trébizonde et de cuisson, laisseroient, vendus sur les lieux mêmes, un bénéfice d'environ vingt pour cent. Ce bénéfice seroit bien plus considérable, si l'on avoit un four à soi, parce qu'alors la

(1) Voici le compte simulé :

Six mille batmans, cuivre d'Argana, à piastres 7 et demie le batman	45,000 piastres.
Voiture à 47 piastres le batman jusqu'à Trébizonde	7,050
Frais de cuisson à 10 piastres les vingt batmans	3,000
	55,050
Les six mille batmans purifiés rendent à raison de dix-sept batmans :	
Les vingt batmans, cinq mille cent, qui, vendus à Trébizonde, à 13 piastres le batman, donneront	66,300
A déduire le coût et les frais	55,050
Bénéfice net...	11,250 piastres.

Peut-être que, depuis l'époque où j'ai dressé ce compte, les prix d'achats de cuivre, les frais auront augmenté; mais son prix, à la vente, aura nécessairement suivi la même proportion.

matière qui resteroit dans les fourneaux, étant purifiée de nouveau, serviroit à payer les ouvriers, et l'on obtiendroit le charbon à meilleur marché en l'achetant en grande quantité, et directement des seigneurs Turcs, propriétaires des villages où il se fait. Le cuivre est un article très-recherché à Trébizonde, et enlevé au comptant. Le négociant qui s'adonneroit à ce seul commerce, y trouveroit, à la fin de l'année, un bénéfice immense, soit en vendant une partie dans la ville même, soit en expédiant le reste en Europe, où ce cuivre seroit toujours plus estimé que celui de Tokat, quoique de la même qualité, parce qu'il est mieux purifié.

Départ d'Arzroum.— Route jusqu'à Baïbourd et Gumuch-Khâné.—Description de ces deux villes.—Arrivée à Trébizonde.

Le 27 février, j'allai prendre congé de Yussuf-Pacha, qui me remit une lettre pour le consul de France à Trébizonde, et me fit présent d'un fort beau shall de Cachemire, en me disant avec beaucoup d'affabilité : *Ce meuble servira à vous garantir du froid.* Je remerciai ce visir des témoignages de bonté qu'il m'avoit accordés pendant mon séjour dans sa résidence, et je me retirai confus de l'aimable accueil que j'en avois reçu. Le voyageur n'a que trop souvent à se plaindre, en Turquie, de l'insolence et des marques de mépris des gouverneurs subalternes. Il n'en est que plus sensible aux égards et aux dispo-

sitions bienveillantes, en général, des Turcs d'un rang élevé, qui ont surtout vécu dans la capitale.

Un tatar du pacha de Trébizonde partoit le jour même pour retourner auprès de son maître. Il fut chargé de m'accompagner, et nous quittâmes ensemble le 28 la ville d'Arzroum, à onze heures du matin. La plaine étoit encore couverte de neige, les chemins en échelons et affreux, et nos montures, pour surcroît de malheur, détestables. Ce ne fut qu'avec peine, en allant au pas, que nous pûmes atteindre, au coucher du soleil, le village d'Aladjam, distant d'Arzroum de six lieues seulement.

Nous quittâmes ce village le 1er mars, à huit heures du matin; et, après deux heures et demie de marche dans la direction d'abord de l'est un quart nord, et ensuite droit à l'est, nous arrivâmes à celui d'Hermanu-Keï, composé de Turcs et d'Arméniens. Nous nous y arrêtâmes pour prendre un léger repas, et changer en même temps deux de nos chevaux contre deux autres qui ne valoient guère mieux.

A midi, nous dirigeant vers l'est-sud-est, nous montons une colline assez élevée, couverte de neige, et descendons ensuite dans un vallon, où l'on aperçoit un village; nous le laissons pour gravir une très-haute montagne appelée *Kiochapoun-Dâgh*, l'ancienne Scydisses, l'une des quatre principales de l'Arménie, et formant la séparation des eaux qui arrosent cette contrée. Nous avions quitté les versants du golfe Persique pour tomber dans ceux de la mer

Noire. Au sommet de cette montagne est le village de *Kiochapoun-Gar :* quoique nous n'eussions fait dans toute la journée que sept lieues, la fatigue dont nos chevaux étoient accablés, nous obligea d'y passer la nuit.

Le lendemain, 4 mars, nous quittâmes ce village : un vent impétueux souffloit, et le froid étoit excessif; la neige qui couvroit la terre ne laissoit apercevoir aucune trace du chemin. En descendant la montagne dans la direction du nord-nord-ouest, nous arrivons dans un vallon coupé par le Djorokh. Cette rivière, l'Acampsis des anciens, l'une des principales de l'Arménie, et que nous reverrons souvent dans le cours de ce voyage, prend sa source dans le Kiochapoun-Dâgh : formée par des sources abondantes et plusieurs petits ruisseaux, elle est d'abord peu considérable; dans la plaine de Kart, elle se joint à une rivière appelée *Organ*, passe à Spir (1), à douze lieues au nord de Baïbourd, ensuite vers le nord-

(1) Spir, capitale d'une contrée du même nom, composée de cent cinquante villages, peuplés de Turcs, et plus encore d'Arméniens, est un bourg d'une centaine de maisons. Il est dominé par une forteresse assez bien conservée, renfermant une trentaine d'habitations et plusieurs magasins; le Djorokh baigne le bourg, et sépare le pays de Spir d'avec celui d'Off, dont les montagnes sont à un mille de distance du fleuve, qui, dans cet endroit, est large et profond. A trois heures de Spir, au midi, est un monastère appelé Saint-Jean, et habité par trois religieux, où les Arméniens vont en pélerinage. Les divers villages renfermés dans la contrée

ouest, et va se jeter dans la mer Noire entre Gunïeh et Batoum, après avoir reçu dans son cours une infinité de petites rivières ou torrents. Sa rapidité, qui cause souvent des ravages dans les endroits où elle passe, lui a fait donner le surnom de Deli (folle).

Au bas de la montagne, nous trouvons une source d'eau froide, d'un goût tout à la fois nitreux, sulfureux et bitumineux. La journée avoit encore été excessivement fatigante pour nos chevaux, qui devoient nous servir le lendemain. Mon tatar ne m'avoit pas fait passer par la route ordinaire que prennent les courriers, parce qu'il avoit su que la poste d'Achkale étoit désorganisée par les motifs que j'ai expliqués plus haut. Il espéroit, en allant de village en village, être plus heureux; mais nous fûmes trompés dans notre attente. Voulant donc ménager nos montures, nous traversâmes un vallon extrêmement boisé et coupé par le Djorokh, pour aller chercher un asile dans un mauvais hameau nommé *Massata*, situé au

de Spir, sont gouvernés par des agas dépendants d'un certain Memo-Oglou, qui réside dans la forteresse de Spir. Ce bourg doit être la capitale de la province mentionnée dans Strabon, lib. 11, page 629, sous le nom d'*Hyspiratis*, où Alexandre envoya un de ses généraux, nommé Memnon, pour s'emparer des mines de *Cambala*. Constantin Porphyrogenète (de Themat, lib. 1, cap. 8, pag. 31) donne à cette province la dénomination de *Syspiritis*. Elle étoit possédée, dès la plus haute antiquité, par les princes Pagratides, et fait partie aujourd'hui du pachalick d'Arzroum.

sommet d'une colline. Après six heures de marche, nous arrivâmes à Baïbourd.

Cette ville, appelée par les Arméniens *Païpert*, et par les Turcs *Baïbourd*, est bâtie sur les bords du fleuve Djorokh, partie dans un vallon planté de peupliers, et partie sur une colline. On la retrouve dans Procope, sous le nom de Baiberdon, et dans Cedrenus, sous celui de Païperte (1). Les princes Pagratides en firent une place de guerre dès le premier siècle de l'ère chrétienne; elle fut, par la suite des temps, occupée par les Romains, et l'empereur Justinien augmenta beaucoup ses fortifications.

Il paroît qu'elle fut autrefois, même sous les Turcs, très-considérable; mais on ne voit aujourd'hui que des maisons désertes et tombant en ruines. Celles qui sont debout ne méritent que le nom de renardières. Bâties de pierres entassées les unes sur les autres, et ne tenant qu'avec un peu de mortier, elles reçoivent le jour par une grande ouverture pratiquée dans le haut. Le dessus est oouvert de terre, et forme une terrasse. Peu sont à un étage, et construites avec de la chaux. On compte dans cette ville environ trois mille deux cents Turcs, dont le regard, en général, sinistre et farouche, annonce un caractère

(1) Procop., de Ædif. Justin., lib. 3, cap. 4, pag. 57; Cedren., tom. 2, pag. 620.

Le nom de *Païpert* est un composé de deux mots arméniens : de *pert*, qui signifie *forteresse*, et de *paï*, *prince*, dont les Turcs ont fait, par corruption, celui de *bey*.

féroce. Le nombre des Arméniens, autrefois aussi considérable, est réduit à deux cents. Les vexations qu'ils éprouvoient de la part des Turcs les ont forcés à abandonner ce pays. Plusieurs sont allés s'établir à Constantinople, d'autres à Arzroum et à Trébizonde. On a dit avec raison que les émigrations sont les preuves les plus fortes de la misère et de la mauvaise administration d'un État. C'est presque toujours l'âme déchirée par la tristesse, que le paysan le plus malheureux quitte le sol où il a reçu le jour. L'homme est naturellement attaché à la terre qui l'a vu naître, et cet amour de la patrie tient plus à des causes morales qu'à des causes physiques. S'il l'abandonne pour quelque temps, il y revient; mais si le sujet Turc la déserte pour aller dans les villes voisines ou dans la capitale, ce n'est point par curiosité, par inquiétude naturelle, par une maladie qui attaque chez nous tant d'individus; mais c'est pour se soustraire à l'oppression, pour chercher une tranquillité, un bien-être qu'il ne peut plus trouver dans son propre pays : c'est donc la marque la plus sûre et la plus incontestable d'un mauvais Gouvernement.

Les Arméniens ont à Baïbourd quatre églises desservies par plusieurs prêtres. Les mosquées sont au nombre de trois.

L'industrie y est nulle. Quelques voyageurs ont indiqué des mines de cuivre, et même d'argent, dans les environs de Baïbourd. Les montagnes environnantes paroissent bien effectivement renfermer des

métaux; mais il ne s'y fait aucune exploitation. Les marchandises ne sont soumises qu'à un simple droit de péage de 47 paras par charge de cheval, tant celles qui vont de Trébizonde à Arzroum que celles venant d'Arzroum à Trébizonde.

Avant de partir, je voulus aller voir la forteresse située sur une grande colline isolée, dans la partie septentrionale de la ville. Nous y pénétrâmes par deux portes à l'ouest : l'une, en bois, est extrêmement épaisse, et la seconde est en fer. Aux deux côtés de cette dernière, sont un lion et un tigre sculptés dans la muraille. Au-dessus, on aperçoit une inscription turque, qui sans doute a été mise à la place de quelqu'autre d'une plus haute antiquité. Ces deux portes, à ce qu'il paroît, conduisoient aux travaux extérieurs, dans la partie de l'est. Une troisième conduit au château. J'espérois y découvrir quelque inscription qui pût me faire connoître le fondateur de cette ville, et si les géographes ne se trompent point dans les noms de *Léontopolis* et de *Justiniampolis* qu'ils lui donnent; mais je ne vis que des inscriptions turques. Peut-être les fiers Ottomans, ennemis des sciences et des arts, ont-ils voulu détruire toute espèce d'anciens souvenirs, en enlevant celles qui pouvoient exister. Une de ces inscriptions, selon mon tatar, porte que le sultan Ali s'est emparé de Baïbourd l'an 70 de l'hégire.

Le château est bâti, comme je l'ai dit, du côté de l'est, sur une colline escarpée qui domine toute la

ville. Il est de figure oblongue, et paroît avoir été très-fort. Ce n'est aujourd'hui, pour ainsi dire, qu'un amas de ruines. Cependant le côté qui regarde l'ouest est assez bien conservé : on y voit encore plusieurs bastions et tours carrées. La partie opposée ne paroît pas avoir été aussi bien fortifiée. J'y remarquai un souterrain qui conduit à la rivière, et facilitoit le transport de l'eau dans le fort. Les canons dont il est muni consistent en six coulevrines hors d'état de servir. Les unes sont coupées au milieu, les autres ont été enclouées. Une ancienne église sert aujourd'hui de magasin à poudre. Le château, dominé par trois collines, peut être battu du côté du sud, de l'est et du nord. Sur la colline au nord, est un monastère habité par deux derviches ; et sur celle opposée, un village turc. Du haut du château on jouit, dans la belle saison, de la vue la plus pittoresque et la plus agréable. Du côté de l'est et de l'ouest, on découvre toute la ville et des jardins cultivés avec beaucoup d'art et de symétrie, et arrosés par les eaux du Djorokh. Vers cette dernière partie sont trois tours en ruines, qui dominent le chemin d'Arzroum ; deux sont sur une hauteur, la troisième sur une colline plus élevée.

De retour au logis, nous disposâmes tout pour notre départ, et quittâmes Baïbourd à quatre heures du soir. La neige tomboit en abondance, le froid étoit rigoureux. L'hiver est si rude dans ces contrées, que souvent les communications entre les villages sont interceptées pendant long-temps. Nous nous

écartâmes un peu de la route, la nuit nous ayant surpris après avoir fait deux lieues et demie, pour aller chercher un gîte dans le mauvais hameau d'Ergui, composé de quinze feux seulement. Nous y passâmes la nuit, et le 4 mars nous partîmes au point du jour. La route que nous avions à parcourir pour arriver à la ville de Gumuch-Khané étoit longue. Après avoir traversé plusieurs collines et vallons en marchant presque toujours à l'ouest-nord-ouest, nous arrivons à un hameau d'une vingtaine de maisons, appelé *Keuz-Kalessi*, baigné par une petite rivière, et dominé par un château ruiné, sur le sommet d'un roc taillé à pic, et habité encore aujourd'hui par quelques villageois. Je passerai sous silence les contes absurdes que l'on répète sur ce château, où fut enfermée, dit-on, une jeune princesse : ce qui lui a fait donner le nom de *Keuz-Kalessi* (le château de la fille). A quelque distance de là, après avoir gravi une montagne élevée, nous arrivons dans un endroit appelé *Tekhe*, à cause d'un monastère qui sert d'asile à quelques fainéants prétendus pieux, prenant dans ce pays le nom de derviches, et dans le nôtre celui d'*ermites*. Auprès sont deux ou trois magasins et un caravanserail. Le fameux géographe Danville a cru reconnoître dans ce nom celui du Mont-Techés, d'où les Dix-Mille eurent, pour la première fois depuis leur retour, la vue de la mer (1).

(1) Voyez *Retraite des Dix-Mille*, traduction de M. Larcher, liv. 4, page 138.

Tout porteroit à le croire, puisque le premier jour de leur marche, en partant de là, ils arrivèrent sur les bords d'une rivière qui séparoit les Macrons des Scythines, et qu'ensuite ils eurent à droite une montagne d'un accès très-difficile, et à gauche une autre rivière, où se jettoit celle qui servoit de limite à ces peuples, et qu'il falloit traverser.

Les bords de cette rivière étoient couverts d'arbres, peu gros à la vérité, mais nombreux. La première rivière est sans doute le *Sopran*, qui joint ses eaux à celle de Gumuch-Khané, nommée *Karchout*, dont les rives, embellies de jardins plantés de toutes sortes d'arbres, offrent dans la belle saison, à l'œil du voyageur, l'aspect le plus riant et le plus pittoresque.

Nous arrivâmes à Gumuch-Khané après avoir fait dans la journée douze lieues, et longé pendant près de deux heures la rive gauche du Karchout. J'allai descendre chez un négociant Arménien, ancien drogman barataire de France (1). Cette ville, qui paroît pouvoir répondre à un endroit donné sur la

(1) Le gouvernement Turc accordoit autrefois aux ambassadeurs Européens un certain nombre de *barats*, qu'ils vendoient jusqu'à 12 à 15,000 piastres l'un à des Grecs ou à des Arméniens sujets du grand-seigneur. L'individu muni de ce diplôme, devenant par-là protégé de la puissance dont il étoit le barataire, n'étoit point soumis à l'impôt du karatch, ne payoit la douane sur les marchandises qu'il recevoit ou expédioit, que d'après le tarif de cette puissance, et acquéroit enfin le droit de porter des pantoufles jaunes,

voie romaine, sous le nom de *Byle*, est située sur le penchant d'une colline, en amphitéâtre, et formant un fer à cheval. Les maisons sont presque toutes à un seul étage, bâties en bois ou en terre, et mieux cependant que dans d'autres villes de la Turquie: elles sont recouvertes en dessus de terre comme à Arzroum. On y compte cinq caravanserails et deux bains. La ville est dominée par une montagne, sur laquelle est bâtie une forteresse, aujourd'hui dans un tel état de ruines, qu'elle est inhabitée. D'après Procope (1), cette forteresse, nommée *Bolum*, qui terminoit le pays Théodosiopolitain, et renfermoit les mines d'or et d'argent des rois de Perse, fut livrée aux Romains par Isaces, frère de Narsès.

La population de Gumuch-Khané, d'environ cinq mille âmes, est composée de quinze familles arméniennes catholiques, trois cents schismatiques, quatre cent ciqnuante grecques, et trois cents turques. Les chrétiens y jouissent d'une assez grande liberté, et n'y sont point aussi vexés que dans d'autres villes de la Natolie. Les Arméniens ont cinq églises et un évêque. Les Grecs n'en ont qu'une seule,

ce qui est défendu aux rajas en Turquie. Les barats se renouveloient à l'avènement au trône d'un nouveau sultan, et pour chaque ambassadeur à la mort de son souverain. La Porte-Ottomane ayant reconnu l'abus de ces barats, qui, tournant à l'avantage des ambassadeurs et des drogmans, portoient préjudice au fisc, les a supprimés depuis plusieurs années.

(1) De B. p. l. 1.

desservie par huit prêtres, sans compter l'évêque.

Le gouverneur de Gumuch-Khané prend le titre d'Émini; il est choisi par le directeur de la monnaie, ou Tarap-Khanèh-Émini de Constantinople. Sa surveillance porte sur toutes les mines existant dans sa juridiction, qui comprend soixante villages, jusqu'à celui de Balakhora, à quatre lieues de Baïbourd. Les autres autorités sont le cadi ou juge, et le serdar ou commandant des janissaires.

Quelques fabriques de bas et de chaussettes sont la seule industrie des habitants de cette ville.

Le nom de Gumuch-Khané, qui signifie maison d'argent, a été donné avec raison à cette ville, par rapport à ses nombreuses mines. On ne voit en effet, de tous côtés, que des ouvertures pratiquées dans les montagnes dont elle est environnée. Le gouvernement Turc ne fait jamais travailler les mines pour son compte. Chaque particulier peut les exploiter à ses risques, s'il en a les moyens; heureux s'il a le bonheur de rencontrer quelques riches veines! Souvent ses peines et ses dépenses sont infructueuses; mais quand la mine est attaquée par l'endroit le plus favorable, le plomb seulement paye à l'entrepreneur au-delà des frais de l'exploitation. Il est forcé de vendre l'argent qu'il en retire au gouvernement, qui le lui achète à 80 piastres l'ocque (1), tandis que le prix ordinaire est de deux cents.

(1) L'ocque est un poids de quatre cents dragmes; cent cinquante-trois dragmes font une livre, poids de marc.

La matière des mines est une pierre noirâtre et friable. Le mécanisme que l'on emploie dans l'opération des fourneaux consiste à y jeter le minerai pour le réduire en matte sans le faire calciner. On met ensuite dans un creuset bâti avec de la chaux, de dix pieds de long sur huit de large et quatre de profondeur, une certaine quantité de charbon de bois, et le mélange métallique par-dessus. La litharge tombe par un conduit dans un baquet, et tout ce que cette pierre contient de particules d'or, d'argent et de plomb, reste au fond du creuset, et se confond en une seule masse.

A quelques époques de l'année, on voit à Gumuch-Khané douze fourneaux en pleine activité; chacun donne trois ocques d'argent par semaine, et sur chaque dragme d'argent, on extrait une dragme et demie d'or. Pour séparer ces deux métaux, on se sert d'une espèce de creuset de verre que l'on entoure de beaucoup de feu. Ceux en terre ne sont point connus. La matière employée pour cette dissolution est la même que celle dont nos chimistes font usage.

Ceux qui travaillent aux mines sont en général tous Grecs. Trois individus de cette nation, qui ont la principale inspection sur les travaux, portent sur la tête, pour signe distinctif, un bonnet d'une forme particulière.

Il existe aussi aux environs de Gumuch-Khané plusieurs mines de cuivre, on en avoit même décou-

vert une d'or; mais une source d'eau qui se rencontra, et que l'on ne sut point détourner, fit abandonner l'entreprise. Ce pays seroit un véritable Pérou entre les mains d'une nation européenne.

Je m'arrêtai un jour entier à Gumuch-Khané, et rendis visite à l'Emini, qui me reçut avec cette aménité qu'ont contractée une infinité de Turcs de la capitale par leurs rapports continuels avec les Européens.

Je quittai Gumuch-Khané le 6 mars à dix heures du soir. Descendus dans le vallon, nous longeâmes pendant long-temps le Carchout, et suivîmes une route bordée de jardins. Nous le quittâmes pour gravir des collines incultes. Après six heures de marche, nos chevaux, accablés de lassitude, nous obligèrent de nous arrêter à *Ardassan*, où notre asile pour la nuit fut un caravanserail.

Le lendemain, après trois heures environ de marche sur un terrain inégal et montueux, nous arrivons à quelques caravanserails. Le manque d'habitations sur cette route a fait bâtir plusieurs de ces édifices, pour servir d'abri aux voyageurs et aux caravanes.

Nous gravissons ensuite le Zigânâ-Dâgh ou Kara-Kaban, le mont Zigânâ ou la Montagne-Noire. C'est vraisemblablement à son sommet que les Colchidiens s'étoient rangés en bataille pour attendre les Dix-Mille qui les battirent. On est d'autant plus porté à le croire, que les Grecs arrivèrent de là à Trébizonde, après avoir fait sept parasanges en deux jours, et

que cette distance correspond à celle que les indigènes comptent. En descendant cette montagne, je voyois les nuages se mouvoir en bas sous mes pieds à perte de vue. J'aurois cru être en l'air, si je n'avois senti que la terre me portoit. Nous pénétrons bientôt dans une forêt si vaste, que, d'un côté, on ne peut en découvrir les bornes : elle est formée d'arbres vieux comme les siècles, et dont les troncs inébranlables n'auroient pas fléchi sous le souffle des vents les plus furieux. Cette forêt conduit, par une descente longue et rapide, jusqu'au village de *Yerkeupri*, près duquel passe le *Koch-Oglan*. Cette rivière, qui portoit autrefois le nom de Pixitis (1), prend sa source au mont Soumela, dont j'aurai plus bas occasion de parler. Je remarquai auprès d'Yerkeupri des eaux sulfureuses mêlées de nitre.

Après un moment de repos, nous continuâmes notre route, et allâmes faire halte, au coucher du soleil, dans un caravanserail situé au milieu des montagnes. Nous n'avions pas encore quitté les hauteurs; mais depuis Gumuch-Khané, la pente est si sensible, qu'on ne peut conserver aucun doute du voisinage de la mer.

Le 7 mars, nous étant remis en route de grand matin, nous suivîmes toujours un chemin en pente, ayant à notre droite le Koch-Oglan. A gauche, on aperçoit, à quelque distance, le bourg de Mazzuca,

(1) *In orâ ante Trapezuntem flumen* Pixitis. (Plin., lib. 6, cap. 4.)

dans les environs duquel se fait tout le charbon de bois nécessaire à la consommation de Trébizonde. Après deux heures de marche, nous parvenons au village de Djévizlik (1), qui prend son nom de la quantité de noyers dont il est environné. Non loin de là est le hameau de Materaggi-Olgou. Nous nous y arrêtâmes quelques instants pour prendre des informations sur ce qui passoit dans la ville de Trébizonde, agitée alors par des discussions intestines. Turcs, raïas, artisans, marins, tous avoient pris les armes, les uns pour Calzi-Oglôu-Mémich-Aga, les autres pour Chatir-Oglou-Osman-Aga, deux puissants Derebeys. Je remontai bientôt à cheval, dans l'espoir que le tatar qui m'accompagnoit et moi serions respectés. Des femmes, des enfants, des villageois se joignirent à nous, persuadés que sous notre égide ils pourroient entrer sans être inquiétés.

Nous traversâmes le hameau de Muhurgi, où l'on perçoit un droit de péage sur toutes les marchandises qui passent. Après avoir fait encore une lieue et demie dans un chemin un peu inégal, nous arrivons à trois heures du soir à Trébizonde, et j'allai descendre chez le consul de France.

Tokat.

Tokat, l'ancienne Comana, est situé dans une

(1) Djéviz, en turc, signifie noix. C'est le même endroit que M. Kinnei appeloit par erreur *jemishee* (Voyez Journey, *Trough Asia Minor, Armenia and Koordistan, p.* 345.

vallée remplie de vignobles et de jardins, arrosée par le Tozanlù, et bornée par des montagnes de terre rouge. Cette ville est généralement mieux bâtie que beaucoup d'autres de la Natolie. Les maisons sont presque toutes à deux étages, et construites en amphithéâtre, sur un plan de rochers qui s'élèvent en aiguilles. Au sommet des deux plus grands, sont deux vieux forts tombant en ruines, où furent détenus plusieurs Français pendant la guerre d'Égypte.

La population de Tokat est presque toute turque, et s'élève à environ soixante mille habitants. On compte à peine dans ce nombre dix mille individus Arméniens, Grecs ou Juifs. Les Turcs et les Arméniens font le principal commerce. Parmi les premiers on trouve des négociants très-riches; mais les Grecs et les Juifs sont généralement pauvres, et presque tous artisans.

Cette ville, l'une des plus riches de la Natolie, est gouvernée par un vaivode (1), relevant directement de la Porte. Malgré l'incendie de 1792, et les révolutions auxquelles elle a été en proie, et qui ont beau-

(1) Ce mot esclavon signifie général d'armée. Les Polonais le donnent à un gouverneur de province; les Turcs, aux princes chrétiens de Moldavie et de Valaquie, leurs tributaires. Ils honorent aussi de ce titre des gouverneurs de grandes places, s'ils n'ont pas celui de pacha; même, dans certaines villes, on l'accorde à celui qui n'est souvent chargé que de la police intérieure. Tel est, par exemple, le vaivode du faubourg de Galata, à Constantinople.

coup diminué son état florissant. Le commerce qu'elle fait est encore considérable, parce qu'elle est le point où viennent aboutir toutes les caravanes de l'Asie-Mineure (1).

Celles de Constantinople et de Smyrne y viennent, la première en vingt jours, et la seconde en trente; elles apportent des draps français, anglais, belges, des soieries, du sucre, des drogues, de la quincaillerie, des bonnets, du papier, de la cochenille, de l'indigo et autres objets d'Europe.

Celle de Magnésie y apporte, dans l'espace de vingt-huit jours, du coton pour les manufactures du pays, et pour les étoffes que l'on fabrique dans l'intérieur de la province.

Celle d'Alep y vient en trente-cinq ou quarante jours, avec des étoffes du pays, du café, et quelquefois des marchandises d'Europe.

Celle d'Afioun-Kara-Hissar en six jours, avec de l'opium et autres drogues, de la garance et des couleurs pour la teinture.

Celle de Brousse en vingt jours, avec de la soie.

Celle d'Angora y vient en quinze jours, avec des camelots et des châlits.

Celle de Castambol apporte du cuivre brut des mines de *Bakeur-Kuré*, à cinq lieues au sud des

(1) Pour ne pas renvoyer le lecteur au *Voyage en Perse* que j'ai publié dernièrement, j'ai répété en partie ce que j'y ai dit sur le commerce de Tokat. J'ose espérer qu'il me pardonnera ce plagiat.

côtes de la mer Noire, des toiles pour chemises de fil de lin qui croît dans les environs de Sinope.

Celle d'Argana-Maden arrive avec du cuivre que l'on purifie à Tokat, ainsi que celui de Bakeur-Kuré, et que l'on exporte ensuite ouvré, par la voie de terre, dans l'intérieur de l'Asie, ou à Samsoun, pour y être expédié dans la Romélie par Bourgas et Varna.

Celle d'Arzroum vient en dix jours, avec de la laine dite de chevron, des marchandises de Perse et des schals de Cachemire.

Celle de Diarbekir arrive en dix-huit jours, avec des toiles, des maroquins rouges, et des noix de galle que produit le Kurdistan.

Celle de Mossoul en cinquante jours, avec des toiles blanches et des mouchoirs de couleur.

Enfin, celle de Bagdad apporte en deux mois des toiles fines de l'Inde, du café et des schals de Cachemire.

Le seul impôt établi à Tokat sur les marchandises est un simple droit de péage peu considérable, qui varie suivant les objets, et augmente si la charge est portée par un chameau.

On compte dans cette ville vingt caravanserails grands ou petits, propres à recevoir les marchandises. Ils ont tous des chambres, que les négociants étrangers et du pays louent, et où ils restent pendant le jour, pour être plus à portée de leurs affaires. Les maroquins verts, les toiles peintes et les cuivres

ouvrés sont les principaux objets de manufactures de cette ville.

Sinope.

Sinope, dans le moyen âge, fit partie du petit empire Grec de Trébizonde, quoiqu'ayant plusieurs princes pour ainsi dire indépendants, qui se faisoient remarquer par leur force et leurs pirateries sur mer (1). Le dernier, nommé Ismaïl, la rendit, dans l'année 1461, à Mahomet II, qui l'avoit attaquée, pour la punir d'avoir fait alliance avec Uzum-Hassan, roi de Perse.

La situation de Sinope est conforme à la description que nous en donne le célèbre géographe d'Amasie (2). Cette ville, dont la latitude nord est par le 42° 2' 14" est et ouest, et la longitude orientale de Paris par le 32° 58' 38" nord et sud (3), est placée à l'entrée d'une presqu'île de trois à quatre lieues environ de perimètre, qui court de l'est à l'ouest, et non du nord-est au sud-ouest, comme le marquent les cartes. Cette presqu'île est montagneuse, et, dans sa partie la plus élevée, se trouve un petit lac d'excellente eau douce, qui alimente les nombreuses fontaines de la ville au moyen des canaux souterrains construits par les anciens Grecs. Ce lac est

(1) Abulfeda, page 318.

(2) Strabon, liv. 12, chap. 2.

(3) Observations de M. Gautier, faites sur la pointe sud est de la presqu'île.

peut-être celui de Korokondames, qui, suivant Strabon, avoit pris son nom du bourg ainsi appelé, et qui se trouvoit à dix stades de la mer (1). Les fontaines, surmontées de quelques inscriptions grecques, semblent appartenir au temps du Bas-Empire.

La ville de Sinope est petite, et renferme tout au plus sept à huit mille habitants, dont quatre cents sont Grecs, et logent dans les faubourgs, ainsi que trois seules familles Arméniennes. Les Turcs habitent la ville proprement dite. Elle est entourée de murailles à doubles remparts, défendues par des tours, la plupart triangulaires et pentagones, ne présentant qu'un seul angle. Sur une des tours, près de la mer, est une inscription grecque, au milieu de laquelle est une croix. Cet emblême me fit juger que ces fortifications ne datoient que de l'époque du Bas-Empire. A une grande hauteur, et sur le même côté de cette tour, est une niche, où l'on voit une tête antique en marbre mutilé. La chevelure et le col sont encore assez bien conservés. Cette sculpture m'a paru appartenir aux beaux temps de l'art, et aux plus anciennes époques de la Grèce. Elle aura sans doute été placée là par quelque main barbare, qui, en bâtissant, l'aura regardée comme une pierre ordinaire, et propre à remplir son but. Je pourrois en dire autant d'un bas-relief de quinze pouces de haut

(1) Liv. 11.

sur vingt-quatre de large, que j'ai vu sur un mur au bord de la mer. Il est encore bien conservé, et représente un homme nu, à demi-couché sur un lit, une coupe à la main, en face duquel est une figure tenant aussi une coupe; un peu plus loin, se trouve un enfant nu, les mains posées sur un vase.

Il paroît que l'ancienne Sinope occupoit l'espace compris entre la forteresse dont nous allons parler, et la montagne qui la borne à l'est, c'est-à-dire qu'elle n'étoit pas sur l'isthme, mais bien sur la presqu'île. On ne voit plus aucun de ces murs dont parle Strabon. On reconnoît dans ceux qui existent l'architecture européenne, ou du moins celle des derniers empereurs Grecs. Le château, situé vers le nord, domine la ville; il a été bâti par les Turcs; les fondements seuls paroissent plus anciens. La partie des fossés a été construite avec des débris de temples et de palais: partout on y voit des colonnes, des architraves. Nul doute que les restes de ce gymnase et de ces superbes portiques, que cite Strabon dans la relation de Sinope, n'aient servi à la construction de ce château. Le grand nombre de colonnes, de tronçons qu'on trouve dans les cimetières, les masses de murs du palais de Mithridate, bâtis en belles briques d'une dimension triple au moins des nôtres, les restes du superbe gymnase dont parle Strabon, l'étendue et la distribution intérieure de ces vastes édifices, dont on peut se faire une idée par les débris qui existent encore, attestent l'an-

cienne grandeur de Sinope, et confirment la relation de ce savant géographe (1).

Le château forme la presqu'île du côté de la terre; ses murailles et celles de la ville sont battues des deux côtés par la mer, et, dans sa plus petite largeur, la langue de terre qui unit la presqu'île au port, est d'environ huit cents pas (de deux pieds et demi). On prétend qu'autrefois il y avoit à l'extrémité du fort un canal, sur lequel étoit un pont, et où passoient les barques et les petits navires; mais il n'en est question dans aucun auteur ancien : Strabon parle seulement des arsenaux maritimes de la ville et de ses deux ports placés aux deux côtés de l'isthme. Le principal, fermé de tous les côtés, excepté aux vents d'est et de sud-est, et qui ne sont nullement dangereux sur cette mer, est bon et sûr; les navires y restent par de très-mauvais temps sur une seule ancre, et peuvent y hiverner sans crainte. Son fond est d'une très-bonne qualité; c'est de la vase dure dans le milieu du port, par vingt à trente brasses, et du sable vaseux, le long de la côte, à une ou deux encablures, par quatre, huit et quatorze brasses.

L'autre port, situé de l'autre côté de la presqu'île, et nommé *Akliman*, n'est bon que pour les petits bateaux, car il est ouvert à tous les vents les plus orageux de cette mer.

(1) *Géograph.*, liv. 12, chap. 2.

Au sortir du faubourg grec, est le chantier, où se construisent les vaisseaux de ligne. J'en vis un de soixante-quatorze. Le directeur de cet arsenal se nomme Mustapha, élève du fameux constructeur M. Brun, qui fut envoyé à Constantinople sous le Directoire. Dans le château, est un autre chantier pour les bâtiments marchands.

Les bois de construction viennent de Samsoun à Sinope; car sa presqu'île est dépourvue de forêts, et susceptible aussi d'une grande culture : aussi ses environs produisent beaucoup de blé, et abondent en oliviers.

La ville de Sinope est gouvernée par un musselim, dépendant du pacha de Djenick. Les autres autorités sont un aga des janissaires, un disdar ou commandant du château, et un cadi.

Le commerce de cette ville est absolument nul : on pourroit y vendre un peu de savon, d'étain, d'acier, encore faudroit-il que plusieurs marchands se réunissent pour acheter une ou deux caisses de ces objets.

Le commerce d'exportation n'est pas plus considérable; cependant on pourroit s'y procurer :

De la cire,

Du riz,

Du suif,

Du chanvre et des planches,

Des peaux de buffles,

Idem de bœufs.

Ces objets, et quelques mauvais draps de laine à l'usage des gens du pays, forment le marché qui se tient tous les jeudis à Sinope. Il seroit possible peut-être d'y établir des magasins à blé, car le territoire en produit de très-beau et en assez grande quantité.

Sinope étoit, lorsque j'y passai, la résidence de deux consuls généraux de Russie et de France.

Aujourd'hui la France n'a plus d'agent diplomatique dans cette ville, et la Russie n'y a qu'un vice-consul.

On trouve à Sinope beaucoup de loutres et de renards; ils y sont très-communs, ainsi que les chèvres, chats et chiens sauvages.

Climat tempéré, beaucoup d'oliviers, lauriers, myrtes et figuiers sauvages.

On y fabrique aussi beaucoup de toiles de lin, qu'on transporte en Crimée et Constantinople.

FIN DE LA DESCRIPTION.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

